

Alain Grandbois



PROSES DIVERSES

ÉDITION CRITIQUE
PAR JEAN CLÉO GODIN

BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Proses diversas

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction

Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot,
Jean-Louis Major

Autres œuvres d'Alain Grandbois
dans la même collection

Avant le chaos et autres nouvelles
(Chantal Bouchard et Nicole Deschamps)

Né à Québec
(Estelle Côté et Jean Cléo Godin)

Poésie I, II
(Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton)

Visages du monde
(Jean Cléo Godin)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Alain Grandbois

Proses diverses

Édition critique

par

JEAN CLÉO GODIN

Université de Montréal

1996

Les Presses de l'Université de Montréal

C. P. 6128, succursale Centre-Ville, Montréal (Québec), Canada

H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a contribué à la publication de cet ouvrage.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Grandbois, Alain, 1900-1975

Proses diverses

Édition critique / par Jean Cléo Godin

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 2-7606-1676-2

I. Godin, Jean-Cléo, 1936- II. Titre III. Séries.

PS8513.R28A16 1996 C848'.5208 C96-900759-0

PQ3919.G65A16 1996

«Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.»

ISBN 2-7606-1676-2

Dépôt légal, 3^e trimestre 1996

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1996

INTRODUCTION

Ce volume de *Proses diverses* réunit des textes dont l'écriture s'échelonne sur plusieurs années et dont la collection en volume n'a jamais été envisagée par l'auteur. Le choix des textes et leur agencement, autant que leur établissement et leur annotation, dépendent entièrement de l'éditeur, qui en assume la responsabilité et doit, en conséquence, s'en expliquer clairement.

Certains, à l'instar de Kundera, auront vite fait d'accuser l'éditeur de « désobéir à un mort », tenant pour acquis que seule l'intention manifeste justifie une publication. Aussi importe-t-il de préciser les critères et principes qui nous ont guidé dans la préparation de ce volume. Disons d'abord qu'une telle entreprise se justifie par la place éminente qu'occupe l'œuvre de Grandbois dans l'histoire littéraire. L'ampleur de la documentation révélée lors de la constitution du fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale — fonds qui s'est encore enrichi, depuis 1978, de plusieurs boîtes de documents — nous imposait à tout le moins de réfléchir à la question : ce fonds contient-il des textes trop peu connus et qui méritent pourtant d'être diffusés ? À cette question, nous avons très tôt répondu oui, tant il nous semblait évident que notre connaissance de l'œuvre et de l'homme pouvait être enrichie et transformée par ces documents. Nous avons cependant établi clairement, au départ, qu'il s'agissait non pas de présenter un volume qui complèterait de façon définitive l'œuvre entier, de sorte que ces *Proses diverses* composeraient, en s'ajoutant aux volumes déjà publiés, les « Œuvres complètes » d'Alain Grandbois, mais plutôt de tenter d'imaginer l'« aspect définitif » de cet œuvre, s'il avait pu être « complètement achevé et contrôlé par l'auteur ».

Proses diverses réunit un ensemble de textes qui sont, dans leur quasi-totalité, déposés au fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal (BNQM 204). Mais dans une masse aussi considérable de textes de diverse nature, parfois inachevés, que fallait-il retenir? Fallait-il donner priorité aux inédits? La définition même de l'inédit demanderait alors à être précisée: certains textes, par exemple, n'ont connu une publication que grâce à l'initiative de certains chercheurs de l'Université de Montréal qui préparaient l'édition critique des œuvres. C'est ainsi que des *Poèmes inédits* ont paru en 1985, cinq ans avant la parution de *Poèmes I et II* dans la Bibliothèque du Nouveau Monde et qu'au moins deux des textes retenus dans *Proses diverses* ont fait l'objet d'une publication en revue, à notre propre initiative (avec l'autorisation des ayants droit, évidemment). Ce que l'on considère comme inédit, c'est avant tout ce qui n'a pas été publié du vivant de l'auteur, mais trop de circonstances particulières peuvent expliquer cette non-publication pour qu'on ne cherche pas à s'appuyer sur un autre critère, plus valable croyons-nous: quels textes l'écrivain aurait-il souhaité publier?

Aussi avons-nous retenu des textes que l'écrivain a rendus publics, soit par la publication dans une revue ou un journal, soit par une diffusion radiophonique. L'intention de l'écrivain, dans ces cas, est manifeste; il ne s'agit pas de textes qu'il considérerait comme inachevés ou qu'il aurait refusé de publier. Dans certains cas — notamment pour la plus grande partie des textes de la série «Écrivains canadiens de langue française» —, il s'agit d'inédits au sens restreint du terme, puisqu'ils n'ont jamais été publiés. La radio, comme Grandbois le précise lui-même dans sa causerie du Congrès de la refrancisation (1957), n'est pas autre chose qu'un moyen de diffusion dont les traces disparaissent aussitôt. Mais les œuvres de Grandbois ont partie liée avec la radio, puisque ses ouvrages publiés ont été ensuite diffusés. Pour *Visages du Monde*, le parcours fut inversé, la publication ne survenant que vingt ans après la diffusion radiophonique. Ce dernier cas illustre, du reste, la nécessité d'une publication, en même temps qu'il fournit un précédent sur lequel nous pouvons nous appuyer pour justifier la présente entreprise, en considérant que, pour Grandbois, la diffusion conduisait normalement à la publication.

Cela dit, on voit aisément la différence entre le cas de *Visages du monde*, qui constitue un ensemble correspondant à un projet unique, et la réunion en un volume de textes portant sur des sujets très divers, d'étendue variée, dont l'organisation même (regroupement des textes apparentés, constitution de sections homogènes) reste à faire. Pour ces *Proses diverses*, nous avons d'abord envisagé de réunir tous les textes qui nous semblaient satisfaire au premier critère de sélection — le texte « public » —, de sorte que nous pourrions prétendre à une certaine exhaustivité qui n'exclurait que les textes jugés incomplets ou inachevés. Nous nous sommes alors heurté à un problème de cohérence, car la seule collection de textes divers ne se justifie, dans un projet comme le nôtre, que si elle complète la connaissance de l'écrivain et de son œuvre, sans revenir inutilement sur le travail déjà accompli dans les volumes précédents.

Ces considérations nous ont amené à supprimer une section qui aurait été consacrée à des textes sur l'Asie intitulés « Visages de l'Orient », où nous avons envisagé de publier la conférence donnée à Toronto en 1943 (« Visages de Chine »), la série de sept émissions diffusées par Radio-Canada sur « La guerre sino-japonaise » et deux autres textes déjà parus : « Voyages » et « Terres lointaines ». Mais ces deux derniers textes et la conférence de Toronto ont été en bonne partie utilisés dans la série *Visages du monde* et nous nous y sommes référé dans notre édition critique. Reste la série consacrée à la guerre sino-japonaise, qui présente des textes très solidement documentés. Il s'agit néanmoins d'un texte de circonstance qui prenait tout son sens pendant la Seconde Guerre mondiale, en montrant clairement un engagement passionné de Grandbois pour la Chine contre le Japon, mais dont l'intérêt actuel nous a paru incertain. Cette section aurait pu, du reste, inclure aussi le « Sun Yat-Sen » publié récemment; peut-être aussi le long manuscrit, demeuré incomplet mais qui est sans doute à l'origine de tous les écrits de Grandbois sur la Chine, intitulé « Chroniques de l'Empire ». Nous avons cependant renoncé à publier des « Visages de l'Orient » qui nous auraient instruits sur l'histoire de la Chine et de ses voisins asiatiques, sans véritablement enrichir notre connaissance de l'écrivain. Et nous avons convenu de retenir, en dernière analyse, les seuls textes qui nous semblaient concerner de plus près la littérature.

La longue série «Écrivains canadiens de langue française» (1946-1947) s'imposait dès lors comme le noyau de ces *Proses diverses*. À travers les jugements que l'écrivain porte sur d'autres écrivains se dessine un parcours esthétique d'autant plus fascinant qu'il couvre un vaste pan de l'histoire — depuis les écrits de Jacques Cartier et de Marc Lescarbot jusqu'à ceux d'un Guy Frégault alors en début de carrière — et révèle une riche documentation qui a nourri l'écrivain Grandbois après sa longue errance de l'entre-deux-guerres. Grandbois aurait vraisemblablement révisé certains de ses jugements quelques années plus tard, sinon on s'expliquerait mal sa décision, entre 1963 et 1966, de ne publier aucun des textes consacrés en 1946 à des écrivains qui se trouvaient alors en début de carrière et dont l'œuvre avait, depuis lors, pris une tout autre importance. Ce qui fait l'intérêt de ces textes, c'est précisément le jugement porté sur un jeune écrivain dont l'évolution était imprévisible, par un écrivain dont la propre renommée n'est pas encore pleinement établie.

Autour de ce noyau, nous avons rassemblé dans quatre sections distinctes des textes où l'écrivain propose des réflexions touchant, d'une manière ou d'une autre, son métier d'écrivain. «Propos sur la littérature et les arts» réunit onze textes, dont deux seulement sont véritablement inédits, qui traitent les uns de littérature, les autres de peinture ou de la culture en général et du statut de l'artiste dans la société. Il faut noter que la place du poète dans la société a visiblement obsédé Grandbois: en témoignent une vingtaine de fragments dont l'état d'inachèvement les rend impubliables («La poésie est singulière...», «La poésie habite le cœur...», «La poésie est-elle musique?», etc.), où revient sans cesse la comparaison avec les vedettes du hockey que la société préfère aux poètes. «Propos sur l'homme» rassemble d'abord deux monologues dramatiques. Le fonds Grandbois contient neuf textes regroupés sous la rubrique «Théâtre»; mais ce classement est incomplet, car une dizaine d'autres fragments, classés sous la rubrique «Nouvelles», semblent présenter plutôt des esquisses de pièces de théâtre. Aussi avons-nous d'abord envisagé de réunir dans une section «Théâtre» un certain nombre de ces textes. Après examen, nous avons dû convenir que Grandbois, malgré plusieurs tentatives pour aborder ce genre littéraire, y réussissait fort mal. Seuls «J'ai vingt ans» et «Le rythme»

peuvent être considérés comme achevés. Et si l'auteur les a conçus en vue d'une représentation scénique ou télévisuelle, leur intérêt tient avant tout à la qualité de la réflexion qu'ils proposent sur l'humanité, en reflétant l'un et l'autre le pessimisme grandissant, chez Grandbois, à partir des années de guerre qui ont plongé le monde dans le chaos auquel font allusion les deux autres textes retenus ici: «Éloge du pessimisme» et «N'attendons pas que ses veines se vident».

À la suite de la série «Écrivains canadiens de langue française», nous présentons sous deux rubriques différentes des textes qui ont paru complémentaires à cette série ou à d'autres œuvres. D'abord, sous «Comptes rendus, hommages et préfaces», des textes dont l'écriture s'échelonne sur une vingtaine d'années et qui réunissent de manière significative des écrivains que Grandbois a aimés et deux explorateurs — La Vérendrye et Jolliet — dont les exploits ont marqué son propre imaginaire. Dans la dernière section, intitulée «Visages de Paris», nous présentons un choix très restreint de textes écrits pour la radio entre 1950 et 1952, parallèlement à la série «Visages du monde». Ils sont tirés d'un ensemble considérable comprenant pas moins de 120 textes dont la longueur varie de deux à vingt-trois feuillets, destinés aux séries «Rythmes de Paris» et «Images de France» où ils servaient d'enchaînement entre les chansons populaires qu'on faisait entendre. Ensemble hétéroclite dont la publication intégrale n'aurait guère de sens sans les chansons auxquelles il se rattachait. Nous en avons simplement détaché les textes correspondant, croyons-nous, à ceux auxquels l'écrivain fait allusion dans une émission de «Visages du monde» consacrée à Paris, compte tenu de la place privilégiée occupée par cette ville dans la vie et la carrière de Grandbois. Paris a été pour lui le creuset de l'écriture, un carrefour essentiel dans tous ses parcours, sinon le lieu de naissance de l'écrivain.

C'est un peu ce qu'il suggère dans «Mon enfance», l'un des textes que nous avons retenus dans la section intitulée «Fragments du souvenir». Il fallait évidemment situer au début de ces *Proses diverses* des témoignages sur la vie de l'écrivain. Grandbois aime répéter, après Montaigne, que «le moi est haïssable»; cela explique qu'il ait laissé si peu de textes de nature

véritablement autobiographique. Il a fait quelques tentatives, dans les années 1960, pour rédiger ses «mémoires», suivant une suggestion qui lui aurait sans doute été faite par des amis. Il reste de ce projet peu de traces et un seul texte achevé. Leur rareté les rend d'autant plus précieux et nous avons cru devoir, dans ce cas-ci particulièrement, faire exception à la première règle que nous nous étions fixée. Nous avons donc décidé d'en publier des fragments, malgré leur inachèvement et leur brièveté.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Ces *Proses diverses* présentent un ensemble de textes regroupés par sections mais ne constituent pas véritablement un ouvrage d'une seule venue. Nous avons donc jugé utile de rédiger une introduction à chacune des sections, tâchant de justifier alors les choix que nous avons faits et, au besoin, les principes particuliers qui nous ont guidé dans ces choix.

L'établissement du texte, le relevé des variantes et l'annotation ont été faits suivant le protocole établi pour cette collection. La section IV présentait une difficulté particulière; nous nous expliquons plus loin sur la décision que nous avons prise de supprimer tous les extraits que Grandbois donnait à la fin de chacun de ses textes. On constatera que le nombre des variantes diffère considérablement d'un texte ou d'une section à l'autre, car il arrive souvent que nous n'ayons retrouvé que la version publiée. Seuls les textes qui comportent des variantes sont numérotés.

Remerciements

Je tiens à remercier les assistantes et assistants de recherche qui m'ont aidé dans ce travail. D'abord Josane Lachapelle, décédée le 11 octobre 1994, qui a préparé l'édition critique des textes publiés dans *le Petit journal*, et Émilie Lavery, qui a préparé l'édition de textes sur la Chine que je n'ai pas retenus, mais dont le

travail m'a été utile; Bernard Chassé et Martin Robitaille qui ont consacré plusieurs heures à l'identification de citations; Nicolas Godin qui m'a secondé durant la dernière étape de préparation de ce manuscrit. Enfin, je tiens à dire ma reconnaissance à mon collègue Michel Pierssens qui a su, souvent, me mettre sur la piste conduisant à l'identification d'une citation obscure.

I

FRAGMENTS DU SOUVENIR

L' *expression qui donne son titre au second texte, « Ce petit livre », se rencontre également dans le premier, où Grandbois annonce un « petit livre » qui « serait quelque peu fantaisiste ». Il est surtout lacunaire. Ce même passage renvoie à une « présentation » que nous avons peut-être retrouvée, mais qui demeure à l'état fragmentaire. Il s'agit de trois feuillets portant le titre « Rien que la vérité » (204/3/1) et la mention « Pour Serge ». S'agit-il d'une dédicace à la personne qui lui aurait suggéré d'écrire ses mémoires¹ ? Nous n'avons pu l'établir, mais la suggestion a pu venir en même temps de plusieurs personnes de son entourage. Dans ce fragment, Grandbois explique plutôt que « l'idée de ces mémoires, ou souvenirs, ou confidences, [lui] est venue à la suite de longues nuits d'insomnie » pendant lesquelles sa vie, depuis l'enfance, se présentait à lui « comme dans une sorte de kaléidoscope », c'est-à-dire sans « aucun ordre chronologique », ce qui l'autoriserait à sauter, avec la plus totale fantaisie, « de l'année 1905 à l'année 1945, et vice versa ». Mais si la chronologie pourra être fantaisiste, il entend proposer dans ces textes « Rien que la vérité » sur lui-même.*

1. Il pourrait s'agir de Serge Deyglun, qui a été un ami de Sylvain Garneau dont Grandbois a préfacé les *Objets trouvés*. Serge Deyglun, qui a surtout fait carrière comme chroniqueur sportif, est lui-même mort jeune, en 1972.

Nous ne pouvons pas dater avec précision ces fragments. Le seul texte daté, «Visites du Jour de l'An», a été diffusé par Radio-Canada le 31 décembre 1956. Le projet du «petit livre» serait postérieur à cette diffusion, d'où l'idée a pu germer, et Grandbois a pu l'envisager au début des années 1960, alors que s'amorçait la dernière période de sa vie, à Québec. Nous avons trouvé, dans le carnet 51, des pages datées de janvier 1961 contenant trois textes différents, dont le premier raconte un événement daté de 1908, les deux autres se situant dix ans plus tard. Les quatre premiers de ces feuillets portent le titre «Images du monde», alors que le troisième texte, intitulé «Lucette», porte également la mention «Chroniques du demi-siècle». On peut en conclure, croyons-nous, que Grandbois a jonglé quelque temps avec des titres possibles pour désigner ses souvenirs, qui auraient pu s'intituler «Images du monde» ou «Chroniques du demi-siècle».

L'allusion à une présentation de «cet ouvrage» fournit un indice sur l'ordre qu'il convenait de donner à cette section, que nous ouvrons par «Souvenirs ou mémoires» et «Ce petit livre», deux textes qui renvoient aux tout premiers moments de la vie de Grandbois. Il nous a semblé logique de la clore par «Tout était bien fini», où l'évocation de la mort du grand-père Michel-Adolphe peut être vue comme le terme symbolique de l'enfance. Pour les autres fragments, aucune séquence chronologique ne semblait s'imposer, Grandbois mêlant souvent, à son habitude et comme il l'avait annoncé, diverses périodes de sa vie, les souvenirs parisiens et ceux du village natal. «Ces souvenirs s'égrenent un peu comme un chapelet auquel il manquerait quelques grains», observe-t-il lui-même, et nous ne pouvons que le regretter. On déplore, surtout, que Grandbois n'ait pas pris le temps d'ordonner, de préciser et de nuancer ces souvenirs épars où il n'est que trop facile de repérer les imprécisions ou les contradictions. Par contre, il y a dans ces textes une spontanéité rafraîchissante et des témoignages touchants qui en justifient pleinement la publication, malgré leur caractère lacunaire.

1. Souvenirs ou mémoires

Je suis né à trois heures du matin, à Saint-Casimir, comté de Portneuf, en l'an 1900. *La première année du siècle*. On m'en a fait souvent l'éloge, pour me flatter, quand j'étais plus jeune naturellement. Cependant, je ne sais si ces éloges étaient 5 mérités — et d'abord, comment *mériter* de naître à un *moment de siècle* quelconque — et par la suite, des savants fort respectables et respectés de tous les pays du monde se sont querellés [à ce] sujet — non pas de ma naissance naturellement qui était fort 10 inconnue de tous, et qui l'est encore aujourd'hui. J'ajoute ceci parce qu'un lecteur naïf pourrait s'y méprendre — mais en reste-t-il, des lecteurs naïfs? — ces illustres savants se sont querellés à propos de ceci: la première année du siècle est-elle 1900 ou 1901? Personne ne s'est trouvé d'accord de sorte que je dois 15 moi-même m'incliner et faire mon choix. Je suis né tout simplement, ne le croyez-vous pas, entre deux siècles. Tout cela, pour vous, n'a aucune importance, et pour moi non plus, mais des chroniqueurs, des journalistes, des critiques littéraires, des biographes ont écrit, avec la meilleure bienveillance du monde, 20 que j'étais né la première année du siècle.

TEXTE DE BASE ET VARIANTES: Fragment de 6 f. (12,5 x 20,3 cm), au crayon, paginé I-IV et 5-6 à droite de la marge supérieure, sous le titre «Souvenirs ou mémoires» au centre de la marge supérieure du f. I (BNQM 204/3/1). Au-dessus du titre, Grandbois a écrit: «Il y a une introduction auparavant».

4 l'éloge, [A *pour me flatter*], quand 5 ces [R *compliments sont*] éloges 6 naître [R *dans*] à 7 et [R <mot illisible>] par 9 naturellement [R *et* A *qui était fort inconnue* <...> *aujourd'hui*]. J'ajoute 11 s'y [A *mé*]prendre 14-16 Personne [R *n'a jamais résolu le problème, comm* A *ne s'est* <...> *moi-même*] [R *décider*] m'incliner et faire mon choix. [R *Je crois*] Je 19 ont [R *dit*] écrit, avec la meilleure [R *volonté* A *bienveillance*] du

Je m'amuse en écrivant ceci, j'espère que cela vous amuse aussi, car cela n'a aucune sorte d'importance, sauf pour les graphologues, les christologues, les cryptologues, les dames qui lisent dans la main ou les messieurs qui promènent leurs doigts sur les crânes de leurs patients avec une componction solennelle. Je dis, je m'amuse, c'est une expression qui en vaut une autre, ce qui veut dire qu'elle peut avoir plusieurs sens. Je m'amuse pour moi, parce que je n'y crois pas, mais je ne m'amuse pas du tout pour tous ces malheureux malades. Puis soudain, puisque je vous ai dit dans ma présentation que ce petit livre serait quelque peu fantaisiste, je dois avouer que j'ai connu certaines personnes qui ont été, peut-être non guéries, mais soulagées par certains de ces spécialistes qui ne sont certainement pas tous des charlatans. C'est au Conseil de la Médecine d'en décider.

À l'âge de cinq ou six ans, j'étais libre comme je l'ai été rarement plus tard. Cela était dû à ma mère, que je chérissais plus que tout au monde, mais qui avait de plus jeunes enfants encore que moi.

29 malheureux [R *patients*] malades 30 dit [R *de A dans*] ma 33 par [R *ces spécialistes*] certains 36 ans, [R *je ne*] j'étais 39 moi. <Interruption du manuscrit au début du sixième feuillet.>

2. « Ce petit livre... »

Ce petit livre commence comme un roman rose. Mon enfance a été la plus heureuse qui fût. Je n'ai rien à dire de très particulier, de très marquant. Des bosses sur le front, des genoux déchirés, les maladies nécessaires, et puis c'est tout.

5

J'écris pour me rappeler. Il paraît que c'est le propre des vieillards. Je n'ai pas encore atteint ces âges. C'est [pour cela], et pour moi, que je trace ces lignes.

Le premier réveil de ma conscience, ou de mon souvenir, si l'on veut, appartient au feu. C'est bien débiter dans la vie. Les grands éléments: le feu, l'eau, l'air, etc. qu'avaient désignés les Grecs. Je jouais dans le sous-sol de la maison. Il y avait là un foyer désaffecté, sans bouche d'air. Comme j'avais vu, aux autres étages, des foyers qui brûlaient, normalement qui m'enchantaient, j'imaginai faire un petit feu royal, pour moi tout seul. J'entassai des chiffons, des papiers, des bûches de bois. J'arrosai le tout d'essence et, avec des allumettes que j'avais chipées à la cuisine — au soufre, Eddy —, j'allumai. Il y eut une petite explosion, j'eus les yeux brûlés. Le feu se répandait partout. Et la fumée.

10

15

20

TEXTE DE BASE ET VARIANTES: Fragment de 5 f. (12,5 x 20,3 cm), au crayon, paginé de I à V au centre de la marge supérieure, le dernier feuillet non paginé. Sans titre (BNQM 204/3/1).

4 front [R s], des 5 tout. [R *Mon premier réveil à la conscience, dans mon* // J'écris 7 C'est *pourquoi*, et <correction de l'éditeur> 8 lignes. [R *Elles n'in-*] // [R *Mon*] Le premier 12 le [R *soubassement A sous-sol*] de 13 désaffecté, [A , *sans bouche d'air.*] Comme 14 brûlaient [A , *normalement qui m'enchantaient,*] j'imaginai 16 bois [R *et de l'essence.*] J'arrosai 17 d'essence, [A *et avec des allumettes <...> Eddy —*], j'allumai 18 explosion, [R *et*] j'eus <...> fumée. <Interruption du manuscrit, au début du feuillet 5.

3. Visites du Jour de l'An

Il y a près de cinquante ans, les visites du Jour de l'An composaient ou faisaient partie d'une tradition à laquelle les enfants même ne pouvaient échapper. Car à cette époque qui nous semble depuis si longtemps révolue, certaines formes de la courtoisie, de la politesse, un certain sens de la vie exigeaient un rite assez sévère. Dans les petits villages situés en retrait du grand fleuve, tout était plus rigoureux encore.

Or je ne suis pas né à Québec, qui est le titre d'un livre que j'ai publié jadis, mais à Saint-Casimir, dans le comté de Portneuf, à la lisière d'une forêt. Ma famille possédait alors des droits de seigneurie sur des régions que l'on nommait Perthuis et Grondines. D'après les cartes dressées par les ingénieurs, ces territoires comprenaient des lacs, des vallées, des rivières, des montagnes, et s'allongeaient vers le grand Nord depuis le lac Saint-Joseph dans la direction de la baie de James, de la baie d'Hudson.

Mon grand-père paternel, Michel-Adolphe Grandbois, avait commencé d'exploiter ces régions en construisant des moulins, en établissant des barrages, en employant des équipes de bûcherons et des flotteurs de bois, et c'est pourquoi mon enfance a été

TEXTE DE BASE ET VARIANTE : texte de 5 f. (21,5, x 28,0 cm), dactylographié, paginé de 1 à 5 à droite de la marge supérieure, sous le titre « Visites du jour de l'an » au f. 1, repris en « Visites » au f. 2 (BNQM 204/1/3). Diffusé par Radio-Canada le 31 décembre 1956.

2 près [R d'un demi-siècle, A de cinquante ans,] les

peuplée du bruit des rivières, de la rumeur sans discipline de la forêt, de cloches d'église — nous habitions en face de l'église — et de la menace des incendies qui cernaient parfois le village.

Comme aîné de la famille — j'avais à peu près l'âge vénérable de six ou sept ans¹ — on me chargeait des premières visites du Jour de l'An. Il y avait d'abord Monsieur le Curé. Il s'appelait Monsieur Mac-Crea. Il était irlandais, comme son nom l'indique, et personne ne saura jamais pourquoi les autorités de l'Épiscopat de Québec lui avaient attribué la cure de Saint-Casimir, un petit pays composé d'habitants de race française et d'Indiens hurons. Le curé parlait mal le français, et pas du tout la langue huronne. Il me recevait avec un petit sourire moqueur, m'appelait «petit Monsieur», et me donnait une image très laide et très colorée et très biblique représentant généralement Daniel dans la fosse aux lions. Il y avait aussi Monsieur le Notaire Lacourcière, toussotant et crachotant — il souffrait d'asthme —, ayant la passion des petits chevaux de l'Ouest canadien, broncos ou mustangs, car il avait exercé ses premiers talents de tabellion du côté de Winnipeg et de Moose Jaw, il m'offrait dans la belle saison le plus vieux de ses poneys, ce qui me ravissait, et nous trottinions tous les deux pendant quelques heures, sur des routes régionales et poussiéreuses que le génie naissant de Monsieur McAdam² n'avait pas encore repérées.

Après ces premières civilités, j'allais rendre visite à mes deux grands-pères. Le docteur Rousseau, du côté maternel, possédait une longue barbe blanche et devenait aveugle. Il possédait en outre cette originalité de ne jamais rien réclamer de ses patients, de sorte qu'il n'est pas mort millionnaire. Je l'aimais beaucoup. Il y avait aussi ma grand-mère, née Talbot, qui m'intimidait et

1. Deux enfants étaient nés avant lui: Jean-Marie, en 1897, et Gabrielle, en 1899. Celle-ci n'a vécu que sept mois et Jean-Marie est mort en 1909. Alain n'est donc devenu l'aîné qu'à l'âge de neuf ans. Mais comme Michel-Adolphe Grandbois, grand-père paternel, est mort en août 1908, on peut supposer que les visites racontées ici remontent au plus tard à 1907, alors qu'Alain avait sept ans.

2. John Loudon McAdam, ingénieur écossais, a donné son nom au système de revêtement de chaussées qu'il a inventé, le *macadam*. Grandbois écrit *Mac Adam*. Voir aussi *Visages du monde* (PUM, p. 497).

qui était belle, solennelle et froide. Cette froideur apparente ne l'a pas empêchée de lui donner six enfants dans les six premières années de son mariage. Elle m'offrait une petite boîte de pastilles de menthe. Je n'aimais point ces menus cadeaux, 55 que j'avais l'impression fort désagréable d'aller mendier. J'allais ensuite chez mon grand-père Grandbois. Je m'y rendais avec la plus grande joie. Je me sentais chez lui parfaitement heureux. Il habitait une maison très vaste, très basse, avec des greniers mystérieux, il vivait parmi les souvenirs qu'il avait rapportés de 60 ses voyages autour du monde, il me racontait des histoires qui se passaient à Shanghai, à Canton, à Singapour, à San Francisco, à Mexico, à Paris. Je me sentais libre avec lui. Il réservait ses cadeaux pour des jours moins fastes. C'est aussi de lui, je suppose, que j'ai hérité le goût des voyages qui n'en finissent plus.

65 Ce petit supplice des visites de l'avant-midi n'était cependant rien à côté des visites de l'après-midi, qui se passaient à la maison, dans le salon de ma mère, et où je devais être présent, toujours parce que j'étais l'aîné. Il y venait la fille du notaire, la femme du jeune médecin, la supérieure du couvent, la femme 70 du directeur de la banque locale, la demoiselle des postes. Ma mère, qui est la femme la plus charmante, la plus adorable que j'aie jamais connue, m'imposait cette corvée en m'apportant ses meilleurs arguments, ceux du cœur. Je cédaï pour ne pas la chagriner. Et le blabla commençait, à savoir si je ressemblais plus à 75 ma mère qu'à mon père, ou vice versa; j'étais totalement ahuri et tout à fait ennuyé. On me donnait congé à l'heure du thé, après avoir récité une fable de mon invention, car j'écrivais dès cette époque, malheureusement, diront certains.

Mais pour moi, le cauchemar de ces visites était terminé.

80 Négligeant la frivolité bien connue des grandes personnes, je pouvais enfin retourner à mes occupations, qui étaient multiples. L'érection d'un fort dans la neige du jardin, le creusement d'une grotte magique dont les parois étincelaient comme des diamants, puis, à la tombée du jour, l'exercice de mes soldats de 85 plomb, la lecture d'un beau livre d'images, et le journal, mon journal, que j'illustrais de couleurs extrêmement vives. Le rouge n'était jamais assez rouge, le bleu jamais assez bleu pour mon

imagination. Les demi-teintes ne m'intéressaient pas. Puis j'allais dormir, après un baiser de ma mère, dans la paix du Seigneur, laquelle est douce aux enfants.

4. « Cela peut faire bondir... »

Cela peut faire bondir beaucoup de gens, mais je le dis quand même. Je crois qu'il est beaucoup plus facile d'être pauvre que riche.

5 Ces souvenirs s'égrènent un peu comme un chapelet auquel il manquerait quelques grains.

On ne peut pas penser à tout à la fois. Aborder la vie, et en commencer l'expérience, dans² toutes les façons, se délivrer de son enfance, entrer dans ce monde si mystérieux de la sensualité, de ses désirs et de leur accomplissement, tout cela exige une adaptation, une mesure, un sens [de l']équilibre qu'un enfant
10 qui se transforme en adolescent — déjà le jeune mâle si maladroit, si peu digne des fauves dont il va s'emparer — ne peut pas avoir. Les conseils du grand-père, qui a beaucoup
15 voyagé, ne servent à rien du tout. L'expérience des autres est *nil*. Il nous faut labourer notre propre terre.

Ah, mon père! Il a été à la fois l'homme le plus charmant et le plus détestable que j'ai connu. Pour moi, d'une sévérité excessive. J'étais l'aîné de la famille, le porteur du nom. À cette
20 époque, nous avions de grandes propriétés forestières. Des

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : fragment manuscrit de 28 f. (12,5 x 20,3 cm), au crayon, paginé de 1 à 25 et 27 à 29 à droite de la marge supérieure. Sans titre (BNQM 204/3/1).

9 monde [A *si*] mystérieux [R *des sens.*] de la 20 forestières. [R *Seigneuries de Perthuis et de Grondines. Cela comprenaient <si>*]. Des

forêts, des lacs, une région enchantée dont, six mois par année, je m'enchantais parce que je la parcourais avec Théodule, qui était notre garde-chasse, qui devait avoir à cette époque une cinquantaine d'années. J'avais 13, 14 ans. C'est lui, Théodule, qui m'a appris à ne pas tuer les animaux. Ni un canard, ni un chevreuil. Ces forêts en étaient remplies. Il me disait: 25

— M. Alain, pourquoi? Ça a le droit de vivre comme nous autres. On peut pêcher des truites, parce qu'on les mange, les animaux se mangent entre eux, mais pourquoi un chevreuil? On ne peut tout de même pas manger tout un chevreuil. Ils sont si gentils. Regardez... 30

Théodule était un poète. Un homme de taille moyenne, très large d'épaules, volontiers silencieux, un peu la tête, en plus viril, de Jean Gabin.

Cependant, je faisais toujours le désespoir de mon père. J'avais trouvé une technique pour me faire renvoyer, au bout de huit jours, de tous les collèges de la province¹. J'étais indolent. J'obtenais une permission pour aller chez le dentiste, par exemple, et je revenais trois jours plus tard. Les petits copains se tordaient. Les autorités s'inquiétaient. J'étais un être très dangereux pour l'exemple. On me chassait. J'étais ravi. Je revenais à Saint-Casimir, que j'adorais. J'ai toujours aimé la campagne. Mon père me faisait une tête effroyable. Mais oui, un jour, je finirais sur la potence, etc. Une année, le plus grand supplice qu'il m'a infligé, c'était de ne pas me parler, sauf à table. Il était aussi entêté que moi. Il tenait ses promesses. Il ne m'adressait jamais un mot. J'en souffrais énormément. J'étais un jeune 35 40 45

1. À part celle qu'il fit en 1913, alors qu'il étudiait au collège de Montréal, on ne possède aucun détail sur ces «fugues», qui peuvent expliquer ses fréquents passages d'une institution à l'autre: Petit séminaire de Québec, collège Saint Dunstan's, retour au Petit séminaire de Québec. Dans son «Journal» de 1915, il fait souvent mention de ses visites chez le dentiste.

21 région [R merveilleuse que A enchantée dont] six 22 parce je
 <Nous ajoutons que omis par Grandbois.> 23 avoir [R à ce monde] à 34 de
 [A Jean] Gabin 36 J'avais [R acquis A trouvé] une 46 aussi [R tête
 A entêté] que 47 souffrais [R beaucoup A énormément]. [R Et alors, c'était]
 J'étais

garçon fort sensible. C'est ma mère qui me consolait. Elle venait me voir, dans ma chambre, — je lisais Tolstoï et Dostoïevski, tout ce qui avait été traduit d'eux à cette époque — j'écrivais des sonnets très très rimés², avec des rimes féminines et masculines, et césures, et tout, à l'encre violette ou rouge. J'étais à la fois très heureux et très malheureux, ma mère venait me voir.

Je ne voudrais pas ici qu'il y ait d'équivoque. J'étais encore un enfant. La puberté devait venir un an ou deux plus tard. Depuis ce temps-là, j'ai su me charger de moi-même, heureusement ou non. Mais je prenais mes propres décisions. J'assumais quelques petites responsabilités.

Ma première petite amie s'appelait Irène. Je la comparais à Géraldine Farrar à laquelle elle ressemblait vaguement. Nous nous sommes aimés tout un hiver. À minuit, elle m'ouvrait la porte de la cuisine, je montais à sa chambre, nous étions fort maladroits tous les deux, je ne savais pas faire l'amour et elle non plus, mais nos deux corps étaient là, pressés l'un contre l'autre. On ne se disait rien. Il y avait l'odeur animale, le secret. Je ne l'ai vraiment jamais possédée. Nous nous caressions, sans doute, mais jamais de façon directe. Je n'aurais jamais osé prendre son sein dans ma main, l'embrasser. Elle non plus, ne faisait aucun geste. Pourtant, nous étions nus, l'un auprès de l'autre.

Nous habitons un petit village. Elle m'écrivait tous les jours par la poste. Je la voyais la nuit. Le midi, je recevais un mot d'elle, qu'elle commençait ainsi: «Mon cher amant». Le receveur de la poste, qui connaissait mon père, eut l'indiscrétion de lui apprendre qu'il y avait une correspondance très régulière, c'est-à-dire quotidienne, de sa part. Moi, je ne lui écrivais jamais. J'ai toujours eu horreur de l'art dit épistolaire. Je lui donnais des poèmes, que j'illustrais avec de petits dessins

2. Voir aussi, dans *Visages du monde* (PUM, p. 45): «C'étaient des sonnets très classiques, très parnassiens».

50 des [R poèmes] sonnets 53 voir [R *Je ne voudrais pas ici qu'il y ait d'équivoque. J'étais encore un enfant.*] La <Nous rétablissons ce passage qui semble nécessaire au sens.> 64 l'autre. [A *On ne se (...)* l'auprès <sic> de l'autre.] // Nous

coloriés. Mon père, — et le curé s'en était mêlé également — malgré ses défauts, avait du tact. Il n'aurait jamais ouvert une enveloppe qui ne lui était pas adressée. Mais voilà, il arrive un midi en brandissant une lettre cachetée. Il avait généralement une belle voix grave, qui impressionnait. Mais dès qu'il était hors de ses gonds, si je puis dire, le ton de sa voix devenait fluet, et haut, prenait du fausset. Et portait à rire. Il était irrité. «Tu vas finir, me dit-il, de semer le scandale dans la famille. (J'avais 14 ans) Le nom que tu portes..., etc. Je ne tolérerai plus tes insolences et tes attitudes». Nous étions dans une pièce de la maison que nous nommions le fumoir. Pourquoi, je n'en sais rien. Mon père n'a jamais fumé de sa vie, et je n'avais pas encore commencé d'apprendre ce vice. Ma mère me regarde, ses yeux portaient le petit sourire intérieur. Mon père brandit la lettre :

— Tu vas l'ouvrir, et tu vas nous la faire lire. Il faut que ce scandale cesse !

Scandale ! Ô Bourgeoisie.

Nous nous aimions si bien, Irène et moi, et si maladroitement, nous nous cherchions tous les deux sans pouvoir nous trouver, nous avions le même âge, nous étions à peine sortis de l'enfance. Scandale. On me haussait, d'un coup, dans le monde effroyable des adultes, que j'allais refuser toute ma vie, pour demeurer poète. Il ouvre la lettre.

— Lis maintenant, lis et donne-la à ta mère, qui verra si tu lis correctement. Moi, je ne veux pas voir ces turpitudes.

Irène commençait sa lettre par ces mots charmants : «Mon cher amant». Elle ne savait même pas ce que c'était qu'un amant, je ne le savais pas davantage. Nous employions un langage qui nous dépassait. Ma mère commence à lire la lettre, sans mentionner l'en-tête. C'était une lettre de gosse, de petit enfant, avec des je t'aime et je t'adore, et demain après-midi, à 3 heures et demie, rencontre-moi devant le bureau de poste.

78 père, [R *et al*] — et 78 également — [R *était*] malgré 83 dire, [R *sa voix*] le 85 de [R *jeter*] semer 86 plus [R *ton A tes*] insolences 89 de [R *son*] sa 109 demie, [R *nous*] rencontre

110 Mon père était un homme singulier. La teneur de la lettre
l'avait rassuré malgré tous les ragots du village. Il s'est mis à son
piano. C'était ma mère qui était la vraie musicienne de la
famille. Mais classique. Mon père, lui, il faisait, par instinct, des
115 accords, il se mettait à chanter, j'aimais beaucoup mieux
entendre mon père au piano que ma mère, c'était plus facile. Il
commençait de neiger. Il faisait froid. Il y avait la cheminée,
l'âtre, comme l'on dit dans les romans d'intérieur, et mon père
jouait son piano, sa colère était passée. J'étais aussi fier de ma
120 mère, et nous étions tous merveilleusement heureux. Je savou-
rais, sans le savoir, les derniers mois de mon enfance.

Plus tard, naturellement plus tard, il fallait apprendre mon
métier d'homme. À la fois sensible et cruel, dur et romanesque,
se livrer à l'amour d'une femme et s'en arracher soudain, sans
raisons, pour on ne sait quoi, apprendre aussi à gagner sa vie,
125 apprendre à exercer mon métier, qui est celui d'écrire, appren-
dre à vivre avec le monde et les astres.

On n'apprend jamais tout cela. Ce sont des recherches, des
quêtes.

130 L'enfant que nous avons été se couvre d'impuretés dès qu'il
devient homme. Il y a un déchirement de l'enfance comme il y a
le déchirement de la femme qui écarte ses cuisses pour livrer
passage à son premier-né. Tout nous atteint de partout. De la
naissance à la mort.

135 Naître, et mourir, ce n'est pas très compliqué. Mais vivre est
difficile.

5. « Mon enfance... »

Mon enfance a été à la fois très heureuse et très malheureuse. Tour à tour. L'enfance de quelqu'un n'intéresse personne. J'écris ces lignes parce que l'on me les a demandées¹. Je m'exécute.

5

Je pourrais aussi fort bien parler de ma jeunesse à Paris, friande de joies, mais dont la sincérité complète serait impubliable. Non pas que j'eusse eu à cette époque des vices secrets, ou inavouables. Ceux qui m'ont connu le savent bien. J'aimais tout simplement les femmes pour faire l'amour avec elles. Elle m'ont rendu cet amour, et nous nous sommes très bien accordés, avant de nous désaccorder, car mes amours étaient brèves, tenant de la belle fesse <?>, de la curiosité, et surtout de la poésie. Pourquoi la poésie là-dedans, me direz-vous? Je ne le sais pas très bien moi-même. C'était une inclination naturelle. J'étais poète — et très mauvais poète — à huit, neuf ans. Je me méfiais de Lamartine, je le trouvais un peu trop facile, il s'accordait un peu trop aux propres sentiments que je ressentais, —

10

15

1. Nous ne savons à qui il fait ici allusion: vraisemblablement l'un de ses amis, après son installation à Québec, ou ce «Serge» mentionné dans un fragment: voir notre présentation, p. 15.

TEXTE DE BASE ET VARIANTES: fragment de 20 feuillets (12,5 x 20,3 cm; le f. 1 coupé à 15 cm) manuscrits à l'encre bleue, numérotés de 1 à 20 à droite de la marge supérieure; sans titre (BNQM 204/3/1). Le chiffre romain I figure au centre de la marge supérieure des trois premiers feuillets.

3 de [R *personne* A *quelqu'un*] n'intéresse 8 j'eusse [A *eu à cette époque*]
des vices 9 connu [R *à cette époque*] le savent 13 et [R *aussi* A *surtout*] de
la poésie

que je ressentais d'avance, je ne savais guère distinguer la
 20 femme de chambre du cocher, lequel s'appelait Philippe, un
 métis de Huron, à qui j'ai appris à lire. Lamartine, que je lisais
 en secret et avec un peu de dégoût, à la cachette, et «le Lac»
 m'avait donné le désir d'aller me jeter dans la rivière, à quoi
 j'avais résisté. À huit ou neuf ans, il ne faut pas trop contrarier
 25 ses désirs. C'est pourquoi j'en voulais, d'une rancune tenace et
 qui ne m'a pas quitté depuis, à Lamartine. Mais il y avait Vigny,
 et Gérard de Nerval. Ils m'enchantaient. Pourtant, ils ne fai-
 saient pas office d'enchanteurs. Leur pessimisme égalait le
 mien, j'étais un enfant, j'étais un enfant solitaire. Seul. Avec mes
 30 propres jeux. Je les inventais au fur et à mesure. J'étais devenu
 l'aîné de la famille. Mon père, qui était un homme bon, me don-
 nait les responsabilités d'un homme de vingt ans. Il y avait des
 frères et des sœurs. Nous jouions mille tours, comme il est
 d'habitude. Et j'étais le chef. Je conduisais la bande blonde et
 35 chevelue de mes frères et de mes sœurs vers de petites aventures
 fort innocentes, — mettre des grenouilles, le samedi soir, dans la
 montre de monsieur Gingras, notre voisin, un commerçant très
 respectable et très respecté, et conseiller municipal en outre —
 mon père était maire du village — et maître des postes. Mon
 40 père ne me comprenait pas beaucoup. Nous nous sommes com-
 pris plus tard. Il était peut-être trop tard. Nous aurions pu être
 de bons amis. Il a suffi d'une question d'âge, d'années, pour que
 nous ne le fussions pas.

Nous partons un jour pour Paris. Joies <?>. Mon frère aîné
 45 venait de mourir, et ma mère, qui avait beaucoup souffert de
 cette mort, avait reporté son affection sur moi. J'étais aimé, en
 somme, par personne superposée². Je le sentais, et j'en souffrais.
 Plus tard, ma mère m'a aimé pour moi-même. Je l'ai senti égale-
 ment. C'était une femme adorable. Elle était très chrétienne, et
 50 rieuse par surcroît. Quand je revenais de voyages, et je voyageais
 beaucoup dans ces temps, elle me demandait: «Et puis, quelle

2. Pour «interposée».

27 d'enchanteurs. [R *C'est peut-être pourquoi*] Leur 29 solitaire. [R *Tout
 seul A Seul*]. Avec 30 J'étais [A *devenu*] l'aîné 31 me [R *traitait*]
 donnait 36 grenouilles, [A *le samedi soir*,] dans 42 amis. [R *Une question
 d'années.*] Il a suffi 46 avait *rapporté* son <Nous corrigeons selon le
 sens.> 47 somme, [R *par intermédiaire*] par personne

femme?» Elle me disait aussi: «Il faudrait bien que tu te maries, la vie que tu mènes, je ne veux pas la connaître, mais...»

Ce doux petit chantage maternel, je le connaissais. Je lui répondais que j'avais une petite fiancée noire à Djibouti, une petite fiancée jaune à Hong Kong. «J'hésite entre les deux, lui disais-je, mais je reviendrai avec l'une ou l'autre.» Elle joignait ses mains, qu'elle avait fort belles, elle s'écriait: «Ah, ne me faites pas ça, Alain.» Je dois ajouter tout de suite ici que ma mère me vouvoyait. Pourquoi, je n'en sais rien. Ce vouvoiement faisait l'amusement de la famille, surtout celui des oncles et des tantes, qui sont tous morts aujourd'hui, et que Dieu les bénisse. Ils lui disaient: «Ma pauvre Bernadette — car ma mère était affligée de ce malheureux prénom — ma pauvre Bernadette, tu gâtes ton fils, tu lui passes tous les caprices, c'est devenu un jeune homme insolent qui ne respecte plus rien ni personne, tu lui dis «vous», c'est la fin du monde, on aura tout vu, etc...» Ces paroles mémorables étaient dites dans le salon de ma famille, avant la première guerre mondiale. J'étais tapi dans un coin. Mes oncles ne me voyaient même pas. Et ma mère se mettait au piano, et c'était soudain, d'un coup, l'enchantement. Ces oncles bourgeois, médecins, notaires, avocats, malgré leur médiocrité, subissaient le charme des fugues de Bach, des rondeaux de Mozart. Mais ce qui était mon régal à moi, mes véritables délices, c'est qu'après avoir joué ces grandes musiques immortelles, ma mère, le profil penché, comme celui d'une très jeune fille, inventait sa propre musique. Elle chantait sa chanson intérieure avec ses doigts sur les notes du piano. Sa musique était appuyée par des accords un peu hésitants, qui cherchaient leur propre vie, et qui soudain la trouvaient. C'était la vie éphémère de la musique, de l'émouvante musique qui ne sera jamais notée dans les livres. C'était la poésie, la meilleure poésie qui ait jamais été écrite.

52 femme? [R. Je lui disais, pour l'eff Elle me disait 52 faudrait [A bien] que tu te maries 58 elle [R me disait] s'écriait 64 prénom — ma pauvre [A Bernadette,] tu gâtes 75 joué [A sa suite en B mineur des oratorios de Mozart et Chopin, Chopin...] <Nous ne tenons pas compte de cet ajout dans la marge supérieure.> ces grandes 82 qui n'a jamais < Nous corrigeons selon l'usage.

6. La terre est-elle ronde?

Dans le même temps que l'on m'enseignait le petit catéchisme, on me disait également que la terre était ronde. Moi, je n'en savais absolument rien. Je devais avoir à peu près
5 l'âge vénérable de quatre ou cinq ans. J'étais, comme on dit, faisant l'admiration de ma famille, un enfant précoce, sachant déjà lire, écrire, compter (jusqu'à cent ou presque), et même dessinant et peignant sur des cartons jaunes, des formes incongrues, aux couleurs violentes et crues que mes parents, et leurs
10 amis, interprétaient comme les signes du génie.

Quant à moi, j'étais parfaitement ahuri, innocent, et très malheureux et perdu. On me donna une gouvernante. Elle était très stupide, et peut-être sadique, elle me baignait six ou sept fois par jour, me savonnant plus que de raison. Mes sens
15 n'étaient pas éveillés, à cette époque; ma pudeur, déjà, l'était. On remercia la gouvernante et l'on me confia à la directrice d'un couvent de filles pour la journée, dirigé par les Religieuses

TEXTE DE BASE ET VARIANTES: fragment de 13 feuillets manuscrits (12,5 x 20,3 cm) au crayon, numérotés de I à XIII au milieu de la marge supérieure (BNQM 204/3/1). *Def* inscrit au coin droit de la marge supérieure des dix premiers feuillets; titre «La terre est-elle ronde» au milieu de la marge supérieure, f. I.

7 cent [A ou presque], et même dessinant [A et peignant, R des formes incongrues] sur des cartons 8 incongrues, [R avec des A aux] couleurs 10 génie. // [R Pour A Quant à] moi 11 parfaitement [A ahuri, AR et] innocent, [A et très malheureux et perdu.] [R de] On me donna 15-17 éveillés, [R mais je me plaignis A à cette époque. Ma pudeur, déjà, l'était.] On [R renvoya A remercia] la [R bonne] gouvernante et l'on [R m'envoya dans un A me confia à la directrice d'un couvent] de filles, [A pour la journée <?>] dirigé

de la Providence. Il n'y avait pas encore de collège de garçons dans mon village. Parce que je possédais, à cette époque, un esprit dit vif, lequel j'ai perdu depuis longtemps, la gracieuse jeune fille du couvent, la première aux concours, me prit sous sa protection. C'était une belle fille, du plus loin que je puisse me souvenir <?>, de dix-sept ou dix-huit ans, elle me tenait sur ses genoux, moi, l'enfant génial, et si ma mémoire ne me trompe pas, cela était loin de me déplaire. Cette jeune femme a eu, depuis, six ou sept enfants, est depuis longtemps grand-mère, elle ne me reconnaîtrait pas si nous nous rencontrions par le hasard de la route ou des trains, et moi non plus. Je dois ajouter qu'elle a toujours été parfaite, qu'elle n'a pas eu un geste équivoque <?> pour l'enfant que j'étais alors.

Dans ce très jeune âge dont je viens de vous entretenir, deux vérités étaient tenues pour essentielles, vous l'ai-je dit déjà, celles du petit catéchisme, et celle que la terre était ronde.

Puis-je vous avouer que depuis des années, je n'ai pas tenté d'approfondir les assertions que comporte le petit catéchisme. Je préfère les prendre comme des vérités, je ne suis ni prêtre ni théologien. Mais les affirmations scientifiques, médicales, ou géographiques, me sont très sujettes à caution. Il m'est arrivé, dans ma jeunesse aventureuse, et curieuse, de fréquenter des cliniques de médecins, des laboratoires de scientifiques, et aussi de tourner autour du monde.

19 village. [R Comme A Parce que] je possédais 20 esprit [A dit] vif, [R que] lequel 20 longtemps, la [R grande A gracieuse] jeune fille du couvent, [A la première aux concours,] me prit 22 fille, [A du plus loin que je puisse <me souvenir?>] de dix-sept [A ou dix-huit] ans 24 si [R mes souvenirs A ma mémoire] ne me trompe [R nt] pas 25 jeune [R aux cuisses chaudes AR au chaud séant A femme] a eu [A , depuis,] [R sept] six [A ou sept] enfants, est [R devenue] depuis 27 si [R je la] nous nous rencontrions 28 hasard [R des trains] de la route 28-31 plus. [A Je dois ajouter qu'elle a toujours été parfaite, qu'elle n'a pas eu un geste <équivoque?> pour l'enfant que j'étais alors.] // Dans 32 essentielles, [R je viens de vous le dire A vous l'ai-je dites <sic> déjà,] celles 35 d'approfondir les [R vérités A assertions] que comporte 36 suis [R pas théologien] ni prêtre ni théologien. [R Les A Mais les] affirmations [R géographiques] scientifiques 38 sont [R <partielles?> A très sujettes à caution.] Il 39 aventureuse, [R mais A et] curieuse 40-43 scientifiques, et [A aussi] de [R voyager A tourner] autour du monde. // [R Sans doute quand A Quand] j'avais [A l'âge très vénérable de] 4 ou 5 ans, ma mère m'emmenait, dans une voiture, [R traînée par A une victoria, à] deux

Quand j'avais l'âge très vénérable de quatre ou cinq ans, ma mère m'emmenait, dans une voiture, une victoria à deux chevaux, conduite par un cocher qui devint plus tard, à l'heure de
 45 l'automobile, le chauffeur — mais qui n'a jamais su conduire une auto de façon convenable —, ma mère m'emmenait, le long de la rivière qui divisait notre village, dont nous étions — je ne le dis pas par vanité — les seigneurs et nous allions prendre un verre de lait chez un de nos fermiers. Ma mère ne pouvait souffrir le goût du lait. Ni moi. Il nous fallait, avec subtilité, pour ne
 50 pas blesser nos hôtes, vider nos verres le long de la victoria, de façon à ce qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Puis ma mère rebaisait sa voilette, les remerciant avec le sourire merveilleux qu'elle a toujours eu. Quand la voiture était partie:

55 — Ne sois pas scandalisé, le lait m'a toujours donné mal au cœur. Et toi aussi n'est-ce pas?

Le cocher Philippe, métis de Huron et de [Blanc], peut-être indiscret, mais cela se passait dans un moment du monde qui ne
 reviendra jamais, dans lequel les maîtres et les domestiques formaient une famille qui se tenait, comme ces globes gris-bleu de
 60 guêpes nichés aux faîtes des ormes, disait du haut de son siège: «Je n'aime pas le lait, moi non plus, madame.» J'appris plus tard qu'il aimait exagérément le whisky pur.

J'entrepris alors mes voyages seul. J'avais dix-huit ans. De
 65 Halifax à Vancouver, flânant un peu partout, partant pour deux mois, demeurant six mois¹.

1. C'est en 1919, au début de l'été, que Grandbois entreprend sa traversée du Canada. Ce voyage qui le mène jusqu'à Seattle et Los Angeles dure sept mois.

48 nous [R prenions un A allions prendre un] verre de lait chez [A un de] nos 51 blesser [R les A nos] hôtes 51 victoria, [R mais] de façon 52 mère [R relevait A rebaisait] sa voilette 53-55 avec [R un A le] sourire merveilleux [A qu'elle a toujours eu] me disait [A quand la voiture était partie]: [R Je ne joue pas le jeu A Ne sois pas scandalisé,] le lait 57 Philippe, [A métisse de Huron et de <Blanc?>,] peut-être 58-61 qui ne reviendra [R il] jamais, [D où S dans] lequel les maîtres et les domestiques [A pouvaient] formaient [R un monde A une famille] qui se tenait, comme ces globes [A gris-bleu] de guêpes [R pendus A nichés] aux faîtes

7. «En 1908 environ...»

En 1908 environ, il y eut une inondation à Saint-Casimir-de-Portneuf. Des barrages avaient été rompus par la rage des eaux, les pluies et la fonte des neiges à la fois nourrissaient dans le printemps précoce ce déchaînement des forces de la nature, le flot mugissant avalait ponts et maisons riveraines, la rivière Sainte-Anne, pacifique et sereine d'habitude, et bordée de saules, de hauts peupliers, d'ormes centenaires et, plus haut vers le nord, de sapins touffus, rageait et se gonflait démesurément et envahissait le village et sa petite rue rectiligne, son orgueil. Les enfants, que l'on avait rassemblés en hâte dans le couvent des religieuses, en retrait, construit en pierre de taille au sommet d'une colline, riaient et battaient des mains. Des chevaux morts venaient tourner dans les remous de boue au pied même du bâtiment. Au premier matin, à l'aube, le reflux, et le paysage détruit, sans herbe, sans vert, les pommiers et les cerisiers déjà en fleurs dénudés et couchés comme pour mourir. Ce pays riche d'oiseaux n'avait plus un seul cri d'oiseau. Tout était

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : manuscrit à l'encre de 2 f. recto-verso (22,5 x 17 cm) numérotés I-II au centre de la marge supérieure, dans les pages détachées d'un carnet (n° 51), feuilles quadrillées. Titre courant «Images du monde» au-dessus de la numérotation. Mention «Janvier 15, 61» dans le coin gauche de la marge supérieure du f. I. Mention «*Canada*» <souligné> dans le coin droit de la marge supérieure des deux feuillets (BNQM 204/ 6/58).

3 barrages [R *s'étaient effondrés* A *avaient été*] rompus 4 neiges [R *avaient* A *à la fois*] nourrissaient 8 haut [R *dans* A *vers*] le nord 15 l'aube, [R *dans*] le reflux

désert. Une grande vallée de boue jaune et grise, comme les
20 deltas des fleuves d'Asie après les inondations. Et soudain —
j'étais parmi les enfants réfugiés au couvent —, j'aperçus une
petite cage de bois, au bas de l'escalier principal, dans laquelle il
y avait un lapin. Je me précipitai, il avait les yeux rouges, j'ouvris
la petite porte, il bondit, me mordit un doigt jusqu'à l'os, et
25 s'enfuit.

22 bois, [A *au bas de l'escalier principal*] dans laquelle il y avait un lapin.
[R *Il semblait*] Je me précipitai 24 il [R *se*] bondit 24 l'os, et [A *s'en*] fuit

8. «Le matin clair...»

Le matin clair. La nuit avait été si douce, lunaire, qu'elle laissait à peine cette clarté rejoindre les premières lueurs de l'aube. J'avais dans la décharge du lac avec un aviron feutré, les castors construisaient une digue. Le canoë était silencieux 5 comme cette aube, et solennel. Et je voyais les castors s'affairer, battre de leur queue leur petit barrage, — j'étais à l'affût, à l'indienne —, leur corps lisse et brillant comme celui des loutres, ils rongeaient à grandes dents les troncs des bouleaux 10 frais. Ils étaient en famille. Les chefs dirigeaient l'opération. Le bouleau coupé, à parties égales, ils le transportaient devant l'écluse qu'ils construisaient. Un petit se montrait tout à coup, œil vif, mais comme écorché. Le poil n'était pas poussé. La mère le faisait rentrer dans son trou d'un coup de patte. On reprenait 15 le travail.

Tout cela a duré trois ans, quatre ans, j'avais dix-huit, dix-neuf et vingt ans. À la fin, peut-être sentaient-ils ma présence. Un jour, un imbécile, un braconnier, a tiré des coups de fusil là-dedans. Jamais plus de castors. Les survivants ont émigré vers le 20 nord, la baie de James. Le castor est l'animal le plus pudique qui soit, et le plus libre.

TEXTE DE BASE ET VARIANTES: manuscrit de 2 f. (22,5 x 17 cm) à l'encre, sur papier quadrillé, dans les pages détachées d'un carnet. Titre courant «Images du monde» au centre de la marge supérieure; numéroté VI-VII à droite de la marge supérieure et daté «janvier 17/61» à côté du n° VI (BNQM 204/6/58).

16 dix-neuf [R ou A et] vingt ans. [A À la fin, peut-être sentaient-ils ma présence.] Un jour, un imbécile, [A un braconnier] a tiré [R un A des] coups 21 libre. Il [R a] avait Socrate conçu l'idée de la République. La vraie. <Nous ne conservons pas cette dernière phrase dont la cohérence est douteuse.>

9. Lucette

C'était en novembre, à la tombée de la nuit, dans mon village. Les pays du nord ont des jours courts. Mon village était blotti aux pieds des Laurentides, lesquelles forment une chaîne de montagnes allant de l'est à l'ouest; des glaciers ont fait les
5 bouleversements nécessaires — il paraît qu'il y a des millions d'années que cela s'est produit —, à l'époque dite cambrienne; à cette époque, prétend-on, ni Rome, ni Paris ni Moscou n'existaient car noyées sous les eaux, mais mes Laurentides existaient,
10 les sommets comme des îles; ensuite, tout cela s'est remis en place, avec des milliers d'années, mais je ne suis ni géographe ni savant, Dieu merci; je me contenterai donc de raconter ma petite histoire, qui n'a d'ailleurs aucune sorte d'importance.

Ce soir de novembre, j'étais accablé par une sombre mélancolie. J'étais inquiet et poète. J'avais surtout dix-sept ans, ce qui
15 est l'âge dangereux, et j'avais relu la veille certains poèmes de Vigny («La Mort du loup», «La Maison du berger»), «La Nuit d'octobre» de Musset; et j'avais tiré d'un tiroir à clef, doublé

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : manuscrit de 7 f. à l'encre (22,5 x 17 cm), sur feuilles quadrillées détachées d'un carnet, numérotées XI-XVII au coin droit de la marge supérieure. Sous le chiffre XI, la mention «Chroniques du demi-siècle». Titre «Lucette» à gauche de la marge supérieure du f. I (BNQ 204/6/58). Nous avons modifié la ponctuation et introduit des alinéas, pour plus de clarté.

7 produit, [R *mais je ne m*] à l'époque 13 d'importance. [R *Si l'on se place du point de vue de une des hautes métaphysiques.*] Ce soir de novembre, [R *je me semblais accablé*] j'étais 15 ans, [A *ce*] qui 16 veille [R *les A certains*] poèmes de Vigny, [A *la Mort du loup, la Maison du berger*] la Nuit

d'un cadenas, des poèmes écrits à l'encre violette où j'exprimais
 mes idées très romantiques à propos de la vie, que je ne connais- 20
 sais pas, et des femmes, que je ne connaissais que par les *Contes*
 de Maupassant. Et je prenais le tout très au sérieux. Je songeais
 beaucoup au suicide depuis quelques mois. J'allais errer dans le
 cimetière. Je longuais les berges de la rivière Sainte-Anne.
 J'embrassais ma mère distraitemment. Ce qui m'empêchait de me 25
 suicider, c'était la forme. La pendaison me semblait ignoble:
 l'œil révolté, le sexe dressé, et les bras le long du corps. La
 noyade: on vous retrouve huit jours après, le corps gonflé, les
 membres rongés par les brochets. Le fusil de chasse — j'en pos-
 sède un; le revolver, j'en possède également un —: tout à coup, 30
 si l'on se rate, l'on devient aveugle pour la vie, ou idiot intermit-
 tent, ou paralysé; car je lisais les journaux, donc je réfléchissais à
 tous ces problèmes en me promenant sur le pont du village,
 quand je rencontrai soudain Lucette.

Ah Lucette! Elle était tout à fait le contraire de ce que 35
 j'étais, sauf pour l'âge. Mais lorsque je m'exténuais à descendre
 des rivières à la nage, à monter des chevaux sauvages à poil, à
 errer dans la forêt, l'hiver, chaussé de raquettes indiennes, elle,
 Lucette, habitait à l'extrémité du pont du village, où son père 40
 tenait une petite épicerie, sans bouger, l'admiration du papa et
 de la maman, elle était ronde comme une petite boule, avec une
 bouche rouge sans fard, l'odeur forte et saine. Elle me dit,
 Lucette: toi, je t'aime. Et comme c'était une fille pleine de sang
 et de précision <?>, [ayant de] la suite dans les idées, elle me prit 45
 le visage entre ses deux mains et m'embrassa sur la bouche, et
 même un peu entre les lèvres. C'était la première fois de ma vie
 que cela m'arrivait, puis elle me dit: viens, nous serons plus tran-
 quilles, je connais un petit coin. Le petit coin, c'était un hangar,
 une vieille remise derrière la maison de son père, il y avait du
 foin, nous en revenons à Trenet¹ couchés dans le foin. 50

1. Nous supposons que Grandbois fait ici allusion aux paroles d'une chan-
 son de Charles Trenet.

18 j'avais [R *revu*] tiré 36 sauf [A *pour*] l'âge 38 indiennes, [A *elle*]
 Lucette habitait [R *au bout*] à l'extrémité 40 épicerie [A *sans bouger, l'admira-*
tion du papa et de la maman,] elle

Il s'est passé ce qui se passe généralement dans ces cas-là; Lucette a pris toutes les initiatives ce premier soir; j'étais fort nigaud pour les œuvres de la chair. Quelques jours plus tard, j'ai imposé ma façon d'être confortable dans l'amour, il fallait que
 55 l'on s'accordât. Et puis, l'été a passé. Nous étions de tels gosses que les vieilles filles, les veuves aigries, les mauvaises langues enfin du village ont oublié de prévenir nos parents par le noble moyen de la lettre anonyme. Même le curé et le vicaire n'ont pas cru devoir s'en mêler, car Lucette allait à confesse tous les
 60 samedis, elle avait peur de mourir en état de péché mortel et de vivre éternellement dans les flammes de l'enfer. Quant à moi, comme je dévorais, à part Vigny, Voltaire et Montesquieu, je ne croyais plus à rien. Les doutes me sont venus par la suite. Et Lucette, ah chère Lucette de cet été, Lucette de la paille de la
 65 grange, des bords de la rivière sous les saules, des creux de rocs profonds comme des cavernes, de la nudité ingénue, de l'étreinte maladroite et magnifique, je n'ai jamais appris ce que tu es devenue; peut-être es-tu morte, ou vivante et grand-mère; peut-être aussi liras-tu ces lignes?

52 ce [R *soir*] premier 53 chair, [R *plus tard*] quelques 65 rocs
 [A *profonds*] comme 67 jamais [R *su* A *appris*] ce 68 morte, [R *ou*
quand] ou 69 peut-être [A *aussi*] liras

10. « Il y avait l'odeur... »

Il y avait l'odeur, la forêt, le souvenir d'une jeune femme charmante que j'avais quittée, sans raisons, avec le prétexte d'un long voyage, et qui avait pleuré, me le cachant, nos amis m'avaient mis au courant, c'était un début d'automne merveilleux, les feuilles mortes sous nos pieds, il y en avait encore aux arbres, rouges, jaune doré, comme à nos érables canadiens, Dugas vieillissait, il était bucolique et mélancolique, les grandes allées des grands jardins de France, l'automne, portent à la poésie, à la tristesse, ils nous font penser à des êtres que nous avons aimés et qui sont disparus, j'étais fort jeune alors et tout à coup dans cette allée tapissée de feuilles mortes, j'ai pensé à ma mort, d'une façon violente, comme si j'avais reçu un coup de poing en plein visage, c'était au cœur c'est plus terrible, les coups de poing j'étais habitué, j'avais fait, comme tout poète qui se respecte, — Robert Choquette entre autres — de la boxe dans ma jeunesse, j'avais pensé souvent à la mort, et depuis ma plus tendre enfance, mais je ne pensais pas à ma propre mort, au vieillissement peut-être qui la précédait, à la déchéance physique, à l'enlaidissement, aux cheveux, aux dents que l'on perd, à ces femmes qui ne vous souriraient plus très gratuitement rue Royale ou sur la Croisette de Cannes, à cette plongée dans la mer à Port-Cros, entre ciel et terre, nu et magnifique comme un

5
10
15
20

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : fragment de 14 feuillets (12,5 x 20,3 cm) manuscrits au crayon, numérotés de I à VII et de 8 à 14 au centre de la marge supérieure et ne comportant ni titre ni ponctuation autre que les virgules (BNQM 204/3/1).

25 roi des légendes, à cette force mystérieuse et exaltante de ce que
 l'on nomme la jeunesse, je ne pensais pas véritablement à beau-
 coup de choses, j'aimais les belles femmes et Gérard de Nerval
 — et Vigny —, j'aimais aussi, pour son sourire, ses yeux et mes
 bras, une femme étonnante qui s'appelait Nancy, j'étais très heu-
 30 reux et je me croyais fort malheureux, quand j'étais à Cannes je
 partais pour Madrid, quand j'étais à Rome je voulais être à
 Pékin, quand j'étais à Port-Cros je regrettais Paris, ma vie senti-
 mentale était aussi inconséquente, il y a tellement de jolies
 femmes au monde, c'est comme les beaux tableaux, il y a Vinci
 et Van Dongen, il y a Renoir et Greco, on ne choisit pas, on
 35 passe de l'un à l'autre, ce sont les hypocrites et les snobs qui pré-
 tendent le contraire, on peut aimer également les Champs-
 Élysées et la petite place d'un village perdu du Mexique, ou le
 rivage désert d'une mer Adriatique, ou l'Alpe, les beautés du
 monde sont prodigieuses, Dieu était un grand homme, à travers
 40 les maladies, les guerres, la vieillesse, la mort, il nous a égale-
 ment laissé quelques beautés, quelques miettes d'admiration et
 d'exaltation, le sens d'une certaine grandeur inquiète, et l'hor-
 reur de nos violences, j'étais assez mélancolique, j'avais épuisé
 les plaisirs de Paris, ceux de Cannes, les bars, les jolies femmes,
 45 les courses de la Côte, j'allais à Port-Cros pour pouvoir nager,
 vivre un peu, sans musique d'orchestre, sans maîtresse, sans la
 cravate noire tous les soirs, sans baisements de main, j'arrive à
 Port-Cros et je la vois, elle que je fuyais, elle était là sur la jetée
 que je connaissais si bien, combien de crépuscules avais-je passés
 50 sur cette pointe de la mer, ou avec mon bateau, ou nageant
 entre l'île et Bagaud¹, il n'y a plus beaucoup de paradis au
 monde, entre les années 20 et 40, Port-Cros était certainement
 l'idée approximative de ce que l'on peut imaginer du Paradis,
 mieux que Capri, car il n'y avait pas là d'Américains alcooliques,
 55 d'homosexuels actifs, de bateliers à ceinture rouge pour tou-
 ristes, d'angelots pour les messieurs fatigués ou pour les dames
 octogénaires.

1. Grandbois écrit *Boyaud*; nous corrigeons. L'île Bagaud se trouve en face du village de Port-Cros.

35 hypocrites [A *et les snobs*] qui 55 actifs, [R *et*] de bateliers à ceinture rouge pour touristes, [R *Port-Cros, les gens de Port-Cros*] d'angelots pour les messieurs [R *âgés A fatigués*] ou pour les dames

11. « Il y avait des vagues... »

Il y avait des vagues bleues, puis violettes, puis mauves, puis roses sous le soleil. Puis, soudain, de l'or. Je criais de joie. J'avais vingt ans.

J'avais vingt ans et je criais de joie pour tout ce qui m'enchantait. J'étais poète. J'étudiais le droit. Vous comprenez? J'étudiais le droit dans mes moments libres, qui étaient rares, j'adorais la vie, je mordais à la vie comme à un beau fruit mûr. Je ne craignais rien. Pourquoi craindre? L'époque était apparemment tranquille et douce. Et il suffisait d'embrasser les petites filles dans le cou...

Je ne pense pas qu'à cette époque il y ait eu quelqu'un qui ait aimé la vie plus que moi. Tout pour moi était enchanté. L'aube et la nuit m'étaient également dévastatrices. Je brûlais, je touchais des dix doigts le feu, je redevais intact. Avec ce petit sourire insolent que seuls mes amis connaissent, mais que mes amis connaissent-ils de mon âme secrète, de mes pleurs? Un homme ne pleure jamais. Mais un homme seul! Qu'en dites-vous, notaire!

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : fragment de 4 feuillets (12,5 x 20,3 cm.) manuscrits au crayon, paginés de I à IV à droite de la marge supérieure, sans titre (BNQM 204/3/1).

2 bleues, puis [R rouges, soudain A puis violettes, puis mauves, puis roses] sous le soleil. [R De l'or. A Puis, soudain, de l'or.] Je criais

20 Puisqu'il faut l'avouer, j'ai pleuré. De vraies larmes d'enfant. J'ai pleuré parce que je n'avais plus rien d'autre à faire. Le désespoir, la route, devant moi. C'était à Notre-Dame, à Montréal. Je pleurais, à sanglots. Au début de juin. J'avais trente ans.

25 Mais attendez-moi. Lisez-moi jusqu'au bout. Je veux que vous lisiez cette histoire. C'est une histoire vraie. J'ai longtemps hésité à l'écrire. Parce que c'est une histoire trop vraie.

25-26 lisez [R *ceci* A *cette histoire.*] C'est une histoire vraie. J'ai longtemps [R *cru*] hésité à l'écrire. Parce [R *qu'elle était* A *que c'est une histoire*] trop vraie.

12. « Tout était bien fini... »

Tout était bien fini, semblait-il, tout était à recommencer. Le petit héritage n'avait pas servi à grand'chose¹. Certaines dettes pour le bateau, des arriérés d'assurances, une robe, un complet, la tenue du défunt; tant qu'à celui-ci, le défunt, tout le monde l'aimait bien, dans la famille, même ses arrière-petits-enfants, il racontait des histoires, il riait toujours, jamais de sautes d'humeur, c'était un ancêtre gai, il n'y en a pas tellement, il ne racontait pas d'histoires, je me trompe, il racontait toujours «son histoire», c'était son voyage vers l'Australie, à bord d'un voilier, il y avait eu des pirates chinois, le manque d'eau douce, des accalmies mortelles et des cyclones extravagants, c'était toujours la même histoire, mais le vieux marin était malin; il la rebrodait chaque fois qu'il la racontait, pour les petits enfants c'était merveilleux...

1. Grandbois évoque ici la mort de son grand-père, décédé en 1908. Ce texte beaucoup plus tardif fait allusion aux difficultés financières de Grandbois après son retour d'Europe, en 1939.

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : fragment sans titre de 3 feuillets manuscrits (12,5 x 20,9 cm) au crayon, numérotés de I à III au centre de la marge supérieure (BNQM 204/3/1).

15 merveilleux, car disait-il, [R *le A l'arrière*] grand-père, qui prenait <Interruption du manuscrit, dont nous ne retenons pas le dernier membre de phrase.>

Page laissée blanche

II

PROPOS SUR LA LITTÉRATURE ET LES ARTS

Les textes réunis dans cette section recouvrent un registre très large allant d'un ouvrage controversé, publié il y a plus de trois cents ans, à la peinture contemporaine, et d'une réflexion sur la nature de la poésie à des considérations sur l'impact culturel de la radio et de la télévision.

Un classement rigoureusement chronologique de ces textes serait incertain, compte tenu d'un écart possible entre l'écriture et la publication et, pour les inédits, d'une datation problématique. Nous commençons par «Le faux malentendu», qui est sans doute le plus ancien, en terminant par l'«Introduction aux Lettres de la religieuse portugaise» dont la publication est la plus récente. Cela nous permet, en suivant un ordre chronologique approximatif, de regrouper d'abord trois textes où il est surtout question de peintres et de peinture. Les quatre textes suivants, dont deux sont inédits et vraisemblablement incomplets, présentent une réflexion sur la poésie et sur le statut du poète dans la société. Cette question a véritablement obsédé Grandbois. Pas moins de vingt-sept fragments, variant de un à dix-huit feuillets, multiplient les tentatives pour préciser les réflexions en ce sens. On pourrait croire que, comme lorsqu'il veut écrire sur son ami Dugas, cette question le touche de trop près pour qu'il arrive aisément à formuler une pensée claire. Les incipits eux-mêmes disent souvent cette difficulté: «Or la poésie ne peut être facile...», «Parler de poésie...», «La poésie est un art difficile...»,

«La poésie est singulière...», «La poésie habite le cœur...», «Que dire de la poésie...». Seuls deux de ces textes nous ont paru suffisamment achevés pour être repris ici. Ils résument de manière assez juste, croyons-nous, le point de vue que l'écrivain fait partout valoir : que notre société ne prend pas la littérature au sérieux, consacrant les vedettes du sport mais ignorant (ou méprisant) les poètes.

On verra que, dans sa réponse à une enquête du Devoir sur le rôle de la critique, comme dans la conférence qu'il donne en 1957 sur la radio et la télévision, Grandbois porte sur la société un jugement beaucoup plus nuancé et modéré. Il faudrait alors en conclure que son point de vue a pu varier selon les époques de sa vie, mais aussi selon les circonstances : un écrivain qui répond aux questions qu'on lui pose réagit moins spontanément, peut-être, que lorsqu'il se confie à lui-même... «Je goûte peu les confessions publiques» exprime dans son titre même cette distinction, ce qui n'empêche heureusement pas Grandbois, dans ce texte écrit à l'occasion de la mort de Gide, de livrer des confidences extrêmement éclairantes sur sa formation d'écrivain : en s'opposant à Gide, c'est sa propre nature d'écrivain qu'il définit.

Les deux derniers textes de cette section en constituent une conclusion naturelle. Malgré sa brièveté, «Depuis la naissance» (paru en 1960) demeure une réflexion dense, d'une très grande profondeur, sur la poésie. Quant à l'«Introduction aux Lettres de la religieuse portugaise» (paru en 1967), on y trouve une prose remarquablement inspirée et personnelle de Grandbois sur ce chef-d'œuvre de la littérature universelle aujourd'hui reconnu, mais encore tenu en suspicion, au Québec, à l'époque où cette «Introduction» a été écrite.

1. Le faux malentendu

Je veux parler ici du malentendu qui existe entre le public et l'artiste. Malentendu qui a toujours existé. Qui existe encore. Et qui, selon toute vraisemblance, existera toujours.

En art — musical, poétique ou plastique —, le public cherche ses habitudes, exige même de les retrouver. Il répugne aux formes nouvelles. Énergiquement. Celles-ci lui apparaissent de véritables attentats dirigés contre l'intégrité de son intelligence. Elles bouleversent l'ensemble des règles qui ont aidé de former sa façon de voir, de sentir, de comprendre, de juger. Il se voit lésé, volé. Ces farceurs vont-ils l'obliger de reprendre l'éducation de son goût? Son refus d'accepter s'accompagne parfois, tant il y met de véhémence, de mouvements révélateurs appartenant davantage à l'exercice surprenant et brutal de la force qu'au désir de s'enrichir de beautés qui lui étaient jusqu'alors demeurées étrangères.

Au Salon de 1853, Napoléon III cravache un tableau de Courbet. Au Salon de 1865, l'*Olympia* de Manet provoque un début d'émeute. Il y a deux ans, Picasso divisait Paris en deux camps¹. Tout cela est extrêmement flatteur pour les arts, qui peuvent susciter la haute fièvre des émotions.

1. En 1944, Picasso avait adhéré au parti communiste, en refusant cependant de soumettre son art aux canons du réalisme socialiste. D'où certaines polémiques qui ont suivi notamment la création du *Charnier* (1945).

TEXTE DE BASE : «Le faux malentendu», *Liaison*, vol. 1, n° 4, avril 1947, p. 227-229.

VARIANTE : dactylographie de 5 f. numérotés de 1 à 5 à droite de la marge supérieure, sous le titre courant «Le faux malentendu» (BNQM).

Le grief avoué du public: «Je n'y comprends rien.» Le grief qui lui tient peut-être le plus au cœur, mais qu'il n'avouera jamais: «Ces pseudo-novateurs me prennent pour un imbécile congénital, pour une poire vraiment trop mûre, pour un quadruple crétin.» Ne pas comprendre, être dupe surtout.

Monet, ce géant barbu, musclé, ami de Rodin, de Clément, lesquels n'avaient point précisément la réputation de petits esthètes efféminés et coupeurs de cheveux en quatre, déclare tout naturellement: «Tout le monde discute et prétend vouloir comprendre, comme s'il fallait comprendre, alors que, simplement, il faut aimer.» Et Picasso ajoute: «Le fait que je ne lis pas l'allemand, qu'un ouvrage allemand est pour moi du noir sur du blanc, ne veut pas dire que la langue allemande n'existe pas, et je ne songerais pas à en blâmer l'auteur, mais moi-même².»

Ce que le public, trop engagé, trop enraciné dans ses habitudes trop sentimentales, ne semble pas tenter de vouloir comprendre, c'est qu'un art statique serait le suicide de l'art. Donc, sa négation absolue. Car l'artiste a dû, dès les premiers grands cycles du commencement des mondes, ajouter à la représentation graffitique de l'élan, du sanglier, du rhinocéros que traçaient, sur les parois humides de leurs cavernes, nos ancêtres troglodytes.

Plus près de nous, Raphaël, Vinci, Rembrandt, Delacroix, Cézanne, dans la merveilleuse précision qu'ils voulaient atteindre, qu'ils ont atteinte, ont marqué, dans le paroxysme, jusqu'à l'immortalité, la forme d'art qui seule convenait à leur génie. Mais à chacun d'eux, le public regimbait, insultait. La loi du prince, à l'époque où il y avait encore des princes, avait pu sauver les premiers. Les démocraties ne sauvent rien du tout, sauf les barbons officiels, qui sont condamnés d'avance, de leur vivant. Mais c'est un doux gril, douillet et doré et qui leur tient bien chaud. Et qui est la honte de notre civilisation.

Si toutefois nous en avons une.

2. Nous n'avons pu identifier la source de ces citations attribuées à Monet et à Picasso.

Cette parenthèse : Il semble étrange que la réaction du public, vis-à-vis des choses de l'art, ne soit pas la même vis-à-vis des choses de la science. Le public se plaint de ne pas comprendre l'art dit moderne. Mais il accepte avec la plus belle sérénité, sans le moindre battement de cils, les livres de Freud, les calculs de Poincaré, les spéculations d'Einstein, les données de la physique ondulatoire de M. de Broglie, qui lui semblent choses toutes gratuites. La découverte et l'usage de la pénicilline ne l'émeuvent pas, et cet avion-bolide dont la vitesse dépasse la vitesse du son ne le trouble pas davantage. La bombe atomique l'a quelque peu surpris, il la craint parce que les Russes peuvent un jour s'en servir contre lui. Mais la peinture de Rouault le fait bondir. De la plus noble indignation.

Ce malentendu n'est qu'un faux malentendu. Ne tient qu'à la notion du temps. Napoléon III offre plus tard la croix à Courbet, qui la refuse. L'*Olympia* occupe une des meilleures cimaises du Louvre. Van Gogh, qui tout le long de sa pathétique existence n'avait réussi qu'à vendre une toile, réunit aujourd'hui, dans son exposition de l'Orangerie, tous les connaisseurs du monde. Et les plus grands artistes. Et les marchands de tableaux les plus avides. La mine d'or n'est pas au Transvaal, ni à la Noranda, mais dans les fonds jaunes des tableaux de Van Gogh, qui s'est tué un soir, avec une toute petite balle brillante de revolver, parce qu'il n'avait plus de quoi manger. Ou de quoi boire. Ce qui revient au même. Et Picasso triomphe. Et vive son triomphe. Avec ou malgré *Guernica*.

Il y a le public. Mais il y a aussi l'artiste, malgré qu'on en doute. M'est-il permis maintenant de parler de ce pelé, de ce tondu, etc...

L'aventure de l'artiste est la plus étonnante qui soit. Et la plus dramatique. Dans le sens que nous fournissent les éléments familiers de la tragédie grecque, où le héros doit vaincre d'insurmontables obstacles. Mais où la vulnérabilité du héros prend soudain un relief excessif, et le condamne du coup. Qui se souviendrait d'Achille, n'eût été le talon?

L'artiste ne joue que sur deux portes de sortie : la gloire ou l'oubli. Mais ces tombeaux, pour lui, possèdent le même vide, la même sécheresse. Il sait que le public goûte surtout les morts éprouvés. Les morts célèbres. Bien étiquetés, soigneusement classés, cloués au mur, comme ces papillons épinglés au tableau de l'entomologiste. Des morts de musées, avec la patine définitivement glacée du génie.

L'artiste reconnu de son vivant sent déjà rôder autour de lui l'odeur fade de la mort. Car son art ne peut être définitif. Il le sait. Dans le moment même où il est acclamé, un jeune homme inconnu, mal lavé, en chandail, dans un grenier futile, prépare des voies différentes et plus lumineuses. Le public a toujours raison, avec le temps. Le public est Moloch. Et l'artiste est fatalement dévoré, brûlé par Moloch. Mort ou vivant.

2. La bohème

Les classifications, comme vous le savez, sont toujours quelque peu arbitraires. Mais on ne peut malheureusement s'en passer. Les manuels de littérature, les Histoires de l'art nous apportent par petites tranches bien définies, réparties tout le long des siècles, les divers mouvements, les nombreux soubresauts, les réactions parfois violentes des formes les plus colorées du talent et du génie de l'homme dans son besoin et dans sa volonté de création. Mais il n'en est pas ainsi de la vie de bohème. Et d'abord, comment la définir exactement? Et quelles en sont les limites, les frontières?

On s'accorde assez volontiers pour reconnaître en François Villon le premier grand patron de la bohème. Il fréquente d'abord la Sorbonne, se lie avec des étudiants, puis s'engage bientôt, avec de mauvais garçons, dans une existence de tire-laine, de rapines, est accusé de meurtre, échappe de justesse à la potence, et connaît la paille humide des cachots, ce qui n'est

VARIANTES: I: manuscrit de 24 f. (12,5 x 20,3 cm) numérotés I, 2-24 à droite de la marge supérieure, sur papier à en-tête du Musée de la Province, ce qui permet de dater le texte de 1962 (compte tenu de l'allusion à la rencontre avec Picasso). Le manuscrit commence par «Mesdames et messieurs», non biffé (BNQM 204/2/12); II (texte de base): Texte dactylographié de 7 f., paginé de 1 à 7 au milieu de la marge supérieure (BNQM 204/2/12). La mention «Mesdames et Messieurs», inscrite au début du texte puis biffée, semble indiquer qu'il s'agit d'une conférence ou d'une causerie radiophonique: cette dernière hypothèse paraît plus vraisemblable, la dactylographie ressemblant à celles faites à Radio-Canada, mais nous n'avons pu retrouver la trace d'une publication ou d'une diffusion.

pas, à l'époque, une vaine figure de rhétorique. Mais il est poète
avant tout, ses Ballades et ses deux Testaments nous en
20 apportent le témoignage indéniable.

Si nous rejoignons d'un bond le Grand Siècle, la bohème
change d'aspect. Le Roi, les Seigneurs épargnent aux musiciens,
aux écrivains, du moins épargnent en partie, car on se souvient
des ennuis de Molière, de Racine, les affres d'une bohème sans
25 issue au moyen de pensions et de dons.

Et puis viennent les Encyclopédistes. Voltaire s'en tire avec
la plus grande habileté, entouré de vieilles dames dévouées,
d'une nièce un peu folle, et protégé par Frédéric de Prusse¹, qui
ajoutait à l'art de la guerre le goût de la musique, du théâtre, et
30 des lettres. Voltaire était un bohème organisé.

Et voici les noms prestigieux des grands romantiques.
Chateaubriand, Lamartine habitent leurs terres, Alfred de
Vigny, sombre et désespéré, donne *la Mort du Loup*, Stendhal
écrit *le Rouge et le noir*, et cette émouvante *Chartreuse de Parme*,
35 entre deux missions consulaires, Alfred de Musset se noie dans
l'absinthe, Victor Hugo, marié jeune, partagé entre Dorval et
Juliette Drouet², se retire très tôt du monde grouillant des jour-
nalistes, publicistes, gazetiers, librettistes, échetiers, boulevard-
diers, et autres gens de plume, c'est-à-dire après la fameuse
40 bataille d'*Hernani* où Théophile Gautier, vêtu d'un pourpoint
rouge, combat vaillamment, parmi les hurlements des étudiants:
«À bas les bourgeois» — et parmi d'autres expressions que la
morale conventionnelle empêche de rapporter. Hugo ne fré-
quente plus les cafés. Debout devant un haut pupitre, le poète
45 du siècle forge les vers de *la Légende des Siècles* et crée les héros
des *Misérables* et de *Notre-Dame de Paris*. Jean-Jacques Rousseau, à
la façon de Voltaire, pratique une bohème d'invité perpétuel.

1. Frédéric II de Prusse. Voltaire vécut à sa cour de 1750 à 1753.

2. Marie (Delaunay) Dorval, comédienne comme Juliette Drouet, était la
maîtresse de Vigny. D'après André Maurois, Juliette Drouet était jalouse de
Marie Dorval, qu'elle soupçonnait d'avoir une liaison avec Hugo. Voir *Olympio ou
la vie de Victor Hugo*, Paris, Hachette, 1954, p. 247.

33 I Vigny [A , sombre et désespéré, donne la «Mort du loup», Stendhal] écrit

Et voici Murger. L'auteur des *Scènes de la vie de bohème* débute très tôt dans la littérature en collaborant à un journal satirique, le *Corsaire*³, et il se trouve plongé en pleine bohème. Il écrit très difficilement et cherche l'inspiration dans l'alcool et le café. Il tente un moment de se livrer à la peinture, mais sans succès. Possédant une santé très fragile, il n'a pas atteint sa vingtième année quand il doit faire un premier séjour à l'hôpital. Il devra y passer la majeure partie de sa trop brève existence.

Les personnages qu'il décrit dans son œuvre capitale existent tous, il a à peine modifié leurs noms, ce sont ses amis, le romancier Schaunard⁴, le poète Rodolphe, le peintre Marcel, le philosophe Colline, leurs compagnes, Musette et Mimi. L'hiver, ils se rencontrent dans un petit café de Montparnasse, et l'été vont flâner sur les Boulevards. Murger meurt à trente-neuf ans. Ses derniers mots: «Pas de musique! Pas de bruits! Pas de bohème⁵.»

Puccini écrit d'après le roman de Murger un opéra en quatre actes qui est joué à Turin, puis à l'Opéra-Comique de Paris. Il obtient un succès extraordinaire. Mais un succès extrêmement posthume pour Murger, puisqu'il est mort depuis quarante ans⁶.

Je me permets ici de citer quelques mots du Docteur Cabanès, qui s'est penché sur le sort des artistes de la bohème:

3. Cette revue se nommait plutôt *Corsaire-Satan*: «À partir de 1846, il [Murger] publie dans le *Corsaire-Satan*, en feuillets payés 15 francs d'abord, puis 20 à cause du succès, ce qui devait devenir les *Scènes de la vie de bohème*» (E. Geisenberger, préface à *Scènes de la vie de bohème*, Paris, Julliard, «Littérature», 1964, p. 14). La première édition des *Scènes de la vie de bohème* paraît en 1851.

4. Grandbois écrit *Chaunard*. Contrairement à ce que prétend Grandbois, Murger aurait inventé tous ses personnages, sauf Schaunard, auteur de *Souvenirs* (Paris, Charpentier, 1887).

5. «Delvaux a rapporté que Murger, en mourant, râla ces derniers mots: "Pas de musique! Pas de bruits! Pas de bohème!"» (Augustin Cabanès, *Autour de la vie de bohème*, Paris, Albin Michel, p. 82).

6. Murger meurt le 28 janvier 1861, trente-cinq ans (et non quarante) avant la création de l'opéra de Puccini, en 1896.

Comment finissent les serviteurs du verbe? Sujet de vaste étendue et de quel intérêt émouvant! À côté d'un Victor Hugo, qui vécut presque nonagénaire, sans connaître aucune défaillance, que d'autres fauchés en plein labeur, sans avoir pu accomplir leur tâche!

75 Les noms se pressent sous notre plume: Baudelaire, Verlaine, Gérard de Nerval, Maupassant, Alphonse Daudet, Flaubert, Balzac le génial; tant d'autres encore... Comment sont-ils morts ceux-là? Presque tous par le cerveau ou par la moelle: folie, ataxie, paralysie, provoquées sinon déterminées par le surmenage imposé à l'organe
80 noble; par l'abus, aussi, pour quelques-uns, des poisons de l'intelligence: opium, alcool, café, tabac. La littérature, on l'a dit, est une maîtresse terrible, qui fait chèrement payer ses faveurs. Ses étreintes, si elles ne sont pas toujours mortelles, sont dangereuses, et combien de débutants seraient découragés s'ils se doutaient de ce
85 que représente d'effort l'ascension des sommets accessibles au très petit nombre, et que seuls de rares privilégiés atteignent. Des nombreuses causes qui peuvent amener la fin prématurée des écrivains — nous entendons les écrivains dignes de ce nom — nous n'en retiendrons dans ce chapitre qu'une, la plus navrante: la misère⁷.

90 En 1830, à Paris, Berlioz donne la *Symphonie fantastique*, inspirée par une adaptation que fait Alfred de Musset des *Confessions d'un opiomane anglais*⁸. Nous nous trouvons dans une période ultra romantique, chacun écrit ses Confessions. Franz Liszt transcrit cette œuvre pour le piano, et lui assure le succès
95 définitif.

Prosper Mérimée fait également partie de cette bohème dorée. L'ami fidèle de l'Impératrice Eugénie mystifie le Tout-Paris de l'époque en donnant dix comédies sous le titre de *Théâtre de Clara Gazul*⁹, présentant l'auteur comme étant

7. A. Cabanès, *op. cit.*, p. 7-8. Grandbois cite les premiers paragraphes de l'ouvrage, sous-titrés «Le martyrologe des écrivains: ceux qui meurent à l'hôpital».

8. Il s'agit d'une traduction de *Confessions of an English Opium Eater* (1822) de Thomas de Quincey. Un biographe de Berlioz donne le début de la *Scène aux champs* de Chateaubriand comme première source d'inspiration. «Une autre source était les *Confessions d'un mangeur d'opium* de Quincey, dans une version française d'Alfred de Musset publiée en 1828» (David Cairns, *Berlioz*, vol. 1: *La naissance d'un artiste, 1803-1832*; trad. Dennis Collins, Paris, Pierre Belfond, 1991, p. 361).

9. Publié en 1825.

«l'arrière-petite-fille du tendre Maure Gazul... née d'une 100
bohémienne, sous un oranger, dans le royaume de Grenade».

Ce théâtre est publié, et profite de plusieurs éditions succes-
sives.

Et c'est Gérard de Nerval. Lui se prête également trop 105
volontiers à cette vie de bohème arrosée d'absinthe et parfumée
d'opium. Par un petit matin pluvieux, on le trouve pendu à un
réverbère. Crime, suicide, le mystère de sa lamentable mort ne
fut jamais éclairci. L'enchanteur de *Sylvie* laisse ces derniers
mots énigmatiques: «La nuit sera noire et blanche¹⁰.» Et nous
nous rappelons ces vers: 110

Où sont nos amoureuses,
Elles sont au tombeau,
Elles sont plus heureuses,
Dans un séjour plus beau¹¹.

Dans les premières années de notre siècle, la vie de cafés, 115
qui résume en quelque sorte la vie de bohème, atteint son plus
haut point. Peintres, sculpteurs, poètes, musiciens, dramaturges,
se rencontrent dans leurs antres habituels. C'est la belle époque
insouciant pour les artistes, que la politique n'intéresse guère.
Car il y a l'affaire Dreyfus, celle du Panama, qui divisent la 120
France en deux camps. En 1914, le tocsin fatidique de la guerre.
Les jeux sont finis. Les artistes, comme tous les citoyens, doivent
abandonner l'absinthe pour le gros rouge, le pinard, et pa-
taugent dans la boue des tranchées.

10. «Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche» (lettre à sa tante, madame Alexandre Labrunie, le 24 janvier 1855 [veille de sa mort]. Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, «La Pléiade», NRF Gallimard, 1993, t. III, p. 912). Grandbois avait transcrit la phrase complète dans le carnet 51 (BNQM), de même que sur un feuillet détaché de petit format (BNQM 204/2/21).

11. «Les Cydalises», dans *Petits châteaux de Bobème*.

125 En 1919, en 1920, un renouveau des arts, Jean Cocteau réunit les «Six» et fonde «Le Bœuf sur le toit»¹². Les «Six»: Darius Milhaud, Louis Durey, Georges Auric, Arthur Honneger, Francis Poulenc, et Germaine Tailleferre. Tous atteignent la célébrité à des degrés ou paliers différents. Cocteau, le futur aca-
 130 démicien¹³, joue à la bohème, à la bohème dorée lui aussi. Pendant ce temps, les cafés de Montmartre et de Montparnasse regorgent d'artistes. Dans Paris seul, on prétend qu'il s'y trouve quelques dizaines de milliers de peintres, cinquante mille, pour préciser. Il est bien inutile d'ajouter que ces artistes ne mangent
 135 point à leur faim tous les jours. Et il ne suffit pas d'aimer l'art pour être un bon artiste. Ceux qui n'ont pas suffisamment de talent, ou de chance, car la chance existe en art comme ailleurs, il suffit d'examiner le «cas Bernard Buffet»¹⁴, celui-ci était préparé pour sa chance, ce qui est tout le secret, — ceux qui ne sont
 140 pas préparés finissent garçons de restaurants, portiers de boîtes de nuit, d'autres, plus sagement, retournent dans leur province. Dame Fortune est capricieuse.

Chez les Canadiens, l'on pratique également la bohème. Au Nigog, à Montréal, Paul Morin, Victor Barbeau, Philippe
 145 Laferrière, Philippe Panneton, Roger Maillet¹⁵ discutent,

12. Jean Cocteau n'a été, en fait, que le porte-parole du groupe des Six. «La compagnie des Six venait de se créer sous le patronage d'Érik Satie, vrai maître, inventeur d'une musique "maisonnière". Les Six furent Auric, Poulenc, Honegger, Germaine Tailleferre, Durey et Darius Milhaud. Groupe délicieux, dans le sillage duquel évoluait une sorte de collégien de génie, *when they are so clever, they never live long*, Raymond Radiguet» (Léon-Paul Fargue, *le Piéton de Paris*, suivi de *D'après Paris*, Paris, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 1993, p. 48).

13. Cocteau sera élu à l'Académie française en 1955.

14. Buffet connaît une grande notoriété à partir de 1947, notamment auprès des collectionneurs américains. Grandbois suggère que Buffet manquait de talent, ce qui rencontre le jugement de certains historiens de l'art. Chose certaine, Buffet est devenu très riche, et très rapidement.

15. La liste des écrivains nommés et les activités prêtées au groupe correspondent à une description de la «Tribu des Casoars» plutôt qu'au groupe du Nigog. La Tribu des Casoars réunit à partir de 1913, autour de Philippe La Ferrière et Victor Barbeau, plusieurs jeunes écrivains dont certains, qui rentrent de Paris, constitueront le mouvement du Nigog: les poètes appelés *exotistes*, parce qu'ils préféreraient l'exotique esthétique parisienne au régionalisme dominant au Canada. Grandbois a signé la préface de *Philtres de poisons* de Philippe La Ferrière (Montréal, Éd. Cerbère, 1954).

125 I Cocteau assemble les II Cocteau [R assemble A réunit]
 les 134 I inutile [R de dire A d'ajouter] que

écrivent, peignent, et donnent des soirées que les mères de famille ne goûtent pas outre-mesure, car on a l'audace d'y inviter des jeunes filles. Et des jeunes femmes aussi.

Plus tard, à Paris, Jacques-Émile Brunet¹⁶ sculpte, Alfred Pellan cherche et trouve sa voie, et s'affirme bientôt comme le maître de sa génération. On le rencontre tous les matins au café du Dôme, à Montparnasse, où il vient faire sa provision de cigarettes à tabac noir. On y voit le peintre Georges Duquet¹⁷ de Québec, qui fait des escapades à Montmartre, pour en rapporter des toiles au ton vif et coloré. D'autres Canadiens fréquentent plutôt le Quartier Latin, le café d'Harcourt et quelques établissements du boulevard Saint-Michel deviennent leur lieu de rencontre favori. Ce sont René Garneau l'essayiste¹⁸, Jules Bazin le chartiste¹⁹, Gérard Morisset²⁰, architecte, dessinateur et critique musical.

D'autres Canadiens encore ont installé leurs pénates à Saint-Germain-des-Prés, et plus particulièrement au café des Deux-Magots et à la brasserie Lipp. On peut y voir les musiciens Roy Royal, Léo-Pol Morin, Jean Beaudet, les architectes Marcel Parizeau²¹, Antoine Monette, Paul Rousseau, le peintre Robert

16. Décédé en 1977, Brunet s'était installé à Paris en 1924. En 1927, il sculpte un monument à Wilfrid Laurier, qui sera installé sur la colline parlementaire à Ottawa.

17. Certaines toiles de Duquet (mort en 1967), connu surtout pour ses paysages d'hiver et certaines murales d'églises, se trouvent au Musée du Québec. Voir *Visages du monde*, p. 634.

18. Très proche de Grandbois durant son séjour parisien, René Garneau lui ouvrira les portes de Radio-Canada après 1940.

19. Né en 1905, Jules Bazin a séjourné à Paris entre 1929 et 1935. À titre d'historien de l'art, il a beaucoup collaboré avec Gérard Morisset, autre ami de Grandbois. Il est décédé en 1995.

20. Décédé en 1970, Morisset est l'auteur de nombreuses chroniques et monographies sur l'art traditionnel. C'est lui, alors directeur du Musée du Québec, qui fit engager Grandbois au service de publicité de ce musée, en 1961.

21. Architecte et décorateur, Marcel Parizeau (mort en 1945) a dirigé le département de décoration d'intérieurs de l'École du meuble de Montréal, de 1936 à 1945. Avec Antoine Monette (1867-1961), il est chargé en 1935 de la construction de l'ambassade de France à Ottawa, terminée en 1937.

Pilot²², le docteur Ernest Tétrault, Pierre Dupuy qui prépare un roman²³, et mon cher et vieil ami Marcel Dugas²⁴, le plus bohème de tous, bien qu'il s'en défendît avec véhémence, car il craignait que cette réputation pût nuire aux très minces fonctions qu'il remplissait aux Archives canadiennes. Certains de ces Canadiens que je viens de mentionner sont disparus, mais ils ne cesseront de vivre dans le souvenir de ceux qui les ont connus et aimés, qui ont partagé avec eux ce bref moment de jeunesse qui est le temps de la bohème.

Je me permets de terminer ce petit propos par un souvenir personnel. Dans les années de l'après-première guerre, j'avais rencontré dans les cafés de Montmartre et de Montparnasse un peintre du nom de Pablo Picasso. Il était déjà célèbre à cette époque, mais il n'avait pas atteint à la célébrité mondiale. J'ai revu Picasso l'année dernière²⁵, à Cannes. Et comme je lui exprimais certaines idées à propos du temps écoulé, il me répondit soudain : «Le temps n'existe pas pour les poètes et les artistes.» Il me fixait de ses petits yeux perçants et brillants comme des diamants noirs. Sa jeune femme souriait.

La vie de bohème est dangereuse, certes, si l'on n'en sort pas à temps.

22. Robert Pilot (1898-1967) semble le seul Canadien anglophone à avoir fréquenté cette bohème. On le considère comme un peintre paysagiste de second ordre.

23. Ce roman de Pierre Dupuy, plus tard ambassadeur du Canada à Paris et commissaire général de l'Exposition universelle de Montréal en 1967, s'intitule *André Laurence, Canadien français* (Paris, Plon, 1930, 246 p.).

24. Voir *infra*, p. 400.

25. Grandbois fait un voyage en France et en Italie avec Marguerite Rousseau, en 1960-1961, grâce à une bourse du Conseil des Arts du Canada.

169 I réputation nuisit [R à la très mince] aux II réputation [R nuisit A pût nuire] aux 175 I propos [R avec A par] un 179 I J'ai [R rencontré A revu] Picasso

3. «Trois taches noires... »

Trois taches noires sur une toile de deux pieds par quatre ne justifient rien¹. La révolution en art comme en politique exige un talent sûr, et de la profondeur. L'imitation, et le plagiat conscient ou inconscient ne peuvent conduire qu'à des impasses. Il est possible de constater que la peinture de beaucoup de jeunes artistes canadiens n'est que du leurre. Ils ne semblent ou ne veulent pas s'apercevoir que chacun perce leurs ruses. Mais leur manque de courage, leur apparente facilité, leur générosité dans la copie ne pourront tromper — selon un mot fameux — tout le monde tout le temps². Nous exigeons une peinture honnête.

Il y a eu une certaine période, avant la dernière guerre, où des peintres, à talents divers, s'étaient rassemblés. On les nommait le «Groupe des Sept». Ils étaient talentueux, consciencieux, peignaient des feuilles d'érables comme elles le sont, c'est-à-dire admirables, et les arbres de nos forêts, et nos lacs, et

1. On peut penser que Grandbois vise ici les émules de Borduas.

2. Allusion à la formule attribuée à Abraham Lincoln à propos de la démocratie, voulant qu'on ne puisse tromper « tout le monde, tout le temps ».

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : fragment de 8 f. (12,5 x 20,3 cm) au crayon, numérotés I-IV et 5-7 (le dernier feuillet non numéroté) à droite de la marge supérieure (BNQM 204/2/26). Sans titre, sur papier à en-tête du Musée de la Province; ce texte est donc postérieur à 1961.

4 talent [R certain] sûr 5 conduire [R à rien A qu'à des impasses]. Il 6
peinture de [A beaucoup] de jeunes 8 semblent [A ou ne veulent] pas 8
chacun [R devine A perçe] leurs

nos rivières, et ne tentaient pas de faire du sous-Picasso ou du Matisse de second ordre. Depuis Pellan, qui apportait un souffle
 20 nouveau à notre peinture, qui ? Deux ou trois (X, celui-ci, celui-là), le reste, des plagiaires, qui se sont mis à plagier les deux ou trois autres, et surtout Pellan. L'indifférence du public, et surtout son ignorance, ont fait que personne n'y a vu clair. De
 25 petits millionnaires, enrichis dans les textiles ou autres produits, ont joué aux Mécènes. Autant d'enlevé sur l'impôt du revenu. La grande foire organisée des ignares, du snobisme, des femmes nouveaux-riches à petit chapeau ridicule, pérorant et jaspinant dans les thés-cocktails.

Nous voici loin de la peinture. De l'art. De l'art honnête.
 30 Loin des blousons noirs ou gris, qui se veulent tous artistes, à condition de ne pas travailler. Pour le voyageur assez curieux, il n'a qu'à aller dans les petits cafés des rues qui avoisinent Radio-Canada³.

Le vieux cultivateur, le rentier à petites rentes, au fond de la
 35 province, qui a engagé ses terres pour son garçon, un artiste de Montréal, pensez donc ! Celui-ci fume, boit, rit. Et ne fait rien. Au vrai, il fera un jour quelque chose, c'est-à-dire une dépression nerveuse, très opportune, et il se laissera entretenir par ses parents, de retour à sa campagne, en critiquant tout, naturellement,
 40 pour la fin de ses jours. Pensez voir, c'est l'artiste ! Il écrit d'ailleurs aussi pour la littérature, qui est sœur jumelle de la peinture. Un poèteureau⁴ de collègue, ayant commis un sonnet, lequel d'ailleurs est tiré de Musset ou de Vigny ou plus souvent de Victor Hugo, lequel était plus prolifique, est sacré génie par

3. Allusion à l'époque où, dans les années cinquante, les jeunes peintres se tenaient surtout rue Mackay ou Bishop, près de la Maison de Radio-Canada, située alors sur le boulevard Dorchester (maintenant René-Lévesque) Ouest.

4. Grandbois écrit *poèteuron*: nous corrigeons.

21 plagier [R Pellan.] les deux ou trois autres, et [A surtout] Pellan
 24 produits, [R se sont faits] ont 27 ridicule, [R et jaspinant] pérorant 30
 noirs [A ou gris], qui 31 le [R curieux, il n'a] voyageur assez curieux, [R pour
 le voir,] il n'a 34 cultivateur [A le rentier à petites rentes] du fond de [R St-
 Hyacinthe A la province], qui 36 donc ! [R L'autre A Celui-ci] fume 37-38
 chose, [A C'est-à-dire] une dépression nerveuse, [A très opportune,] et il se lais-
 sera [R porter A entretenir] par 39 campagne [A en critiquant tout, naturelle-
 ment,] pour

son professeur de Belles-Lettres. Le jeune homme n'en reviendra jamais. Comme il n'a aucun talent, il ne pourra même pas faire partie de la rédaction d'un journal. Il vieillira dans son village, remâchant l'injustice du monde, son incompréhension, il se prendra pour le génie méconnu, et papa et maman abonderont dans son sens. Les faux peintres, ils sont légion.

45

50

Que Dieu nous garde de trop de littérature, de trop de peinture. L'on peut paraphraser ici un vieil ami à moi, avec qui je faisais, les fins de jour de l'automne, le tour du Luxembourg⁵ — *Trop c'est trop*⁶. — Blaise Cendrars. Il ne feignait pas de jouer le jeu, il le jouait, avec ses risques et périls.

55

5. Le jardin du Luxembourg.

6. Titre d'un ouvrage de Blaise Cendrars, paru en 1957.

4. « Ce que je veux exprimer... »

Ce que je veux exprimer, c'est que le poète se nourrit du
sourire merveilleux de sa mère, de ses amours extravagantes, de
son petit bossu Julien, des vagues de l'Atlantique et du Paci-
5 fique, et tire, pour finir, ses mots de sa propre substance. Tout
est chanson, naturellement. Mais il y a des chansons tristes. Dans
notre pays, où la littérature n'a jamais été prise au sérieux — ce
qui est dommage, car la littérature a toujours été le meilleur
médium de propagande et l'on sait comment la France en a
10 profité et en profite encore¹ — dans notre pays, nous préférons
le hockey². Mais, et malheureusement, le hockey n'est pas un
objet d'exportation pour tous les grands pays du monde.

1. Peut-être une allusion aux textes d'écrivains français utilisés pour soutenir le moral des Français et stimuler leur sentiment patriotique sous l'occupation allemande, durant la Seconde Guerre mondiale.

2. Déjà dans sa préface aux *Objets trouvés* de Sylvain Garneau (1951), Grandbois oppose « le hockey, la politique et le coca-cola à la poésie ». L'opposition entre hockey et poésie, une constante chez lui, a pu être durcie par la célèbre émeute provoquée au Forum de Montréal par la suspension imposée à Maurice Richard, en 1955, à laquelle fait écho le roman d'Eugène Cloutier, *les Inutiles*, en l'opposant, précisément, à l'indifférence de la société face à la mort du jeune poète Sylvain Garneau (en 1953).

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : Fragment de 20 f. numérotés de 2 à 16 et de 20 à 24. Le premier feuillet manque et il n'est pas sûr que le texte devrait enchaîner du feuillet 16 au feuillet 20 (BNQ). Nous ne tenons pas compte du début du feuillet 2 où le passage suivant semble terminer un développement amorcé au feuillet I manquant : « l'on naît poète ou bossu. Un accident de la nature <souligné>. Mon corps. Il n'y a donc pas de quoi s'en glorifier. »

8 dommage [R *car la France*] car [R *il*] la 12 les [A *grands*] pays du monde. [R *L'Inde ou la Chine*] L'Afrique

L'Afrique, l'Inde ou la Chine préféreraient, je le suppose, — et non seulement je le suppose mais j'en suis convaincu — un petit poème. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Et en Afrique, dans l'Inde ou en Chine, l'on ne m'a jamais demandé si Monsieur Bouchard était meilleur que Monsieur Richard³, mais quels étaient nos meilleurs poètes, nos plus grands écrivains. Que répondre? Nous n'avons ni meilleurs poètes, ni plus grands écrivains. Et pourquoi? Pour beaucoup de raisons. La première est celle-ci: le public se montre parfaitement indifférent à la chose intellectuelle ou littéraire. Les universités, quand elles ont délivré, si j'ose ainsi m'exprimer, leurs diplômes, affichent le même mépris. Sauf pour la consécration officielle, doctorat, présidence de survivance plus française qu'il convient, etc..., et les messieurs de la politique demeurent cois. Rien n'intéresse personne, dans le domaine de l'éducation et des lettres, sauf les subventions, le crédit, le cachet, l'honneur. Les doctorats d'Université se distribuent selon le succès matériel des hommes, surtout politiques; si le parti change, — comme il arrive parfois, n'est-ce pas? — une autre série de messieurs deviendront docteurs, en ceci, en cela, et je ne puis m'empêcher de constater que la pire prostitution du mérite et de la valeur est surtout pratiquée par nos universités. Leurs recteurs devraient être plus sages; leur violet⁴ ne m'épouvante pas. On peut être inconscient sous toutes les couleurs. Encore ne faut-il pas exagérer. Ils exagèrent. Je ne suis pas anticlérical. Cela n'est pas dans ma gouverne. Au contraire. J'ai toujours conservé, par exemple, de

3. «Butch» Bouchard et Maurice Richard, deux joueurs vedettes du club de hockey Les Canadiens de Montréal, dans les années cinquante. Ce texte serait postérieur à 1955.

4. Jusqu'à 1965, les recteurs des universités québécoises étaient toujours des clercs, avec rang de prélat domestique et titre de «monseigneur»; ils portaient un ceinturon violet.

13 suppose, [R un petit poème] — et 17 Richard, [R dans] mais 27 personne, [A dans le domaine de l'éducation et des lettres,] sauf 28 doctorats [A d'Université] se distribuent [R ou A selon le] succès [A matériel] des 30 parfois, [A n'est-ce pas? —] une 32 je [R trouve A ne puis m'empêcher de constater] que 33 est [A surtout] pratiquée 35 ne m'[R émeut A épouvante] pas 35 être [R imbécile A inconscient] sous 37 Je [R n'ai jamais été A ne suis pas] anticlérical. [A Cela n'est pas dans ma gouverne. Au contraire.] J'ai 38 exemple, [R avec A de] M^{gr} Moreau <sic> de Montréal, [R dans les rares trop A pour les trop] rares

Monseigneur Maurault⁵ de Montréal, pour les trop rares
 40 rencontres que j'ai eu l'avantage d'avoir avec lui, le meilleur
 souvenir, celui d'un homme du monde digne et discret, souriant
 et intelligent. J'ai eu également le grand plaisir de rencontrer
 l'abbé Maheux⁶, plus talon rouge, mince comme le fil de l'épée,
 aristocrate jusqu'au bout de l'ongle, disert, inquiétant. Le
 45 chanoine Groulx est l'homme pour lequel j'ai la plus grande
 admiration. Je n'accepte à peu près aucune de ses idées, il le
 sait, je le lui ai dit déjà, je crois, mais j'aime sa grande sincérité,
 son immense talent, et cette prodigieuse faculté de travail qu'il
 possède. Je viens de vous parler de trois grands ecclésiastiques
 50 [qui], chacun dans leurs moyens, se sont fait un nom dans notre
 petit monde intellectuel. Cependant, jamais dans tous leurs
 écrits, (à moins que je ne me trompe), ils n'ont fait allusion ou
 été intéressés à la poésie actuelle. Tous les trois de ces abbés ou
 chanoines ou évêques⁷ — je dis ceci sans ironie — ont eu les
 55 meilleures tribunes, dans les journaux ou revues. Ils ont parlé de
 toutes sortes de choses, sauf de la poésie. Ils l'ignoraient,
 vraisemblablement. Elle les ennuyait. Il nous faut alors tourner
 la page, nous poètes. Cela m'est bien égal. Je continuerai tou-
 jours d'écrire de la poésie comme, lorsque j'étais jeune, je faisais
 60 l'amour. Je ne le regrette même pas, malgré les péchés, dont je
 me suis confessé d'ailleurs. Au moment même de la confession,
 je tentais de regretter; plus tard, à la réflexion, malgré la men-
 ace de la mort et de la damnation, je ne le regrettais plus, je me
 complaisais même dans ces délicieux souvenirs. Serais-je
 65 d'avance damné? J'imagine encore que la poésie, c'est-à-dire
 son écriture, [est] encore la forme la plus pernicieuse de

5. Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal de 1934 à 1955; décédé en 1968.

6. Arthur Maheux (Grandbois écrit *Maheu*) (1884-1967), historien, a été professeur au Séminaire de Québec et chargé de cours à l'Université Laval.

7. Aucun des trois ecclésiastiques mentionnés n'était évêque.

41 souriant [A *et intelligent*]. J'ai 42 rencontrer [R *le*] l'abbé 47 dit
 [A *déjà, je crois,*] mais j'aime sa [A *grande*] sincérité, [R *sa véhémence, — il*], son
 [R *talent*] immense 50 notre [A *petit*] monde 52 n'ont *jamais* fait <Nous
 corrigeons selon l'usage.> 54 chanoines [A *ou évêques*] —
 je 57 vraisemblablement. [A *Elle les ennuyait.*] Il 60 pas, [R *par <?>*] mal-
 gré le [A *s*] péché [A *s*], dont 65 damné? [R *troublant poème, appartenant à la*
poésie, problème.] J'imagine

l'esprit. C'est tout à fait gratuit, donc parfaitement idiot. Si vous publiez une plaquette, un petit bouquin de poèmes, et si vous avez par ailleurs à gagner votre vie, votre chien — pour me servir d'une expression populaire —, s'il n'est pas mort, n'est pas très fort. Le rebut de l'humanité, c'est le poète. Et tous les pays s'en enorgueillissent lorsqu'ils meurent, quand ils sont bien froids et raides dans leurs tombeaux, pour peu qu'ils en aient un. Ce que je puis ajouter, c'est que la poésie est une drogue, beaucoup plus pernicieuse que l'opium, que j'ai fumé, que l'alcool, que j'ai goûté aussi souvent qu'à mon tour, que les femmes, dont on ne peut se lasser qu'à la dernière minute de sa mort. La poésie a coloré ma vie et dans le même temps l'a dévastée. Mais je dois l'en remercier quand même. Sans elle, je n'aurais pas vu se gonfler, de la même façon, ces grandes vagues de l'Atlantique, et je n'aurais pas senti ce ressac des houles du Pacifique. Je n'aurais peut-être pas connu que j'avais un cœur, qui tremblait dans ma poitrine comme un oiseau effrayé.

67 donc [A *parfaitement*] idiot 69 chien [A *et pour me servir d'une expression populaire*], s'il 72 lorsqu'ils [R *sont morts* A *meurent, quand ils sont*] bien froids [A *et raides*] dans le [A *urs*] tombeaux 78 et [R *l'a en* A *dans le*] même temps [A *l'a*] dévastée. [A *Mais*] Je [A *dois*] l'en remercier [A *r*] quand 80 vu [A *se gonfler, de la même façon,*] ces 81 l'Atlantique, [A *et je n'aurais pas senti*] ce 82 Pacifique. [R *avec*] Je

5. À propos de la poésie

Que dire de la poésie qui n'ait pas été dit, sur le large et par le long, pour m'exprimer comme nos hommes de chantiers, qui ont conservé l'instinct de l'image et le sens de la couleur?

5 Mais on ne les entendra pas pérorer sur ce malencontreux sujet. Ce sera le fait des artistes, des poètes eux-mêmes, des étudiants naïfs, et des bourgeois bien rentés, ces derniers se fichant d'elle d'ailleurs, de son existence ou de son absence, comme de la peau d'une vieille prune. Mais cela fait bien dans le décor, il faut

10 être à la page n'est-ce pas, et je dois ajouter très sérieusement que l'on doit mettre chapeau bas — pour peu que l'on en porte — devant ces nouveaux princes de l'économie nationale, et devant les princesses, leurs épouses légitimes ou non, car ils font

TEXTE DE BASE: «À propos de la poésie», texte de 4 p., publié dans *Amérique française*, vol. 10, n° 2, mars-avril 1952, p. 33-36. En p. 32, reproduction du portrait de Grandbois par Iacurto.

VARIANTES: manuscrit de 17 f. au crayon (12,5 x 20,3 cm), numérotés de 1 à 17 à droite de la marge supérieure, sous le titre (en p. 1 seulement) «Remarques sur la poésie» (BNQM 204/4/7). On trouve aussi au fonds BNQM (204/1/39) un fragment (inachevé et parfois incohérent) de 5 f. commençant par «Que dire de la poésie» mais trop éloigné de celui-ci pour être considéré comme une version antérieure.

2 dit [R par A sur] le 3 nos [R bucherons, A hommes de chantiers,] lesquels ont [A conservé] le [R sens et] l'instinct 5 Mais ce ne sont pas [R ces derniers A eux] qui pérorent sur 6-8 Ce sont les artistes, les poètes, les étudiants et les bourgeois bien rentés, [R qui A ces derniers] se [D fichent S fichant d'elle [R et] de son existence 9 vieille [A peau de] prune [R séchée]. Mais 10 et [A j'ajoute] très sérieusement [R je trouve] que l'on doit [R mettre A poser] chapeau 11 bas devant 12 nationale, [R car ils ont fait l'eff] et [D les S ces] [A nouvelles] princesses 13 font au moins l'effort

tous l'effort inouï de retenir les noms de deux ou trois titres des minces plaquettes que mes confrères, jeunes ou moins jeunes, réussissent de faire publier. Ici, il faut que nous nous comprenions. Ils ne retiennent que le nom des titres, sans plus. Et ils ne risqueront jamais d'acheter le dernier chef-d'œuvre maladroit du jeune poète inconnu. Pourquoi ? 15

Non par avarice, par laderie. Non. Tout simplement parce que la littérature ne les intéresse pas, ne les a jamais intéressés. Ni la peinture, ni la sculpture, ni l'architecture. On peut trouver chez eux, parfois, de bons tableaux. Il fallait décorer le living-room avec des toiles comme avec la tuile rose, mauve ou violette, la salle de bains. Sans plus d'intérêt. Ils se passionnent surtout pour les exploits, au hockey, de «Butch» Bouchard ou de Richard, pour la chasse du canard et du chevreuil, pour le golf, pour la politique municipale, provinciale ou fédérale, pour la boîte de nuit où gémit la dernière chanteuse importée d'Europe, pour les fins de semaines dans le «Nord», où l'on consommera beaucoup de whisky, en se tapant les pectoraux — nous les virils, les vigoureux, les mâles! —, ils peuvent se passionner pour le prochain voyage éclair de Miami, pour d'innombrables choses encore. Sauf pour la littérature. 20 25 30

C'est leur droit. Personne ne peut le leur contester. Mais là où je crois qu'ils abusent, c'est de juger, critiquer, blâmer, dédaigner, rejeter, mépriser, louer le travail des écrivains dont ils ne connaissent même pas les œuvres. Par snobisme et par vanité. 35

14 retenir [A les noms de] deux 15-18 confrères [A jeunes ou moins jeunes] réussissent [R à A de] faire publier [A chaque année. Il faut bien s'entendre.] De retenir [R les A le nom des] titres. Car ils n'achèteront jamais le dernier 19-28 poète encore inconnu. // Et pourquoi? La raison en est très simple [A C'est que] La littérature ne les intéresse pas, [R C'est leur droit. Ils sa- Leurs motifs sont peu convaincants.] [A et] ne les a jamais intéressés. Ils se passionnent pour [A les exploits, au hockey,] «Butch» Bouchard [R ou Richard, mais là] pour la chasse [R aux A du] canard [R s] et [R aux A du] chevreuil [R s], pour la politique 29 où [R chante une] larmoire [R une chan] la dernière 30 l'on boira beaucoup 32-34 vigoureux — ils [R se A peuvent se] [D passionnent S passionner] pour le prochain voyage [R en vitesse à A rapide, de] Miami, ils se passionnent pour d'innombrables choses, sauf pour la 35 droit, et personne ne 35 contester. Là où ils 37-39 rejeter et mépriser [R ici, ils outrepassent] le travail des écrivains qui tentent de [R créer A d'alimenter avec de pitoyables moyens] [R et de toutes pièces] une littérature canadienne. Ces faux juges, [A très solennels,] qu'ils aient au

Ces faux juges, qu'ils observent au moins la décence du silence.
 40 Je sais ce qu'il coûte de courage et d'efforts pour écrire et composer un livre qui puisse à peu près se tenir debout, qui ne rapportera parfaitement rien à son auteur, sauf, dans quelques rares journaux, certaines vagues appréciations de critiques que personne ne lit, ou dans d'autres, des injures.

45 Certes, quand il s'agit de manifestations officielles, des ministres, des recteurs, des présidents de la Société X ou Y, des personnages très importants que l'on aura importés pour le nom, c'est-à-dire pour le besoin de la cause, viendront clamer et acclamer bien haut, sur tous les tons lyriques, la survivance française au Canada, le génie — unique — de la langue ancestrale,
 50 le miracle des soixante mille de 1760, la culture que nous avons héritée, et dont nous n'avons pas démérité. La culture! Tout le monde, si j'ose dire, s'en balance absolument, sauf de celle de la carotte, du navet, de la pomme de terre et du dollar.

55 Mais il y a les centenaires, les grands congrès historiques, avec hermines, effets de manches, les universités, et le blablaba suraigu. Et là, les écrivains ont la meilleure place. Dans les discours. Car ceux qui survivent ne sont généralement pas invités. Ce ne sont pas des officiels. C'est ainsi. On les traite, sans le dire
 60 littéralement, de doux fous inoffensifs. Mais on en parle beaucoup. Quand ils sont morts. Fréchette, Crémazie, etc. Ça fait bien, ça fait cultivé. Ça fait cours classique, lequel est bien vu, croit-on, même dans le Zouloulant. Chacun ses illusions.

65 Les romanciers, les essayistes, les chroniqueurs, à la rigueur, peuvent passer.

40 sais, *parce que je l'ai éprouvé* [A déjà,] ce qu'il [R en] coûte de travail pour composer 41 debout et qui ne *rapportera rien* <soulignés>. [R *Le ro-*] parfaitement 42-45 *sauf quelques lignes* [R *dans la chronique*] à la page de la critique littéraire de quelques journaux et revues, lignes que personne ne lit. Certes, lorsqu'il s'agit 45 officielles, universitaires ou autres, des 46 recteurs, [A *des présidents,*] des personnages 48 pour le besoin, clameront bien haut la survivance française, [R *la culture*] au Canada, le génie de la 51-67 miracle étonnant de sa réussite, la culture [R *dont A que*] nous avons héritée [A *et dont nous n'avons pas démerité*]. Pourquoi ne pas être sincères? La culture, tout le monde, [R *si j'ose dire,*] s'en balance [A *si j'ose dire,*] sauf [A *de*] celle de la carotte [R *et*] du navet et du dollar! Qu'on laisse tranquilles les écrivains, qui sont à leurs yeux de doux fous inoffensifs. // Et les poètes! Eh bien, ainsi que chacun le sait

Mais les poètes!

Comme chacun sait, la poésie est la parente très pauvre, très gangrenée, plutôt quelque peu lépreuse de la littérature. Ceux qui en font l'exercice deviennent très inquiétants. Ce sont encore des fous, mais qui pourraient devenir des fous dangereux, et je ne serais pas si étonné d'apprendre que certaines camisoles de force ne leur fussent pas réservées, à l'occasion. Cependant, dans notre pays, les poètes peuvent se targuer d'une très importante immunité criminelle. Qu'ils assassinent père et mère, épouse ou petite amie, on ne leur mettra jamais la corde au cou. On les tient pour de parfaits aliénés.

Et encore pourquoi tout cela? J'imagine que la poésie facile a remplacé la poésie authentique. C'est la chansonnette, au micro, avec le bercement suave de la voix des ténors (légers)! Naguère, à Montréal, la «Mer» de Charles Trenet a fait pâmer nos critiques. Pour de la poésie, c'était de la poésie, et tout, et tout. Mais que Paul-Jean¹ Toulet, mais que Guillaume Apollinaire aient écrit des vers merveilleux et fluides et si discrets et qui tintent à l'oreille comme le cristal de roche, à propos de la mer, les critiques l'ignorent, ou du moins semblent l'ignorer. Sans doute, ces véritables poètes n'étaient pas «chantés» dans les bars ou les cabarets de nuit de Londres, de Paris, de New York ou de Montréal. Ils n'exploitaient point la larme du coin

1. Grandbois écrit Jean-Paul.

67-78 pauvre [R de la société] très gangrenée de la littérature. Et lépreuse par surcroît. Ceux qui en font l'exercice l'inquiètent. Ce sont des fous qui pourraient devenir [A des fous] dangereux. Et les camisoles de force sont toutes prêtes pour les recevoir, à l'occasion. La seule immunité sociale dont peuvent [R à la rigueur] jouir [R à la rigueur] les poètes, [R le cas échéant,] s'ils commettaient un meurtre, [A par exemple,] serait de n'être pas pendus pour [R l']assassinat. On les prend pour des irresponsables intégraux. // Pourquoi tout cela? La fausse poésie a 78-80 authentique. La chansonnette, au micro, avec le bercement de la voix des ténors pour micro. La «Mer» de M. Charles Trenet fait 81 critiques. Mais que Jean-Paul Toulet, que 83 des [R choses] vers 83-88 fluides, [A et si discrets <...> comme le cristal] à propos de la mer, et son accompagnement de [R négro-américain] musique négro- [R américaine] afro-américaine, non! Les critiques ne les connaissent [A même] pas. Car ces poètes n'allaient pas chanter leurs poèmes dans les cabarets de nuit de Paris, de Londres, de New York, de Montréal. Aujourd'hui, et particulièrement [R dans nos pays A chez nous], les derniers oripeaux de ce qui reste de la poésie doivent tirer la larme

90 de l'œil — après trois whiskies —, le clair de lune, le béguin de seize ans, et la rime immortelle de l'amour-toujours.

95 La chansonnette a remplacé la chanson, et celle-ci, le chant. De sorte qu'il ne reste plus rien de la poésie. Bouchard a détrôné Victor Hugo, et Lach², Alfred de Vigny. Ainsi vont les temps. Pour ma part, je veux bien continuer de croire que nous sommes très hautement civilisés. Mais je ne le crierais pas trop fort. On pourrait peut-être se moquer, un peu. À tort, naturellement, à tort. Bigre, pour qui nous prend-on ?

Pour des Iroquois?

2. Elmer Lach: avec «Butch» Bouchard et Maurice Richard, l'une des vedettes du club de hockey Les Canadiens de Montréal dans les années cinquante.

89-92 l'œil — [R *entre* A *après*] quelques [R *whiskies* A *verres d'alcool* —] [R *et*] *traiter de* clair de lune, [R *de son* A *du*] *premier* béguin de seize ans, *des* [R *champs* A *jardins*] *de violettes et de* [R *marguerites* A *et de lilas*,] *du* [R *premier* *baiser* A *tendre baiser*], de l'amour-toujours <souligné>. *Les rimes toutes faites sont bien faites. (Un slogan que je livre volontiers à nos agences de publicité, sans [A réclamer de] droits d'auteur.)* La 91-92 et [R *aussi* A *par là même*,] le chant. Richard a détrôné 93-95 Alfred de Vigny. *Je* veux bien croire que nous *soyons* hautement 96 fort. *Car on* pourrait 96-98 *moquer vraiment trop de nous*. À tort, naturellement, à tort! [R *Car*] [D *bigre* S *Bigre*] de bigre, pour qui [R *veut-on nous prendre* A *nous prend-on*] ? Pour

6. Littérature

Nos poètes ont de bien louables intentions. Les thèmes où ils s'inspirent sont d'une rare noblesse.

Ils ont accoutumé de traiter des motifs classiques, éternels, et ils le font avec un élan, un courage, une persévérance romantiques plus qu'honorables. Je veux dire honorables pour eux, les poètes. Mais pour eux seuls. Car si tant de candeur et tant de vertu sont dignes de l'admiration la plus haute, il n'en résulte pas moins que, du point de vue de l'art, et vis-à-vis du public le moins averti, les résultats en sont étrangement déconcertants. Le public qui lit, au pays, est un public de demi-culture. Il ne recherche pas tant la beauté que son apparence, que l'illusion de la beauté. La beauté ronge en profondeur, comme un cancer

TEXTE DE BASE ET VARIANTES: manuscrit de 5 f. (20,9 x 27,0 cm) au crayon, numéroté I-III et 4-5 à droite de la marge supérieure (BNQ 204/4/5). Titre courant «Littérature». Dans la marge gauche du f. 4 (troisième paragraphe), on trouve la mention «(développer)».

2 thèmes [R dont A où] ils s'inspirent sont [R les plus nobles] d'une 3-
6 noblesse. // Ils traitent les [A Ils ont accoutumé de traiter des] motifs classiques,
[A éternels, et ils le font] avec un élan [R romantique qui les honore], un courage, une
persévérance [R qui les honorent] romantiques [R tout à fait A plus
qu'] honorables 6 dire [R qui les honorent A honorables pour] eux 7 Mais
[A pour] eux seuls 8 vertu [R sont admirables, et tant de bonne volonté sont admirables, les résultats que nous voyons] sont 9 l'art, [R les résultats A et] vis-à-vis 10
averti, [A les résultats] en 11 un [R pays de] public 12 beauté [A que son apparence], que l'illusion 13 la beauté. [R La beauté pure l'effraie qui est par essence même dépouillée A La beauté ronge en profondeur, comme un cancer d'or. Le profond l'éloigne.] Toute profondeur [A l'éloigne], l'effraie <Nous ne retenons pas cette dernière phrase.> [D S'il S II] est

15 d'or. Le profond l'éloigne. Il est de bon ton de dire que Racine
est un grand poète, et nos pseudo-intellectuels le disent. Oh
Racine! Ah Racine! Ils le disent parce qu'ils le *croient*. Et ils le
croient parce qu'on le leur a dit. Mais ils ne le pratiquent pas.
Ne l'aiment pas. Racine, c'est le songe d'Athalie, que l'on
20 apprend par cœur, dans les collèges, et de qui le monsieur
cultivé dit, parce qu'il a lu la Littérature du chanoine
Desgranges¹: «Il peint l'humanité telle qu'elle est, et Corneille,
telle qu'elle doit être». Et voilà pour Racine.

Pascal a les honneurs, dans les conversations graves, du
«Cœur a ses raisons...», généralement récité sur un ton pénétré,
25 par une personne d'âge mûrissant que l'embonpoint rend
mélancolique, qui lit Guy Chantepleure² et qui donnerait sa
main droite à couper pour entretenir une correspondance
hebdomadaire avec M. Pierre Benoît³. Quant à Voltaire, ses
arpents de neige lui ont fourni l'immortalité, et la haine à per-
30 pétuité des orateurs nécessaires aux fastes des cérémonies abon-
dantes, nationales et patriotiques, au moyen de quoi nos jeunes
gens sont instruits de ces modestes vérités, à savoir qu'ils appar-
tiennent à une race éminemment supérieure et que, bon sang
ne pouvant mentir, les Canadiens sont des parangons de vertu,
35 possèdent des intelligences rares, prouvent un génie remar-
quable dans l'exercice des arts, la connaissance des sciences et la
conduite de la vie, et par là sont dignes de l'admiration jalouse,

1. Le manuel de littérature française du chanoine Desgranges était en usage dans la plupart des collèges classiques.

2. Sous le pseudonyme de Guy Chantepleure (Grandbois écrit de Chantepleure), Jeanne Violet est l'auteur de nombreux romans larmoyants, très populaires au début du siècle: *Âmes féminines* (1902), *le Baiser au clair de lune* (1908), *Fiancée d'avril* (1901), *l'Inconnue bien-aimée* (1925).

3. Outre son célèbre roman *L'Atlantide* (1919), Pierre Benoît a publié plusieurs romans à trame historique, sentimentaux et idéalistes, qui ont connu une grande popularité.

19 qui [D on S le] [A monsieur cultivé dit] parce [D qu'on S qu'il] a lu 25
récité [A sur un ton pénétré] par 30 des [R intellectuels distingués qui puisent cha-
que avides <?> A orateurs] nécessaires 31 patriotiques, [D de S par] [R quoi A
au moyen de quoi] nos jeunes gens [R apprennent que] sont [R familiarisés dans
l'agréable A instruits] de 32 appartiennent à [R la A une] race [A éminem-
ment] supérieure par excellence, et <Nous supprimons «par excellence», rendu
redondant par l'ajout.> 35 rares, [R et méritent] prouvent 36 dans [R la con-
duite] l'exercice 36 connaissance des [R choses A sciences] et la conduite

quoique universelle, des peuples. Passons. Racine est respecté, je
 veux dire ignoré, et il atteint des profondeurs humaines que le
 mot d'esprit n'éclaire point. La demi-culture demande 40
 l'aiguillon, la pétarade, le magnésium. Le calembour donne
 l'illusion de l'effort. De l'esprit, et la note sentimentale. Car il y
 a le mot d'esprit. Et parlez-nous de Cyrano. Le dernier, le seul,
 le grand. Celui qui déclame d'une voix creuse, avec un faux nez
 de carton, dans un décor de bleu de méthylène, que l'i du verbe 45
 aimer se rehausse galamment d'un baiser. Ô mes sœurs, quelle
 suavité!

On ne peut voir nulle part mieux que dans notre littérature
 ce manque de maturité, sans quoi tout groupement humain,
 quelle qu'en soit l'importance, ne peut véritablement compter 50
 parmi les civilisations humaines. Et je crois que nulle littérature,
 avec moins de mérites, ne fut plus louangée que la nôtre. Si cela
 tient, pour une bonne part, à une inclination naturelle qui nous
 porte à préférer les apparences aux réalités — le Canadien est
 né orateur —, je n'imagine pas que le public soit responsable de 55
 cette navrante pauvreté. Le public accepte ce qu'on lui donne.
 Son indifférence vis-à-vis de notre production littéraire, ou du
 moins ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, plaide en sa faveur.
 Cette force passive, ce refus d'accepter, cette résistance l'hono-
 rent. Il n'est dupe que dans les circonstances officielles. Et ce 60
 n'est point là goût qui défaille, mais patriotisme qui s'élève; et
 son patriotisme est nourri de discours. Pour les rhéteurs, hurler

38 respecté, [A je veux dire ignoré, et] il atteint 40 point. [R Car la dictature
 du cinéma dédaigne les lueurs sombres coupées d'éclairs.] La demi-culture [R exige A
 demande] l'aiguillon 42 sentimentale. [R Mais qu'il s'agisse] Car 47 suavité!
 [R Rien ne peut donner plus que notre littérature] // On 50 soit [R le nombre A
 l'importance], ne [R compte pas A peut véritablement compter] parmi 51 littérature
 [A avec moins de mérites] ne 52 nôtre. [R Cela tient à plusieurs causes. Nos litté-
 ratures doivent en assumer.] Si 53 à [R notre A une] inclination naturelle [R à la
 vanité] qui nous porte à [R ne] préférer 55 orateur — [R il reste], je 57
 notre [R patrimoine littéraire] production 58 ce qu'[D il S on] est 58 ainsi,
 prouve en <Nous corrigeons selon le sens.> 58 faveur. [R C'est une apathie du
 meilleur goût.] Cette 61 là [R son] goût 61 mais [R son] patriotisme qui
 s'élève. [R Car on l'a habitué dans cette idée que il imagine] et 62 discours. [R Nos
 rhéteurs ont toujours accoutumé de se glorifier des plus hautes vertus] Pour 63 est [R
 devenu] un 64 nationale. // [R Mettre en doute la réalité] La vertu [A s'] est [A
 faite] patriotisme

que nous sommes vertueux est un devoir civique. La vertu devient propriété nationale.

- 65 La vertu s'est faite patriotisme. Un mauvais écrivain, qui exalte en mauvais français d'illusoires vertus raciales, trouve place dans les bibliothèques publiques parce que le public aime qu'on flatte sa vanité, qu'on la rassure, qu'on la truffe de phrases graves et déclamatoires. Il ne prend pas garde que son patriotisme est devenu un immense pharisaïsme. Les moins de
70 vingt ans se gonflent, rissent <?> dans la peau de Dollard, les autres mûrissent dans la redingote de Laurier. Nous sommes de grands hommes. Mais le public, qui est chatouilleux vis-à-vis de ses prérogatives nationales, l'est également vis-à-vis de son
75 temps. Il n'aime pas qu'on l'ennuie. Notre littérature le fait bâiller. Et en ceci, notre public est semblable à tous les publics du monde.

66 raciales, [R s'impose à nos lettres plus fortement] trouve 67 bibliothèques du public parce <Nous corrigeons selon l'usage.> 68 vanité, [R et] qu'on la rassure, [R à période fixe, avec des phrases graves et solennelles] qu'on la truffe 71 gonflent, [A rissent] dans <Le passage de «Il ne prend» à «grands hommes» est encadré et une flèche en marge gauche renvoie de «déclamatoires» à «Mais», avec mention «Patriotisme».> 73 hommes. [R Ceci dépasse la littérature. Mais le fait passer. Nos littérateurs le savent. <passage encadré> La vertu patriotique crée la vertu littéraire.] Mais [R le public A et s'] qui est <Nous rétablissons le public, raturé, sans retenir l'ajout.> 75 littérature [R l'ennuie] le 76 ceci [D le S notre] public 77 monde [R qui AR lesquels A qui, s'ils] supportent [A à la rigueur] de s'ennuyer gratuitement, <Interruption du manuscrit, dont nous ne retenons pas le dernier passage incomplet.>

7. Je préfère qu'il en soit ainsi¹

Votre questionnaire ne laisse pas d'être embarrassant. Il est en effet plutôt délicat de préciser, de fixer les «devoirs» de ceux qui sont chargés précisément de vous juger. En outre, Candide n'a-t-il pas dit, ou à peu près, que la culture de son jardin, etc... Mais enfin voici :

I - *Quels sont les devoirs de la critique en général?*

J'imagine que le premier devoir de la critique est de tenter de rendre justice à l'œuvre qu'elle analyse, ou commente, en cernant au plus près ce qu'elle croit être la vérité. Mais où est la règle d'or?

II - *Quels sont les devoirs de la critique canadienne-française en particulier?*

Les devoirs de la critique canadienne sont les mêmes, naturellement. J'ajouterai cependant que la tâche du critique canadien est plus complexe, plus ingrate que celle, par exemple, du critique français. Ce dernier peut choisir, établir une sorte de barème des valeurs, indiquer les sources, dessiner les grands courants, descendre ou remonter le fleuve. Paris a deux mille ans. Chaque jour, on y publie une bonne douzaine de livres. Par le truchement du dernier *Vient de paraître*, le critique français, si le jeu des filiations l'amuse, et pour peu que le livre possède une

1. «La critique en procès (3)», *le Devoir*, 7 avril 1951. Les écrivains Alfred Desrochers, Jean-Jules Richard et Alain Grandbois répondaient alors au questionnaire que nous avons intégré au texte pour plus de clarté. Le titre «Je préfère qu'il en soit ainsi...» qui coiffe la réponse de Grandbois n'est vraisemblablement pas de lui.

certaine valeur, peut rejoindre par bonds le moyen-âge. Il a du pain sur la planche. Le pain du critique canadien est plus rare, plus aigre, souvent très rassis, bref, et pour tout dire, ce pain n'apparaît encore, dans ses meilleures fournées, qu'à l'état de galette. Le malheureux doit s'en satisfaire. La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

À mon avis, et dans ces conditions difficiles, le critique canadien remplit fort bien son rôle. Je crois aussi, s'il lui arrive d'avoir à opter pour une sévérité excessive ou pour une indulgence peut-être trop marquée, qu'il doit adopter de préférence cette dernière attitude. C'est-à-dire mettre davantage en relief les qualités que les faiblesses de l'œuvre qu'il analyse. Car enfin, et dans toutes les littératures, il a fallu beaucoup de livres indifférents pour parvenir, soudain, à l'éclatement du chef-d'œuvre. Et notre littérature, quoi que prétendent les plus optimistes, n'a pas encore atteint sa majorité. Quelques gerbes de beau blé ne forment pas une moisson.

III - a. *Ces devoirs, estimez-vous que la critique canadienne-française les remplit de façon satisfaisante ?*

(Je m'aperçois que je viens de répondre à cette question.)

b. *Que pensez-vous de l'accueil qu'elle a réservé à vos livres ?*

La critique, en général, s'est montrée fort généreuse à mon égard. D'autre part, le grand public m'ignore parfaitement. Puis-je avouer, sans que l'on m'accuse de trouver les raisins trop verts, que je préfère qu'il en soit ainsi ? Dans l'état présent de notre culture, le contraire m'inquiéterait davantage.

8. «Je goûte peu les confessions publiques¹»

Je goûte peu les confessions publiques. Ce en quoi je ne suis guère gidien. Aussi, il est quelque peu difficile, pour un écrivain, de reconnaître, de rejoindre ses pères nourriciers et de leur assigner la place exacte et précise qu'ils ont occupée dans sa formation. Où cette première épée d'archange et de feu déchirant une chair neuve pour une blessure dont la cicatrice ne s'effacera jamais plus? Et encore, pour un homme de mon âge, comment se pencher sur son adolescence sans risquer de s'y trop complaire, sans fignoler malgré soi, sans se tromper ou se leurrer, bref, sans fausser la vérité!

Une santé fragile, et des caprices adéquats, tout le long de mon enfance et de ma première adolescence, m'éloignaient des collèges, ce qui me ravissait. Mes études dites classiques — je me présentais chaque fin d'année aux examens rituels — ne furent qu'une longue et délicieuse école buissonnière. Mes parents habitaient la campagne et jouissaient d'une large aisance. Je chassais, je pêchais, je flânais, je rêvais, j'écrivais des sonnets extrêmement parnassiens, observant toutes les règles de la poésie classique. (Il m'est arrivé, il y a quelque temps, de revoir certains de ces poèmes, tracés à l'encre violette, et je me suis trouvé imbattable pour la rigueur de la césure et la richesse apparente de la rime. J'ajoute tout de suite qu'ils étaient d'une naïveté

1. Texte paru (sans titre) dans *la Nouvelle Revue canadienne*, vol. 1, n° 2, avril-mai 1951, p. 53-54, sous le titre général «Opinions», avec une présentation de René Garneau. Celui-ci aurait demandé à quelques écrivains un témoignage sur Gide, qui venait de mourir.

déconcertante, et j'eusse volontiers jeté un pleur d'attendrissement sur ce passé révolu, si j'avais conservé le goût des larmes. Je l'ai perdu depuis longtemps.) Je lisais surtout. Avec voracité. Et tout ce qui me tombait sous la main, laquelle était prompte et rusée, comme toutes les mains d'enfants. Je lisais du meilleur et du pire, dans une merveilleuse confusion. Mes parents possédaient une bibliothèque d'une grande diversité. Mon extravagante avidité me conduisait, en cachette naturellement, de Paul Féval à Paul Bourget, de Henri de Régnier à Henry Bordeaux, de Tolstoï à Tourguenief, de Victor Hugo à Montaigne ou Pascal.

Plus tard, à l'âge vénérable de quatorze ou quinze ans, je découvris que cette bibliothèque avait son petit enfer. J'eus vite fait d'en trouver le secret, c'est-à-dire, en l'occurrence, la clef nécessaire; elle était lourde et de bronze, ce qui ajoutait au plaisir de mon péché. Et aussi à mes scrupules, car j'étais de conscience délicate. Ce fut alors la grande aventure de Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu, celle des grands poètes romantiques, celle de Balzac, de Flaubert, de Maupassant, de Zola. Et celle de Gide. Cette dernière, avec un goût de miel, me laissa cependant froid. J'étais engagé ailleurs. D'autres m'avaient marqué déjà: Vigny, Nerval, et au-dessus de tous, Dostoïevski. Car ma nature, que Dieu lui pardonne, me portait aux excès. Il va sans dire que les personnages de Dostoïevski me comblaient. Cet espoir insensé, ces naufrages inouïs, ces élans du cœur et de l'instinct portés aux frontières mêmes de la folie, je les vivais dans un délire à la fois joyeux et désespéré. J'ai lu les *Nourritures* au moment que je fréquentais les frères *Karamazov*. Je trouvais, chez le grand Russe, l'homme de ses livres. Il écrivait *le Joueur*, il jouait. Il se révoltait; il payait ses révoltes par des années de baigne sibérien. Ses créatures lui collaient à la peau. Gide vomissait le cadre social, Gide retirait ses petites rentes. Ses aventures m'apparaissaient par trop intellectuelles. (C'était avant ses voyages du Congo, de Moscou.) Le coup de fouet de Dostoïevski m'empêchait de prendre Gide à mon sérieux. Ses *Nourritures* ne me nourrissaient pas.

Je n'ai plus, hélas, seize ans. Et je me vois un peu gêné de répéter, avec et après tant d'autres, que je considère Gide comme l'un des quatre ou cinq génies qui ont donné à notre siècle l'éclat

que Racine, avec Corneille et Molière, a² donné au sien. Je connais tous ses livres, sauf son *Journal*, si j'excepte quelques extraits publiés avant la dernière guerre par la N. R. F. Je n'ai jamais lu une page de lui qui ne m'ait parfaitement enchanté. Mais sa drogue n'a pu m'intoxiquer. De plus puissants poisons m'en gardaient. Au moment que j'écris ces quelques lignes, à l'âge de la sagesse — une simple façon de parler, cette sagesse, je suis assez sage pour savoir ce qu'en vaut l'aune —, Gide continue de faire mes délices. Mais il ne me bouleverse pas. Et je dois avouer que ce tout petit poème de Gérard de Nerval qui débute ainsi:

Où sont nos amoureuses,
Elles sont au tombeau..³

m'émeut plus profondément que *l'Immoraliste*, *Numquid et tu*, ou *Saül*. Je ne prétends pas avoir raison.

2. Grandbois écrit *ont*; nous corrigeons.

3. Premiers vers de «Cydalise», déjà cités dans «La bohème», *supra*, p. 57.

9. Radio et télévision

On me demande de répondre aux questions suivantes: quelle est la valeur littéraire des sketches radiophoniques, des téléromans, des téléthéâtres, etc., écrits par nos écrivains
5 canadiens? Et ensuite: ces œuvres, qui enrichissent honorablement leurs auteurs, enrichissent-elles également notre littérature et contribuent-elles à l'enrichissement littéraire de notre population québécoise?

Et encore: cette littérature auditive et visuelle nuit-elle à la
10 vente des livres? Nos auteurs, surtout ceux des téléromans, qui peuvent maintenant vivre de leur plume, ne sont-ils pas en voie de s'appauvrir du point de vue intellectuel, parce qu'ils n'ont plus le loisir de méditer, de publier des œuvres écrites?

Enfin, pour résumer: la radio et la télévision sont-elles une
15 source d'enrichissement ou d'appauvrissement pour la littérature canadienne-française du point de vue de nos auteurs et du point de vue de notre population?

TEXTE DE BASE: «Radio et télévision», dans *Congrès de la refrancisation (section de la littérature)*, Québec, Ferland, 1959, vol. 2, p. 99-108.

VARIANTES: manuscrit de 10 f. au crayon, numéroté au centre de la marge supérieure I-VI, 7 et 8, IX et X et en marge supérieure droite I, 2-6, VII et VIII, 9 et 10 (BNQM 204/4/8-9). La citation de René O. Boivin ne figure pas dans ce manuscrit.

2 On [D m'a demandé S me demande] de 9 Et puis: cette 13 écrites? // [R On me demande] [D enfin S Enfin,] [R et en guise de conclusion AR pour conclure A pour résumer]: la radio

À certaines de ces questions, il est possible de répondre de façon assez nette. À d'autres, cela devient plus complexe, plus difficile. L'expérience personnelle n'y suffit pas, on peut s'y tromper singulièrement! Notons quelques petits sondages que j'ai cru bon d'effectuer chez quelques libraires et éditeurs afin de m'assurer de la justesse, toute relative d'ailleurs, des propos que je tiens. Quant à la population, comme je ne possède pas les moyens d'enquêtes de Gallup et autres organisations similaires, lesquelles d'ailleurs, soit dit en passant, peuvent se fourvoyer magistralement ainsi que vient de le prouver une récente et retentissante campagne électorale¹, j'ai pensé d'étayer mes opinions personnelles avec l'avis de spécialistes en la matière, que je me permettrai de vous citer.

La première citation est signée de M. René O. Boivin, qui est le rédacteur du magazine *Radiomonde*. Je reproduis cet article intégralement, parce que je le trouve très juste et très sensé. Voici:

On a tôt fait d'accuser le Canada d'être réfractaire aux émissions radiodiffusées et télévisées de culture. Des pédants exagèrent en ce sens au point de proclamer avec autant de fatuité que de mauvaise foi que les nôtres sont ignares, ne cherchent pas à s'instruire et veulent croupir dans leur ignorance crasse. Et de ces accusations, on serait porté à conclure que notre peuple serait à honnir, parmi tous les autres, en raison de son inappétence pour l'enseignement par T.S.F.

1. Allusion aux élections fédérales de 1957 qui avaient porté au pouvoir les conservateurs de John Diefenbaker, alors que le Québec élisait une forte représentation de créditistes, dirigés par Réal Caouette.

19 assez catégorique [A nette]. À 19-22 plus [R difficile et comme] compliqué, plus difficile, [A l'expérience personnelle n'y suffit pas, on peut s'y tromper singulièrement] de sorte que j'ai [R dû A cru bon] effectuer [R quelques A certains] petits sondages chez 22 éditeurs [R pour voir] afin de m'assurer de [R l'exactitude A la justesse] de [R mes énoncés A ces propos que je vous tiens.] Quant 26 se [R tromper A fourvoyer] magistralement, ainsi que [R l'a A vient de le] [D prouvé S prouver] une [A récente et] retentissante 28 j'ai [R dû A pensé] étayer 29 personnelles [R de A avec] l'avis 29 matière, et que 30-92 citer. [A Je commence tout de suite. C'est sous la signature de M. René O. Boivin qui est si je ne me trompe l'un des rédacteurs du magazine Radio-monde. Je cite cet article intégralement.] Il

La vérité est, en ce domaine, que nous ne sommes ni mieux ni pires que les autres. Pour l'établir, nous tirons parti d'un document très sérieux dont quelques paragraphes indiquent «comment l'auditoire accueille les émissions culturelles en Angleterre». Sous cette manchette voici ce que nous lisons:

Sous le titre «Culture and the Viewer», le *Manchester Guardian* du 13 septembre 1956 fait la remarque suivante: «Ainsi qu'il était à craindre, dès qu'une station passe un programme qui sent la culture, elle perd immédiatement ses spectateurs aux canaux concurrents. C'est malheureusement ce qui ressort des données de Nielsen dans chaque cas.»

Le journal cite entre autres exemples: Hamlet diffusée par l'ITA (Note: *Independent Television Association*) le 27 février 1956:

«À 7h.55, 48 pour cent de l'auditoire regardaient l'ITA; à 8h.05 une fois l'émission commencée, cette proportion tombait à 16. À 8h.20, elle était baissée à moins de 10 pour cent, pour augmenter quelque peu par la suite et donner une moyenne de 12 pour cent pour toute la durée de la pièce. À la fin de la représentation, la proportion était de 20 pour cent. À la BBC, la proportion, qui était de 30 pour cent à 8h., a monté en flèche à 75% à 8h.30 quand «*What's My Line?*» est entrée en ondes.

Deux autres représentations ont ainsi provoqué une baisse analogue de l'écoute, ce sont *Othello* et les concerts *Halle*.»

Nous ne citons pas ce témoignage pour faire l'apologie de la paresse intellectuelle, mais pour démontrer à ceux qui sont portés à dénigrer notre public que celui-ci réagit exactement comme celui de l'Angleterre, des États-Unis et d'ailleurs... et qu'il n'est pas ce pelé, ce galeux, etc...

Et dans la même page du magazine ce qui suit, encore par M. René O. Boivin:

À la suite d'un sondage d'écoute à la télévision chez les écoliers de Montréal, on a découvert que les jeunes filles de moins de 16 ans regardent plus la télévision que les garçons du même âge. Celles de plus de 16 ans la regardent moins (les «cavaliers»?);

- que le volume d'écoute est à son sommet les jours de fin de semaine;

- que, du lundi au vendredi inclusivement, le volume diminue de façon constante;

80

- que les téléromans français ont beaucoup la préférence des écoliers, sauf chez les jeunes garçons de 9 à 12 ans, chez qui les émissions américaines d'aventures sont très populaires;

- que, dans tous les cas où les élèves avaient à faire un choix, la proportion d'émissions françaises regardées atteint presque 60% et va même jusqu'à 80%;

85

- que la proportion d'émissions françaises regardées est toujours plus forte chez les filles que chez les garçons².

Je reviendrai à ce sondage. Il est très intéressant quant aux goûts de nos jeunes en TV. Et c'est la fin de l'emprunt que j'ai fait à Monsieur Boivin.

90

Il y a aussi qu'il nous faut distinguer la radio de la télévision, qui sont des médiums³ fort différents. La radio possède déjà un cadre, des traditions, et une forme que l'on a toute raison de croire suffisamment stable, du moins pour un avenir assez prolongé. La télévision n'en est qu'à ses premiers balbutiements⁴. Elle doit se contenter pour le moment de marcher à tâtons, d'expérimenter, de cerner ses propres possibilités, qui sont prodigieusement nombreuses, et par là même inquiétantes. Mais il doit nous suffire aujourd'hui d'examiner ce qu'elle a fait, et quelle est son influence, bonne ou mauvaise, sur la littérature en

95

100

2. Nous n'avons pas retrouvé la source de cette citation, qui ne se trouve pas dans *Radiomonde*.

3. L'usage de média (pluriel médias) ne s'étant imposé qu'en 1965, nous ne corrigeons pas, même si le pluriel média semblait alors plus correct.

4. À Montréal, la télévision de Radio-Canada a commencé à diffuser en 1952.

93 différents. [D *Le S La*] [R *premier n'en est plus à ses premières A radio*] possède déjà [R *ses traditions*] [D *son S un*] cadre, [D *ses S des*] traditions, et [R *sa A une*] forme que l'on [R *pe- A a*] toute raison de croire [R *définitive, raisonnablement A suffisamment*] stable 97 contenter [R *de marcher à tâtons*] pour 97 tâtons, [R *de*] d'expérimenter, de [R *chercher A cerner*] ses 101 bonne [R *et*] ou mauvaise

général, et sur les auteurs qui sont en quelque sorte ses fournisseurs. Nous y reviendrons tout à l'heure. Je dois ajouter aussi — et veuillez bien m'accorder le crédit qu'il ne s'agit pas pour moi
 105 de précautions oratoires — que la radio et la télévision touchent tellement de domaines qui se chevauchent et s'interpénètrent, se confondent en plusieurs points, comme la musique, par exemple, peut se confondre avec la littérature et cette dernière, avec la peinture et le peintre, et que la frontière de ces arts n'est
 110 pas délimitée comme une carte géographique. Chacun reçoit et donne; chacun d'autre part réclame son autonomie. Verlaine écrit ses poèmes dans un sens musical, il imagine que son art se suffit à lui-même, mais un musicien s'empare de ses poèmes et construit là-dessus une musique supplémentaire et il arrive cette
 115 chose étonnante: c'est que Verlaine avec la musique intérieure de ses poèmes, et Reynaldo Hahn avec ses compositions musicales, font le tour du monde. Le poète a été aidé par le musicien sans qu'il ne l'ait jamais appris, ce pauvre et cher Lélian⁵, et le compositeur musical s'est inspiré du poète.

120 Je veux en venir à ceci: c'est que les arts, quels qu'ils soient, sont des cousins extrêmement germains et nous savons tous que la radio et la télévision ne sont pas des arts proprement dits; ils sont simplement des moyens de diffusion, des moyens de répandre chez un public de plus en plus nombreux l'expression de
 125 ces arts mêmes. Mais ce qui est, hélas, le revers de la médaille, sous le manteau de l'art et de la littérature, on nous fournit trop souvent une sorte d'ersatz, de trompe-l'œil, de miroir aux

5. Verlaine se désignait lui-même comme le «pauvre Lélian». L'expression est utilisée par Augustin Cabanès dans un ouvrage que cite Grandbois dans «La bohème», *Autour de la vie de bohème*.

102 auteurs, [A qui sont en quelque sorte ses fournisseurs] en particulier. [R Nous reviendrons plus Nous parlerons plus tard de ceux-ci.] Nous [A y] reviendrons [R à ceux-ci] tout 104 bien [R croire] me 104 pas [A pour moi] de 107 confondent par plusieurs 108 littérature, [A et cette dernière avec la peinture et le peintre,] que la frontière [R de ces deux arts] des arts 110 Chacun de ces arts [R profite et donne, s'interpénètre,] reçoit 115 avec [D sa S la] musique intérieure [A de ses poèmes] et 118 qu'il [A ne] l'ait 118 appris, [D le S ce] pauvre Lélian 121 germains et [R il ne faut pas nous surprendre A nous savons tous] que 122 ne [R soient A sont] pas des arts [A proprement dits,] ils 123 moyens de diffuser, de [A s moyens] répandre [R dans A chez] un 125 mêmes, [R et l'expression A mais] ce qui est [R trop souvent] hélas 126 littérature, [A on nous fournit trop souvent] une

alouettes, qui satisfait naturellement la plus grande partie de la population. Certains programmes que je n'aurai pas la cruauté de nommer — je n'ai pas d'ailleurs à faire ici un réquisitoire — nous font assister à des spectacles qui sont plutôt révoltants si l'on tient à conserver certaines notions de la dignité humaine. C'est malheureusement ce genre de programmes qui a le plus de succès. Il y a l'appât du gain et de braves gens, dans le désir de gagner un réfrigérateur, l'ameublement d'un salon, ou un petit appareil de radio portatif, se prêtent à des jeux grotesques et en quelque sorte avilissants. Tout cela porte à rire, sans doute, mais le rire n'est pas toujours sain quand il est provoqué par des situations d'une vulgarité qui n'avait jamais été atteinte jusqu'à nos jours. Des revues spécialisées rapportent que 90% de la population canadienne-française écoute et voit régulièrement les programmes de télévision.

En ce moment, où les éducateurs s'efforcent d'améliorer notre langage et d'enrichir notre vocabulaire, — lequel en est rendu à la portion congrue — demandent et exigent des crédits de plus en plus considérables pour l'accès plus facile à nos écoles spécialisées et à nos universités, la télévision nous offre des programmes qui peuvent avoir leurs mérites sans doute, mais qui laissent fort à désirer du point de vue de la langue et d'un mode d'éducation supérieure. Il va sans dire que les adultes sont peu atteints par ces faiblesses, mais les enfants le sont assurément! Sous prétexte de régionalisme, de terroir, de retour au passé, à nos vieilles traditions, les auteurs de téléromans nous font entendre non seulement des personnages qui s'expriment dans un français déplorable, mais qui nous offrent des situations qui sont plus vulgaires les unes que les autres.

127 trompe à l'œil <Nous corrigeons selon l'usage.> 128 satisfait [R tout le monde. Ici il m'est difficile A naturellement] la plus 130 nommer [A — je n'ai pas R d'ailleurs ici de A ici d'ailleurs à faire un réquisitoire,] nous 132 humaine. Ce sont malheureusement [R les A ce genre de] programmes qui [R ont A a] le plus de succès. Il [R s'y trouve A y a] l'appât du gain [R et pour se prêter à des situations grotesques, et pour tout dire avilissantes, A et] de braves 135 réfrigérateur, [R des meubles de salon] l'ameublement 139 atteinte jusque [R là] à nos 141 écoute [A et voit] régulièrement 142 télévision. [R A un A En ce] moment 144 langage [R certains A et d'enrichir notre vocabulaire, lequel en est rendu à la portion congrue] où l'on [R exige A demande et exige] des crédits [A de plus en plus considérables] pour l'accès [R de plus en plus facile à tous de nos universités, à] plus facile 151 par cette <espace blanc>, mais 153 passé, de nos 154 nous [R fournissent A font entendre] non

L'on me répondra là-dessus : « Mais c'est ce qui plaît au public ! » Nous sommes tous d'accord. Mais il n'empêche que ce qui plaît au public n'est pas toujours excellent. Il plaît par exemple aux
 160 enfants de grignoter des friandises toute la journée, et ils n'ont plus d'appétit aux repas. Les mères vigilantes veillent à ce que ces caprices, qui se transforment rapidement en habitudes et manies, ne deviennent pas de l'abus.

Je m'aperçois que c'est une causerie à bâtons rompus. Mais
 165 ce sujet est très vaste et, comme je le remarquais précédemment, porte à des va-et-vient, à des allers et retours, à des repentirs, comme l'on s'exprimait à l'époque de Madame de Sévigné, et aussi à piétiner les plates-bandes du voisin. On me demande de traiter de la littérature, mais comme c'est la langue qui est la
 170 base même de toute littérature, il me faut naturellement en parler, au risque d'empiéter sur les prérogatives de mes collègues⁶.

En ce qui concerne la vente des livres, le directeur de la maison Flammarion à Montréal m'a déclaré que ni la radio ni la télévision ne l'affectent. Ceux qui ont pris l'habitude de lire
 175 conservent cette habitude. Ceux qui passent leurs moments de loisirs devant le petit écran de la télévision ne lisaient guère autrefois, et ne lisent pas davantage aujourd'hui, sauf des magazines et des hebdomadaires spécialisés. Chez Burton's⁷, à la section française, on partage la même opinion.

6. Le congrès de 1957, où Grandbois donnait cette causerie, comportait deux ateliers parallèles, l'un sur la langue et l'autre sur la littérature. Grandbois prononçait la dernière causerie du congrès dans ce deuxième atelier, pendant que, dans le premier, le surintendant de l'Instruction publique, Omer J. Désaulniers, parlait de l'enseignement du français.

7. La librairie Burton's, rue Sainte-Catherine, était la plus importante librairie du centre-ville de Montréal dans les années cinquante.

160 de [R manger A grignoter] des 160 journée, [A ils] n'ont 161 vigilantes [R doivent surveiller cette manie A veillent] à 162 qui [R durent] se 162 habitudes [A et manies,] ne 164 rompus. [R Je m'en excuse.] Mais 166-168 porte à des [R allers et à des A va et vient, à des allers et] retours, [A à des repentirs, comme l'on s'exprimait à l'époque de madame de Sévigné] et à piétiner sur le jardin du voisin. M. l'abbé, dans une salle voisine, parle de la langue, de la radio et de la télévision, on me 169 qui [R forme] est 170 parler <fin du manuscrit.>

J'ai commencé par tenter d'indiquer les faiblesses et les manques, très normaux d'ailleurs, de la radio et de la télévision. Il faut tout de même admettre du point de vue immédiat que la littérature n'en profite guère. Mais il se peut cependant que la curiosité du public, aiguisée par tous les problèmes que présentent quotidiennement les postes de diffusion, s'intéresse davantage à la chose écrite qui est toujours à la portée de la main! C'est ainsi que les programmes de questionnaires peuvent inciter des gens à se procurer des dictionnaires, et des dictionnaires aux livres, il n'y a qu'un pas à franchir. Ces questionnaires, ces quizz, pataugent malheureusement trop souvent dans la niaiserie et la vulgarité. Le 8 juin, à 8.30 heures, l'on demande quel est le métier d'un monsieur que l'on nous présente à l'écran, et comme personne ne peut le deviner, on finit par dire qu'il fabrique des serre-queuees pour les vaches. Il me semble que s'il n'y a pas de sots métiers, il y en a par contre de très particuliers, de très rares, trop rares pour que des gens aussi intelligents et aussi cultivés que M. Roger Baulu par exemple, ou M. Bachand⁸, puissent raisonnablement les déceler. Cela tient de la devinette absurde, du jeu de cache-cache pour enfants. L'on pourrait, à mon avis, diriger ces questionnaires vers d'autres domaines, ceux des arts, des sciences ou des lettres, ce qui profiterait davantage au public. La radio — jusqu'à présent — nous a mieux servis. On y donne des concerts remarquables, dirigés par des musiciens de réputation universelle, on y peut entendre les chefs-d'œuvre de génies qui sont entrés tout droit dans l'immortalité des sons; il suffit de citer, parmi tant d'autres, les noms de Beethoven, de Bach, de Chopin, de Liszt, de Fauré, de Berlioz, de ce malheureux Gershwin, et aussi des essais fort heureux de nos compositeurs canadiens.

La radio favorise également des artistes dont le talent seul suffit à nous charmer sans que nous soyons distraits par de vagues décors en carton-pâte et par les jambes levées de petites danseuses, charmantes d'ailleurs, mais qui n'ajoutent rien à la valeur de l'artiste. Elle nous offre aussi des œuvres plus légères,

8. Roger Baulu a été un animateur très populaire à la radio et à la télévision (où il animait par exemple «La poule aux œufs d'or»). Mais nous n'avons pu trouver de renseignements sur «M. Bachand».

215 des opérettes sans fatigue, et la chansonnette française, laquelle, malgré certaines audaces, nous retient dans le cadre français.

Je suggérerais également que les dirigeants de la Société Radio-Canada soient plus généreux, et permettent à certains autres postes importants de radio qui ont donné des preuves de leur sérieux, et je le dis avec le sourire, de leur bonne conduite, l'installation de la télévision. Il y aurait là un stimulant, une compétition; la chasse ne serait plus gardée mais ouverte, ce serait la course en plein air, à laquelle le public, puisque c'est lui qui est concerné, attribuerait les notes du mauvais, du médiocre, du bon, de l'excellent et du supérieur. La situation de Radio-Canada concernant la télévision est assez étrange: c'est un peu comme le champion boxeur qui refuse de rencontrer le ou les prétendants au championnat. Si l'on y réfléchit quelque peu, c'est même assez cocasse. Je dois m'empresser de dire tout de suite que ces remarques ne tiennent pas de la rancune, de l'aigreur ou de l'envie. La Société Radio-Canada m'a traité d'une façon fort convenable, sauf en quelques circonstances, qui ont été rares, et où il s'agissait de certains fonctionnaires de la Société qui ne m'aimaient résolument pas. Ce sont des choses qui arrivent.

Comme vous le constatez, je vais, dans ce propos, de la radio à la télévision et de la télévision à la radio. C'est que, je le répète, ces deux médiums se croisent et s'entrecroisent, il est difficile de les séparer nettement, c'est un peu comme les frères siamois. Personnellement, je possède peu d'expérience à la télévision, j'y suis allé rarement et quand je l'ai fait, c'est qu'on m'y a presque forcé, pour des motifs, je suppose, strictement de métier. Il s'agissait de littérature, de poésie; on y tenait certaine discussion à propos de la poésie dite classique ou traditionnelle et de la poésie que l'on appelle moderne, par manque d'expression plus précise. Cette discussion n'a pas produit de grands feux, elle n'a fait éclater ni l'orage ni la foudre. Il y avait là un jeune poète, un poète vieillissant et moi, qui suis également un poète vieillissant. Si ma mémoire est fidèle, c'était, je crois, à l'émission intitulée «Prise de bec⁹». Le plus étrange, c'est que nous n'avons eu

9. Il s'agirait plutôt de l'émission «Rencontre», diffusée par CBFT (1957).

aucune discussion, que nous sommes tous tombés à peu près d'accord sur les données générales de la poésie, sauf certaines restrictions concernant la forme de cette même poésie, mais tout cela sans éclat, sans bris de verre, sans déclaration véhémentement, c'était en somme une prise de bec qui n'en était pas une! Il m'est arrivé aussi d'être questionné au sujet de ce que l'on appelait, par gentillesse sans doute, mon œuvre et sa poursuite. J'ouvre ici une petite parenthèse pour m'excuser de parler de moi. J'ai appris comme tout le monde, sur les bancs du Petit Séminaire de cette ville, que le « moi » est haïssable. Mais il m'est difficile de procéder autrement, puisque l'on me demande mes impressions personnelles qui ne valent que ce qu'elles valent, je n'ai ni l'illusion, ni le désir, ni l'ambition de détenir la Vérité, la Vérité avec un grand « V », ce qui serait d'ailleurs fort indécent, puisqu'elle sort, dit-on, toute nue de son puits.

Voici maintenant que nous arrivons à la dernière question : la radio et la télévision sont-elles une source d'enrichissement ou d'appauvrissement pour la littérature canadienne-française du point de vue de nos auteurs?

Ce domaine m'est plus familier, puisque, du moins en ce qui concerne la radio, je lui fournis des textes depuis près de vingt ans. Mais je vais d'abord vous donner l'opinion d'un poète, doublé d'un romancier, que vous connaissez tous, et qui jouit à juste titre de l'estime générale. Il s'agit de Robert Choquette. Je lui ai demandé ce qu'il en pensait.

Il m'a répondu sans ambages : « Il me faut gagner ma vie. La radio et la télévision me permettent de le faire. Comme on le sait, la littérature seule ne suffit pas à nourrir son homme. Certains de nos écrivains sont fonctionnaires, journalistes, médecins, professeurs, avocats, etc. Quant à moi, j'ai choisi ce métier, qui me plaît assurément. Mais, il est indéniable que je publie moins d'œuvres écrites, le temps me manque. Et combien d'autres dans mon cas ! »

Je lui ai demandé si je pouvais citer son nom en même temps que ses propos, et il a très volontiers consenti à ce que je le fasse. Si je parle de Robert Choquette, c'est que je sais que

c'est l'un des écrivains qui possède le plus d'expérience dans cette matière. Malgré un âge qui l'éloigne encore pour de nombreuses années de la pension de vieillesse, il est un vétéran de la radio, il a assisté aux tout premiers débuts de la télévision, et il y a remporté des succès fortement significatifs. En outre, il s'est donné la peine de mettre la main à la pâte, non seulement comme écrivain, mais comme réalisateur, directeur, metteur en scène, ensamblier, et le reste. Il connaît toutes les difficultés, les ruses, les ficelles de ce métier.

Je viens de vous rapporter l'opinion de Robert Choquette. La mienne est à peu près la même.

À une certaine époque, j'ai pu travailler pour la radio, et je m'en trouvais fort satisfait, pour des motifs qui tenaient d'exigences matérielles. Mais je négligeais de publier. Je possédais sans doute un diplôme d'avocat, mais je n'avais jamais exercé cette profession. Je possédais également une petite réputation littéraire, due en grande partie à Olivar Asselin¹⁰, qui avait décrété, dans un premier-Montréal, que j'étais un bon écrivain, et Olivar Asselin faisait le beau et le mauvais temps dans les cadres de la critique littéraire de la province de Québec aux environs des années 30.

À propos d'Asselin, permettez-moi de vous raconter cette petite anecdote: j'étais en Chine, plus précisément en Manchourie — le Manchukuo actuel¹¹ —, quand j'ai reçu une lettre d'Asselin, que je n'avais d'ailleurs jamais rencontré. Il me félicitait de mon livre, et me recommandait d'être prudent, car il avait appris, par les dépêches, que les trains de Manchourie étaient dynamités deux ou trois fois par semaine. Qui les faisait sauter, les Russes blancs, les Bolcheviks, les Japonais, les Chinois, des agents américains, anglais, allemands ou français? On ne l'a jamais su. À mon retour au Canada, comme je passais quelques jours à Québec, dans ma famille, il me téléphone de Montréal

10. On connaît deux textes d'Asselin sur Grandbois, mais celui-ci fait sans doute allusion au premier: «La vie littéraire: *Né à Québec...* d'Alain Grandbois», *le Canada*, 8 janvier 1934, p. 2.

11. La Manchourie ne s'est appelée Manchukuo que durant l'occupation japonaise, laquelle s'est terminée en 1945.

me demandant d'aller le voir. Ce que j'ai fait. Nous avons passé
toute une journée ensemble. Et nous nous sommes querellés
toute la journée. Il possédait un caractère plutôt vif, et moi aussi,
de sorte que nous nous sommes séparés parfaitement brouillés.
Beaucoup plus tard, j'ai reçu une lettre de lui, avec six mois de
retard, car je me trouvais dans le centre africain, et le courrier
n'était pas livré par avion à cette époque. Mais par ce même
courrier, j'apprenais également sa mort, de sorte que je n'ai
jamais pu lui prouver ma reconnaissance¹². Si je vous parle ici
d'Olivar Asselin, c'est que j'ai conservé pour lui beaucoup de
gratitude, et aussi parce qu'il a toujours témoigné d'un grand
souci de la correction de la langue française et, par là même,
qu'il a été un des pionniers de cette refrancisation qui reprend
un essor nouveau grâce aux efforts, aux travaux et au dévouement
de M. Paul Gouin¹³, et à la générosité du gouvernement
de la Province.

Je m'aperçois que j'ai surtout parlé ici de la radio de l'État.
Il y a aussi d'autres postes — uniquement de radio — qui
exercent une grande influence, je ne peux les nommer tous, le
temps m'est limité, je me contenterai de citer les principaux,
C.K.A.C., du journal *La Presse* et C.K.V.L., de Verdun. Ce sont
des postes qui doivent se suffire à eux-mêmes, sans octrois gou-
vernementaux et, par conséquent, qui se trouvent forcés de don-
ner plus d'importance et plus de temps à la publicité
commerciale. Ils s'arrangent cependant pour avoir d'excellents
commentateurs, et, pour n'en nommer que quelques-uns, sans
tenir compte des obédiences politiques, M. Jean-Louis Gagnon
et le charmant poète Pallascio-Morin, surnommé Palasse par ses
amis, lesquels sont nombreux.

Ma conclusion sera rapide. Il peut sortir de la radio et de la
télévision le meilleur et le pire. C'est comme la langue d'Ésope.
Mais pour terminer sur un ton d'optimisme, le futur de la radio
et de la télévision semble être encourageant, puisqu'il lui serait
difficile — surtout pour la télévision — d'être plus déconcertant
que dans le passé ou dans le présent.

12. Asselin est mort en 1937. Grandbois aurait appris sa mort à l'automne, alors qu'il remontait le fleuve Niger.

13. Paul Gouin, président du Conseil de la vie française, était président du comité organisateur du congrès de la Refrancisation de 1957.

10. «Depuis la naissance...¹»

Depuis la naissance de la conscience, la poésie poursuit tout le long de ce fil d'Ariane secret et puissant l'étrange aventure de l'homme et crie son appel aux dieux. Elle ne s'embarasse ni de la défaite ni du triomphe. On pourrait la comparer à l'amour, qui noue et dénoue sans cesse ses nœuds redoutables; elle se montre cependant autrement plus puissante que l'amour, puisqu'elle est éternelle. La forme que les poètes peuvent lui donner importe peu. Qu'elle soit maladroite ou géniale n'importe pas davantage. De Lucrèce à Jean Cocteau, en passant par le Grand Livre — d'une véhémence telle, et si éblouissante, qu'il en devient insoutenable² — et plus près de nous, chez nous, d'Octave Crémazie aux poètes de la jeune génération, elle continue de vivre comme ce feu sacré aux doigts blancs des vestales. Elle est innombrable comme la mer, et ses argonautes sont légions. Les pêcheurs d'avant l'aube, chaque jour, y jettent leurs filets, et ne l'épuisent jamais.

1. Dactylographie d'une page, copie carbone noire, (BNQM 204/1/39); texte publié dans *Liberté* 60, mai-août 1960, p. 146, imprimé entièrement en capitales, sur pleine page et signé Alain Grandbois.

2. Grandbois revient sur l'importance de la Bible dans sa réponse à un questionnaire du *Devoir* publié un mois plus tôt: «Je relis sans cesse la Bible, qui a toujours été et demeure pour moi le livre secret, magique, chargé d'une poésie inépuisable, et qui ne cesse de m'émerveiller» (*le Devoir*, 16 avril 1960, p. 9).

11. Introduction aux *Lettres de la religieuse portugaise*

Elle était lasse et maigre avec de grands yeux ardents et les doigts croisés sur la chair d'une poitrine lamentablement creuse que n'auraient point désirée les matelots d'Estrémadure qui préfèrent généralement des fruits plus généreux et plus à la portée des caresses promptes et vite oubliées. Il y avait le drap blanc, l'angoisse des prunelles, et cette confrontation dernière qui ne concerne qu'elle et Dieu. Elle a détendu, pour une fois encore, son jeune corps à la substance si tendre et si délicate, elle a renversé son pauvre visage diminué sur l'oreiller puis elle est morte. 5 10

Elle est morte d'amour.

Un lieutenant, fils de nobliaux, frais de visage, poitevin, et doué par surcroît, paraît-il, d'une tournure assez avantageuse,

TEXTE DE BASE: «Introduction aux "lettres de la religieuse portugaise"», *Liberté*, n° 51, mai-juin 1967, p. 6-11.

VARIANTES: Dactylographie de 11 f. (21,6 x 27,9 cm) numérotés I au centre de la marge supérieure et de 2 à 11 à droite de la marge supérieure des feuillets suivants. À gauche de la marge supérieure du premier feuillet, Grandbois a écrit à la main «Petite introduction aux Lettres de la Religieuse portugaise» (BNQM 204/4/5). Cette dactylographie a été faite pour la diffusion à Radio-Canada, le 17 février 1967, dans la série «Documents», «à l'occasion du tricentenaire de la première publication des Lettres». Soulignons toutefois que cette première édition remonte à 1669. Il se peut que Grandbois ait plutôt formé ce projet à la suite de l'édition parue chez Colin en 1959. Jean-Guy Pilon, qui lui a proposé de publier ce texte dans *Liberté*, en a appris l'existence par Grandbois, qui lui aurait parlé de ce texte écrit «quelques années auparavant» — probablement en 1959 ou 1960.

15 avait été, grâce aux fantaisies d'une politique très roi-mon-
cousin, chargé d'une mission militaire en Portugal. Il est relati-
vement facile d'imaginer ce coquebin caracolant, par les rues
mal pavées de Lisbonne, sur un bel hongre au poil soyeux, suivi
20 du fidèle écuyer qui ensanglante sournoisement, à coups de
mauvais éperons, les flancs de sa mule. Nous pouvons croire
aussi sans trop de crainte de nous tromper que l'officier bombe
sans trop de pudeur un torse abondamment chamarré de déco-
rations illusoires.

Il fréquente l'illustre maison des Bragance, connaît des
25 princes fantastiques et désabusés, se flatte de souper avec les
descendants, légitimes ou non, des Vicente, des Mora, des
Montemor, des Cortereal. On le traite cependant de façon assez
cavalière.

Il n'apporte pas dans ses fontes trente quartiers de noblesse,
30 de lourds sacs d'or, ou plus simplement un génie aiguisé par les
exigences du siècle. Il tente de séduire quelques femmes désar-
gentées, belles filles aux sourcils plus noirs que l'enfer, qui le
renvoient vite à son auberge. Bref, il n'obtient pas les succès
qu'il espérait tirer de sa charge. Il s'ennuie.

35 Ses devoirs l'obligent de se rendre à Bêjâ, dans la province
d'Alemtéjo. Bêjâ, petite ville roussie par le soleil et ceinte de
magnifiques bois d'oliviers, s'enorgueillit d'une vaste et sombre
cathédrale, d'une forteresse élevée par le roi Denis, et de belles
ruines datant de l'occupation romaine. Le comte de Saint-Léger
40 (car il s'est nommé ainsi) erre à cheval par les rues de la ville,
songe avec mélancolie qu'à Lisbonne il regrettait Paris, et qu'il
regrette Lisbonne à Bêjâ.

Un jour, à la promenade, il aperçoit un couvent de vieux
marbre veiné de mauve dont la façade imposante se gonfle de
45 balcons grillagés. Il arrête sa monture. À l'un de ces balcons,
derrière les barreaux ouvragés, le plus pur, le plus adorable
visage qui soit. Il lui sourit. Il possède de jolies moustaches
blondes, dans ce pays où les hommes jouent surtout du bel œil
sombre très cerné. Elle lui sourit. Et alors le drame se noue avec

40 il [R se nomme A s'est nommé] ainsi

la rapidité de la foudre. Car lui souriant, elle l'aime déjà. Elle l'aime pour la vie. 50

L'officier repasse chaque jour devant le couvent et chaque jour il revoit Marianna. Elle peut avoir quinze ans, seize ans. Ses compagnes la taquent. Elles sont fraîches, joyeuses, rieuses et folles, entretiennent d'innocentes amitiés particulières et dans l'ombre des longs couloirs s'embrassent parfois en rougissant, elles songent toutes à ce mystérieux fiancé que leur famille leur destine et dont elles parlent avec des chuchotements interminables, et chacune d'elles cultive une passion secrète et rigoureusement mystique pour l'Abbesse au beau visage grave et noble. Elles vivent dans l'attente émerveillée de la vie. Mais déjà Marianna se sent séparée d'elles. Elle commence de construire son univers à petits battements de cœur. 55 60

Saint-Léger rôde autour du couvent, trouve une camériste cupide, achète sa complicité, et par une nuit odorante et trop gorgée d'étoiles pénètre dans la cellule de Marianna, voit la vierge endormie, se penche sur elle, se mêle durement à son rêve. Les premières blancheurs de l'aube, après les premiers serments, d'autres aubes, d'autres départs. Puis une fuite dernière, cachée, sans lendemains. 65 70

Elle attend, elle croit, elle espère, elle tremble, elle tremble pour lui, le doute ne peut encore l'effleurer, elle imagine l'accident, les arrêts, un duel, le secret ébruité, la vengeance soudaine de ses frères, elle passe des nuits martelées de remords et pourtant, chaque jour, à l'heure de la promenade habituelle, les doigts de ses deux petits poings blancs se crispent davantage aux fers des barreaux. Il lui écrit enfin, il est vivant, il lui mande qu'il a dû s'embarquer pour la France afin d'aller porter secours à son Roi. (Elle lui écrira plus tard: «Vous étiez obligé d'aller servir votre Roy; si tout ce qu'on dit de lui est vrai, il n'a aucun besoin de votre secours, et il vous auroit excusé¹.») 75 80

1. *Lettres de la religieuse portugaise*, présentation de Marcel Jouhandeau, Paris, Armand Colin, 1959, p. 192. Nous donnons la référence à cette édition, que Grandbois a pu utiliser en lui restituant une graphie ancienne se rapprochant, sans être absolument fidèle, du manuscrit conservé à Toulouse. On trouve au fonds Grandbois (204/8/1) une édition populaire non datée, sous le titre *Mes lettres d'amour* de Marianna Alcaforado, mais le texte de cette version, en français moderne, ne correspond pas à celui des citations données par Grandbois.

Et tout est fini. Sauf pour Marianna, qui commence seulement de gravir son calvaire.

85 Elle le gravit d'abord, et sans le savoir, parce qu'elle possède en lui une foi inaltérable. Car il y a eu ces grandes promesses éternelles, ce front obstiné qui froissait son épaule, et cet étonnant silence qui suivait le rythme d'une exaltation suprême, et ses larmes à elle d'aveugle éblouissement et l'extraordinaire aventure de sa chair neuve soudain surprise, dévastée, livrée. Il y
90 a eu surtout la certitude inébranlable de la rémission prochaine du péché, devant Dieu et devant les hommes, par la promesse formelle du Lien.

Elle lui écrit, et ses lettres créent et crient le poème le plus bouleversant qu'il soit donné de lire: le poème de l'amour
95 perdu.

Cependant l'anecdote continue. Trop. Mais il nous faut la suivre pour crever cet abcès. Saint-Léger se promène maintenant dans les rues de Paris, flanqué de deux jeunes esclaves qu'il a ramenés, dans ses bagages, du Portugal. Il erre de salon en
100 salon. Il tend le gras de jambe, fait la roue, baise des mains aux doigts très bagués mais plus flétris encore, réussit d'avoir son entrée dans l'antichambre de certains boudoirs extrêmement parfumés où il tente d'intriguer auprès de quelques grandes courtisanes protégées par des princes de sang, tente d'atteindre
105 Versailles, échoue, car s'il n'a pas de génie, il n'a même point de talents, et les fils de famille sont nombreux qui sont doués d'une fine moustache blonde et d'une ambition extrêmement vorace.

Et soudain la lettre. La première lettre. D'amour miraculeux. Il n'y comprend rien. Il est étonné, saisi. Il avait oublié
110 cette nonnette portugaise. À tout hasard il fait lire, par une de ses belles amies, ces pauvres lignes que la plus belle fièvre habite. On traduit tout de suite la lettre, on la recopie, elle passe de mains en mains, les beaux esprits la discutent, s'en emparent, s'en passionnent. D'autres lettres suivent, qui ont plus de succès encore. Le mal s'aggrave, devient mortel. Et Monsieur de Saint-Léger, pour avoir inspiré de tels accents, est reçu, fêté, choyé,
115

devient le lion du jour. Nous n'avons pas à juger ce petit personnage de cœur sec et de peu d'esprit qui s'est servi d'une âme déchirée comme d'un tremplin pour atteindre le but que la faiblesse de ses moyens lui interdisait. Il est ignoble, il a dû mourir au fond de quelque château provincial, chauve et podagre, les bras écartés d'épouvante, mal entouré d'une domesticité gouailleuse, et son mince squelette, qui n'intéresse personne, achève de se disjoindre sous quelque pierre moussue marquée d'anonymat. 120 125

Et ce sont les lettres de Marianna Alcaforado, qui sont la plainte et le désir et l'espoir et le désespoir mêmes de l'amour. On ne peut pas s'y tromper. Il ne faut pas lire entre les lignes, mais lire seulement ces mots qui se tiennent debout comme des témoins implacables et peut-être trop véhéments pour des êtres touchés de pusillanimité. Elle écrit d'abord: « *Après ces accidents, j'ay eu beaucoup de différentes indispositions: mais, puis-je jamais estre sans maux, tant que je ne vous verray pas? Je les supporte cependant sans murmurer, puisqu'ils viennent de vous. Quoy? Est-ce là la récompense que vous me donnez pour vous avoir si tendrement aimé? Mais il n'importe, je suis résolue à vous adorer toute ma vie et à ne voir jamais personne, et je vous assure que vous ferez bien de n'aimer personne. — Pourriez-vous estre content d'une Passion moins ardente que la mienne? Vous trouverez, peut-estre, plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'estois assez belle) mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et tout le reste n'est rien².* » 130 135 140

Elle écrit encore:

Il me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentiments de mon cœur, de tascher de vous les faire connoistre en vous les écrivant³.

Et elle ajoute tout de suite:

M'avez-vous pour toujours abandonnée?⁴

2. *Ibid.*, p. 187. Le dernier passage, en romain, souligné par Grandbois.

3. *Ibid.*, p. 205.

4. *Ibid.*, p. 209.

Mais elle a peine à croire ce qu'elle vient d'écrire, elle
 l'exprime pour conjurer le sort comme, dans la solitude d'une
 forêt, ces personnes effrayées qui chantent pour repousser les
 150 fantômes imaginaires de la peur. Cependant le doute a surgi,
 qui brouille déjà le cristal de la source. Elle commence de par-
 courir le cercle fatidique de l'amour. Le poison déjà la ronge,
 qui n'attaque pas le sentiment effrayant qu'elle porte en elle, et
 dont elle a fait sa vie même, mais son objet, ce visage, ces traits
 155 qui représentent pour elle toute la beauté profonde du monde.
 Cependant le doute chez elle est devenu le plus fort, le grand
 capitaine, elle ne résiste plus, elle s'abandonne, elle se reprend,
 elle résiste, elle vit des jours mêlés de révolte et bientôt de rési-
 gnation, d'où les disciplines essentielles. Elle tente de chasser
 160 son image, de la noyer dans la continuité monotone de la fuite
 des jours, dans le sombre brouillard des cauchemars nocturnes,
 mais cet effort douloureux et vigilant et trop tendu vers ce but
 unique, par leur puissance et par la force même de sa volonté,
 rassemblent⁵ au contraire les contours flous de l'image, la dessi-
 165 nent plus nettement encore et finissent enfin, ainsi que le burin
 creuse le cuivre, par la fixer dans la mémoire définitive de son
 cœur. Elle accepte de ne plus combattre de front. Elle accepte
 de nourrir de sa propre chair ce fantôme toujours trop redouta-
 blement présent, qui la détruit comme un mal nécessaire et
 170 mortel. Elle s'efforce au mépris qu'elle atteint pour s'en dépren-
 dre aussitôt. Elle consent peut-être, pour étouffer son propre
 tourment, à cette mort qui est la négation de son exaltation.
 L'être résigné se meut au cœur du mensonge, d'avoir voulu
 repousser en surface ce qui vit éternellement au fond des pro-
 175 fondeurs. Elle brûle d'un feu violent qui ne pourra s'éteindre
 qu'avec elle. Elle le sent, elle ne le sait pas encore, elle va
 l'apprendre pour la justification vengeresse du péché de l'autre.
 Et son sourire pitoyable franchit maintenant la frontière des
 horizons connus.

5. La correction grammaticale exigerait ici un singulier, le sujet étant « cet effort »; le pluriel semble découler de « leur puissance » qui précède immédiatement le verbe.

147 Mais elle [R à A *a peine à*] croire 154 mais [R *l'objet*] son objet, [R *cette*] ce visage, [R *orné*] ces traits 164 contours *flous* <souligné> de l'image
 175 Elle [R *souffre* A *brûle*] d'un feu

Elle écrit plus tard:

180

*Je vis, infidelle que je suis, et je fais autant de choses pour conserver ma vie, que pour la perdre. Ah! j'en meurs de honte: mon désespoir n'est donc que dans mes Lettres? Si je vous aimais autant que je vous l'ay dit mille fois, ne serois-je pas morte, il y a longtemps?*⁶

Elle se meurt. Les scrupules qu'elle a d'employer, pour le combat avec l'ange de sa conscience, ces armes étincelantes et fatales, elle les conservera aussi fermes, aussi clairs que son extraordinaire intégrité. Elle ne désavouera jamais la flamme de ce buisson ardent qui s'élève, grandit, se déploie démesurément dans de grandes lueurs fulgurantes et s'épuise en la consumant enfin. Elle aura la force encore d'écrire ces mots admirables:

185

190

*Adieu, aymez-moy toujours; et faites-moy souffrir encore plus de maux*⁷.

Nous savons aussi que Dieu sait reconnaître ses fidèles.

6. *Ibid.*, p. 202.

7. *Ibid.*, p. 188.

Page laissée blanche

III

PROPOS SUR L'HOMME

Le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec contient quatorze projets ou ébauches de textes pour le théâtre. Le plus long (48 feuillets) s'intitule «L'histoire des Français en Amérique; dialogues»: cette action est située à Ville-Marie en 1651; on y retrouve, autour de Maisonneuve, Lambert Closse, Jeanne Mance et un chef huron, de même qu'un jésuite qui rapporte le martyre de Brébeuf et de Lalemant. Un autre manuscrit, de vingt et un feuillets et intitulé «Bigot», propose un dialogue entre l'intendant et un évêque, sur l'évangélisation des Indiens. Les autres esquisses ne proposent parfois qu'une liste de personnages et montrent que Grandbois envisageait plutôt des drames sentimentaux plus ou moins légers. «Théâtre» (2 feuillets) présente un bourgeois demandant à la bonne si madame est rentrée. «Scénario» (1 feuillet) semble reprendre le thème de Roméo et Juliette: «Petite ville près de Montréal. Petit commis. Amoureux de la fille d'un avocat. Sans avenir. On l'empêche de le voir.» «Jolie» (2 feuillets) semble présenter le projet d'un drame bourgeois: «Le père banquier. Petite fortune... La mère bourgeoise et pieuse. Le frère, Antoine, léger, héros, instable...»

Ces esquisses et ébauches montrent que Grandbois s'intéressait au théâtre et que le poète et nouvelliste aurait également souhaité devenir dramaturge. On peut supposer que cet intérêt lui est venu de son expérience de la radio, où la plupart de ses textes ont été lus entre 1948 et 1951. Il se liera d'amitié avec Jean-Louis Roux, qui fonde avec Jean Gascon le Théâtre du Nouveau Monde l'année même où il lit Visages du monde à la radio et qui aurait suggéré à Grandbois d'écrire une pièce pour le TNM.

Bien qu'aucun de ces fragments concernant le théâtre ne soit daté, on peut supposer qu'ils sont tous à peu près contemporains de la série «Visages du monde». Ce ne serait donc pas par hasard que, dans la série de six textes consacrés à Cape Cod et à Provincetown entre le 7 janvier et le 18 février 1952, Grandbois s'intéresse particulièrement à la vie théâtrale, soulignant l'excellence des théâtres d'été de Hyannis et de Dennis (où les plus grands auteurs auraient été joués par les plus grandes vedettes) et l'importance du théâtre de Provincetown où «l'illustre dramaturge» Eugene O'Neill «a fait jouer les premières pièces de son répertoire, qui plus tard devaient être connues dans le monde entier». Or, les séjours qu'il décrit datent des deux étés précédents (1950 et 1951), alors que ses autres textes, qui renvoient généralement à ses voyages d'avant-guerre, ne traitent jamais du théâtre dans les villes ou régions visitées.

L'examen des fragments contenus dans le fonds BNQM démontre, toutefois, que Grandbois n'avait guère le sens du dialogue dramatique. Seuls les deux textes «dramatiques» que nous publions ici ont une forme achevée et sont publiables et, dans les deux cas, il s'agit de monologues poétiques.

Ces monologues révèlent une même préoccupation profonde: le sort de l'homme dans la société contemporaine. Aussi avons-nous décidé de présenter ces deux textes dans une section intitulée simplement «Propos sur l'homme», en y ajoutant deux textes qui n'ont pas été conçus comme œuvres dramatiques, mais qui expriment les mêmes interrogations, angoisses ou inquiétudes sur une humanité déchirée par les guerres et toujours aux prises, pense Grandbois, avec ces vieux démons que sont la cupidité, l'hypocrisie bourgeoise ou la violence. D'autres textes, que nous n'avons pas retenus et qui sont sans doute contemporains de ceux-ci, révèlent encore un écrivain qui, ayant franchi le cap de la cinquantaine, porte un regard désabusé sur son siècle. Telle une «Esquisse de la sottise», peut-être conçue comme le second volet d'un diptyque ouvert par l'«Éloge du pessimisme». Un autre texte, intitulé «Pour quelques femmes que j'ai cru aimer», propose une série d'aphorismes sur l'amour qui traduisent une perspective rien moins que romantique. Grandbois semble alors prendre modèle sur La Bruyère, qu'il nomme d'ailleurs dans un fragment sur le pessimisme. Mais ce grand désenchantement est lié, pour lui, à la tragédie qui a plongé le monde, et particulièrement la France, dans un chaos qui lui fait craindre «le suicide même de l'humanité»,

selon les termes de son héros de vingt ans du premier texte: la guerre qui, lit-on dans l'«Éloge du pessimisme», engloberait les dix plaies d'Égypte. C'est pourquoi nous complétons cette section par un texte de circonstance, écrit pour demander aux Canadiens de venir en aide aux Français éprouvés par la guerre. «N'attendons pas que ses veines se vident» peut certes être lu, un demi-siècle après cet appel d'un écrivain préoccupé par «l'homme plus que [par] la nation», comme un plaidoyer pour un retour aux valeurs les plus fondamentales qui, seules, peuvent assurer l'avenir de l'humanité.

1. J'ai vingt ans¹

DÉCOR (L'action se passe vers la fin de la nuit. La moitié de la scène, à gauche, est faiblement éclairée. À l'extrême gauche, un lit d'étudiant, genre divan. Au chevet du divan, quelques tablettes où il y a des livres. Une fenêtre, au fond. Un fauteuil, une petite table ronde, où il y a des revues et encore quelques livres. Devant la fenêtre, une table de travail. Tout cela, très propre, très net.

Un jeune homme est assis à cette table, le dos à la fenêtre, et face au public. Quand le rideau se lève, on entend la fin d'une musique sombre. Des feuillets sont éparés sur la table. Le jeune homme se lève, tenant un des feuillets, qu'il lit lentement.)

1. Ce texte a été interprété par le comédien Robert Gadouas à la salle des Compagnons de Saint-Laurent, à Montréal, au printemps 1949. Publié pour la première fois, avec une présentation par Jean Cléo Godin intitulée «Alain Grandbois et le théâtre», dans *Histoire du théâtre au Canada*, vol. 7, n° 3, automne 1986, p. 152-160.

VARIANTES : I: fragment de 1 f. de très petit format numéroté I au centre de la marge supérieure, ce qui semble montrer qu'il s'agit du premier d'une série de feuillets vraisemblablement perdus, mais correspondant aux dernières phrases du feuillet 6 du texte de base (BNQM 204/2/21); II (texte de base): dactylographie de 9 f. paginés I à droite de la marge supérieure et 2-9 au centre de la marge supérieure. Titre au centre de la marge supérieure du f. I: J'AI VINGT ANS (BNQM 204/3/18). Ont été intégrées au texte, entre parenthèses, des indications scéniques ajoutées au crayon, de la main de Grandbois. Nous avons tâché de respecter la disposition typographique suggérée par des barres obliques, également ajoutées au crayon, et nous avons considéré comme un soulignement les traits au crayon sous certains passages.

10 II Des feuillets [R s A ts] sont éparés [R es] sur

Et les grandes caravanes de la nuit
 Envahissant notre conscience dévastée
 Parmi l'effroyable cœur du monde
 Parmi les mille pièges des noires solitudes sacrilèges 15
 Dénudant davantage encore
 Les longs déserts livides des planètes éteintes
 Ô nuit dévastatrice Ô temps solennels
 Ô nuit trop lente Ô trop sûre gravitation vers la mort...

(Il s'arrête de lire, froisse le feuillet qu'il jette sur la table, fait trois 20
 ou quatre pas en se couvrant le visage de ses mains, puis se met à
 parler, d'abord très lentement.)

Ah... La nuit... Toujours la nuit... La nuit et ses ténèbres... La
 nuit qui nous concerne, qui nous pénètre, qui nous ronge 25
 jusqu'aux os... qui nous roule comme la mer roule ses noyés
 dans ses monstrueuses profondeurs... On s'enfonce, de plus en
 plus, avec un poids de plus en plus lourd sur la poitrine, poings
 et pieds liés, avec un poids de plus en plus lourd dans la poi-
 trine. On veut crier, on veut appeler, on veut sortir de ce cauche-
 mar infernal, on se sent impuissant, paralysé, on est comme un 30
 mort qui se débattrait pour retrouver, pour rejoindre la vie...

(Le jeune homme fait quelques pas, et reprend, avec une anima-
 tion croissante.)

Et pourtant, pourtant, j'ai vingt ans... On dit que c'est mer- 35
 veilleux d'avoir vingt ans.

(À partir de ce point, un ton ironique.)

On le répète dans tous les livres. C'est le printemps, le soleil, les
 fleurs, la musique, l'amour, l'avenir... L'avenir commence à vingt
 ans... Oui, vous avez toute la vie devant vous, avec ses innom-
 brables possibilités, ses richesses, ses bonheurs, sa splendeur... 40

13 II conscience [R dirigée A dévastée] / Parmi 15 II sacrilèges /
 Dénud[R ait A ant] davantage 17 II Les [R grands A longs] déserts 17
 II éteintes / [R Oh, oh A O] nuit dévastatrice [R des A O] temps solennels / [R
 Oh, oh A O] nuit [A trop] lente [R et A O] trop sûre 20 II froisse [R
 rageusement <?>] le feuillet qu'il [R lance sous A jette sur] la table
 30 II comme un [R <mot illisible> A mort] qui

Vingt ans, mais c'est le tremplin pour bondir vers les étoiles !

(Ici, ton anxieux, interrogatif.)

Mais... Mais quelles étoiles ?

(Deux ou trois secondes de silence. Ton plus naturel, dégagé.)

45 L'autre jour, un vieil ami de ma famille m'a rencontré. Il m'a tapé sur l'épaule, m'a dit :

— Heureux gaillard, tu as vingt ans ! quelle chance, quelle veine inouïe. Je donnerais tout ce que je possède pour avoir tes vingt ans !

50 (Même ton.)

Il était là, le chauffeur ouvrant la portière de sa voiture, il était là, me donnant de petites tapes sur l'épaule, le teint rose, l'œil réjoui, le ventre confortable, le ton de la voix intelligent et protecteur. Il a continué :

55 — Ah, mon garçon, tu ne connais pas ta chance ! Jeunesse, jeunesse ! Et puis, les petites femmes hein, comme tu dois t'en donner jusque-là ! Sacré veinard, va ! Petit farceur. Et bien le bonjour, je suis pressé... Tu sais, les affaires... Oui, je travaille, je ne fais pas de poésie... Moi, je n'ai plus vingt ans... Et la vie nous apprend bougrement à être sérieux... Bonjour.

60

Le chauffeur tenait toujours la portière ouverte, l'ami de ma famille s'engouffra dans sa voiture, le gant de porc à la main. Le chauffeur retrouva son volant ; je sentais qu'il méprisait le patron parce que celui-ci avait daigné consacrer une minute de son très précieux temps à un aussi chétif individu que moi. Car

65 aujourd'hui, les valets sont [aussi] arrogants que les maîtres.

(Ton méprisant.)

59 II poésie... [R *Je A Moi, je*] n'ai 66 II valets [R *exagèrent l'arrogance des A sont arrogants que les*] maîtres <Nous ajoutons *aussi* nécessaire au sens.>

Ce maître, cet influent ami de ma famille, j'aurais dû le gifler dès son «heureux gaillard». J'étais interdit. Je n'y ai pas pensé. Je n'ai pu lui répondre un mot. Je suis un peu lent, il me faut toujours un peu de temps pour saisir, pour comprendre. J'ai l'esprit de l'escalier. 70

(Revient au ton songeur, naturel.)

Je songe toujours à une foule de choses, de sorte que je ne suis jamais prêt, au moment même où il faudrait que je le fusse, quand un événement soudain, ou une rencontre imprévue, me surprennent. Peut-être ne suis-je pas très intelligent. Dans le sens que l'on accorde maintenant à ce mot. En latin, *intelligere*, cela veut dire comprendre. Je comprends de cette façon-là, mais pas à la façon d'aujourd'hui, qui tient tout des apparences en escamotant l'essentiel. 75 80

(Revient au ton de mépris.)

Mais ce que je sais, c'est que j'aurais dû gifler l'ami de ma famille. Il a accompli sa vie. La vie qu'il souhaitait d'avoir. Médiocre, égoïste, profiteuse et dorée. Il a passé parmi deux guerres qui ont bouleversé le monde entier comme si rien n'avait été bouleversé. 85

Sa conception de l'existence se limitait à trois bons repas par jour, à un voyage l'hiver, en Floride, au dévouement d'une femme craintive et fidèle, dont il récompensait la fidélité par de petites aventures surnoises et tarifées, au compte en banque s'arrondissant chaque année, malgré les taxes, contre lesquelles il pestait, pour la forme seulement, car il savait, comme on dit, très bien s'arranger. Il a profité de tous les privilèges, sauf du privilège de risquer sa peau, de donner son sang. Les guerres l'ont enrichi. Sa seule inquiétude se bornait au cours de la Bourse. Il jouait sur le blé, le bois, le caoutchouc, le chemin de fer, la mine d'argent, d'or, d'amiante, de cuivre, il jouait sur l'immeuble, les laiteries, la briqueterie, la radio, les automobiles, le cinéma. 90 95 100

72 II l'esprit [R en A de l']escalier 99 II la briquerie <Nous corrigeons selon l'usage.>, la

Mais il jouait surtout sur l'acier. Car l'acier ne trompait jamais, il y avait encore des guerres, même entre les deux grandes guerres. Il y en a toujours. Il y en aura jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'hommes pour les faire. Jusqu'à la fin de la prochaine. Le sang des autres, cela ne l'intéressait pas, à moins que cela n'aidât ses affaires. Les autres et leur sang, ni vu, ni connu. Il est devenu doucement millionnaire avec son nom haï, mais respecté par les troupiers, car on l'avait nommé maréchal ou général, ou amiral honoraire de quelque chose, pour services rendus à la patrie. Il est devenu millionnaire et décoré.

Je ne l'ai pas giflé. Peut-être n'en ai-je pas eu le courage! Je remarquais tout à l'heure que je n'avais que l'esprit de l'escalier.

(Ton songeur.)

Je m'examine. Je réfléchis. Mon esprit de l'escalier tient peut-être à une défaillance, à un manque de courage. Cette abstention, dont je tiens à m'absoudre si facilement, cache peut-être le visage d'une lâcheté méprisable, de la faiblesse suprême. Peut-être suis-je au-dessus de cet être que je vomis, qui n'a pas offert son sang, qui a gagné des fortunes tout en prenant sa part de la gloire du vainqueur. Il n'a pas donné son sang, je n'ai pas donné le mien non plus. Sans doute, on ne m'a pas encore procuré l'occasion de ce bel avantage. Oh, je suis bien rassuré. Cela ne tardera pas. Ça viendra bientôt. Je comprends avec lenteur, c'est entendu, mais cela, je l'ai compris depuis longtemps, tout ce que je souhaite, c'est que l'on me donne le temps de préparer ma petite mort. Puisque l'on me refuse le temps de préparer ma petite vie. Mais j'aurais dû le gifler. Je manque certainement de caractère. Mais ce qui est plus grave, c'est que je m'en fous parfaitement.

(Musique sombre, en coulisse, à la fin de la période et au début de ce qui suit.)

Oh, je sais, j'ai vingt ans.

À ce moment même de mon âge, des millions d'êtres ont vingt ans.

Que font-ils de leurs vingt ans? Parmi ces millions de jeunes gens qui ont aujourd'hui vingt ans, ceux qui se sont donné la peine de réfléchir sont, comme moi, 135

(Ton plus appuyé, assez tragique.)

remplis d'une épouvantable angoisse. Nous sommes les noyés de la nuit. Nos aînés nous ont trahis. Nos aînés, et les pères et les grands-pères de nos proches aînés nous ont misérablement trahis. Ils ont été stupides, maladroits, faux. Le cœur plus dur que cet acier qu'ils avaient appris à tremper. Mais tout cela, avec du talent, des dons. 140

(Ton ironique.)

Ils ont inventé le ballon dirigeable, l'automobile, et l'avion, et la gomme à mâcher, et les réfrigérateurs, et l'antisepsie, et le divorce, et le jazz, et le cinéma, et le système Taylor, et la guerre des gaz, et la fausse paix, et les compromissions malhonnêtes, et la Société des Nations, et l'économie dirigée, et les cafétérias, et la bière en conserve, et la musique en conserve, et les vitamines en conserve, et les camps de concentration, 150

(Ton ironique, mais en plus sombre.)

et un choix fort varié des tortures de la chair, du nerf et du cerveau, celles de l'ombre ou du silence, celles du vol des secrets les plus sacrés par les stupéfiants, par le rayon lumineux dans la prune, par le jet d'eau glacée, ou par la brûlure du cigare sur la pointe du sein... 155

(Ton plus grave, et qui va en s'accroissant, avec une sorte de véhémence contenue.)

Nos aînés nous ont trahis. Ils ont trahi avec nous l'humanité tout entière. Non seulement ils ont agi comme si, après leur passage, 160

rien n'importerait plus, mais ils ont préparé, mais ils préparent avec la plus grande minutie le suicide même de l'humanité.

165 Ils ont vécu, ils ont dépassé les temps atroces qui ne laissaient à l'homme que deux alternatives, deux choix: l'état de fusilleur ou l'état de fusillé.

Il leur fallait cependant davantage. Il leur fallait reculer encore les frontières de l'horreur, il leur fallait ajouter encore au désespoir, à l'épouvante de la nuit. Ils se sont penchés sur les secrets premiers de l'origine des mondes, ils ont violé, en le dissociant, ce redoutable et mystérieux atome qui nourrit la cohésion de la matière; ils se sont servi de leurs découvertes pour créer le plus démoniaque engin de destruction qu'ait connu l'homme. Ils
175 s'en sont servi pour le suicide même de l'homme.

Pour leur propre suicide et pour l'assassinat rageur de ceux qui ont vingt ans.

Ils jouent avec leurs nouveaux jouets comme un enfant joue avec des allumettes au centre d'une poudrière. Le grand Pasteur
180 poursuivait ses recherches dans le but d'alléger le mal de l'homme, les savants de notre époque poursuivent des travaux qui tueront l'homme et même les derniers vestiges des traces de l'homme sur le globe terrestre.

(Musique toujours sombre. En sourdine. Quelques secondes à peine. Le jeune homme fait encore quelques pas. Puis revient, face
185 au public.)

Ah surtout, surtout nous qui avons vingt ans, ne nous traitez pas d'anarchistes, de terroristes... car vous vous tromperiez.

Nous n'avons jamais eu plus soif d'ordre et de paix.

171 II ont [R *volé* A *violé*], en 174 II engin de [R <mot illisible> A *destruction*] qu'ait 187 II Ah surtout [A *surtout, surtout*] nous

Nous ne désirons pas le triomphe. Ni les chars glorieux suivis d'esclaves enchaînés parmi les trompettes victorieuses des conquérants. Nous voulons simplement la paix. Le silence et la douceur et le refuge de la paix. Nous voulons que le mot honneur, dans toute sa signification, épouse l'homme plus que la nation; nous voulons que le mot honneur retrouve sa vérité originelle, qui n'est pas l'asservissement, quel qu'il soit, de l'esprit et de la liberté par la force et par la violence, mais qui est faite et nourrie de dignité et de belle fierté grave. 190 195

(Ton doux et énergique à la fois.)

Non, nous ne sommes pas anarchistes. Ni terroristes, ni fascistes, ni communistes. 200

Mais pouvons-nous nous empêcher d'être des révoltés? Et comment pourrions-nous ne pas l'être? Que nos aînés nous ont-ils laissé?

(Ton véhément.)

205

Ils nous ont enlevé jusqu'au plus mince espoir de poursuivre notre vie, de nous engager dans notre existence d'hommes. Nous n'avons qu'une certitude, nous ne mourrons pas après une très lente agonie.

(Ton d'abord nostalgique et qui reprend tout de suite sa véhémence.) 210

Pourtant, nous avons droit, nous aussi, à un peu de douceur, à ces doux enchantements, à quelques heures d'ivresse et de beauté.

190-193 I triomphe, *le char victorieux suivi* d'esclaves enchaînés: nous voulons II triomphe. [A *Ni*] les [R *jours victorieux* A *chars glorieux*] suivis d'esclaves enchaînés parmi [R *les grandes fanfares des concurrents* A *les trompettes victorieuses des conquérants.*] Nous voulons 193 I honneur *en* toute 195 I voulons que *l'honneur reprenne* <fin du fragment> 209 II une [A *très*] lente 212 II douceur, à [R *cet* A *ces doux*] *enchantement* [A *s*], à quelques

215 Ils nous ont enlevé jusqu'à cet espoir. Ils ont tout saboté. À leurs yeux, l'indulgence est devenue faiblesse, la générosité du cœur, noir aveuglement, le pardon chrétien, basse trahison.

220 Ceux parmi eux qui osent encore parler de foi, de confiance, de fraternité, ceux qui tendent timidement la frêle branche d'olivier, ils les injurient, ils les bafouent, ils en font des hors-la-loi, ils les clouent au pilori.

(Le ton devient plus violent.)

Ils ont empoisonné la fraîcheur, la pureté de toutes les sources.

225 Ils nous ont plongés dans un effrayant abîme de déroute et de confusion. Ils ont tout souillé, tout flétri, tout avili, tout perdu. Ils ont asservi ce qui faisait la grandeur, la noblesse de l'homme et l'art et la poésie et la littérature et la philosophie, et tous ces mouvements marqués de gratuité, ils les ont mis à la poursuite de la mort, de la vengeance, de la haine, du mensonge, de la
230 destruction définitive et totale.

(Ton plus élevé.)

Ils ont même tenté de nous voler Dieu !

(Revient au ton du mépris véhément.)

235 Ils n'ont pas réussi parce que leur orgueil démentiel de pygmée, crachant leurs blasphèmes de l'humble planète Terre, ne pouvait atteindre la grandeur de Celui qui dirige ces mille milliards d'astres, balançant leur extraordinaire rythme dans l'infini des espaces et des temps.

Ils ne nous ont pas volé Dieu, ils ne nous ont pas tué Dieu.

240 Mais ils ont réussi d'augmenter encore la distance qui nous séparait de Lui. Ils se sont faits si opaques, si pleins de densité char-

226 II l'homme et [R *rarement* A *l'art et*] la poésie 228 II marqués de
[R *gracieuseté* A *gratuité*], ils 239 II pas [A *tué* Dieu.] / Mais

nelle, ils ont été si lâchement arrogants, ils ont parodié ce rôle du plus bel archange, de l'archange maudit, avec une telle désinvolture, avec une telle habileté, qu'ils ont fini par nous obscurcir le visage même de Dieu.

245

Ils ont tenté de nous faire de Dieu Créateur, un Dieu de crépuscule, un Dieu de nuit, un Dieu de mort.

Et pourtant, Dieu nous avait donné notre vie humaine pour la souffrir ou pour nous en réjouir, pour la rendre misérable ou belle, pour gagner le malheur ou le bonheur. Il laissait à chacun de nous sa chance, son bénéfice, son destin. Dans l'ordre des lois naturelles qu'il avait fixées. Eux, ils ont tout dévasté, ils ont tout pourri. Ces nains misérables se sont dressés dans leur vanité comme des dieux minuscules devant l'immensité de Dieu.

250

(Musique en sourdine, mais très douce, très pure, musique d'aube de printemps, de soleil. Le jeune homme se dirige vers la fenêtre, tire les rideaux, ouvre la fenêtre. Du soleil pénètre dans la chambre. Il fait quelques pas, touche les feuillets épars sur sa table, revient devant le public, le visage étonné, un peu inquiet, puis, s'éclairant davantage à mesure qu'il parle. La musique, très douce, accompagne la suite de ses paroles.)

255

260

Hésitant, puis l'exaltation monte à mesure que le monologue se poursuit.)

Mais... mais je parlais de Dieu à travers les hommes. Mais il y a Dieu.

265

Mais il y a Dieu seul.

Mais il y a ce soleil. Mais il y a ce matin doré. *Il y a cette heure que les hommes ne peuvent me voler.*

(Il s'exalte peu à peu davantage, se transfigure, marche devant le public, revient à sa table, s'assied, se met à écrire tout en parlant.)

270

246 II faire [R du A de] Dieu 248 II humaine pour [R en A la] souffrir ou pour [R en jouir A nous en réjouir,] pour la rendre 269 II s'exalte peu à peu [A davantage,] se

Il y a cette minute même,
que Dieu me donne,
malgré les hommes... J'ai vingt ans... Personne ne peut me voler
ce matin neuf.

275 Dieu me le donne. Personne ne peut me voler mes vingt ans...
Personne ne peut me voler cette naissance du jour... Personne
ne peut plus rien contre moi. Il ne m'importe plus de mourir
aujourd'hui

ou demain.

280 C'est le soleil, la joie, l'amour, l'espoir qui renaissent en moi, qui
m'envahissent comme une marée bienheureuse.

Je m'abandonne à la merveilleuse dérive du bonheur... Dieu ne
trompe pas... *Seul, seul, Dieu ne trompe pas.* Pour cet instant
même, pour cette lumière soudaine qui est plus vivante que le
285 sang qui fait battre mon cœur, je souffrirais encore mille nuits
de désespoir, je consentirais d'être muré dans mille tombeaux
obscur et plombés...

(Un ton de bonheur un peu exalté. Un ton de 20 ans.)

Un matin neuf, un jour d'espoir, de soleil et de joie. Un jour
290 d'amour. Qu'il soit le dernier, qu'il soit le premier, cela
n'importe pas. Je veux aimer ce que Dieu m'a permis d'aimer. Je
veux goûter dans le soleil de ce jour la joie que Dieu a créée
pour l'homme, et que l'homme a repoussée dans sa vanité de
surhomme... Je vis enfin, je suis délivré des désespoirs de la nuit,
295 je salue la gloire du jour dans le soleil et dans l'amour. J'aime
comme si aujourd'hui devait précéder des demains éternels. J'ai
vingt ans...

(Le jeune homme se lève avec une feuille, vient devant le public et
lit, la musique continue toujours en sourdine.)

283 II Seul, [A *seul*] Dieu 284 II même, [A *pour*] cette lumière sou-
daine [A *qui*] est 286 II dans [R *ce* A *mille*] tombeau [A *x*] obscur [A *s*] et
plombé [A *s*]... // (Un 299 II sourdine.) <Le texte s'interrompt ici, mais il
semble qu'une partie en ait été perdue.>

2. Le rythme

1

Trouant d'un seul et prodigieux élan l'informe et monstrueux chaos originel où les ténèbres sont plus lourdes que les nuits les plus opaques le point fulgurant et premier jaillit des horizons perdus du cosmos et la lumière aussitôt s'étale dans une extraordinaire douceur et plénitude et l'on entend battre le cœur charnel de l'homme enfin délivré. 5

Silence (5 secondes)

2

10

La mère apparaît berçant un enfant avec le geste étonnant d'une hérédité qui n'a jamais été et qui se perpétuera au même rythme tout le long de ces futurs millénaires marqués de larmes d'angoisses d'espoir de pourpre d'or et de sang jusqu'à la fin des temps. 15

Silence (10 secondes)

TEXTE DE BASE ET VARIANTES: manuscrit de 11 f. (13,5 x 21,2 cm) numérotés de I à XI à droite de la marge supérieure. Titre courant: *Le Rythme* (souligné); BNQM 204/3/13. Signature au bas du texte. Nous avons tâché de respecter la disposition typographique et retenu les indications de silences et la numérotation des strophes. Ce texte aurait été commandé par la télévision de Radio-Canada, sans doute dans les années 1950, mais n'a pas été retenu pour diffusion. Publié avec une note explicative de Jean Cléo Godin, mais sans la numérotation des strophes, dans *Liberté* 150, décembre 1983, p. 33-38.

3

Les premiers pas de l'enfant s'exercent selon les lois obscures d'un équilibre comme établi préalablement par des initiations magiques où la connaissance n'a point sa place. Il fait un bond, que cela peut-il signifier?

Silence (35 secondes)

4

L'unité par le rythme s'établit aux bords de ces ruisseaux sacrés fréquentés par ces enfants que n'ont pas poursuivis les maléfices des soleils tristes et l'adolescent tente d'en pénétrer les secrets et voici l'Être de la pure cadence l'Être blanc d'avant les cruautés redoutables.

Silence (10 secondes)

30

5

La voici douceur rituelle des bras nus et de la grâce penchée et du flanc pur prometteur de délices intenses et ce regard fait pour la sublimation des amours éternelles et du rêve immémorial réunissant les légendes merveilleuses et les révélations célestes.

6

Comment dois-je distinguer dans ce ravissement la part du rêve et de la réalité?

7

40 *Le forgeron.*

Le feu rageur broie le fer sous les coups répétés de l'homme qui tente de lui donner la forme exigée.

- Le bûcheron.* Combat de l'homme avec ces hauts troncs
supérieurs pour sa propre libération et
l'effigie de sa future momie. 45
- Le scieur de bois.* Rythme du métal triomphant mordant la
chair même du beau végétal vaincu.
- Le faucheur.* Belles têtes frémissantes des moissons d'or
rutilant tombant sous le couperet du
faucheur en inclinant leurs nuques comme 50
des marquises blondes sous la guillotine.

Silence (5 secondes)

8

Le jeune homme tape forge fauche moissonne ruisselle tend ses
muscles comme la corde d'un arc il est le maître du monde il est 55
le roi des travailleurs et réinvente les rites du travail.

9

Il baisse son front chargé de sueurs et de lassitude et ses mem-
bres sont noués comme des couleuvres engourdis.

10

60

Le réveil s'accomplit selon les lois libératrices et le monde
bouge autour de lui selon le grand rythme des respirations
astrales et tremble fiévreusement.

11

Déchirant les voiles du songe elle apparaît dans sa nudité frémis- 65
sante et laiteuse provoquant le désir pourpre aux veines

62 selon le [A *grand*] rythme 63-65 fiévreusement. // [R *Surgissant des voiles*] Déchirant 65 apparaît [R *avec*] dans

ouvertes l'homme s'élance vers elle et il tremble et il hésite car si la tentation seule est divine elle revêt aussi la longue robe du bien et du mal.

70

12

Que se passe-t-il encore et ce désir qui te brûlait le sang qu'en fais-tu et pourquoi ne pas l'assouvir qu'y a-t-il encore?

Silence (10 secondes)

13

75 Cet avertissement insolite que signifie-t-il me sauver ou me perdre?

Silence (10 secondes)

14

80

Elle est belle et forte et jeune et sourdement mêlée aux grands souterrains de la joie.

15

Ma joie tourne et tourne et m'aveugle et m'éblouit et ces images épuisent ma force je suis comme une colonne noire qui s'écroule je succombe c'est la fin c'est fini.

85

16

Femme ô femme qui «ayant fait des pas sans nombre» afin de venir se pencher sur moi et se mêler à moi pour cette extase souveraine dans les jours et les nuits qui sauront vaincre par leur ferveur toutes les éternités.

Silence (5 secondes)

90

17

Il me faut ô mon amour me délivrer de tes baisers de ces pierres tendres tombées du ciel comme la rosée mes mains doivent se faire calleuses et rudes pour le pain et le vin.

Silence (15 secondes)

95

18

Prodigieuses transmutations de la vie dont on ne peut comprendre les sentences forçant l'homme d'assouplir ses angles pour se conformer au cadre idéal et magique représenté par l'œuf dont la femme est l'éclatant symbole.

100

19

Et le rythme du travail continue sans cesse et les rideaux des fenêtres du matin sont levés pour le courage radieux de la femme qui porte son sacrifice à l'homme comme une offrande de fleurs et de fruits.

105

Silence (15 secondes)

20

Les femmes ayant puisé l'eau à la fontaine les hommes viennent s'y désaltérer comme les lions au crépuscule vont s'abreuver aux sources des oasis.

110

Silence (10 secondes)

21

Il marche à droite et à gauche et c'est le terme de sa route et il dénoue lentement et avec précaution les chaînes qui le liaient au monde visible et contemplant pour une dernière fois le fruit de son labeur il se sent enfin heureux et reposé et cependant

115

envahi par cette dernière grande fatigue qui se répand dans le ciel et sur le sable et qui n'a pas de nom.

Silence (10 secondes)

125 Les choix ont été faits et les dés ont été jetés et nulle tendresse et aucun amour ne peuvent retenir ce mourant dans ces lieux noirs qui fait des gestes inutiles pour ne pas franchir cette frontière qui le séparera du monde des vivants et sa solitude est plus déchirante que toutes les clameurs et toutes les violences du sang et voici soudain sa rayonnante et fulgurante et dernière confrontation — sa solitude avec Dieu. Seul avec Dieu. Sous le dur et juste œil de Dieu. *Dieu!*

3. Éloge du pessimisme

Le temps nous avale avec une prodigieuse voracité. Nous tous. Chacun de nous. Un peu de lumière, un peu de bonheur, beaucoup de détresse et d'angoisses, une extraordinaire solitude, et tout est fini. Et le rideau tombe sur notre propre jeu, 5 alors qu'à peine même nous commençons d'entrevoir au delà des feux de la rampe, dans cette pénombre si lourde et si confuse du vaste amphithéâtre, quelques mains tendues, un regard fraternel, un sourire. Nous disparaissions au moment où la conscience de vivre s'empare de nous. Sans doute, d'autres nous 10 remplaceront. Issus de notre chair, de cette pitoyable et vulnérable chair qui est elle-même l'anneau de cette chaîne de chair dont le prolongement et l'anonymat s'enfoncent à rebours dans le ténébreux passé des âges. Mais quel que soit notre destin particulier, personne d'entre nous, durant qu'il vit, et bien qu'il 15 s'essaie maladroitement de respirer un air qui ne soit pas trop vicié par certains virus trop mortels, ne peut échapper au fléau trois fois millénaire des dix plaies d'Égypte. Moïse était proluxe.

VARIANTES: I: manuscrit de 6 f. (14,0 x 21,8 cm) numérotés 1 à 6 à la droite de la marge supérieure, avec titre *Éloge du pessimisme* (souligné) en tête du f. 1 et *Pessimisme* (souligné) en tête des f. 3-4. (BNQM 204/2/15); II: fragment de 1 f. (14,0 x 21,8 cm) numéroté 3 à droite de la marge supérieure, sous le titre *Pessimisme* (souligné); III: manuscrit de 6 f. (14,0 x 21,8 cm) numérotés 1 à 6 à la droite de la marge supérieure, sans titre (BNQM 204/2/15); texte de base.

2 I voracité. [A *Chacun de nous.*] Nous 4 I solitude, et [R *puis*] tout 10 I nous remplac[R *ent A eront*]. Issus 11 I vulnérable chair [A *qui est*] elle-même [R *née de AR multiples R chairs A issue de cette chair*] dont le prolongement 12 I elle-même [R *issue*] l'anneau 16 I pas [R < mot illisible> de A *vicié par certains*] virus 17 III par [R *des A certains*] virus

Il eût pu englober ses dix plaies dans une seule: la *Guerre*. Elle
 20 les contient toutes.

Les hommes de ma génération ont été et sont les témoins
 de deux grands conflits mondiaux. La première guerre a pesé
 sur toute notre adolescence. Et ses prolongements ont marqué
 notre jeunesse entière. Et déjà, aux portes de l'âge mûr — au
 25 seuil de cette dangereuse maturité —, quand cette première
 guerre prenait insensiblement dans notre mémoire l'aspect
 irréel et fantomatique d'un mauvais cauchemar, quand nous
 commençons de l'oublier, et que notre sensibilité se dégageait
 peu à peu des bruits infernaux dont le monde avait été secoué
 30 comme s'il devait fatalement éclater, et reprenait un rythme à
 peu près normal, déjà, parmi cette fausse paix, ce fallacieux
 repos, s'allumaient aux quatre coins de l'Europe, de l'Asie, de
 l'Afrique certains foyers incendiaires dont la flamme sournoise
 allait bientôt embraser la planète et la projeter dans le noir
 35 espace astral comme une boule incandescente de feu.

Nous sommes en guerre. Nous le sommes depuis
 longtemps. Mais nous l'ignorions. Ou, plus sottement encore,
 nous voulions l'ignorer. L'image de l'autruche qui enfouit sa
 tête dans les sables du désert pour ne point voir le danger qui la
 40 menace est banale, mais exacte. Nous, nous ne voulions rien

21 I ont assisté à deux [A *grands*] conflits III ont vu deux guerres mon-
 diales. Sans doute, la première [A *guerre*] n'a déjà plus [R la consistance que d'un
 fantôme.] dans 23 I prolongements ont [R influencé A *marqué*] notre 24 I
 mûr [A *aux portes*] de [R la A *cette dangereuse*] maturité 26 I l'aspect fan-
 tomatique [A *et dilué*] d'un mauvais 28 I commençons [AR *peu à peu A à*
peine] de l'oublier 29-31 I avait [R *tremblé A été secoué*] comme s'il [R *allait*
éclater, A devait] follement éclater [R *celle alors même*] et reprenait un rythme à peu
 près normal, [A *d'une sagesse AR enfin à peu près A presque enfin mesurée,*]
 déjà 32 I l'Asie, [A *de l'Afrique,*] certains 33 I dont [R *le feu A la flamme*]
 sournoise 34 I planète et la [R *lancer A projeter*] dans [R *l' A le AR sombre*
A noir] espace 35 I feu. [R *Mais qu'avons-nous fait ?*] Nous II feu. Or nous
 sommes en guerre. Et nous faisons la guerre pour gagner la guerre. <fin du
 fragment.> 36 I guerre. [R *Il nous faut gagner cette guerre.*] Mais peut-être eût-il
 été plus simple de l'éviter. Et pourquoi ne l'avons-nous pas fait, ou tenté de le faire ? Il le
 faut à tout prix <cette dernière phrase soulignée> [A *Aux visions du sang*] Nous le
 sommes depuis 37-42 I Mais nous [R *ne savions pas le voir*] l'ignorions. Ou,
 plus [R *criminellement A sottement encore,*] nous voulions <sans soulignement>
 l'ignorer. Nous ne prêtons pas l'oreille aux coups de feu, [A *aux cris des martyrs*] mais
 au chant des minorités agonisantes. Des [A *milliers d'*]hommes 38 III qui [R *se*
 <mot illisible> la tête] enfouit 41 III ce qui nous <Nous corrigeons.>

entendre que ce qu'il nous plaisait d'entendre. Des milliers d'hommes s'entretuaient en Éthiopie, l'Espagne brûlait, la Chine saignait de mille blessures graves, mais nous n'écoutions ni le tonnerre de l'éclatement des bombes, ni l'appel désespéré des martyrs, ni le dernier râle des agonisants. Nous prêtions l'oreille au chant de quelques sirènes faciles et langoureuses. 45

La guerre? Mais vous êtes fou, Monsieur! (On prononçait Mossieu. C'était très comique!)

43 I Chine était envahie. // On aurait pu donner à Mossieu le qualificatif de trouble-fête. [A Et si vous me le permettez,] nous l'appellerons ainsi. Je l'ai bien connu. [A D'ailleurs] il n'était pas unique. D'autres voyaient clair, comme lui. Mais ils étaient noyés dans la foule. Et ce qu'ils disaient n'avait rien de très rassurant. On s'éloignait d'eux, on les fuyait. Quels empêcheurs de danser en rond! On disait d'eux: «C'est un pessimiste.» À ce moment-là. Les termes devinrent plus durs par la suite. // Voici le Pessimiste, et le chœur des Optimistes. <fin de ce manuscrit> 45 III le [A dernier] râle

4. N'attendons pas que ses veines se vident

5 Elle possédait mille visages. Tous extraordinaires, et d'un
seul jet, comme l'étincellement bleu du diamant. Et chacun de
ces visages créait cette foudre unique qui l'identifiait aux
10 Olympes de marbre et de poésie consacrées par tous les dieux
du monde. Cette belle grande femme, ardente et pure, comblée
des vertus les plus rares, et dont les bras pleins de tendresse, de
simple amitié, d'une adorable et parfois trop généreuse pitié
(car ils accueillaient même ceux qui allaient tenter de la mordre
15 d'un poison faussement mortel), cette femme aux mille visages
d'étonnante lumière ne montre plus aujourd'hui que le seul
émouvant visage d'une angoisse sans nulle autre pareille. Et ce
visage est plongé dans la nuit d'un silence dont la dignité ne
réussit pas à étouffer la clameur extrême.

15 À nous, Canadiens de langue française, la France nous a
tout donné. Nous lui devons tout. Malgré la pudeur de son
silence, nous savons qu'elle a aujourd'hui besoin de nous, de
notre aide. *De notre aide matérielle*. Il lui faut subsister, panser ses
blessures, guérir ses effroyables plaies, se guérir, vivre. *Vivre*. Elle

TEXTE DE BASE: texte publié dans le *Bulletin des études françaises* du
collège Stanislas (Montréal), n° 18, mars-avril 1944, sous le titre «N'attendons
pas que ses veines se vident», par Alain Grandbois, de la Société des Écrivains
canadiens. Sous le texte, une note: «Cet appel vous vient de CANADA-FRANCE
constitué, avec l'autorisation de l'État et l'encouragement de l'Église, pour sou-
lager les souffrances de la population civile de la France.»

VARIANTE: texte dactylographié de 1 f. (20,1 x 20, 8 cm); BNQM 204/ 2/
21.

19 vivre. *VIVRE*. Elle

a jusqu'à présent résisté au désespoir, qui est la forme la plus terrible de la mort. Mais n'attendons pas que ses veines se vident de leur sang. N'oublions pas que ce sang qui coule, intact, dans nos veines, qui fait battre et qui nourrit notre cœur, c'est d'elle et d'elle seule que nous le tenons. La France a besoin de nous. Elle a besoin de sérums, de vivres, de médicaments, de vêtements, d'argent. Nous devons les lui fournir. Ne mesurons plus nos moyens. Nous n'en avons pas le droit. Un fils ne pourra jamais acquitter la dette qu'il a contractée vis-à-vis de sa mère. Et c'est une dette d'amour que nous devons à la France.

Page laissée blanche

IV

ÉCRIVAINS CANADIENS DE LANGUE FRANÇAISE

*O*n trouve dans le fonds Grandbois de la BNQM deux groupes de textes identifiés comme deux séries distinctes:

1- une série de 43 textes écrits pour Radio-Canada International en 1946-1947;

2- une série de 44 textes publiés dans le Petit journal entre 1963 et 1966.

Certains textes se retrouvant cependant (avec des variantes) dans les deux séries, on en arrive à un total de 84 textes consacrés aux écrivains canadiens de langue française. Nous avons fait l'hypothèse que tous ces textes ont d'abord fait partie d'une seule série consacrée aux «Écrivains canadiens de langue française» et diffusée sur les ondes de Radio-Canada International (qui s'appelait à l'époque «La Voix du Canada»).

Le premier indice nous en est fourni par deux feuillets contenus dans le fonds (204/4/3). Tout d'abord, une liste d'auteurs numérotés de 8 à 30, commençant avec Lahontan et se terminant avec Marcel Dugas. Le titre de ce feuillet: «Écrivains canadiens. Radio Internationale. II». Sur le second feuillet, on trouve une liste numérotée de 1 à 15, allant de Jacques Cartier à Gérin-Lajoie, mais seuls les numéros 8 à 15 reproduisent intégralement la première séquence de noms. Or, ce feuillet est

écrit au stylo bille (signe, chez Grandbois, d'un texte plus récent) et le papier porte l'en-tête du Musée de la Province, où il a commencé à travailler en 1961. Il est donc clair, d'une part, qu'il a réutilisé les textes conçus pour «La Voix du Canada» pour les publications du Petit journal. Sauf exception, le texte publié constitue alors le seul état retrouvé, car à ce journal on détruisait les manuscrits après publication. D'autre part, la mention «II» sur le premier feuillet indique qu'il y a eu deux séries successives sur les ondes de Radio-Canada.

Les archives de Radio-Canada étant très lacunaires pour cette période, il n'a pas été possible d'établir avec certitude la date à laquelle ces séries ont commencé. On trouve une mention des «Écrivains canadiens de langue française» dans le Bulletin de Radio-Canada à partir de novembre 1946, mais ceci ne prouve pas que cette série de textes, diffusée les mardis soir dans le cadre de «La Voix du Canada», n'ait pas débuté plus tôt: les bulletins des mois précédents sont introuvables, mais l'un des textes est clairement daté du 10 septembre 1946. Les dernières mentions se trouvent dans le bulletin de novembre 1947, ce qui confirme nos calculs: nous datons en effet le dernier texte du 14 octobre 1947, mais comme il a pu y avoir des interruptions dans la série, une marge d'erreur reste possible.

À partir de deux textes contenus dans le fonds mais non repris dans le Petit journal, il est ensuite possible de reconstituer les deux séries. Le texte daté du 10 septembre 1946 porte le titre «Prosateurs canadiens de langue française» (mais les corrections montrent une hésitation entre «écrivains» et «prosateurs») et annonce une série consacrée aux prosateurs, après «ces derniers mois» consacrés aux poètes. Du reste, l'autre texte de présentation, le premier de tout l'ensemble, annonce clairement cette série dédiée aux poètes.

Poètes canadiens de langue française

De quelle longueur était cette série, que nous intitule «Poètes canadiens de langue française»? Le texte consacré à Marguerite Rousseau et Fernand Morin serait, nous dit Grandbois, le dernier de la série; il est numéroté XXVI. Il faut donc croire que la série a duré vingt-six semaines, même si, en additionnant les textes de Radio-Canada et

ceux du *Petit journal*, on n'arrive qu'à un total de vingt-cinq textes consacrés à la poésie. Nous pouvons placer dans l'ordre suivant les textes numérotés par Grandbois : Chopin (10), Dugas (12), Narrache (14), DesRochers (15), Routier (17), Bernier (20), Saint-Denys Garneau (22), Rina Lasnier et François Hertel (23), Anne Hébert et Robert Charbonneau (24), Éloi de Grandmont et Gilles Hénault (25), enfin Marguerite Rousseau et Fernand Morin (26). Si nous intégrons ensuite les textes non numérotés selon un ordre chronologique, nous voyons aussitôt que la série est complète jusqu'au dixième texte, les cinq derniers se suivant également dans l'ordre indiqué par Grandbois. C'est donc entre le onzième et le vingt-deuxième texte qu'il faut situer le texte manquant. Une fois mis à leur place dans cette séquence les six poètes dont les textes ont été numérotés par Grandbois, il ne reste qu'à situer les quatre poètes dont l'ordre de présentation n'est pas indiqué : Guy Delahaye, Paul Morin, Blanche Lamontagne et Medjé Vézina.

Le classement adopté par Grandbois révèle d'emblée qu'il s'est inspiré de l'Histoire de la littérature canadienne-française que Berthelot Brunet publie précisément en 1946. Ainsi, Brunet étudie ensemble, par groupes de trois, Crémazie, Fréchette et Le May d'une part — les premiers « big three », auxquels il ajoute Chapman —, d'autre part Morin, Chopin et Delahaye — auxquels il associe, comme Grandbois, Marcel Dugas. Or, dans un autre chapitre consacré à la poésie depuis Nelligan, Brunet regroupe des femmes : Jovette Bernier, Blanche Lamontagne, Simone Routier, Cécile Chabot, Medjé Vézina, Anne Hébert et Rina Lasnier. Grandbois aurait d'abord regroupé trois poétesses : Blanche Lamontagne, Simone Routier et Medjé Vézina (en oubliant Cécile Chabot), en situant Rina Lasnier et Anne Hébert après Saint-Denys Garneau, lequel représenterait les débuts de la modernité. C'est dans cette logique, à notre avis, qu'il faut chercher le texte manquant. Or, Brunet présentait Jean-Aubert Loranger comme le « pré-curseur » des poètes modernes : Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Rina Lasnier et... Alain Grandbois. Nous supposons donc que ce texte perdu était consacré à Jean-Aubert Loranger, qu'il précédait celui consacré à Saint-Denys Garneau et qu'il aurait été diffusé le 30 juillet 1946. Nous en arrivons ainsi à l'ordre suivant. Les textes numérotés en caractères gras portent le numéro indiqué par Grandbois lui-même ; la première colonne de droite indique la date de diffusion ; la seconde, la date de publication dans le *Petit journal*, lorsqu'il y a lieu.

<i>POÈTES</i>	<i>DIFFUSION</i>	<i>ÉDITION</i>
1- Poètes du Canada français	12 mars 1946	
2- Octave Crémazie	19 mars 1946	21 juillet 1963
3- Louis Fréchette	26 mars 1946	11 août 1963
4- Pamphile Le May	2 avril 1946	20 octobre 1963
5- William Chapman	9 avril 1946	22 septembre 1963
6- Alfred Garneau	16 avril 1946	25 août 1963
7- Émile Nelligan	23 avril 1946	24 novembre 1963
8- Albert Lozeau	30 avril 1946	22 décembre 1963
9- Charles Gill	7 mai 1946	5 janvier 1964
10- René Chopin	14 mai 1946	12 janvier 1964
11- Guy Delahaye	21 mai 1946	20 septembre 1964
12- Marcel Dugas	28 mai 1946	5 juillet 1964
13- Paul Morin	4 juin 1946	19 juillet 1964
14- Jean Narrache	11 juin 1946	
15- Alfred DesRochers	18 juin 1946	
16- Blanche Lamontagne	25 juin 1946	4 juillet 1965
17- Simone Routier	2 juillet 1946	
18- Médjé Vézina	9 juillet 1946	
19- Jovette Bernier	16 juillet 1946	
20- Roger Brien	23 juillet 1946	
[21- Jean-Aubert Loranger	30 juillet 1946]	
22- Saint-Denys Garneau	6 août 1946	
23- Rina Lasnier/François Hertel	13 août 1946	
24- Anne Hébert/Robert Charbonneau	20 août 1946	
25- Éloi de Grandmont/ Gilles Hénault	27 août 1946	
26- Marguerite Rousseau/ Fernand Morin	3 septembre 1946	

Prosateurs canadiens de langue française

Pour les prosateurs, il apparaît également que Grandbois s'est laissé guider par l'ouvrage de Berthelot Brunet. On en trouve une preuve dans le texte de présentation de la série, lorsqu'il annonce qu'il ira «de Jacques Cartier à Gabrielle Roy». Or, Cartier, Lescarbot et Champlain sont les trois premiers «écrivains» nommés par Brunet, dont l'histoire littéraire s'arrête au Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy, alors que Grandbois, oubliant ce qu'il avait annoncé, ajoutera deux textes, dont un consacré à son ami Gérard Morisset, après avoir parlé de Gabrielle Roy.

Certains choix de Grandbois peuvent étonner de nos jours : nous avons peine à imaginer que Joseph-Edmond Roy, Edmond Turcotte, Pierre Daviault, Jean Chauvin, Jean-Marie Nadeau ou Geneviève de la Tour Fondue aient mérité qu'on leur consacre une émission destinée à faire connaître à l'étranger les «grands noms» de notre littérature. Mais tous figurent dans l'Histoire de Berthelot Brunet, et ceci (s'ajoutant à quelques amitiés personnelles) pouvait justifier les choix de Grandbois qui, en 1963-1964, a sans doute compris qu'il valait mieux éliminer certains de ces écrivains, déjà oubliés. Seul le texte consacré à Joseph-Edmond Roy sera repris dans la série donnée au Petit journal.

Cela dit, comment ordonner les textes de cette série consacrée aux prosateurs ? Nous connaissons toutes les dates de publication dans le Petit journal, mais cela ne concerne que trente et un textes. Quinze des vingt-sept autres sont datés ; mais dans aucun cas nous n'avons les deux dates pour un même texte, de sorte qu'il est impossible de savoir si le même ordre a été conservé dans les deux «séries». Cependant l'ordre chronologique reste déterminant. C'est celui que nous avons retenu : partant des dates connues¹, nous avons complété la série de la manière qui paraissait la plus vraisemblable.

Dans cette perspective, toutefois, quatre des cinq textes numérotés font problème. Dans le premier cas, le numéro (XII) est le même que pour Dugas. Ceci confirme que Grandbois avait conçu la série des prosateurs comme une seconde série dont la numérotation recommencerait à I avec le texte de présentation. Le texte XII porte aussi la mention «spécial», ce

1. Radio-Canada a conservé un seul enregistrement — le texte consacré à Léopold Houllé — et la date de cet enregistrement confirme celle du manuscrit, ce qui nous porte à considérer cet indice comme le plus fiable.

qui laisse croire qu'il n'était pas prévu au départ: en préparant son texte sur Lescarbot, Grandbois a dû s'apercevoir que, en novembre 1946, il conviendrait de rappeler cet événement de novembre 1606; mais ses premiers textes étant alors déjà inscrits au programme, «le Théâtre de Neptune» (qui rompt la séquence chronologique) n'a pu être diffusé qu'avec vingt jours de retard sur l'anniversaire à commémorer.

Le texte consacré à Robert Choquette porte le numéro XVI, mais si on lui attribuait ce numéro d'ordre dans la série, on brouillerait la séquence chronologique de manière injustifiable. Nous supposons plutôt que Grandbois a voulu écrire XLVI, ce qui rétablit la séquence. Dans les deux autres cas qui font problème, la numérotation contredit l'ordre indiqué par les dates, également précisées: le texte sur Ringuet est numéroté XXXVI et daté du 27 mai 1947, alors que celui sur Desrosiers, numéroté XXXV, est daté du 3 juin. Comme l'ordre chronologique semble plus sûr, nous ne tenons pas compte, dans ces deux cas, de la numérotation.

Par ces ajustements et par une correction pour le texte consacré à Michelle Le Normand, daté du 4 août (un lundi, alors que l'émission était diffusée le mardi), nous en arrivons à l'ordre suivant:

PROSATEURS	DIFFUSION	ÉDITION
1- Écrivains canadiens de langue française	10 septembre 1946	
2- Jacques Cartier	17 septembre 1946	24 mars 1963
3- Samuel de Champlain	24 septembre 1946	31 mars 1963
4- Marc Lescarbot	1 ^{er} octobre 1946	14 avril 1963
5- Isaac Jogues	8 octobre 1946	21 avril 1963
6- Marie de l'Incarnation	15 octobre 1946	28 avril 1963
7- Pierre Boucher de Boucherville	22 octobre 1946	5 mai 1963
8- Le père Hennepin	29 octobre 1946	12 mai 1963
9- Baron de Lahontan	5 novembre 1946	19 mai 1963
10- Le père de Charlevoix	12 novembre 1946	26 mai 1963
11- Michel Bibaud	19 novembre 1946	2 juin 1963
12- Le Théâtre de Neptune	26 novembre 1946	
13- Philippe Aubert de Gaspé	3 décembre 1946	9 juin 1963

14- Étienne Parent	10 décembre 1946	16 juin 1963
15- Antoine Gérin-Lajoie	17 décembre 1946	30 juin 1963
16- L'abbé Ferland	24 décembre 1946	7 juillet 1963
17- François-Xavier Garneau	31 décembre 1946	14 juillet 1963
18- L'abbé Casgrain	7 janvier 1947	28 juillet 1963
19- Faucher de Saint-Maurice	14 janvier 1947	4 août 1963
20- Arthur Buies	21 janvier 1947	18 août 1963
21- Adolphe Routhier	28 janvier 1947	8 septembre 1963
22- Laure Conan	4 février 1947	15 septembre 1963
23- Joseph Marmette	11 février 1947	29 septembre 1963
24- Joseph-Edmond Roy	18 février 1947	3 novembre 1963
25- Thomas Chapais	25 février 1947	10 novembre 1963
26- Louis Dantin	4 mars 1947	29 décembre 1963
27- Camille Roy	11 mars 1947	15 mars 1964
28- Olivar Asselin	18 mars 1947	10 mai 1964
29- Lionel Groulx	25 mars 1947	3 mai 1964
30- Édouard Montpetit	1 ^{er} avril 1947	31 mai 1964
31- Jean Bruchési	8 avril 1947	
32- Marius Barbeau	15 avril 1947	18 octobre 1964
33- Robert de Roquebrune	22 avril 1947	28 août 1966
34- Claude-Henri Grignon	29 avril 1947	
35- Gustave Lanctot	6 mai 1947	
36- Adjutor Rivard	13 mai 1947	26 janvier 1964
37- Geneviève de la Tour		
<i>Fondue</i>	20 mai 1947	
38- Ringuet	27 mai 1947	
39- Léo-Paul Desrosiers	3 juin 1947	
40- Victor Barbeau	10 juin 1947	
41- Jean Simard	17 juin 1947	
42- Jean-Marie Nadeau	24 juin 1947	
43- Edmond Turcotte	1 ^{er} juillet 1947	
44- Jean-Charles Harvey	8 juillet 1947	

45- Félix-Antoine Savard	15 juillet 1947
46- Robert Choquette	22 juillet 1947
47- Jean Chauvin	29 juillet 1947
48- Michelle Le Nomand	5 août 1947
49- Séraphin Marion	12 août 1947
50- Claude Melançon	19 août 1947
51- Pierre Daviault	26 août 1947
52- Robert Rumilly	2 septembre 1947
53- Damase Potvin	9 septembre 1947
54- Berthelot Brunet	16 septembre 1947
55- Léopold Houlé	23 septembre 1947
56- Gabrielle Roy	30 septembre 1947
57- Gérard Morisset	7 octobre 1947
58- Guy Frégault	14 octobre 1947

Cette série de cinquante-huit textes suit un ordre chronologique approximatif. Pour les dates attestées de diffusion, indiquées en romain, nous respectons l'ordre indiqué. Nous avons complété la série en suivant un ordre chronologique vraisemblable, bien que la série de textes publiés dans le Petit journal, particulièrement dans l'année 1964, montre que Grandbois ne respecte pas rigoureusement cet ordre. De la comparaison entre les dates de diffusion et d'édition, il ressort d'une part que la présentation des poètes a été intercalée, dans un ordre chronologique, entre celle des prosateurs. D'autre part, pour la publication dans le Petit journal et à la seule exception de Robert de Roquebrune, Grandbois a exclu tout écrivain encore vivant.

Ces deux séries complémentaires, conçues pour un public étranger, s'adressaient en principe à tout auditeur francophone. Il est clair, cependant, que Grandbois s'adresse d'abord aux auditeurs français. On le voit à la façon dont il insiste longuement, dans les premiers textes consacrés aux prosateurs tout particulièrement, sur les origines françaises de tel ou tel écrivain, originaire du Poitou, de la Normandie ou de la région parisienne. En présentant Édouard Montpetit, il fait allusion à «une

vieille plaisanterie parisienne» que le lecteur québécois ne connaît vraisemblablement pas, mais qui avait cours pendant «l'entre-deux-guerres». De même, il présente Un homme et son péché de Grignon en expliquant que Séraphin est à notre littérature ce qu'Harpon est à la littérature française. C'est aux Français, très spécifiquement, qu'il conseille de lire Lanctôt s'ils veulent bien comprendre notre histoire. Et lorsqu'il esquisse une comparaison entre Trente arpents et Maria Chapdelaine, il se réfère à «votre compatriote Hémon».

Le premier destinataire de Grandbois est donc, sans l'ombre d'un doute, l'auditeur (éventuellement, le lecteur) français. Il s'abstient cependant de prendre parti dans la querelle qui divise à partir de 1946 écrivains canadiens et français, et certains écrivains canadiens entre eux. La position de Grandbois était délicate, puisque son ami René Garneau, son patron à Radio-Canada, poursuivait une querelle avec Robert Charbonneau, qu'il accusait de vouloir couper les liens avec la France pour se tourner, plutôt, vers le marché américain. Au moment où il entreprend sa série consacrée aux prosateurs, on a l'impression qu'un certain virage s'opère dans la pensée de Grandbois, qui avoue avoir «longtemps partagé» l'opinion de ceux qui niaient l'existence d'une littérature canadienne-française, alors même qu'il en prouve l'existence, de façon convaincante. Aussi peut-on considérer que la série consacrée aux prosateurs, plus encore que celle portant sur les poètes, représente la contribution de Grandbois aux débats qui se poursuivent au moment même où ces textes sont diffusés. On comprend d'autant mieux, alors, pourquoi Grandbois s'adresse aussi directement, voire exclusivement, aux auditeurs français.

Protocole d'édition

Comme il n'existe à peu près pas de variantes significatives dans ces deux séries, nous n'avons pas jugé utile de donner pour chacun des textes une description des versions. Seule l'émission consacrée à Marcel Dugas présente des différences substantielles entre les deux versions; nous intégrons alors les variantes au texte. Pour les textes qui n'ont pas été publiés dans le Petit journal, la dactylographie sert de texte de base. Pour les autres, seule la version publiée a généralement été retrouvée: c'est celle-ci qui sert de texte de base.

La série publiée dans le Petit journal comprend des titres qu'on ne trouve pas dans la série radiophonique et, parfois, des intertitres, qui ont sans doute été ajoutés par l'éditeur. Nous donnons les premiers en italique, les autres entre crochets.

Enfin, chaque présentation d'auteur était suivie par des extraits de son œuvre choisis par Grandbois. Ces extraits correspondent généralement à deux feuillets dactylographiés qui, dans plusieurs cas, n'ont pu être retrouvés. Nous supprimons tous ces extraits, en ne donnant que la référence bibliographique des extraits connus.

A 1. Poètes canadiens de langue française

(12 mars 1946)

Radio-Canada me fait l'honneur de me confier cette petite tribune, où je donnerai un aperçu du mouvement de la poésie canadienne d'expression française depuis ses origines jusqu'à nos jours, et où des artistes diront quelques fragments¹ des œuvres de nos poètes.

Je dois cependant avouer tout de suite que les circonstances assez particulières qui ont entouré la naissance, l'essor et la continuité de cette poésie font que peu de ses œuvres peuvent être considérées comme rigoureusement originales, que la plupart d'entre elles, surtout à partir du milieu du siècle dernier jusqu'à la veille de la guerre de 1914, se sont entièrement mises, les yeux fermés, à la remorque des grandes œuvres françaises de cette époque. Mais l'on peut très bien comprendre ce phénomène si l'on connaît notre situation géographique, qui empêchait tout contact immédiat, tout échange nourrissant, et si l'on tient compte aussi d'une sorte de timidité, de pudeur, souvent fausses d'ailleurs, que le cousin de province ne pouvait ne pas ressentir à l'égard de son cousin plus brillant de Paris. Car le Canada de langue française, et plus précisément la province de Québec, est demeuré longtemps, et demeure encore, sur le plan des arts, des sciences, des lettres et même des lois, un prolongement nord-américain de la France.

1. Nous ne donnons que la référence de ces extraits, lorsque nous avons pu la retrouver.

D'autres conditions, celles-là toutes matérielles, n'incitaient pas nos poètes à l'exagération de l'audace dans leur art. Les éditeurs étaient rarissimes et presque tous voués à une faillite certaine, les lecteurs, tatillons, peu nombreux, se méfiaient des produits du cru, et pour ne point risquer de se tromper, préféraient s'abreuver à l'immense fleuve de la France métropolitaine, au lieu de boire à quelques minces affluents dont les eaux n'avaient pas été filtrées par la renommée ou par la gloire. De sorte que nos premiers poètes n'eurent même pas cette consolation première d'être premiers dans leur village. Il y avait encore cet opprobre silencieux, mais définitif, s'attachant au jeune homme bien doué et peu sérieux qui, au lieu de vérifier les dossiers de son étude d'avoué, perdait son temps à la poursuite de quelque rime riche. Tout cela était très provincial et très français, et l'est encore dans une grande mesure.

Le premier Canadien qui pût acquérir une réputation de poète dans son pays, bien qu'il l'eût chèrement gagnée, fut Octave Crémazie. On lui a donné par la suite le titre de «poète national». Il était né deux ans après le premier quart du siècle dernier, donc vingt-cinq ans après² le fameux «siècle avait deux ans» de Hugo. Il était uniquement et farouchement romantique. Il ne semble pas que ceux qui le suivirent l'eussent été moins que lui, ils poursuivaient leur petit bonhomme de chemin, et étant entrés trop tard dans cette première période du grand romantisme, ils s'y complaisaient, s'y attardaient, comme s'ils désiraient en connaître l'épuisement, qu'ils connurent en effet, mais bien longtemps après, alors qu'en France les Parnassiens et les Symbolistes commençaient déjà de s'inquiéter de la durée de leur propre école.

On pourrait trouver quelque comique, chez nos poètes, dans cette persistance à ne point renouveler leurs thèmes poétiques, et leur formule, car la vie actuelle nous a rendus assez sceptiques et durs, comme on dit, vis-à-vis les débordements trop extravagants du cœur, mais il faut songer que ces poètes de cette période du dernier siècle ne pouvaient s'inspirer que de la

2. Dans les deux cas, nous corrigeons, Grandbois ayant écrit *avant*. Or, il s'agit d'une allusion évidente au poème de Victor Hugo sur Napoléon, devenu consul à vie en 1802, année de la naissance de Hugo lui-même. Octave Crémazie est né en 1827.

harpe lamartinienne, du tonnerre hugolien, du désespoir de Vigny, du sanglot mussetiste mêlé à quelques larmes bien discrètes de notre voisin le grand Longfellow. Mais là où il n'y a plus rien de ridicule, c'est que ces poètes n'avaient cessé de communier avec le cœur même de la poésie française, et si leur train avait quelque peu de retard, ils rendaient par là, cependant, l'hommage le plus continu, le plus fidèle et le plus sûr à la souveraineté de la pensée et de l'art français.

Ils furent tous inégaux par leur talent, et si je ne crois pas que l'on puisse distinguer, chez beaucoup parmi eux, l'étincelle d'un éclatant génie créateur, je crois du moins que chacun d'eux, poursuivant avec une sincérité pathétique un labeur ingrat, parfaitement gratuit, dont il ne recueillait qu'indifférence et mépris, mérite votre bienveillance et votre attention.

Un critique et essayiste canadien écrivait ici même, à Montréal, il y a quelques jours: «Il est temps qu'on se rende compte que la poésie est un objet d'exportation aussi profitable que la pâte de bois ou les chevaux de l'Alberta³.» Il entendait sans aucun doute que certains points de rencontre, dans ce monde qu'il nous faut recréer sous peine de désastres mortels, sont rigoureusement nécessaires, et que, parmi ces points dirigés et centrés vers la grande fraternité des hommes, la poésie tient un rang que nul ne saurait lui nier, car chacun sait ou devrait savoir qu'elle forme le nœud même de la spiritualité universelle.

3. Nous n'avons pu identifier cette citation à situer, certainement, dans le cadre de la querelle opposant Robert Charbonneau aux écrivains français d'une part et, d'autre part, à René Garneau. On peut supposer qu'elle serait de Garneau qui, avec ironie, voudrait ainsi stigmatiser la position de Charbonneau, à qui il reprochait de se tourner vers le marché américain et de délaisser la «famille française». *La France et nous* paraît en 1947, mais le débat a commencé en janvier 1946, à la suite d'un article de Georges Duhamel dans *Le Figaro littéraire*. C'est le 8 mars, quatre jours avant ce premier texte de la série de Grandbois, que paraît dans *les Lettres françaises* le texte attribué à Louis Aragon à partir duquel la querelle va s'envenimer. Un dépouillement de *Notre temps* de janvier à juillet 1946 nous a permis de vérifier, à travers une série d'articles signés Dostaler O'Leary notamment, que la question des possibilités d'exportation de la littérature canadienne était largement débattue. Nous n'avons pu retrouver la formule citée par Grandbois mais il est certain qu'elle résume la pensée de Dostaler O'Leary. Voir Élisabeth Nardout-Lafarge, «Histoire d'une querelle», dans Robert Charbonneau, *la France et nous*, Montréal, «Bibliothèque québécoise», 1993, p. 14-15.

A 2. Octave Crémazie

(19 mars 1946/21 juillet 1963)

Octave Crémazie n'avait pas, hélas, le sens des affaires!

Né en 1827 et mort en 1879, Octave Crémazie fut un poète dont la vie relativement courte ne fut point très heureuse. Il s'accordait en cela avec certains de ses confrères français, qui appartenaient à une époque exagérément romantique où la seule qualité d'être poitrineux ou d'avoir écrit quelques alexandrins très désespérés suffisait à marquer du signe du génie.

Mais les malheurs de Crémazie ne furent pas dus à la faiblesse de ses poumons, ni à des chants trop marqués du signe des grandes névroses. Il croyait à la vertu de la poésie. Il s'établit comme libraire. Ce fut bientôt chez lui, dans son arrière boutique, que se réunirent les beaux esprits de l'époque. Et alors, à longueur de jour et de nuit, avec eux, il discuta des écrits de M. de Chateaubriand, de ceux de M. de Lamartine, et surtout de ceux de M. Victor Hugo, plus révolutionnaires, ce qui l'enchantait, car Octave Crémazie était de nature plutôt libérale. Mais il avait aussi le désir ardent de marcher sur la trace de ces grands hommes, et il se mit à faire des poèmes.

[Ennuyeux oublié]

Sa poésie n'était guère plus mauvaise que celle de beaucoup de poètes français de son temps. Mais il oubliait qu'il était aussi homme d'affaires. Un de ses biographes dit de lui: « Cultivant la

poésie et la lecture des poètes favoris dont il vendait les ouvrages, Octave rêva de composer des vers en négligeant la comptabilité et la rentrée des factures¹.»

[L'exil]

Crémazie composa tellement de vers et négligea tellement de factures qu'il fit banqueroute et dut se réfugier en France pour échapper aux rigueurs des lois canadiennes. Il mourut au Havre, le cœur ulcéré, après plus de quinze ans d'exil.

[Un patriote]

Sa poésie, qui ne tenait certainement pas du génie, fut essentiellement oratoire, romantique, et par-dessus tout patriotique. C'est notre Déroulède², toutes circonstances gardées. Et quelles que soient les faiblesses de cette poésie qui manquait de poésie, je ne crois pas qu'il y ait un Canadien de sang français qui n'ait été touché, dans son enfance, par son chant épique *le Drapeau de Carillon*: un morceau de bravoure assurément, mais dont les vers et la musique recréent miraculeusement l'odeur d'une enfance parfumée de neige et de sapins.

Extraits: Octave Crémazie, «Le Drapeau de Carillon», dans *Poésies*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1912, p. 148-158.

1. Ce trait de caractère par lequel on explique la faillite du libraire et ses ennuis avec la justice est bien connu. Nous n'avons pu, toutefois, retrouver cette citation chez les «biographes» de Crémazie que Grandbois aurait pu consulter, dont chacun raconte cette histoire, mais d'une autre façon.

2. Paul Déroulède (1846-1914), écrivain et homme politique français. Ses œuvres expriment un patriotisme à caractère nationaliste et revanchard.

A 3. Louis Fréchette

(26 mars 1946/11 août 1963)

Fréchette donna enfin un rang à notre poésie.

Louis Fréchette ne fut certainement pas un poète de génie, mais il fut un excellent poète, et c'est déjà beaucoup. En outre, il a été le premier écrivain, au Canada français, à justifier l'existence de la poésie, à lui donner enfin un rang, à lui accorder un rôle qui ne tenait pas uniquement des cours de justice, de la maison de santé, ou de l'asile de nuit.

Louis Fréchette était un garçon vigoureux de corps et d'esprit. Sa vocation poétique s'était révélée dès le collège. Et dès le collège, il reçut le coup de foudre de Victor Hugo. Il l'admira d'une façon si complète, si absolue, que l'on peut affirmer sans crainte d'erreur que son art eût profité davantage d'une moins stricte obéissance. Car non seulement Fréchette, par un mimétisme certainement inconscient, s'inspirait du grand Romantique, mais il le suivait de si près (sans le cacher d'ailleurs, ce qui est à son crédit), qu'après *la Légende des siècles* il écrivit *la Légende d'un peuple*.

[Son chef-d'œuvre]

Ce livre, à notre avis, est le meilleur ouvrage de Fréchette, et renferme des poèmes d'une évidente beauté lyrique. Louis Fréchette est un poète authentique, et, chance inouïe, de son vivant même il fut reconnu comme tel. Il fut longtemps l'enfant

gâté d'une gloire locale, certes, mais cependant flatteuse et méritée.

[Œuvre variée]

Son œuvre littéraire est assez nombreuse. Il écrivit des contes, des nouvelles, et fit représenter sur la scène deux drames qui n'eurent pas le succès qu'il en attendait. Il fonda des journaux, s'occupa aussi de politique et, après quelques défaites, fut élu à la Chambre des communes d'Ottawa, fut battu après un terme de quatre ans, puis revint à ses travaux de littérature. Il publia alors son plus mauvais recueil de vers, *Fleurs boréales et oiseaux de neige*¹, qui lui valut naturellement un prix de l'Académie française.

Il mourut en 1908, à l'âge de soixante-neuf ans, un peu désabusé, un peu meurtri. Ses échecs au théâtre et dans la politique l'avaient rendu mélancolique. La gloire est une adorable courtisane qui n'a point fait nécessairement vœu de fidélité.

Louis Fréchette avait douze ans de moins que son contemporain Octave Crémazie, mais il lui survécut vingt-neuf ans et connut une existence moins malheureuse. Cela explique sans doute certaines différences dans la qualité et la quantité de leurs œuvres.

Voici un poème de Fréchette: «Joliette ou la Découverte du Mississipi», *les Fleurs boréales*, Paris, Rouveyre et Terquem éditeurs, 1881, p. 5-8.

1. Il s'agit en fait de deux recueils réunis, *les Fleurs boréales et les Oiseaux de neige* (Paris, Rouveyre et Terquem, 1881, 264 p.).

A 4. Pamphile Le May

(2 avril 1946/20 octobre 1963)

Pamphile Le May, un poète de la nostalgie intime.

Bien que Pamphile Le May eût été le contemporain de Louis Fréchette, et même son camarade d'université, puisqu'ils se présentèrent ensemble aux examens du barreau de Québec, il n'est rien dans sa poésie qui puisse faire songer à l'art du plus fidèle disciple canadien de Victor Hugo. Il n'eut pas davantage l'existence mouvementée de Fréchette.

Sa famille, originaire de l'Anjou, avait pris racine au Canada dès le milieu du dix-septième siècle, et il naquit dans le souriant comté de Lotbinière, dont les villages, entre Québec et Montréal, s'échelonnent le long de la rive sud du Saint-Laurent. Après des études légales, et aussi de brèves études théologiques que son état de santé le força d'interrompre, il devint un doux fonctionnaire et, pour tromper un ennui certain, se mit à cultiver les Lettres.

Il revint plus tard encore à son village natal et mourut beaucoup plus tard encore, à l'âge de quatre-vingt-un ans, entouré de ses douze enfants et d'innombrables petits-enfants, respecté comme un patriarche, dont il avait d'ailleurs la longue barbe légendaire.

Pamphile Le May (1837-1918) s'était d'abord fait connaître dans le monde de la littérature canadienne par une traduction

sans éclat de l'*Évangeline* de Longfellow¹. Puis il publia successivement plusieurs volumes de nouvelles, de romans, de poèmes, fit jouer un vaudeville et une comédie. Cependant, c'est par un recueil de sonnets intitulé *les Gouttelettes*² qu'il trouva la forme la plus pure de son talent.

Sa poésie est faite d'intimité, de notations champêtres, de tendres contemplations, où ne cessent de percer les regrets nostalgiques des choses révolues. Mais cette grâce et cette mélancolie ne frôlent jamais le désespoir, sont toujours imprégnées de la foi très vive du poète.

Dans la symphonie que peuvent former les poètes canadiens, Pamphile Le May joue d'une flûte aux notes grêles, mais justes et fraîches, et qui sont irremplaçables.

Extraits: Pamphile Le May, «Les Colons», «À un vieil arbre» et «Ultima verba», poèmes tirés de *les Gouttelettes*, Québec, Imprimé aux Ateliers de l'Action catholique, 1937, p. 142, 166 et 237.

1. Cette traduction a paru en 1865, la même année que les *Essais poétiques* de Le May.

2. La première édition est de 1904.

A 5. William Chapman

(9 avril 1946/22 septembre 1963)

William Chapman et son style oratoire.

Chapman se trouve mêlé d'une façon un peu bizarre à la poésie française du Canada. En effet, il est né d'un père anglais et d'une mère canadienne. Il vit le jour, en 1850, dans un petit village d'un comté de Québec, fut élevé, éduqué dans des collèges de la province, et la légende prétend même qu'à l'âge de vingt ans, il ne savait pas encore s'exprimer dans sa langue paternelle. Mais, si la légende prend souvent le pas sur l'histoire authentique, elle se montre souvent peu scrupuleuse à l'égard de la vérité, et puisque Chapman, durant une longue période de sa vie, fut traducteur au Sénat canadien, il est facile de croire qu'il possédait, des deux langues officielles du Canada, plus que des notions élémentaires.

Chapman eût pu mieux cultiver les lettres si la nature ne l'avait doué d'un tempérament extrêmement combatif, et même agressif. Il dépensa beaucoup de temps à se faire beaucoup d'ennemis. Ses démêlés avec Louis Fréchette furent aussi retentissants qu'interminables, et Marcel Dugas, un critique canadien, dans son beau livre sur Fréchette, raconte que cette querelle divisa les littérateurs de la province de Québec en deux camps ennemis¹. En somme, c'était, avant la lettre et toutes proportions gardées, la bataille actuelle de l'existentialisme.

1. «La querelle littéraire avec William Chapman divisa les littérateurs canadiens en deux camps: les partisans de Fréchette, et ceux qui ayant à se plaindre du poète des *Oiseaux de neige* applaudirent son rival» (Marcel Dugas, *Un Romantique canadien Louis Fréchette*, Paris, Éditions de la Revue mondiale, 1934, p. 230).

[Poète couronné]

Chapman était loin d'être démunie de talents. Il eut successivement, et je crois qu'il a été l'un des seuls Canadiens à mériter cet honneur, deux livres de poèmes, *les Aspirations* et *les Rayons du Nord*, couronnés par l'Académie française. Car, malgré son apparente austérité, cette grande dame se montre parfois d'une charmante fantaisie.

L'art de Chapman tient beaucoup plus de l'éloquence oratoire et de l'éclat verbal que du mystère essentiel à la poésie. On peut soutenir sans doute que c'était le siècle de Victor Hugo. Mais l'on peut ajouter aussi que dans cette dernière moitié du XIX^e siècle, il y eut Gérard de Nerval, Charles Baudelaire, Verlaine et l'enchantement de sa musique, et cet enfant précoce et génial, Arthur Rimbaud. Et Chapman, qui mourut en 1917, semble ne point les avoir connus.

Extrait: William Chapman, «Notre langue», *les Aspirations*, Paris, Librairies-Imprimeries Réunies, 1904, p. 61-64.

A 6. Alfred Garneau

(16 avril 1946/25 août 1963)

*Alfred Garneau, poète délicat et trop timide
Garneau au premier plan de notre histoire.*

Depuis plus d'un siècle, le nom de Garneau est intimement lié aux lettres canadiennes d'expression française. Le poète Alfred Garneau fut le fils de François-Xavier Garneau et ce dernier, jusqu'à ce jour, demeure l'historien le plus impartial, le plus complet, le plus probe, le plus philosophe — philosophie à tendance libérale que des milieux trop bien-pensants lui ont d'ailleurs souvent reprochée — de tous les historiens qui l'ont suivi. Et son histoire monumentale du Canada n'a jamais été égalée. C'est du moins ma modeste opinion.

De génération en génération, de cousinage en cousinage, les Garneau furent toujours, au Canada français, au premier plan de l'aventure historique, poétique et intellectuelle. Le plus jeune de la lignée, mon ami René Garneau, l'un des plus brillants, sans aucun doute, des critiques et essayistes de sa génération, se trouve en ce moment à Paris¹, chargé de mission culturelle. Il m'en voudra mortellement d'avoir ici cité son nom, mais il ne me déplaît pas autrement que l'on m'en veuille mortellement, lorsque je crois dire des choses à peu près justes.

1. En 1963. Lors de la diffusion, en 1946, René Garneau était à l'emploi de Radio-Canada, à Montréal.

[Garneau le poète]

Il ne s'agit pas cependant de l'illustre ancêtre, ni de son arrière-petit-neveu. Mon propos est celui d'Alfred Garneau.

Ses dons de poète sont indéniables. Poète mineur, c'est entendu, mais nous savons tous que ce sont les poètes mineurs qui soutiennent, qui nourrissent, qui fortifient, qui font en somme vivre la poésie. Il eût été un excellent historien lui-même. Mais son père avait pris toute la place. Il s'appliqua à réviser son œuvre, à la commenter, à la compléter, et il en fit publier plusieurs belles éditions successives. Entre-temps, il cultivait ce que l'on appelait alors les Muses.

[Timide et délicat]

Alfred Garneau est un poète mesuré, délicat, certainement trop timide, sans aucune grandiloquence, qui aime son pays, et qui aime aussi la France, parce qu'il est vraiment canadien. Il possède, dans le rythme même qui fait battre son cœur, tous les éléments essentiels qui font reconnaître, à chacun des carrefours du monde, l'héritage du sang français et de la pensée française.

Ses poèmes ont été réunis, en 1906, après sa mort, dans un recueil intitulé très simplement *Poésies*.

Voici une pièce typique, signée de son nom: «Le bon pauvre», tiré de *Poésies*, Montréal, Beauchemin, 1906, p. 93; Grandbois cite un deuxième extrait, «France», p. 217.

A 7. Émile Nelligan

(23 avril 1946/24 novembre 1963)

Émile Nelligan, grand poète au sort étrange.

Nous avons eu nous aussi, Canadiens, notre «enfant aux semelles de vent¹». Il s'appelait Émile Nelligan. Il n'eut certes pas le génie de Rimbaud, mais il eut cette sorte de force qui réussit à révolutionner, ou plutôt à sortir de sa léthargie, la poésie canadienne.

Il eut également le sort étrange du grand poète à qui Claudel a dû sa conversion, je veux dire le sort poétique, dans son effarante brièveté, d'Arthur Rimbaud. Mais alors que celui-ci, à vingt ans, reniant ses beaux archanges ténébreux, partait pour l'exil des côtes africaines et mauresques, Nelligan s'enfonçait verticalement dans les régions des rêves incontrôlés. Pour tout dire, Nelligan perdit la raison et survécut quarante ans dans un hospice d'aliénés. Il vivait dépouillé de son âme.

[Quelle tristesse!]

Sa folie était douce, lisse, sans écarts. Aux alentours de 1930, la Mère Supérieure de Saint-Jean-de-Dieu, dont j'étais le neveu, et à qui j'avais exprimé le désir de voir Nelligan, me conduisit à lui. Il était assis sur un banc, seul, dans le grand parc de

1. Allusion à une expression qu'aurait utilisée Verlaine à propos de Rimbaud: «l'homme aux semelles de vent». Voir Ernest Delahaye, *Rimbaud; l'artiste et l'être moral*, Paris, Messein. 1923, p. 61.

l'hospice. C'était par une fin de journée de septembre. Le soleil était encore chaud, mais déjà les feuilles tombaient des grands arbres. Je m'assis à ses côtés, et après quelques instants je lui récitai à mi-voix le poème qui l'avait rendu célèbre : « Le vaisseau d'or ». Pas un muscle de son visage n'a bougé. Il regardait droit devant lui, comme avec intensité, mais ses prunelles étaient vides. Il était sourd, ailleurs, projeté dans un autre monde.

[Ses poèmes]

Ses poèmes, qui ont été réunis dans un recueil malheureusement intitulé *Œuvre*², montrent, parmi de nombreuses maladresses, certaines trouvailles remarquables.

Nelligan était extrêmement doué, mais la fatalité a voulu qu'à l'heure dite son grand talent, devant la frontière si fragile du génie et de la folie, sombrât dans la folie. Nous pouvons imaginer qu'une force supérieure ne nous permet pas de choisir nos frontières.

Voici deux de ses poèmes : « Tristesse blanche » et « Le vaisseau d'or », tirés de *Poésies complètes*, Montréal, Fides, 1952, p. 44 et 191.

2. Grandbois fait allusion ici à l'édition préparée par Louis Dantin, *Émile Nelligan et son œuvre* (Montréal, Beauchemin, 1903; rééditée chez Édouard Garand, 1925). Nous renvoyons plutôt à l'édition Fides de 1952.

A 8. Albert Lozeau

(30 avril 1946/22 décembre 1963)

Albert Lozeau, disciple attardé de Lamartine.

À l'époque où Nelligan, dans le parc de l'hôpital d'aliénés de Saint-Jean-de-Dieu, de Montréal, poursuivait des rêves incommunicables, il y avait un jeune poète qui chantait, de sa chambre, le printemps, les oiseaux, la mer, le soleil, les femmes et l'amour. Il s'appelait Albert Lozeau. Des critiques canadiens l'ont comparé à François Coppée, à Sully Prudhomme. Je ne crois pas que ces rapprochements soient tout à fait justes.

Car Albert Lozeau était certainement plus artiste que Coppée, mais il manquait certainement aussi de l'inquiétude métaphysique de Sully Prudhomme. Mais je vois très bien Lozeau dans le groupe attardé, et quelque peu nostalgique, des disciples de Lamartine. Mais alors que le grand poète français interrompait ses baisers pour écrire le chant du désespoir de l'amour qu'il n'avait pas encore fini d'épuiser, Albert Lozeau chantait la beauté de l'amour et des femmes, d'une façon à la fois sensuelle et pure, sans connaître ni l'amour charnel, ni les femmes qui peuvent le procurer.

[Mal incurable]

Car Lozeau, depuis l'âge de quinze ans, était immobilisé dans son lit par un mal incurable. Et alors qu'il aurait pu se révolter, crier à l'injustice de Dieu, il dévorait l'attente de sa vie,

en écrivant des poésies très délicates et très fines et en chantant la louange de Dieu.

Il publia trois recueils de vers: *l'Âme solitaire*, *le Miroir des jours*, et *Feuilles d'érables*. Sa poésie est empreinte d'une sincérité, d'une authenticité remarquables.

Albert Lozeau fut non seulement un excellent poète, mais, et ce qui vaut peut-être mieux dans un monde déjà si déchiré et si plein de menaces foudroyantes, un homme de la plus grande foi et du plus beau courage.

Voici l'un de ses poèmes: «Intimité», *l'Âme solitaire*, Montréal, Librairie Beauchemin, [et] Paris, F. R. de Rudeval, 1907, p. 5-6.

A 9. Charles Gill

(7 mai 1946/5 janvier 1964)

Charles Gill, peintre et poète de qualité.

La rivière Saguenay, que les Algonquins nommaient «Sakinip», c'est-à-dire «eau qui se précipite», avait attiré déjà l'attention de Jacques Cartier, et, dans le récit de son second voyage au Canada, l'illustre navigateur écrit: «Le treizième jour du mois d'août (1535) nous partîmes de ladite baie Saint-Laurent. Et par deux Sauvages nous fut dit que c'était où commençait le royaume du Saguenay. La rivière sort d'entre hautes montagnes et entre dans ledit fleuve, laquelle rivière est fort profonde, étroite, et dangereuse à naviguer... Nous estimons que c'est la rivière qui passe par le royaume et province du Saguenay, où il y a infinie quantité d'or, de rubis et autres pierres précieuses et y sont les hommes blancs, comme en France, et accoutrés de draps de laine¹.»

1. Cette citation est tirée de la deuxième Relation de Jacques Cartier. Grandbois présente cependant comme un seul texte continu un collage de cinq extraits: «Le XIII^e jour dudit mois nous partîmes de ladite baie saint Laurens» (p. 131). «Et par les deux sauvaiges que ayons prins le premier voiage nous fut dict que c'estoit [...] où [...] commençoit le royaume du Saguenay» (p. 132). «Et est icelle ripvière entre haultes montaignes [...] au parmy dudit fleuve le travers desquelles y a une ripvière fort profonde et courante» (p. 132). «<étroite et dangereuse à naviguer> semble de Grandbois.» «Nous estimons que c'est la ripvière qui passe par le royaume et prouvince du Saguenay» (p. 156) «où il y a infiny or rubiz et aultres richesses et y sont les hommes blancs comme en France et acoustrez de draps de laine» (p. 176-177). Nous citons l'édition critique des *Relations* réalisée par Michel Bideaux (Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1986).

Rabelais, quelques années plus tard, se souvenait du récit de Cartier et mentionnait, dans *Pantagruel*², le royaume légendaire de «l'eau qui se précipite», pour en tirer quelques joyeuses gaillardises.

En 1603, Champlain pénètre dans la rivière et nous en laisse une description trop fidèle, hélas! pour y inclure les songes mirifiques de Cartier et le rire éblouissant de Rabelais.

[La bohème]

Il appartenait à un poète canadien, Charles Gill, d'en chanter les beautés, sur ce ton d'un lyrisme authentique que seul Fréchette, avant lui, et avec bonheur, avait parfois atteint. Gill fut un bel artiste. Il croyait à sa vocation, qui était celle de peintre. À l'âge de dix-neuf ans, il avait quitté le Canada pour Paris, où il étudia, aux Beaux-Arts, dans l'atelier de Gérôme. Mais il fréquentait aussi les cafés littéraires du Quartier latin, et il faisait partie du groupe de jeunes écrivains qui, au Procope, dans la fumée des pipes et dans l'odeur des chopes de bière, entouraient et admiraient le terrible et doux poète Verlaine.

De retour au Canada, il prit bientôt rang parmi les meilleurs peintres de sa génération. Il fonda un atelier, devint professeur, chef d'école, fut consacré maître. Il se livrait à la poésie dans ses moments libres. Mais c'était là, pour lui, son violon d'Ingres.

Cependant, ironie du sort, si les dieux favorisent, dans la mémoire des hommes, la survie de Charles Gill, elle lui sera donnée par son beau poème intitulé *le Cap Éternité*. Car nous savons que les musées sont encore plus poussiéreux que les anthologies. Et surtout d'accès moins facile.

Extrait: Charles Gill, le Cap Éternité, Montréal, Éditions du Devoir, 1919, p. 66-69.

2. *Pantagruel* étant de 1532, il est certain que Rabelais n'a pu y citer Jacques Cartier, mais «certains détails du *Quart Livre* présentent des analogies curieuses avec les expéditions de Cartier» (Pierre Michel, Introduction au *Quart Livre* de Rabelais, Paris, Gallimard Poche, 1967, p. 17).

A 10. René Chopin

(14 mai 1946/12 janvier 1964)

Les poètes canadiens achevaient d'épuiser les derniers suc d'un romantisme qui, pour avoir trop multiplié les excès de ses débordements, se mourait d'anémie très pernicieuse quand, en 1913, avec un recueil de vers publié chez Grès, à Paris, surgit un jeune poète portant le nom prédestiné de Chopin. Ces poèmes avaient pour titre: *le Cœur en Exil*. René Chopin y chantait les beautés du monde, y compris celles de son pays et celles de la France. À cela, rien d'étrange, car je ne sache pas de poètes canadiens, du moins de langue française, qui n'aient point chanté la France. Mais le chant que Chopin nous apportait était différent de celui de ses aînés. C'était celui d'un artiste fier, hautain, qui rejetait les boursouflures de la rhétorique comme un vieux manteau usé, et dont la sensibilité s'accordait à la musique sourde et secrète des symbolistes français.

En France, son livre attira l'attention de critiques autorisés. Madame Juliette Adam écrivait: «La beauté de l'image, l'allure des vers, la perfection de la forme, sont de la belle et haute poésie.»

Et le Sâr Péladan¹, du haut de sa surprenante tour d'ivoire,

1. L'écrivain Joseph-Aimé (dit Joséphin) Péladan (1858-1918) s'est intéressé aux sciences occultes, créant même, avec Stanislas de Guaita et Paul Adam, un Ordre occultiste dont il s'était institué le «Sâr», titre apparemment emprunté à une mystique hindoue.

goûtait cette poésie animée, disait-il, « d'un lyrisme sincère et d'un art si accompli² ».

Au Canada, la parution du *Cœur en Exil* créa de l'émoi. Il y eut même, dans les cercles littéraires, de petites batailles d'*Hernani*³. Chopin chantait pourtant le Canada, mais à sa façon, qui était personnelle, ce qui se pardonne difficilement. Et de plus, il prenait des libertés avec la versification de bon ton, c'est-à-dire para-classique, ce qui ne se pardonne pas du tout.

René Chopin collabora à plusieurs revues et journaux littéraires de l'époque⁴, et publia, en 1933, vingt ans après la parution de son premier livre, un autre recueil de poésies: *les Dominantes*. On y retrouve le même feu, la même personnalité, les mêmes intransigeances, la même jeunesse. C'est la revanche des poètes sur ceux qui les ignorent ou qui les méprisent: ils ne vieillissent pas.

Voici un poème de René Chopin, tiré de son œuvre: « Vision nocturne », *le Cœur en exil*, Paris, Georges Crès, 1913, p. 45-46.

2. Grandbois emprunte ces deux citations à Jules Fournier, qui ne donne pas les références. Les citations ont été légèrement modifiées par Grandbois. D'après Fournier, Juliette Adam a écrit: « l'allure des vers *déployés*. » et Sâr Péladan: « un lyrisme *si* sincère » (J. Fournier, *Anthologie des poètes canadiens*, Montréal, Granger Frères, 1920, p. 255).

3. Allusion à une controverse provoquée par le père Armand Chossegros, jésuite, reprochant à Chopin de ne pas assez parler de Dieu, à quoi Marcel Dugas, qui avait encouragé Chopin à publier son recueil, répliqua qu'il ne fallait pas juger une œuvre d'art au nom de la morale ou de la religion. Voir Marcel Plamondon, « *le Cœur en exil* », dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, p. 252.

4. Principalement *le Nigog*, *la Revue moderne* et *l'Action*.

A 11. Guy Delahaye

(21 mai 1946/20 septembre 1964)

Guy Delahaye brûla trop tôt ce qu'il avait si tôt adoré.

Le sort du poète Guy Delahaye fut singulier, et je l'entends sur le plan rigoureusement poétique. Car le docteur Lahaise (Guy Delahaye, on le devine, était son pseudonyme) abandonnera trop tôt les jeux ténébreux de la poésie pour l'exercice, non moins obscur, mais peut-être aussi dangereux, de l'art de la médecine. Âgé maintenant de soixante-seize ans¹, il vit, je crois, à la campagne, dans une calme retraite.

Je me permettrai cependant de regretter, pour la poésie française, et je dis bien la poésie française, que Guy Delahaye ait brûlé si tôt ce qu'il avait si tôt adoré, et que ce dédain, ce mépris de ses premiers dieux l'aient porté à s'en éloigner à jamais, eux qui lui avaient été si généreux, si favorables, sans même leur tirer le coup de chapeau d'usage et de courtoisie. Mais peut-être était-il devenu parfaitement sérieux, comme Rimbaud qui s'en alla chez les Abyssins?

Car Guy Delahaye eût pu devenir un grand poète. Son premier livre, *les Phases*, publié à Montréal, en 1910, avait attiré l'attention de certains commentateurs canadiens, qui s'en

1. Après une carrière à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, où il fut le médecin traitant de Nelligan, il est mort à Saint-Hilaire en 1969.

étaient fort scandalisés², mais quelques mois plus tard, un critique français, qui devait avoir, après la première guerre mondiale, la tribune de la critique du journal *le Temps*³, écrivait:

M. Delahaye appartient aux nouvelles générations littéraires de là-bas. Son premier recueil, *les Phases*, malgré quelque symbolisme et quelque préciosité, avait une originalité telle qu'on n'en voit pas souvent ici de semblables. Il a même créé à son usage une forme nouvelle de strophes de neuf pieds, dont la concision est extrême...⁴

[Sons magiques]

Cet hommage de la création d'une forme nouvelle de strophes de neuf pieds ne peut émouvoir personne, et moi moins que quiconque. Car je suis, comme on dit, du métier. Mais Guy Delahaye dépasse autrement dans ses poèmes, non pas par ses créations de nouveaux rythmes, mais par une sorte de sens aigu et magique du cœur de la vraie poésie, tout ce que nous avons connu jusqu'alors.

Voici un échantillon typique de sa manière: «Triptyques amoureux», *les Phases*, Montréal, C. Déom, 1910, p. 49-56.

2. Peut-être une allusion à Camille Roy, qui écrit dans son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française*: «l'auteur s'est égaré dans les vagues fantaisies du symbolisme» (p. 100).

3. André Thérive, qui avait séjourné au Canada. Grandbois l'a rencontré en France.

4. A. Thérive, «Littérature. Deux poètes canadiens», *le Nationaliste*, 27 avril 1913, p. 6. Grandbois modifie le début de la citation: «M. Guy Delahaye offre un exemple tout contraire [à William Chapman, l'autre poète dont il vient de parler]. Il appartient [...]»

A 12. Marcel Dugas

(28 mai 1946/5 juillet 1964)¹

Le premier livre de Marcel Dugas, publié il y a bientôt quarante ans, s'intitule *le Théâtre à Montréal*. Son dernier livre, publié également à Montréal, a pour titre *Paroles en liberté*. Entre ces deux publications, il écrivit une dizaine d'ouvrages qu'il fit paraître à Paris, où il vécut près de vingt-cinq ans. Dans cette œuvre, on trouve d'abord certains travaux de critique, *Louis Fréchette* et *Littérature canadienne*, qui fut couronnée, cette fois-ci sans complaisance, et une fois n'est pas coutume, par l'Académie française. Mais on trouve ensuite et surtout de singuliers recueils d'une prose extrêmement poétique, et qui possèdent une valeur de magie peu commune dans nos lettres.

On sait que toute classification tient quelque peu de l'arbitraire, donc de l'injustice, mais il est assez difficile de n'en point user, puisque c'est à peu près le seul moyen que l'on connaisse de distinguer un écrivain ou un artiste dans ce monde grouillant, complexe et somptueux des créations. Je crois cependant que ce risque d'injustice m'est aujourd'hui épargné, car je ne sais pas du tout où l'on pourrait classer, ou plus précisément situer, l'œuvre de Marcel Dugas.

1. La version publiée dans *le Petit journal* (5 juillet 1964) reprend avec quelques variantes celle de 1946, jusqu'à «... aussi sa faiblesse». Grandbois ajoute deux paragraphes et donne un extrait différent. Nous retenons ces paragraphes.

Sans doute, il appartient à ce que l'on est convenu d'appeler les romantiques. Mais il échappe aussitôt par quelques volte-face pleines d'irrévérences, rejoint les classiques au moyen de raccourcis toujours surprenants pour les quitter plus vite encore et se complaire dans une sensibilité douloureuse qu'il semble nourrir avec une sorte de joie farouche et désespérée. Puis il quitte enfin ces enfers pour pénétrer dans les régions calmes et pures de la résignation du cœur et de l'acceptation de la vie.

On peut trouver en outre, chez Marcel Dugas, certaine musique voilée qui l'apparente à Gérard de Nerval, au *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand. Mais c'est un bien lointain cousinage, c'est une seule goutte de sang dans le labyrinthe des hérédités poétiques.

Marcel Dugas est par-dessus tout Marcel Dugas, et cela fait sa force et aussi sa faiblesse. Mais quel plus bel éloge.

Les courts passages que l'on va lire de lui ne peuvent naturellement rendre le son authentique de son œuvre, car ils ne représentent que l'une de ses mille facettes.

Extraits: Marcel Dugas, «Ton nom», *Paroles en liberté*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, p. 163-164; «Reste encore», *Nocturnes* (sous le pseudonyme de Sixte le Débonnaire), Paris, Archipels, Jean Flory, 1936, p. 34-35.

Marcel Dugas, dont la prose poétique ne peut se classer (5 juillet 1964)

Marcel Dugas mourut au début de l'année 1947. Il avait 63 ans. Bien que je fusse son cadet de quelques lustres, nous nous liâmes, à Paris, aux alentours de 1925, d'une amitié qui ne s'est dénouée qu'avec sa mort. Il n'avait jamais atteint le grand public, ni même le public tout court. Il n'en conservait aucune amertume. Il ne croyait pas que l'on dût faire, autour de la matière littéraire, le battage que l'on fait pour les chaussures

Bata. Il avait publié un jour, à compte d'auteur naturellement, un petit livre de la plus exquise sensibilité². Au bout de six mois, il en avait vendu neuf exemplaires. «Qu'allez-vous faire du reste de l'édition?», lui demandai-je. «Oh! dit-il, il ne me reste presque plus rien. J'ai tout distribué. Quand je rencontre dans la rue, en autobus, une personne dont le visage me plaît, je lui dis: "Permettez-moi de vous faire un petit cadeau". Je lui tends un livre, je salue et je m'en vais.»

Victor Barbeau écrit de lui:

La poésie habitait³ Dugas. Qu'elle lui vînt de la musique, des mots, des humains ou des paysages, jamais son art ne décevait son inspiration. [...] Que de chimères l'ont ému et troublé! D'écrivain aussi réceptif, aussi impressionnable, d'une argile aussi poreuse, je doute qu'il s'en soit trouvé parmi les nôtres. Sa sensibilité a frissonné à tous les vents⁴.

Voici quelques extraits de l'œuvre de Marcel Dugas: *Cordes anciennes*, Paris, Éditions de l'Armoire du Citronnier, 1933, p. 92-95.

2. Il pourrait s'agir de *Confins* (132 p.), publié à Paris en 1921.

3. Barbeau: «habitait en Dugas».

4. V. Barbeau, «Magiciens du verbe» (1947), repris dans *la Face et l'envers*, Publications de l'Académie canadienne-française, 1966, p. 62.

A 13. Paul Morin

(4 juin 1946/19 juillet 1964)

Le regretté Paul Morin fut un très grand poète.

À Paris, chez Lemerre, en 1911, un jeune poète canadien du nom de Paul Morin publiait un recueil de poèmes intitulé *le Paon d'émail*, qui obtint tout de suite un grand succès. On s'étonna, non sans raison, qu'un poète de vingt ans, né dans les neiges du Canada, eût su allier, du premier coup, à une sensibilité aussi authentique, un art de la forme aussi accompli. Paul Morin rejoignait par là, et avec la plus grande aisance, les meilleurs artistes de l'école des Parnassiens, et pouvait prendre place parmi eux, et parmi les meilleurs d'entre eux, sans la gêne qui marque ces parents pauvres que l'on reçoit d'ordinaire, avec une hypocrisie généreuse, aux bouts des tables des banquets solennels.

Paul Morin compte parmi les meilleurs artistes de la poésie française. Sous la perfection de la construction formelle, en quoi il se montre un architecte sévère, et dans l'éblouissement d'un vocabulaire riche et coloré, qui est d'une précision sans égale, il laisse voir, comme je viens de le dire, le cœur écorché, vif et rouge, du vrai poète.

Au Canada, il fut à la fois acclamé et honni. Ceux qui savaient goûter la poésie sans chauvinisme le reconnurent non seulement comme le premier poète de sa génération, mais comme le meilleur poète des générations qui avaient précédé la sienne. Les autres, ceux-là même qui avaient bafoué le lyrisme

de Marcel Dugas, l'hermétisme de Guy Delahaye, le vers libéré de René Chopin, l'attaquèrent avec une fureur grotesque. Ils tenaient à leur position de poètes officiels, de poètes de circonstance, de poètes «Amours Toujours», de poètes brandissant, à tout propos et surtout hors de propos, quelque hampe d'un drapeau d'ailleurs inexistant, et ils ravivèrent cette vieille querelle du régionalisme et de l'exotisme¹. Ce fut, dans nos Lettres, une bataille sans précédent. Pourtant Paul Morin, dans son *Paon d'email*, et malgré cet exotisme qu'on lui reprochait avec tant de surprenante véhémence, s'il avait chanté les beautés de Paris, de Palerme, d'Athènes, du Proche-Orient, n'avait pas oublié de chanter celles de son pays natal, de «sa terre maternelle».

En somme, on lui reprochait surtout son talent, et le don magique qu'il possédait du maniement des mots.

Dix ans plus tard, Paul Morin publiait ses *Poèmes de cendre et d'or*. On y retrouve le même souffle, les mêmes qualités rares que dans son premier livre.

Après quoi, il se replia dans la solitude d'un silence absolu et mourut l'an dernier², désabusé, pauvre et perclus d'infirmités. Je me permets ici de regretter ce mutisme de plus de quarante ans. Je le regrette, et pour la poésie de langue française et pour la poésie française tout court. Car Paul Morin fut un très grand artiste.

Voici deux de ses poèmes: *le Paon d'email*, Paris, Alphonse Lemerre, 1912, p. 104-105 et 158-159.

1. La querelle entre le régionalisme et l'exotisme en art suscita plusieurs articles dans la revue *le Nigog*, qui parut de janvier à décembre 1918.

2. En 1963, à l'âge de 74 ans.

A 14. Jean Narrache

(11 juin 1946)

La poésie possède mille visages, et l'on sait que déjà les Grecs de la belle époque, qui rendaient tribut aux Arts, parmi les innombrables sanctuaires consacrés aux neuf Muses immortelles, avaient choisi trois d'entre elles pour représenter la poésie lyrique, la poésie héroïque et la poésie élégiaque. C'était là élever la poésie au tout premier rang des Arts.

Aujourd'hui, on ne s'embarrasse plus de telles consécra-tions, et si l'on élève encore des temples, les divinités ne sont plus les mêmes, et ces parvenues se dressent plutôt au cœur du Wall Street de New York, du Bund de Shanghai, ou du quartier de la Bourse de Paris.

Mais il est parfaitement inutile, pour les poètes et aussi pour certaines âmes très sensibles, de pleurer ces jours fastes et extrêmement révolus.

Cependant, ce que la poésie a pu perdre en honneurs mirifiques, elle l'a peut-être gagné, en quittant des tours uniquement habitées par les belles déesses inaccessibles de l'Olympe, pour enfin consentir de venir se pencher sur l'angoisse des hommes, et en bref, pour s'humaniser.

Et les Grecs, malgré leur éclectisme raffiné, avaient oublié ou négligé de consacrer une Muse à la poésie de la Misère, qui

sera éternelle, et il nous appartenait à nous, de l'ère chrétienne, d'en faire l'émouvante découverte.

Il me semble que le licencié François Villon, ce très mauvais garçon et ce merveilleux poète si cher à notre grand Francis Carco¹, fut le premier à l'exprimer, du moins dans la poétique française, à travers de saisissants accents, aussi vrais et aussi durables que l'humanité elle-même, parce qu'ils crient ses plus humbles inquiétudes et ses besoins les plus immédiats.

Il y eut beaucoup plus tard, et j'abrège beaucoup, certaines plaintes de Verlaine, les *Gueux*² de Richepin, les poèmes de Rictus, des chansons mélancoliques de Carco.

Au Canada, dans un vocabulaire régional, Jean Narrache, pseudonyme d'un excellent chroniqueur du nom de Louis Coderre, avec un recueil de poèmes intitulé *Quand j'parle tout seul*, continue la tradition douloureuse de la poésie des malheureux. Jean Narrache, comme ses devanciers, est un poète authentique de la Misère.

Extrait: Jean Narrache, «Les deux orphelines», *Quand j'parle tout seul*, illustrations de Jean Palardy, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, p. 46-49.

1. D'abord connu pour ses romans *Jésus la Caille* (1914) et *L'équipe* (1918), où il décrit le milieu des «mauvais enfants», Carco est aussi l'auteur d'une biographie de Villon intitulée *le Roman de François Villon* (1926).

2. *La Chanson des gueux*, publiée en 1876.

A 15. Alfred DesRochers

(18 juin 1946)

L'histoire de la poésie française, de Ronsard à Pierre Emmanuel, en passant par ces poètes-phares que furent Racine, Vigny, Hugo, Baudelaire, Nerval, Verlaine, Rimbaud, Valéry, présente un tableau complet des innombrables manifestations poétiques du monde des hommes. Nul pays, et nulle civilisation, ne peuvent se vanter d'avoir apporté, autant que la France l'a fait, une richesse aussi variée, aussi dense, aussi continue, aussi pleine de cohésion, quoi qu'il apparaisse, à la Somme poétique de l'univers.

Sans doute l'Italie eut le grand Dante, l'Allemagne Goethe, l'Angleterre Shakespeare, Milton, Byron, Shelley, l'Amérique Longfellow, Edgar Allan Poe, Walt Whitman. Mais il semble que seule la France, tout au long de ses générations poétiques, ait réussi cette surprenante expérience de l'aventure du rêve sans que des gouffres d'ombre en viennent interrompre la chaîne magique. Et le surréalisme d'André Breton, de Pierre Reverdy, déjà dépassé, et qui semblait un aboutissement stérile, n'a ajouté qu'un maillon de plus à l'impérieuse évolution des œuvres de création.

Ici, au Canada, notre histoire de la poésie date à peine de cent ans. Nous pouvons avouer sans fausse honte que la poésie canadienne d'expression française est la toute petite fille de la poésie française. Mais sur le ton mineur, et sans le feu à la fois

brûlant et glacé des très hauts sommets, elle offre un paysage qui ne le cède point tellement, en variété et en couleurs, à l'immense panorama de la poésie de France.

Avec Alfred DesRochers, la poésie canadienne prend un tour nouveau. Le poète ne chante pas la gloire des armes, ni l'amour, ni les îles de songe, ni les instants bénis, ni la misère et la médiocrité des petites gens des villes, mais dans une langue dure, drue, non sans artifices, et parsemée d'expressions anglaises qui forment le vocabulaire de ses héros, il exalte la virilité, la sueur, les travaux de ces hommes des bois qui s'enfoncent, chaque hiver, au cœur profond des forêts, pour en extraire les inépuisables richesses.

Le singulier recueil de poèmes d'Alfred DesRochers s'intitule *À l'ombre de l'Orford*¹.

Extraits: «Le souper» et «City-Hotel», À l'ombre de l'Orford, Montréal, Fides, coll. du Nénuphar, 1948, p. 41 et p. 38.

1. Grandbois écrit *À l'ombre d'Orford*.

A 16. Blanche Lamontagne

(25 juin 1946/4 juillet 1965)

Madame Blanche Lamontagne, chantre de la Gaspésie.

Lors de sa première exploration du golfe du Saint-Laurent (c'était au printemps de 1534), le navigateur malouin Jacques Cartier, après avoir longé les côtes de Terre-Neuve et celles du Labrador, dont l'aspect farouche et désolé lui fit écrire dans son livre de bord qu'elles étaient «la terre que Dieu donna à Caïn¹», le capitaine mit le cap au sud-ouest, traversa l'immense fleuve, et pénétra dans une baie profonde qu'il nomma, surpris par la douceur de son climat, la baie des Chaleurs. Puis il prit, comme il convenait, possession officielle du sol de la Nouvelle-France, au nom du Roi, en faisant dresser une croix de trente pieds de hauteur sur une colline qui dominait le fleuve. C'était alors le 25 juillet. Cette région se nomme la Gaspésie.

Madame Blanche Lamontagne, poétesse canadienne, fut le chantre de la Gaspésie. Elle y est née en 1889, elle y a toujours vécu, et elle l'aimait d'un amour inépuisable. Elle lui a consacré la plus grande partie de son œuvre, qui fut volumineuse.

Madame Blanche Lamontagne a publié successivement plusieurs recueils de poèmes: *Visions gaspésiennes*, *Par nos champs et nos rives*, *la Vieille maison*, *les Trois lyres*, *la Maison nouvelle*, *Ma*

1. Jacques Cartier, *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1986, p. 101.

Gaspésie. Puis un roman intitulé *Un cœur fidèle*. Et aussi un autre livre de prose: *Récits et légendes*.

Le mérite de madame Blanche Lamontagne tient pour une grande part à la ferveur qu'elle apporta à célébrer les êtres qu'elle aimait sur le sol qu'elle chérissait. Elle avouait un jour: «Je veux consacrer ma lyre à chanter la campagne, et je n'ai pas d'autre ambition que de devenir la poétesse des *habitants*².»

Je dois ajouter ici qu'elle a satisfait son ambition, ce qui est rare. Mais elle l'a satisfaite avec bonheur, ce qui est plus rare encore. Certes, sa poésie n'est point striée d'éclairs fulgurants, ni ne s'élève à des hauteurs cosmiques. Mais elle est fraîche, sensible et épouse étroitement les êtres et les choses qu'elle chante.

Madame Blanche Lamontagne-Beauregard s'est éteinte en 1958, à l'âge de 69 ans, dans la paroisse Saint-Louis-de-France, à Montréal.

Monseigneur Camille Roy, critique et professeur de littérature à l'Université Laval de Québec, écrivait:

C'est bien pour la patrie, pour la terre canadienne, que chante là-bas, au bord des grèves, sur son rocher natal de Cap-Chat, dans cette nature sauvage et tourmentée de la Gaspésie, M^{lle} Lamontagne... Il y a dans ces strophes, où parfois l'inexpérience trahit sa faiblesse, un souffle heureux, abondant, très sain, parfumé quelquefois comme celui qui embaume au printemps la terre canadienne... M^{lle} Lamontagne aime les choses de chez nous, elle les observe avec finesse, elle les idéalise avec piété, elle les chante avec émotion... La Gaspésie doit à cette poétesse son meilleur cantique³.

Voici un exemple de sa poésie.

Extrait: les Trois lyres, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, p. 17-19.

2. Cité par Jules Fournier, *Anthologie des poètes canadiens*, Montréal, Granger Frères, 1920, p. 283.

3. *Ibid.*

A 17. Simone Routier

(2 juillet 1946)

Avant le premier quart du siècle actuel, la poésie canadienne de langue française semble le domaine exclusif des hommes. Et parmi ceux-ci, naturellement, il y avait beaucoup plus d'appelés que d'élus, ce qui, d'ailleurs, est une loi générale que l'on peut appliquer à toutes les littératures.

En 1928, une jeune fille frêle et blonde, du nom de Simone Routier, avec la publication d'un recueil de poèmes intitulé *l'Immortel adolescent*¹, rompt cette glace, et non sans éclat. Ces premiers poèmes lui apportèrent le prix David, qui est la plus haute récompense décernée à nos auteurs par le gouvernement de la province de Québec. Et la critique, qui eût pu boudier, ou s'indigner de tant d'audace, chanta les louanges de la jeune poétesse.

1. C'est Grandbois lui-même que Simone Routier appelait «l'immortel adolescent». Le poème «Tes douleurs» reprend, avec quelques changements mineurs, le poème envoyé à Grandbois en réponse à «Mes douleurs» que celui-ci lui avait envoyé en 1920 (repris sous le titre «À toi» dans *Poésie I*, PUM, «Bibliothèque du Nouveau Monde», p. 34). Dans une lettre à René Pageau datée du 16 janvier 1976, Simone Routier écrit: «Lorsque je publiai *l'Immortel adolescent*, nous ne nous fréquentions plus; mais, entre les branches, il m'est revenu qu'il avait été gêné de ces vers qui faisaient allusion à nos amours» (Bernard Chassé, «Correspondance d'Alain Grandbois avec Simone Routier», mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1991, p. 38).

Elle enrichissait, écrivait-on, la poésie canadienne d'une musique aux sons nouveaux². Je dois à la vérité de dire que c'était là la vérité. Car Simone Routier, avec *l'Immortel adolescent*, nous offrait un cœur singulièrement mis à nu, et la charmante naïveté avec laquelle elle nous confiait ses espoirs, ses chagrins, ses inquiétudes, ses désirs, ses craintes, ses émerveillements devant la vie qui s'ouvrait pour elle, ne pouvait pas ne pas nous toucher. Sans doute, ces poèmes sont loin d'être parfaits et la langue en est souvent mal assurée. Mais le ton général du livre, baigné d'une sorte de pénombre où s'agitent doucement les voiles de la nostalgie et de la mélancolie, ne trompe guère, et rejoint la poésie véritable.

Simone Routier publia plus tard d'autres vers, sous le titre de *Ceux qui seront aimés*. Puis à Paris, en 1934, *les Tentations*, préfacés par Fernand Gregh, où l'on distingue un réel épanouissement de son art.

Les hasards de la vie ont voulu que le dernier livre de Simone Routier soit un livre de prose, *Adieu Paris*, et qu'il traite des profonds malheurs de la France en 1940. Cependant nous savons que le poète chez elle reprendra ses droits sur le prosateur, car Simone Routier nous annonce de nouveaux poèmes, *Psaumes dominicains*³, dont certains fragments, d'une rare élévation, publiés dans des revues, nous laissent entrevoir une orientation nettement dirigée vers le mysticisme religieux.

Extrait: Simone Routier, «Retour», tiré de *l'Immortel adolescent*, Québec, Le Soleil, 1929, p. 41-42.

2. Nous n'avons retrouvé aucune formule semblable dans les articles consultés.

3. Ces poèmes, inspirés par le séjour que fit Simone Routier chez les religieuses dominicaines, paraîtront en 1947 dans deux recueils: *le Long voyage* (titre changé dans une réédition en *Je te fiancerai*) et *Psaumes du jardin clos*.

A 18. Medjé Vézina

(9 juillet 1946)

La poésie féminine est souvent déconcertante. Pour une Desbordes-Valmore, pour une Ada Negri, pour une Anna de Noailles, pour une Gabrielle Mistral, pour une Hélène Picard¹, nous avons douze fois douze douzaines de pleureuses aux rêves perdus qui nous affligent, avec la plus grande régularité, de leurs gémissements d'ailleurs plus sonores qu'authentiques. Toutes les littératures du monde en sont affligées, et débordées.

Mais il y a aussi, outre ces femmes dont je viens de citer les noms, et que vous connaissez tout aussi bien que moi, il y a aussi ces femmes inconnues, ou méconnues, habitées d'une sorte de génie secret, et que seules des circonstances défavorables, ou tout simplement le manque de circonstances, ont empêché qu'on attribuât à leurs œuvres la valeur certaine qu'elles portaient en elles.

Je place sans aucune hésitation, parmi ces femmes vouées à la singulière ingratitude du destin, le nom de Medjé Vézina.

1. Seules, dans cette énumération, Anna de Noailles, Marceline Desbordes-Valmore et Gabriela Mistral (poétesse chilienne — prix Nobel en 1945 — décédée à New York en 1957) sont bien connues. Ada Negri (1870-1945) est une poétesse italienne dont le premier recueil de poèmes, *Fatalità* (1892), avait connu un grand retentissement. Hélène (Dumas) Picard (1878-1945), amie de Colette, a publié *Province et capucines* (1920) et *Pour un mauvais garçon* (1927).

En 1934, Medjé Vézina fit paraître à Montréal un recueil de poèmes qui avait pour titre: *Chaque heure a son visage*. Ce petit livre m'avait alors ravi. J'y retrouve encore aujourd'hui, parmi de nombreuses faiblesses, le son même de la poésie véritable. Car certains accents ne trompent pas. Et s'ils échappent à l'analyse, ils expriment cependant, avec une force surprenante, les innombrables aspirations des hommes.

Chaque heure a son visage est un livre baigné d'une grande et belle sensualité mélancolique. On y sent le goût charnel de l'arbre, du fruit, de la terre, de la mer, de l'amour. Certains vers étonnent soudain, par leur dureté de cristal, qui font songer à une jeune sœur, encore maladroite, de l'admirable Valéry.

Nous devons regretter que Medjé Vézina n'ait point continué de publier ses poèmes. Car déjà, avec ce premier livre, elle nous ouvrait des portes dont elle seule semble posséder les clefs.

Extraits: Medjé Vézina, «À la mer» et «Ma douleur a tout osé» (fragment), tirés de *Chaque heure a son visage*, Montréal, Éditions du Totem, 1934, p. 93-94 et 151-155.

A 19. Jovette Bernier

(16 juillet 1946)

La poésie canadienne de langue française, qui trouva d'abord son aliment dans un patriotisme fort honorable, certes, mais qui se montrait malheureusement plus verbal qu'inspiré, et dont le vocabulaire puisait vraiment trop dans les fortes sonorités d'un langage militaire qui n'a rien à voir avec l'amour de sa patrie, la poésie canadienne plongea bientôt, à la remorque du grand romantisme français, dans une sensiblerie telle que même les plus pâles imitateurs de Lamartine ou d'Alfred de Musset n'auraient point voulu la reconnaître. Nos poètes alors rivalisèrent à qui pleurerait davantage sur le sort d'un rossignol inexistant chassé par les temps froids, du petit nuage blanc qui passe et s'évanouit aussitôt, du jour qui s'assombrit, de la mort de la dernière feuille rouge de l'automne. De la mort surtout d'amours extrêmement bouleversantes qui n'avaient jamais existé que pour la naïve justification, dans l'effort et la bonne volonté du poète, de l'alignement d'interminables alexandrins où la césure bien appliquée et la rime masculine et féminine, parce que accessible à l'œil le moins averti, remplaçaient très avantageusement le génie. Et même, et surtout, le talent.

Tout cela sans doute était charmant, touchant, innocent, et quoique parfaitement ridicule ne pouvait faire, comme on dit dans nos campagnes, de mal à personne.

Jovette Bernier appartient au romantisme. Son œuvre poétique, déjà nombreuse, en fournit les signes les plus éclatants. Elle a publié des recueils de vers intitulés *Roulades*; *Comme l'oiseau*; *Tout n'est pas dit*; *Mon deuil en rouge*¹.

Depuis quelques années, elle a surtout écrit pour la radio², où elle s'est créé la réputation, bien méritée d'ailleurs, du meilleur humoriste que nous ayons.

Mais il s'agit ici de poésie. La poésie de Jovette Bernier est romantique, mais ce en quoi elle peut différer des romantiques et des néo-romantiques, c'est que si elle sanglote, si elle gémit, si elle souffre, si elle se révolte, elle ne se résigne jamais. Elle ignore les grands poitrinaires sacrés. Et l'on sent que si elle parle d'amour, c'est qu'elle a éprouvé cet amour dont elle parle. Elle se laisse aller parfois à des transports extrêmes, mais elle reprend vite pied, se relève, se redresse avec un courage surprenant.

La poésie de Jovette Bernier est d'une sensualité saine et vigoureuse, et nourrie du plus bel orgueil.

Extrait: Jovette Bernier, «Ma joie» (poème daté par l'auteure du 21 novembre 1937), tiré de *Mon deuil est rouge*, Montréal, Éditions Serge Brousseau, 1945, p. 65-66.

1. Grandbois oublie *les Masques déchirés*, paru en 1931.

2. Elle-même comédienne, Jovette Bernier écrivit des sketches humoristiques pour plusieurs émissions, notamment «Quelles nouvelles?» (1939-1958) et «La Rhumba des radio-romans» (1939-1941); elle est aussi l'auteure d'un radio-roman intitulé «Je vous ai tant aimés», diffusé par Radio-Canada du 15 octobre 1951 au 11 juin 1954.

A 20. Roger Brien

(23 juillet 1946)

Après Victor Hugo, qui voulut mettre un bonnet rouge au dictionnaire, ce fut Verlaine, je crois, qui désirait tordre le cou à l'éloquence. Le génie de ces deux grands poètes, quoique situé aux pôles opposés, permettait ce haut langage. Il reste que Verlaine, plus que Hugo, sut observer les lois de l'esthétique qu'il prônait. Car le fameux bonnet de Hugo prit successivement, en art et autrement, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mais quoi qu'il en fût, il reste aussi que les poètes des générations suivantes profitèrent ou ne profitèrent pas de cette dialectique formelle. Leur talent n'en fut guère augmenté ou diminué. Et nous pouvons imaginer aisément que Victor Hugo eût été aussi embarrassé d'écrire *Sagesse* que Verlaine l'eût été d'écrire *la Légende des siècles*.

Roger Brien, qui est un poète canadien, n'a point mis de bonnet rouge à son dictionnaire, et il n'a point tordu le cou à l'éloquence, et c'est malheureux, et je me permets de penser et de dire qu'il a eu grandement tort.

Car Brien possède des dons authentiques de poète. Il a du souffle, de l'aisance, une sensibilité très aiguisée, et le don de la couleur. Mais il a vraiment trop de souffle, trop d'aisance, trop de sensibilité, et trop de couleurs. La poésie n'a rien à voir avec le coureur de marathon, le danseur mondain, la fille séduite, et la palette d'un élève de Delacroix.

Roger Brien a publié plusieurs volumes de poésie. Entre autres: *Faust aux enfers*; *l'Éternel silence*; *les Yeux sur nos temps*; *Sourires d'enfant*. Certains de ces titres sont heureux, et beaucoup de leurs vers sont plus heureux encore. Mais ils sont malheureusement noyés dans un flot verbal qui les étouffe.

Il est difficile de définir le talent de Brien. Mais il est facile de croire que le jour où il aura vraiment su tordre le cou à l'éloquence, nous aurons de lui de très beaux poèmes. Des poèmes qu'un candidat à une charge publique ne peut déclamer d'une voix claironnante, avec des sanglots dans la gorge. Des poèmes que l'on peut lire dans la solitude, au coin d'un feu même imaginaire, mais à voix basse.

Extrait: Roger Brien, «Jeunesse de mon pays», tiré de les Yeux sur nos temps, Montréal, Fides, 1942, p. 147-150.

A 22. Saint-Denys Garneau

(6 août 1946)

Marcel Dugas écrivait, il y a quelques années, à propos de Saint-Denys Garneau: «Il est gênant de traiter de ce poète¹.» Il semble que Dugas, poète lui-même, sans avoir jamais rencontré Saint-Denys Garneau, ait eu cette sorte de prescience divinatoire du singulier destin du jeune poète. Et pourtant, au moment où Dugas écrivait ces lignes, Saint-Denys Garneau était un jeune garçon bien vivant² qui venait de publier un recueil de poèmes intitulé: *Regards et jeux dans l'espace*, poèmes qui passèrent à peu près inaperçus auprès du grand public, mais qui, dans un cercle restreint d'artistes et d'amis, éclatèrent comme une bombe. Une bombe d'oxygène pur. Ce parfait dépouillement, cette lisse nudité de cristal, cette surprenante simplicité chassaient toutes les scories, tous les miasmes dont la poésie canadienne était empoisonnée. Ces poèmes créaient un grand territoire vierge où les jeunes poètes pouvaient enfin s'ébattre à l'aise sans craindre la fêrule des mauvais maîtres.

La poésie de Saint-Denys Garneau est insaisissable. Elle est comme l'eau, le vent, la lumière, la nuit. Elle est composée de mots très simples, des mots les plus courts et les plus usés des dictionnaires. Cependant, de chacun de ces mots, la fraîcheur naît comme des premières aubes du monde.

1. M. Dugas, *Approches*, Québec, Éditions du Chien d'or, 1942, p. 79.

2. Il devait mourir l'année suivante, en 1943.

Son esthétique poétique est peu sûre, très souvent déconcertante, mais peut-être ces manques mêmes ajoutent-ils, comme tout ce qui est inachevé, au charme et à la grâce.

Dugas trouvait gênant de parler de la poésie de Saint-Denys Garneau. Mais je me vois gêné davantage aujourd'hui. Car le poète est mort. On l'a trouvé, un matin, le front dans un ruisseau bordé de beaux arbres pleins d'ombrages et d'oiseaux.

Il avait à peine ébauché sa vie. Il avait à peine ébauché son œuvre. Mais son œuvre et sa vie, si courtes fussent-elles, ont été entièrement, et magnifiquement, celles d'un poète.

Extrait: poème sans titre («Vous fouette et vous rend conscient...»), tiré de *Regards et jeux dans l'espace*; voir Saint-Denys Garneau, *Poésies complètes*, Montréal, Fides, collection du Nénuphar, 1949, p. 83-87.

A 23. Rina Lasnier — François Hertel

(13 août 1946)

Le mysticisme a donné à la poésie quelques-uns de ses plus grands poètes. Mais il ne suffit pas d'être mystique pour être poète. Tout le monde ne peut pas être le roi David, le roi Salomon, ou Paul Claudel. Et la poésie est vaste comme l'enfer, lequel est pavé, dit-on, de bonnes intentions. Et si l'enfer brûle d'un feu réel, la poésie de certains mystiques ne brûle pas du tout. Ce qui est dommage pour eux, et surtout pour ceux dont le métier les oblige à les lire.

Au Canada français, comme partout ailleurs, nous avons nos poètes mystiques. Les plus remarquables d'entre eux, à mon humble avis, sont Rina Lasnier et François Hertel. Je parlerai d'abord de Rina Lasnier.

Cette jeune femme est belle et pure et naïve comme les Madones dont elle décrit avec tant de naturel, et d'ingénuité, les chemins douloureux et secrets. Car en plus d'être mystique, elle possède le don de la poésie. Je dis le don, mais non la science, car il semble parfois que le beau vase sacré tremble entre ses mains trop fragiles, et que la prière, devenue litanie, vient trop à la rescousse de l'art. Mais il n'importe. On peut trouver chez elle des accents que Marie Noël n'a pas trouvés. Rina Lasnier est un vrai poète.

Le cas de François Hertel est différent. Si Rina Lasnier, dans la poésie mystique, se donne avec modestie, avec la plus touchante humilité, François Hertel provoque, par un verbe agressif, des mouvements d'irritation. Le lyrisme de sa poésie appartient trop, sans les égaler, aux grandes envolées augustinienes, aux longs rythmes claudéliens.

Nous pouvons surtout reprocher à Hertel de créer la confusion des genres. De ne point séparer le grain de l'ivraie. De mêler le roman à l'essai, la chronique à la poésie, de vouloir établir des lois littéraires bonnes tout au plus pour des élèves de sixième. Et aussi, sous le couvert de la mystico-métaphysique, de mêler le nom de Dieu à des aventures pseudo-littéraires qui ne concernent ni la mystique, ni la métaphysique. Ni surtout Dieu.

François Hertel pourrait devenir un excellent poète s'il travaillait sa poésie, non pas dans le sens de Claudel, qui est un géant. Mais dans son sens à lui.

Car il n'est pas donné à tout le monde de naître géant.

Extraits: François Hertel, « Prière à la Vierge », tiré de *Axe et parallaxes*, Montréal, Éditions Variétés, 1941, p. 75-87; Rina Lasnier, « La fuite en Égypte », tiré de *Madones canadiennes* (par Marius Barbeau et Rina Lasnier), Montréal, Beauchemin, 1944, p. 247-249.

A 24. Anne Hébert — Robert Charbonneau

(20 août 1946)

La poésie a souvent, et très heureusement, l'âme pudique et la voix discrète. Même la poésie dite moderne. Mais il arrive aussi que cette discrétion cache ou voile un manque de moyens, et certains petits sons de flûte jaloussent mal le désir des grands accords de cuivres à la Wagner.

Les professeurs de chant aident surtout, paraît-il, leurs élèves à poser leur voix. Il n'y a pas encore beaucoup, que je sache, de professeurs de poésie. C'est très heureux. C'est heureux parce que le jour où, très universitaires et très officiels, il y aura des professeurs poétiques, si j'ose dire, la poésie deviendra quelque chose comme les sciences sociales, ou comme les sciences de l'économie politique, c'est-à-dire qu'outre de ne rien résoudre des problèmes du monde, et même ajoutant à leur complexité, elle perdra ce qui lui reste — et c'est si peu, hélas! — de fraîcheur et de gratuité.

Anne Hébert, ni Robert Charbonneau, n'ont eu de professeur de poésie. Et ni l'un ni l'autre n'ont cru devoir emboucher les trompettes devant des murs de Jéricho.

Anne Hébert, avec ses *Songes en équilibre*, a publié d'innocents poèmes d'une pureté certaine, mais d'un art beaucoup moins certain. Tout cela est doux, très fragile, assurément très poétique, et surtout trop poétique. La poésie réelle a souvent besoin de renier la poésie.

Robert Charbonneau est certainement le meilleur romancier que nous ayons. Il ne «donne» pas dans le naturalisme, ni dans le réalisme, en somme dans le roman de mœurs qui avait la vogue en France il y a trois quarts de siècle, et qui est devenu de mode au Canada depuis trois ans, mais il tente, dans ses livres, dont les personnages se meuvent dans une ombre assez inquiétante, de percer cette ombre par le feu d'un projecteur qui s'est montré, jusque aujourd'hui, singulièrement efficace.

Robert Charbonneau vient de faire paraître une plaquette de poèmes intitulée *Petits poèmes retrouvés*.

Charbonneau ne se croit ni Rimbaud, ni Verlaine, ni Supervielle, ni Claudel. C'est pourquoi ses poèmes sont charmants.

Extraits: Anne Hébert, «Marine», tiré de *les Songes en équilibre*, Montréal, L'Arbre, 1942, p. 82-83; Robert Charbonneau, «Silence», tiré de *Petits poèmes retrouvés*, Montréal, L'Arbre, 1945, p. 19-20.

A 25. Éloi de Grandmont — Gilles Hénault

(27 août 1946)

Les jeunes poètes canadiens d'aujourd'hui ont peu de chance. Je parle de ceux d'entre eux qui atteignaient vingt ans en 1943, 44. Dans leur collège, ils étaient nourris, gorgés et saturés de poésie pseudo-classique, et surtout de poésie romantique. Et surtout encore, de la plus mauvaise poésie romantique. Ces nourritures manquaient de vitamines.

Les contacts perdus avec la France les vouaient au désert. Ils sentaient confusément que Lamartine avait dit, dans la meilleure forme, ce qu'il avait à dire. Et que le grand et terrible Alfred de Vigny avait également dit ce qu'il avait à dire. Et que Hugo, etc. On leur distillait cependant à petites doses, à petites fins d'heures, comme un dangereux sérum, quelques poèmes du Parnasse, deux ou trois stances de l'école symboliste. Mais jamais Mallarmé. Car ce petit Français qui s'était fait professeur d'anglais avait trahi sa langue maternelle, dont le génie est de clarté.

Et soudain, à Montréal, comme la foudre, des rééditions de Rimbaud, de Baudelaire, de Verlaine, de Guillaume Apollinaire¹. Et de l'Amérique du Sud venaient des poèmes de Breton, de Jules Supervielle. Et plus tard, en 1945, toute cette magnifique poésie d'Aragon, d'Éluard, de Pierre Emmanuel, qui nous arrivait comme des jonchées de fleurs.

1. La guerre en Europe a amené la création, en 1941, de maisons d'édition (Pascal, Valiquette, Parizeau) publiant à Montréal les écrivains français.

Mais ces fleurs, semble-t-il, étaient trop odorantes pour nos jeunes poètes. Ils se mirent tous, et d'arrache-pied, à faire du mauvais Aragon, du mauvais Éluard, du mauvais Emmanuel.

Il reste, parmi eux, deux jeunes poètes dont on ne peut nier les affiliations, ni les parentés poétiques, mais qui ont su conserver, dans ce désarroi, une personnalité certaine.

Éloi de Grandmont a publié une plaquette de vers intitulée *le Voyage d'Arlequin*. Gilles Hénault a publié de son côté *Théâtre en plein air*.

Ces poèmes ne manquent ni de vie, ni d'élans, ni de foi fervente. Mais j'imagine volontiers que leurs auteurs, dans vingt ans, se les reprocheront comme des péchés de jeunesse. Car le talent doit mûrir, comme la fleur qui donne le fruit.

Extraits: Gilles Hénault, «Visages sans nom» (fragment), tiré de *Théâtre en plein air*, repris dans *Signaux pour les voyants*, Montréal, L'Hexagone, 1972, p. 65; Éloi de Grandmont, «Le voyage d'Arlequin» (fragments), tiré du *Voyage d'Arlequin*, Montréal, Les Cahiers de la file indienne, 1946, p. 23-24.

A 26. Marguerite Rousseau — Fernand Morin

(3 septembre 1946)

J'aime terminer ce programme de poésie avec les œuvres de deux poètes qui n'ont jamais été publiées en librairie. Marguerite Rousseau et Fernand Morin¹.

La poésie de Marguerite Rousseau nous enchante comme peut nous enchanter la poésie d'aujourd'hui, et peut-être celle de demain. C'est une poésie à la fois timide et fière, trop orgueilleuse, et dont on ne sait si elle veut faire sauter les ponts, ou cimenter les ponts. Mais c'est de la poésie, et c'est tout ce qui importe.

Marguerite Rousseau, que je connais, m'en voudra de parler d'elle et de sa poésie. Son recueil de poèmes s'intitule *Sables*. Je ne sais point de titre plus modeste, et plus de talents attachés à cette modestie. Et si je connais des poètes canadiens qui puissent égaler Marguerite Rousseau, j'en connais peu qui puissent la dépasser.

Fernand Morin était un jeune homme très doué qui vient de mourir. Il pratiquait lui aussi la poésie, et d'une façon également discrète. Il était sentimental, romantique et romanesque. Fernand Morin ne tenait point compte des dernières versifications, ne recherchait pas de nouvelles formes d'art, il écrivait les

1. Marguerite Rousseau deviendra l'épouse de Grandbois en 1958. Fernand Morin, mort jeune, était le beau-frère de René Garneau.

vers comme nos grands-pères les aimaient, c'est-à-dire avec la sincérité la plus complète, et le cœur le plus ardent.

Il me plaît de réunir ces deux poètes, aux pôles opposés l'un et l'autre, mais qui ont cherché et trouvé, chacun dans son chant, la musique qui les habitait.

On parle parfois de poésie. Mais on parle plus rarement encore des poètes. Sauf des poètes arrivés, je veux dire des poètes qui sont morts depuis un siècle ou un demi-siècle, et dont les œuvres, malgré le génie qu'elles contiennent, ne peuvent cependant ne pas répandre une vague odeur de naphthaline. Je parle aujourd'hui d'une poétesse vivante et d'un jeune poète qui vient à peine de mourir.

Dans les temps affreux que nous vivons, qui semblent chargés d'un lourd et lent crépuscule tragiquement annonciateur et comme glissant fatalement vers une nuit définitive, les poètes tentent encore de nourrir des feux qui ne sont point tous de joie ou d'espoir, mais qui propagent tous une chaleur dont les hommes devraient prendre garde qu'elle seule, avec le rayonnement de Dieu, les sépare du gel mortel.

Extraits : Marguerite Rousseau, «Sables» (inédit); Fernand Morin, «Pourquoi je suis venu» (inédit) .

B 1. Prosateurs canadiens de langue française

(10 septembre 1946)

Ces derniers mois, j'ai eu le grand plaisir de vous présenter des poètes canadiens de langue française. Voici maintenant que je suis chargé de vous faire connaître, à grands traits naturellement, ces prosateurs du Canada qui, tout le long de notre histoire, et de Jacques Cartier à Gabrielle Roy, ont contribué à créer ce que l'on a convenu d'appeler notre littérature. Il est bien entendu que je donne au terme «écrivains canadiens» un sens, une signification extrêmement généreux, que les puristes les plus indulgents désavoueraient avec la plus grande passion. En effet, si Gabrielle Roy, notre plus récente romancière, est née d'une famille qui habite notre pays depuis plusieurs générations, il est difficile de prétendre que Jacques Cartier, ou Marc Lescarbot, ou Samuel de Champlain naquirent sur les rives, si accueillantes fussent-elles, de notre fleuve Saint-Laurent. Mais ces navigateurs, ces découvreurs, ces fondateurs de forts palissés de troncs d'arbre qui devaient se transformer plus tard en villes de pierre et d'acier sont entrés dans la gloire historique, et dans la gloire tout court, par le truchement du Canada, et en outre, et surtout, ils ont laissé, de leurs voyages et de leurs établissements, des notes, des observations et des récits dont l'intérêt, marqué de la forte odeur du risque et de l'inconnu, constitue les premières assises de la littérature française d'outre-mer, laquelle est devenue la nôtre.

On a souvent discuté, au Canada même, de l'existence, de la réalité de la littérature canadienne de langue française. Certains prétendaient, et ils étaient nombreux parmi nos intellectuels —

et je dois avouer à mon grand dam que j'ai longtemps partagé leur opinion —, certains prétendaient qu'une poignée d'écrivains, échelonnés tout le long de quatre siècles, ne suffisait point à composer une littérature¹. C'est-à-dire une véritable littérature, qui pût refléter les sentiments, les aspirations, les mœurs, la douleur ou la joie de vivre d'un groupement précis, essentiellement homogène, de sang identique, et parfaitement caractérisé. Ils ajoutaient que si la littérature russe a donné Dostoïevski et Tolstoï, la littérature italienne le Dante et d'Annunzio, la littérature anglaise Shakespeare et Dickens, la littérature allemande le grand Goethe, la littérature espagnole Cervantès, la littérature portugaise Camoens — qui fut le plus merveilleux nageur, y compris Byron, de tous les poètes et littérateurs du monde —, la littérature américaine Edgar Poe, Walt Whitman, Dreiser, la littérature française Rabelais et Valéry, en passant par Ronsard, Molière, Racine, La Fontaine, La Rochefoucauld, Voltaire, Rousseau, Balzac, Hugo, Baudelaire, Rimbaud, ils ajoutaient que, par contre, la littérature de langue française au Canada n'avait rien donné du tout, et qu'une littérature qui ne donne rien du tout n'est pas une littérature.

En apparence ces propos, bien que cruels, et légèrement teintés de masochisme, apparaissaient comme l'expression même de la vérité. Car il nous faut convenir que la littérature canadienne n'a point fourni de génies universels. Nous n'avons pas encore eu de Bossuet, de Corneille, de Michelet, de Claudel.

1. Allusion à la querelle qui opposa Jules Fournier à Charles ab der Halden, le premier reprochant au critique français de conclure trop tôt à l'existence d'une littérature canadienne réduite alors à une « poignée d'écrivains ». Voir « Réplique à M. Ab der Halden », publiée dans *la Revue canadienne* en février 1907, reprise dans *Mon encrier* (Montréal et Paris, Fides, coll. du Nénuphar, 1965, p. 40-49). Grandbois semble se référer aussi à la présentation que signe Olivar Asselin à l'*Anthologie des poètes canadiens* de Jules Fournier : « [...] ce qui s'est publié chez nous sur des sujets canadiens ne saurait constituer une littérature canadienne » (p. 7). Notons par ailleurs qu'au début de 1946 la querelle reprend, cette fois à partir d'un article de Georges Duhamel dans *le Figaro* du 1^{er} janvier 1946; Robert Charbonneau répond à Duhamel dans *la Nouvelle Relève* de février et mars 1946. On comprend que le premier de ces textes, intitulé « Rayonnement de la France », ait pu ébranler les convictions de Grandbois, puisque Charbonneau reproche aux Français d'ignorer « la vie d'une littérature jeune qui compte un Saint-Denys Garneau, un Alain Grandbois » (cité par Madeleine Ducrocq-Poirier, « La France et nous », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. III, p. 410).

Ni même, Dieu me pardonne, un tout petit Jules Romains. Mais depuis cette époque déjà fabuleuse où des marins basques, bretons ou normands prenaient pied sur nos côtes jusque aujourd'hui nous avons cependant réussi à imposer, nourrir et maintenir la survivance de la langue française au Canada, et cela malgré l'infortune des armes et les vicissitudes de politiques parfois fort hasardeuses.

Cette survivance, cette survie plutôt, est due à nos écrivains, quels qu'eussent² été les manques de leur talent. Ces écrivains furent d'abord des capitaines, des militaires, des intendants, des missionnaires, des coureurs des bois, ils furent plus tard des éducateurs, religieux pour la plupart, des journalistes, des hommes de la politique, et puis nous eûmes enfin des littérateurs du genre quelque peu amateur, poètes, conteurs, romanciers, critiques, historiens, qui trompaient leurs loisirs en cultivant les lettres. Ce n'était pas plus sot que de collectionner des timbres-poste, de pêcher à la ligne, ou de jouer au billard. Mais cet apport de talents menus, hésitants, parfois trop ingénus, parfois trop marqués par des influences françaises trop faciles à repérer, ne fortifiait pas moins, goutte à goutte, la sève qui permettait au fameux rameau canadien détaché du tronc français de prendre racine³, de grandir, d'arrondir son propre feuillage, d'atteindre à sa majorité.

Reprocher à la littérature canadienne d'expression française de n'avoir point fourni de génies universels, c'est blâmer un fils adolescent de n'avoir point créé les œuvres qui ont apporté à son père la célébrité.

Le génie littéraire brusque l'élan, rompt les directives, et à grands pas voraces et précipités, marque l'étoile et se confond à l'étoile. La littérature canadienne n'a pas encore donné ces créateurs fulgurants, ces dévorateurs de feu. Mais elle a donné de petites flammes constantes qui ne risquent point de s'éteindre de sitôt.

2. Grandbois écrit *quelqu'eussent*; nous corrigeons.

3. Allusion à la métaphore de Georges Duhamel, dont l'article s'intitulait «L'arbre et la branche»: «Le monde canadien est une branche de l'arbre français» (cité par M. Ducrocq-Poirier, *loc. cit.*, p. 410).

Un seul Racine, un seul Hugo, un seul Balzac n'auraient point suffi à cette œuvre. Nos modestes ouvriers ont travaillé de telle façon, leur humble lampe à l'écritoire, qu'aujourd'hui, sur le continent nord-américain, plus de cinq millions de personnes s'expriment dans leur langue maternelle, qui est le français.

B 2. Jacques Cartier

(10 septembre 1946/24 mars 1963¹)

Le Malouin Jacques Cartier, stendhalien avant la lettre.

La découverte du Nouveau Monde, par Colomb, vers la fin du XV^e siècle, avait non seulement bouleversé les notions de la science géographique, mais elle avait aussi permis à certains royaumes de l'Europe, et plus particulièrement à l'Espagne, au Portugal, d'en tirer un prestige et des revenus considérables. Pizarre et Cortez, par la vertu de cette étrange commutation qu'ils nommaient «conquête», semblaient posséder le pouvoir de tout convertir, et même et surtout le sang, en lingots d'or. Leurs galions remplissaient de richesses les palais de Lisbonne et ceux de Madrid. Et plus tard viendraient les pierres précieuses, les épices, l'ivoire, les soieries, par le plus court chemin, car ils imaginaient encore que l'Amérique était l'antichambre, la porte très voisine du vaste continent asiatique.

La France, pendant un long temps, avait négligé de prendre part à ce concert de découvertes et de pillages civilisateurs. Une époque troublée, et la continuité des guerres, l'en avaient

1. La publication de ce texte, en 1963, est la première de la série du *Petit journal*. Elle est précédée de cette présentation de Grandbois: «Alain Grandbois, membre de l'Académie canadienne-française, est l'un de nos écrivains les plus distingués. *Les Voyages de Marco Polo* lui ont valu jadis le Prix David; l'ensemble de son œuvre, le Prix Duvernay. La Société royale du Canada lui a décerné sa médaille Lorne-Pierce, et quatre de ses poèmes figurent au tome II des *Biennales internationales de poésie*, où ne sont publiés que les plus grands poètes de notre temps. M. Grandbois publiera dans nos pages une série inédite sur les "Poètes du Canada". On trouvera ci-contre son premier article».

empêchée. Mais cependant, en 1523, le Florentin Verrazano, au service de François I^{er}, reconnaissait la Floride et dans un autre voyage établissait une carte très minutieuse du littoral américain, du Labrador au détroit du Magellan.

En 1533, François I^{er}, profitant d'une trêve dans la malheureuse guerre engagée depuis des années avec son dangereux rival Charles Quint, confia à l'amiral Philippe de Chabot le soin d'organiser une expédition en Amérique, avec prise de possession. L'amiral chargea le capitaine Jacques Cartier du commandement de cette expédition.

Jacques Cartier n'était plus, à cette époque, un petit jeune homme sans expérience qui devait sa nomination à la faveur d'intrigues ou de courtisanes. Il était né à Saint-Malo, en 1491, dans une petite maison de pierres élevée sur la parcelle même du sol où allait naître et grandir, trois siècles plus tard, cet autre grand Malouin qui devait s'appeler François-René de Chateaubriand. Jacques Cartier, dans son enfance, et comme moussaillon, avait fait plusieurs voyages, avec les pêcheurs de Saint-Malo, «à la grande morue de Terre-Neuve²». Il avait étudié plus tard l'art nautique, la topographie, les portulans. Il était devenu maître pilote, puis capitaine de nef. Il avait déjà fait deux voyages au Brésil quand le Grand Connétable de Saint-Malo lui donna sa fille en mariage.

L'amiral de Chabot lui délivrait le permis d'armer des navires pour «voyager, découvrir et conquérir la Neuve-France, ainsi que trouver, par le Nord, le passage au Cathay³». Mais le roi François ajoutait à cette commission une note plus précise quand il écrivait au Trésorier de la Marine, le 12 mars 1534: «Vous payerez 6000 livres au pilote Jacques Cartier, qui va aux Terres Neuves découvrir certaines îles et pays où l'on dit qu'il se doit trouver quantité d'or⁴.»

2. L'expression se trouve dans la première *Relation*, chap. IX: «[...] la plus grande pescherie de grosses molues» (Jacques Cartier, *Relations*, éd. critique par Michel Bideaux, PUM, «Bibliothèque du Nouveau Monde» 1986, p. 103).

3. Charles de la Roncière, *Jacques Cartier*, Paris, Plon, «Les grandes figures coloniales», 1931, p. 39.

4. *Ibid.*

Chacun connaît l'extraordinaire retentissement des voyages de Cartier au Canada. Il en fit au moins trois, dont il demeure le fidèle historiographe. Il en fit peut-être un quatrième; mais les historiens — qui sont des enfants terribles — ne se sont pas encore mis d'accord sur ce point, et il semble que Cartier n'en ait point laissé de notes. Jacques Cartier mourut à l'âge de soixante-six ans, emporté par la peste, dans une petite propriété qu'il habitait près de Saint-Malo.

Il laissait le nom du plus grand navigateur français de son époque. Il laissait aussi les récits de ses voyages, qui sont classiques dans notre «Canadiana», et qui ont fait le butin, la joie et la proie de milliers de commentateurs.

Sa langue est précise, directe, sans couleurs. C'est un stendhalien avant la lettre.

Extrait sans titre, tiré de la première Relation, que Grandbois cite d'après l'édition donnée par Joseph Camille Pouliot, Glanures gaspésiennes, Québec, s. éd., 1934, p. 42-46.

B 3. Samuel de Champlain

(24 septembre 1946/31 mars 1963)

*«Mots précis comme les pièces d'un échiquier»
Champlain, sa gloire et l'ouvrage qu'il laissa.*

O n l'appelle le *Père de la Nouvelle-France*¹. Et pour cette fois, l'on n'exagère rien. Car son visage est d'une inégalable pureté, et nulle gloire canadienne n'a pu encore dépasser cette gloire qui est la sienne. Et pourtant, jamais homme plus vertueux n'eut vie plus aventureuse, ni plus tourmentée. Le rythme de cette vie, malgré ses malheurs, son tumulte, a poursuivi un cours d'une extraordinaire précision, dessinant et gravant la boucle, le cercle parfaits. La carrière de Samuel de Champlain, d'une richesse incroyable, eût pu nourrir l'existence d'une demi-douzaine d'hommes, d'hommes qui auraient été, comme lui, doués d'une immense énergie et d'une dévorante activité.

Champlain était né en Saintonge, à Brouage plus précisément, en 1567², de Marguerite Le Roy et d'Antoine Champlain, lequel était qualifié «noble homme et capitaine de la marine³». Il n'avait pas 16 ans quand il s'engagea dans les armées du Roi, en qualité de sergent, et il poursuivit avec ces armées des guerres plus ou moins cohérentes et justifiées. Puis, enfin licencié, il commença d'entreprendre de longs voyages, mais

1. «M. de Champlain fut sans contredit un Homme de mérite, et peut être à bon titre appelé le Père de la Nouvelle France» (Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, Paris, Rollin et Nyon fils, 1744, t. I, p. 306).

2. D'après le *Dictionnaire général* du père Le Jeune (s.v.), il serait né en 1570.

3. Citation reprise de Le Jeune, *loc. cit.*

cette fois comme marin. Car ce fils de fonctionnaire bien établi dans les bureaux adorait la mer.

[Gloire sportive]

Sa première traversée de la mer Atlantique (c'était en 1599) le conduisit de Cadix à Panama. Je dis sa première traversée, je devrais dire son premier voyage, et ce fut suivi de onze voyages sur l'Atlantique (aller-retour, sauf le dernier), ce qui fait que Samuel de Champlain bat tous les records, et haut la main, des navigateurs de son époque. C'est la gloire sportive.

[Gloire réelle]

Mais sa gloire réelle, authentique, tient, comme chacun sait, à la fondation de Port-Royal en Acadie et de Québec en Canada. Et non seulement à ce qu'il ait fondé Québec, mais à ce qu'il l'ait protégé, agrandi, défendu; et aussi qu'après avoir dû, avec une garnison dérisoire, capituler devant les frères Kirke, et surtout qu'après la paix franco-anglaise il ait éprouvé le besoin de revenir à Québec. Car le commun des hommes n'aime pas généralement revoir les lieux marqués par leur défaite.

Il y mourut un jour de Noël, le 25 décembre de l'année 1635.

Sa foi était si vive, et en même temps si naturellement naïve, que les sceptiques les plus endurcis, devant elle, ne peuvent se permettre de sourire. Il léguait en effet, par testament, à la Vierge Marie, qu'il avait instituée son héritière, la somme de quatre cents livres.

[Ses écrits]

Il laissait aussi un ouvrage considérable, de près de huit cents pages, publié à Paris chez l'éditeur Pierre Le Mur, intitulé: *les Voyages de la Nouvelle France Occidentale, dicte Canada, faits par le Sr. de Champlain, Xainctongeois, Capitaine pour le Roy en la Marine du Ponant, et toutes les découvertes qu'il a faites en ce pays depuis l'an 1603 jusques en l'an 1629...*

Cet ouvrage est écrit dans la langue du temps, c'est-à-dire dans une belle langue précise où chacun des mots, comme les pièces d'un échiquier, trouve la place qui lui convient strictement.

En voici un extrait: «Tous ces peuples pâtissent tant...», dans *les Voyages de Samuel de Champlain, saintongeais, père du Canada*, introduction, choix de textes et notes par Hubert Deschamps, Paris, Presses universitaires de France, 1951, p. 63-68.

B 4. Marc Lescarbot

(1^{er} octobre 1946/14 avril 1963)

Lescarbot: soldat, avocat, découvreur et... écrivain.

On peut affirmer sans risques de se tromper que Marc Lescarbot fut une des figures les plus originales de son époque. Tour à tour «avocat, poète, historien, commissaire de la marine royale, seigneur de Wiencourt et de Saint-Audebert, attaché d'ambassade¹», il semble qu'il ait tenu ces divers emplois avec un rare bonheur.

Marc Lescarbot était né à Vervins, en 1570, d'une famille de petite noblesse. Sa formation intellectuelle fut très soignée. Il avait étudié les lettres, les sciences, le droit, la philosophie, la jurisprudence². Il n'était pas encore licencié en droit qu'il avait été désigné pour prononcer «deux actions de grâce en latin, en forme de panégyriques, à Monseigneur le légat Alexandre de Médicis, cardinal de Florence, devenu depuis le pape Léon XI³». Quelques jours plus tard, à l'occasion de la fin des hostilités entre l'Espagne et la France, hostilités qui duraient depuis trente-sept ans, il prononça un discours retentissant, dans quoi il faisait l'apothéose⁴ de la paix.

1. Grandbois cite le début de la présentation qu'en fait Le Jeune (*Dictionnaire général*, s.v. Lescarbot, Marc). Tout au long de ce texte, Grandbois suit généralement Le Jeune, en s'inspirant également de l'avant-propos à l'édition de Lescarbot.

2. Grandbois semble suivre ici Le Jeune, qui ne parle cependant pas de philosophie.

3. Cité, sans référence, par Le Jeune, *loc. cit.*

4. Le sens de «apothéose de la paix» paraît obscur; on peut supposer une faute de transcription, puisqu'on attendrait plutôt «apologie».

Il fut bientôt admis au barreau de Paris, où il se distingua par des plaidoiries remarquables. Il publiait entre-temps la traduction d'opuscules qui traitaient des relations de l'Église copte avec Rome, et du projet d'union du Synode de Kiev avec le Saint-Siège. On voit que le jeune Lescarbot ne craignait point la complexité, ni le sérieux, ni la grandeur des sujets qu'il avait choisi d'étudier.

Sa carrière s'annonçait fort brillante quand en l'an 1606, à la surprise de tous, il quitta brusquement Paris et les succès qu'il y remportait, afin d'entreprendre de naviguer sur les mers océanes, comme membre de l'expédition du sieur de Poutrincourt⁵. Ce monsieur de Poutrincourt venait d'être nommé lieutenant général en Acadie. Marc Lescarbot écrit: «Ayant eu l'honneur de le connaître, quelques années auparavant, il me demanda si je voulais être de la partie. À quoi je demandai un jour de terme pour lui répondre. Après avoir bien consulté en moi-même, désireux non tant de voir le pays que de reconnaître la terre oculairement, à laquelle j'avais ma volonté portée, et fuir un monde corrompu, je lui donnai parole⁶.»

Après un voyage qui dura près d'un an et demi, et durant lequel il composa de nombreux poèmes exaltant la Nouvelle-France, il rentra à Paris, et deux ans plus tard fit paraître son *Histoire de la Nouvelle-France*, qui eut un grand succès, et qui fut traduite aussitôt en anglais et en allemand. Son ouvrage connut trois rééditions successives. Le titre, conforme aux habitudes du temps, ne manque pas d'être instructif: *Histoire de la Nouvelle-France, contenant les navigations, découvertes, et habitations faites par les Français des Indes Occidentales et Nouvelle-France, sous l'aveu et autorité de nos Rois Très-Chrétiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses, depuis cent ans jusqu'à luy. En quoy est comprise l'Histoire Morale, Naturelle et Géographique de ladite Province. Avec les tables et figures d'icelle*. Par Marc Lescarbot, avocat au parlement. Témoin oculaire d'une partie des choses ici récitées. À Paris, chez Jean Milot, en 1609.

5. Jean de Biencourt, sieur de Poutrincourt

6. Le Jeune, *op. cit.* On trouve ce passage au chapitre X de l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Lescarbot.

Marc Lescarbot pouvait écrire des poèmes durant ses voyages, mais son talent de poète ne l'empêchait point d'avoir l'œil vif, et le jugement sain. Son livre est plein de remarques ingénieuses et vraies. Et sa langue est une langue de bonne humeur.

Cent ans plus tard, le père de Charlevoix, lui-même historien de la Nouvelle-France, reconnaissait les grands mérites de l'ouvrage de Marc Lescarbot, en déclarant qu'il contenait une description exacte et consciencieuse des contrées parcourues⁷. Ce n'est pas là un mince éloge, de la part d'un historien qui juge l'œuvre d'un autre historien.

Voici un texte de Lescarbot.

Extrait tiré du chapitre «Du grand Banc des Morues», dans Histoire de la Nouvelle-France, suivie des Muses de la Nouvelle-France par Marc Lescarbot, nouvelle édition publiée par Edwin Tross, Paris, Librairie Tross, 1866, 3 volumes. L'extrait cité est tiré du tome II: p. 508-511.

7. «On y voit un Auteur exact, & judicieux, un Homme, qui a des vûës, & qui eût été aussi capable d'établir une Colonie, que d'en écrire l'Histoire» (Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, Paris, Rollin et Nyon fils, 1744, t. I, p. 119).

B 5. Isaac Jogues

(8 octobre 1946/21 avril 1963)

«Je ne reviendrai pas», écrivait Isaac Jogues.

Il est assez délicat de parler d'un saint martyr, dans l'actualité de notre monde, avec le respect et les convenances qu'il convient. Je risque cependant de le faire, quoique je m'en sente fort indigne. Mais je ne vois pas pourquoi un saint homme, martyr authentique par surcroît, et aussi très bel écrivain, n'aurait point sa place parmi les écrivains du Canada.

La biographie de saint Isaac Jogues est connue — ou devrait l'être — de tous les catholiques, et surtout de tous les catholiques de langue française. Au Canada, le père Jogues est vénéré comme peut l'être en France Jeanne d'Arc.

Isaac Jogues, né en 1607 et mort en 1646, a subi trois fois le martyre avant d'être décapité. Il était originaire d'Orléans, et sa mère, une pieuse femme du nom de Françoise de Saint-Mesmin, l'avait voué à la prêtrise. Il fit ses premières études à Rouen, et ses études théologiques à Paris. Puis il s'embarqua à Dieppe pour la Nouvelle-France¹ où commencèrent pour lui des aventures d'une prédestination étonnante. Car on comprend bien que s'il est venu au Canada comme missionnaire jésuite, c'est avec la parfaite connaissance de tous les risques qu'à cette époque l'ingratitude de son état présentait.

1. Parti de Dieppe le 6 avril 1636, il débarque à Québec le 2 juillet. Voir Le Jeune, *Dictionnaire général*, s.v. Jogues, Isaac.

Jogues était de santé médiocre, il souffrait d'hémorragies fréquentes, qu'il cachait soigneusement à ses supérieurs. Il parvint néanmoins à se faire envoyer chez des Hurons qui traitaient secrètement avec des Iroquois. Sa mission n'eut donc aucun succès, mais le froid et la faim faillirent lui coûter la vie.

L'année suivante, il voulut rejoindre cette mission qu'il avait cru mal desservir. Des Iroquois s'emparèrent de lui, et voici ce que le père Le Jeune écrit à ce propos:

On le promène de bourgade en bourgade, en le livrant à la risée publique sur une estrade improvisée. Là, on lui arrache la barbe et les cheveux, on lui coupe² le pouce gauche, on lui inflige la bastonnade entre deux haies de Sauvages. Les muscles sont déchiquetés avec les ongles; les enfants lui enfoncent des poinçons dans les chairs endolories, jettent sur son corps nu³ des charbons ardents, des cendres brûlantes. Avec des liens faits d'écorce, il est suspendu par les bras à deux poteaux. La nuit, femmes et enfants le torturent de mille façons... La gangrène ronge les plaies et devient un objet d'horreur...⁴

Les hasards de la guerre le délivrent enfin. Il regagne la France. La reine a entendu parler de lui, veut le voir. C'est Anne d'Autriche. Elle se penche sur ses mains mutilées, pleure. Le martyr canadien ne peut plus dire la messe, sans doigts consacrés. Elle s'adresse au pape Urbain VII, qui répond: «Il serait indigne de refuser à un martyr de Jésus-Christ de boire le sang de Jésus-Christ⁵.»

Le père Jogues revint au Canada et, avant de s'enfoncer encore dans la forêt meurtrière, il écrit à l'un de ses confrères de France: «*Ibo et non redibo*⁶» (J'irai et je ne reviendrai point).

2. Le Jeune: «on lui *tranche*».

3. Le Jeune: «corps à nu».

4. Le Jeune, *loc. cit.* La dernière phrase se lit: «*Dans quelques jours, la gangrène ronge les plaies; et il devient*».

5. Cité par Le Jeune, *loc. cit.*

6. *Ibid.*

Mais le saint homme se trompait. Car malgré qu'il eut, dans cette dernière et fatale expédition, la tête tranchée, il revenait, trois siècles plus tard, comme l'un des saints glorieux de notre Église.

Voici le récit que saint Isaac Jogues fit lui-même de son martyre⁷.

Extrait tiré des Relations des Jésuites, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France, Québec, Augustin Côté, 1858, vol. 2, p. 22-23.

7. Récit de l'épisode de 1642, et non de celui précédant immédiatement sa mort (1646).

B 6. Marie de l'Incarnation

(15 octobre 1946/28 avril 1963)

Un très pur écrivain: Marie de l'Incarnation.

Le grand Bossuet, parlant un jour de Marie de l'Incarnation, l'appela «la Thérèse de son siècle et du Nouveau-Monde¹». La vie touchante de la sainte femme est digne en effet des louanges de l'Aigle de Meaux, qui ne passait pas pour les distribuer inconsidérément, et tiendrait justement une magnifique place dans les émouvants récits que compose la Légende Dorée.

Marie de l'Incarnation naquit à Tours le 28 octobre 1599, de Fernand Guyard², boulanger de son état, et de Jeanne Michelet, dont la famille se targuait de petite noblesse. Elle fut animée, dès son plus jeune âge, de la piété la plus ardente, et à sept ans elle promit de consacrer sa vie au service de Dieu.

Mais les chemins de la vocation ne sont point toujours sans obstacles. La modestie du maintien de Marie, la douceur de son caractère, la beauté de son visage attirèrent l'attention d'un riche bourgeois, fabricant de soieries, qui désirait prendre femme. C'était un parti inespéré pour la fille du boulanger. Elle supplia, pria, pleura, mais en vain, et comme l'obéissance est aussi une vertu, elle dut se soumettre à la volonté de ses parents,

1. Bossuet: «Thérèse de nos jours...» (Lettre à madame Cornuau du 1^{er} juin 1695, citée dans Dom Albert Jamet, *Marie de l'Incarnation. Écrits spirituels et historiques*, Paris, Desclée de Brouwer, 1929, t. I, p. 55).

2. Plutôt Florent Guyard (ou Guyart). Voir Le Jeune, *Dictionnaire général*, s.v. Incarnation, Marie de l'.

lesquels étaient fort flattés de la demande de cet important personnage.

Elle eut un fils, Claude, puis son mari mourut après quatre ans d'union³. Il lui laissait un bel avoir: des brasseurs d'argent — car il y en avait aussi à cette époque — l'en dépossédèrent aussi. Mais elle tint à diriger l'éducation première de son fils. Elle s'en fut habiter chez une de ses sœurs, dont elle se fit à peu près la servante. Elle écrivait, priait, seul le lien charnel qui la reliait à son fils l'empêchait d'accomplir sa vocation. Dix ans plus tard, ayant confié son fils à des protecteurs éprouvés, elle entra au monastère des Ursulines de Tours⁴.

L'éclat de ses vertus la fit bientôt distinguer par ses supérieures. En 1635⁵, elle formulait ses vœux solennels de professe. Elle avait enfin rejoint, malgré tant de vicissitudes, le rêve de son enfance et de son adolescence. Elle avait 36 ans.

Et c'est ici que vient miraculeusement se joindre à son destin le destin singulier d'une autre femme, plus protégée par les dons de la naissance et de la fortune, mais qui s'inscrit sur des lignes parallèles. Une fille d'Alençon, née d'une noble et riche famille, se trouvait libre après un veuvage aussi inattendu que celui de Marie, et elle était douée d'une vocation d'apostolat. Madeleine de Chauvigny, dame de La Peltrie, était la fille unique du baron de Vaubaugon, qui lui avait laissé une fortune considérable. Elle possédait une grande piété et lisait les *Relations des Jésuites*. Ces *Relations* lui donnèrent l'idée de fonder, en Nouvelle-France, un monastère dirigé par les religieuses ursulines. On lui recommanda Marie de l'Incarnation, de Tours. Elles arrivèrent à Québec le 1^{er} août 1639. La traversée dura trois mois⁶.

3. D'après Le Jeune, Claude-Joseph Martin meurt en 1619, deux ans après son mariage.

4. Le 25 janvier 1631.

5. Date donnée par Le Jeune. Le *Dictionnaire biographique du Canada* donne plutôt 1633.

6. Elles étaient parties de Dieppe le 4 mai 1639.

Avec deux compagnes, religieuses comme elle, Marie de l'Incarnation habite près de Québec un petit fortin. Tout de suite, elle accueille les enfants indigènes, tente de les éduquer, de les instruire. Elle travaille jour et nuit. Elle apprend les langues indigènes — le huron, l'algonquin, l'iroquois. Elle traduit en ces idiomes de pieux opuscules, des règles de vie, les rudiments du petit catéchisme. Puis elle vient à Québec, où elle jette les bases du couvent actuel.

Les épreuves ne lui sont pas épargnées. Des intrigants la brouillent avec madame de La Peltrie. Elle ne dit mot, se résigne, accepte avec humilité le rôle de sœur converse, s'affaire aux travaux les plus ingrats. Elle meurt à l'âge de soixante et onze ans.

Marie de l'Incarnation fut un très grand et très pur écrivain. C'était une épistolière avant qu'il fût de mode de l'être, c'est-à-dire avant madame de Sévigné. Sa correspondance, publiée à Paris en 1681, sous le titre de *Lettres de la Vénérable Marie de l'Incarnation*, fourmille d'aperçus ingénieux, de jugements étonnants, de remarques fines et touchantes. Et je dois ajouter que cet écrivain sans prétention écrivait au XVII^e siècle, c'est-à-dire dans un siècle où l'on savait encore écrire. Sa réussite en est d'autant plus remarquable.

Lettres de Marie de l'Incarnation: dans Dom Albert Jamet, *Marie de l'Incarnation. Écrits spirituels et historiques*, Paris, Desclée de Brouwer, 1929, t. II, p. 367-369.

B 7. Pierre Boucher de Boucherville

(22 octobre 1946/5 mai 1963)

L'homme qui savait tout faire: Pierre Boucher de Boucherville.

En 1634, c'est-à-dire vingt-six ans après que Samuel de Champlain eut fondé Québec, la famille de Gaspard Boucher, qui était originaire de Mortagne, en Haute-Perche, venait s'établir en Nouvelle-France. La famille de Gaspard Boucher se composait de sa femme et de leurs six enfants. Elle s'installa à Beauport, un minuscule fortin situé à quelques milles du fort de Québec. L'un des fils, Pierre, avait douze ans lors de son arrivée au Canada. Un an plus tard, accompagnant des religieux missionnaires, il s'enfonçait au cœur de la forêt canadienne¹.

Pierre Boucher, qui mourut en 1717 à l'âge très vénérable de quatre-vingt-quinze ans, avait été anobli par le roi de France et était devenu sieur de Grosbois et seigneur de Boucherville après avoir exercé à peu près tous les métiers et rempli toutes les fonctions qu'une colonie naissante, située au bout du monde, pouvait offrir à un homme actif, doué d'ambition, d'intelligence, de caractère, et d'une exceptionnelle vitalité.

Car Pierre Boucher de Boucherville fut tour à tour collaborateur de missionnaires, linguiste, soldat, découvreur, interprète, juge royal, seigneur, écrivain et diplomate. Il laissait à sa

1. D'après le *Dictionnaire général* de Le Jeune (s.v. Boucher, Pierre), c'est plutôt en 1639 que Boucher «accompagne les missionnaires jésuites au pays des Hurons».

mort quinze enfants, dont les noms et ceux de leurs descendants composent un très brillant palmarès de l'histoire canadienne.

[Chez les Hurons]

Le jeune Pierre Boucher passa quatre ans avec les missionnaires au pays des Hurons, où il apprit les langues indigènes. À son retour à Québec, il épousa une jeune Indienne élevée chez les Ursulines, qui mourut en donnant le jour à un enfant non viable. Il se fit soldat. Sa connaissance des idiomes du pays attira l'attention de M. de Montmagny, alors gouverneur de la Nouvelle-France, qui en fit son interprète. Il gagnait, au bout de deux ans, ses galons de capitaine.

[Les Iroquois]

En cette qualité, il put guerroyer contre les Iroquois, qu'il avait appris à bien connaître lorsqu'il habitait les territoires hurons. Mais laissons-le parler lui-même: «Les Iroquois nous tiennent resserrés de si près qu'ils nous empêchent de jouir des commodités du pays; on ne peut aller à la chasse ni à la pêche qu'on craint d'être pris par ces coquins-là, et même les laboureurs ne peuvent plus labourer les champs, et encore moins bien faire les foin, qu'en continuel risque, car ils dressent des embuscades de tous côtés et il ne faut qu'un petit buisson pour mettre six ou sept de ces barbares à l'affût, qui se jettent sur vous à l'improviste, soit que vous soyez à votre travail, soit que vous y alliez... Une femme est toujours dans l'inquiétude que son mari, qui est parti pour son travail, ne soit tué ou pris et que jamais elle ne le revoie...²»

[Nommé gouverneur]

Son audace dans cette guerre, qui était plutôt une suite de guérillas, et ses mérites le firent nommer gouverneur des Trois-Rivières. Ce petit poste isolé, situé entre Québec et Montréal, était continuellement harcelé par l'ennemi et formait, comme

2. Pierre Boucher de Boucherville, *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France*, réédité par G. Coffin, E.E.D., Montréal, Imprimerie Bastien, 1882, p. 148-149.

on dit en langage moderne, le point névralgique et aussi le point le plus vulnérable de la colonie. Il le défendit si bien, avec tant de courage et d'habileté, que le roi lui octroya ses lettres de noblesse.

[Chez le roi]

Cependant, les colons canadiens se voyaient chaque jour plus réduits, plus abandonnés. La France, engagée dans ses guerres continentales, négligeait ses colonies d'outre-mer. C'est alors que M. d'Avaugour chargea Boucherville d'aller intercéder auprès du Roi. Louis XIV, qui commençait à peine de régner, le reçut avec une bienveillance surprenante. Boucherville suppliait Sa Majesté «de prendre sous sa protection une colonie qui se trouvait absolument abandonnée et réduite aux abois³». Il lui demandait de nouveaux colons, des hommes de métier, des soldats. Le roi put lui fournir trois cents hommes. Il en eût fallu trois mille.

Pierre de Boucherville revint au Canada et composa un livre intitulé *Histoire naturelle de la Nouvelle-France*⁴. Ce livre n'est pas une œuvre d'art, l'auteur avoue lui-même dans sa préface que «les nuances du style lui échappent». Mais en revanche il se montre excellent observateur et son style, quoi qu'il en dise, possède une saveur par la sincérité et la fraîcheur de l'expression que beaucoup d'écrivains de métier pourraient lui envier.

Extrait: Pierre Boucher de Boucherville, «La Nouvelle-France est un très grand pays...», tiré de l'*Histoire véritable et naturelle...*, p. 15-18.

3. Cité dans Le Jeune, *op. cit.*, p. 212.

4. Plutôt: *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions de la Nouvelle-France*.

B 8. Le père Hennepin

(29 octobre 1946/12 mai 1963)

Hauts et bas du père Hennepin.

La plupart des malheurs qui assombrirent une grande partie de l'existence du père Hennepin, on peut les distinguer dans le hasard même de sa naissance. Ou plutôt, dans le lieu où il naquit. Ce fut à Ath, petite ville du Hainaut, le 7 avril 1640, de Gaspard et de Norbertine Lelu¹. Il était donc de sang wallon, c'est-à-dire de sang français. Mais il était sujet espagnol, car l'Espagne, à cette époque, occupait la Flandre. Et la confusion des conquêtes, des défaites, des alliances, des traités successifs devait lui apporter les plus graves ennuis.

Après ses humanités, il quitte le monde et entre au couvent des Récollets de Béthune. Outre son ardeur pour les études particulières à l'état qu'il voulait embrasser, et dans lesquelles il se distingue de façon fort brillante, il se passionne pour les sciences ethnographiques, linguistiques et géographiques. Il possédait le goût naturel de l'aventure, et il se préparait pour l'apostolat des contrées lointaines.

[Rêves de jeunesse]

À sa sortie du couvent, et après un court séjour à Rome, que lui avait mérité l'excellence de son travail, il fait des séjours

1. D'après de *Dictionnaire général de Le Jeune. Jaspard Hennepin et Robertine Lelu* (s.v.).

fréquents et prolongés dans les petits ports de la Côte du Nord, où il interroge des mariniers, des matelots, qui racontent les aventures de leurs voyages, et ces récits le passionnent à tel point qu'il écrira plus tard «qu'il aurait passé volontiers des jours et des nuits entières sans manger dans cette occupation²».

Mais son rêve de départ ne devait point se réaliser tout de suite. La guerre éclate. Il doit rejoindre son pays, et il s'engage dans l'armée comme aumônier de troupes. Il se dépense infatigablement, vole au secours des blessés, ensevelit les morts, soigne des pestiférés, est atteint lui-même par le mal, guérit, reprend sa tâche. Tout cela dure quatre ans.

[Au Canada]

La paix venue, il obtient enfin de ses supérieurs, qu'il a harcelés de ses supplications, l'autorisation de se rendre au Canada comme missionnaire. Il s'embarque à La Rochelle avec trois compagnons, et avec Robert Cavelier de La Salle, qui venait d'obtenir du roi de France ses «patentes et lettres de noblesse». À bord de ce même bateau se trouvait aussi le premier évêque de Québec, M^{gr} François de Montmorency-Laval.

À Québec, il prêche le Carême et l'Avent, s'occupe à de petites missions, fonde même une mission au cœur du pays iroquois, sur les rives du lac Ontario. Deux ans plus tard³, le Provincial de son Ordre lui confie le soin d'accompagner Cavelier de La Salle pour l'exploration officielle du Mississippi. Ce voyage fut des plus mouvementés, et le père Hennepin en relate les péripéties avec une sorte d'allégresse qui est extrêmement savoureuse. Il fut fait prisonnier par les Sioux, si chers, deux siècles plus tard, aux jeunes lecteurs de Gustave Aimard⁴. Mais sa captivité

2. P. Louis Hennepin, *Voyages et nouvelles découvertes d'un très grand pays dans l'Amérique*, Amsterdam, chez Braeckman, 1704, p. 12. Cet ouvrage paru en 1704 réunit en un seul volume *Nouvelle découverte d'un très grand pays, situé dans l'Amérique entre le Nouveau-Mexique et la mer glaciale*, et *Nouveau voyage*.

3. Ce voyage eut lieu en 1678, donc trois ans après son arrivée à Québec.

4. Olivier Gloux, dit Gustave Aimard, romancier français (1818-1883), auteur de romans d'aventures situées en Amérique du Nord.

ne le prend point au dépourvu. Il exerce son apostolat parmi ses vainqueurs, apprend leur langue, et compose un vocabulaire de l'idiome de la tribu.

[Gloire passagère]

À son retour, ses supérieurs lui demandent d'écrire la relation de son voyage. Il s'embarque pour la France, et il se retire au couvent de St-Germain-en-Laye, et le 3 janvier 1683, le public peut lire sa *Description de la Louisiane*. Son ouvrage obtient un succès immédiat, et est traduit en plusieurs langues. Le père Hennepin se réjouit de cette gloire, qui va lui permettre de convaincre ses supérieurs de lui confier de nouvelles missions. On le nomme Vicaire Apostolique⁵, et il va au Chapitre général de Rome. Mais soudain, cette obédience lui est enlevée, on le relègue dans un petit couvent obscur. C'est la disgrâce.

[Où mourut-il?]

Son pays est encore en guerre. L'Espagne, l'Angleterre, et l'Électeur de Bavière, pour cette fois, sont alliés. Il s'adresse à Guillaume III d'Angleterre, afin d'obtenir «une obédience pour les Missions d'Amérique⁶». Il échoue. Il écrit d'autres livres: *Nouvelle découverte d'un très grand pays; Nouveau Voyage*.

Plus tard, après de multiples démarches, il apprend enfin que «le roi accordait au père Hennepin la permission de revenir en France et qu'il le ferait passer à Québec à la première occasion». Mais ses ennemis veillaient, influencèrent le roi, et celui-ci déclara bientôt qu'il «le ferait appréhender si jamais il débarquait dans la Nouvelle-France».

Le père Hennepin poursuit ses humbles tâches. On ne sait pas exactement où il mourut. Mais ses livres sont toujours vivants.

5. D'après Le Jeune, il aurait plutôt été nommé, en 1683, «vicaire au couvent de Cateau-Cambrésis» et c'est en 1688, alors qu'il est «notaire apostolique», qu'il tombe en disgrâce.

6. Cette citation et les deux suivantes sont reprises de Le Jeune (s.v. Hennepin), qui ne donne pas sa source.

Extraits: «Tous les Sauvages de l'Amérique...», tiré de *Nouveau voyage d'un país plus grand que l'Europe*, Utrecht, Antoine Schouten, 1698, p. 195-203.

B 9. Lahontan

(5 novembre 1946/19 mai 1963)

Talents et aventures du baron de Lahontan.

Au temps où sévissait la mode des biographies romancées, un auteur avisé eût pu écrire *la Vie mouvementée du baron de Lahontan* sans crainte d'épuiser, même en 400 pages, la matière de son sujet, et sans que le titre de son ouvrage pût paraître exagéré. Car Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan, dans sa courte existence, eut une carrière extrêmement tumultueuse, pleine d'aventures et de périls, qu'il ne souhaitait d'ailleurs point, et que l'ordonnance classique de son siècle rend plus étonnante encore.

Il était né en 1666, d'un père qui était «réformateur général du domaine du Béarn et conseiller honoraire au Parlement de Navarre¹». Le réformateur général possédait malheureusement le goût des grandes entreprises et quand il mourut, en 1674 — Louis-Armand n'avait alors que huit ans —, il laissait une veuve non seulement sans fortune, mais «accablée de dettes et de procès²». Et les mémoires du temps nous racontent en effet qu'il avait distrait de ses biens personnels, pour le seul projet de la canalisation du Gave, entre Bayonne et Pau, la somme de cent cinquante mille livres.

À l'âge de treize ans, le jeune baron Louis-Armand obtint son entrée, comme cadet, au régiment de Bourbon. Ce

1. Le Jeune, *Dictionnaire général*, s.v. La Hontan.

2. *Ibid.*

régiment jouissait d'une grande réputation parmi les fils de la noblesse française qui se destinaient à la carrière des armes. Malgré sa jeunesse, Lahontan comprit vite que l'honneur d'appartenir à ce brillant régiment ne suffirait pas à le nourrir, et qu'il n'y avait là, pour lui, aucune chance d'avancement. Il fit jouer les maigres relations qu'une famille dans l'infortune peut conserver, et réussit à se faire verser au Corps des Gardes-Marine. Il débarqua à Québec, appartenant à une compagnie commandée par M. de la Barre, le 8 novembre 1683. Il allait alors atteindre ses dix-sept ans.

[Vie mouvementée]

Il m'est impossible ici de suivre, pour lui donner justice, et même dans les grandes lignes, la carrière du jeune aventurier malgré soi. Il fit partie de la plupart des expéditions organisées pour combattre l'ennemi, vécut dangereusement sur les rives des Grands Lacs, qui étaient la frontière extrême d'où partaient les explorations hasardeuses de Louis Jolliet et de Cavelier de La Salle, revint à Québec, où il réussit le plus souvent à se brouiller avec les autorités laïques et religieuses, car il avait la moquerie facile, l'esprit vif et clair, la langue prompte et trop bien pendue, et le manque absolu du sens de tout respect. Il se fit naturellement beaucoup d'ennemis.

L'arrivée³ du comte de Frontenac à Québec sauva, pour un moment, notre héros. Frontenac, très talon rouge, et volontiers frondeur, goûta l'esprit désinvolte de Lahontan et la singularité de son caractère, qui n'était pas servile. Lahontan le convainquit bientôt de la nécessité d'armer une flottille qui assurerait aux Français la suprématie des Grands Lacs. Frontenac dépêcha aussitôt le baron à la Cour de France, et celui-ci s'y trouva dans une telle froideur incompréhensive qu'il revint en Amérique⁴. Son bateau mouille à Plaisance, en Acadie. Il se brouille tout de

3. Le 15 octobre 1688.

4. Il est de retour le 18 septembre 1691, à Québec et non à Plaisance. C'est le 18 août 1692 que Lahontan fait escale à Plaisance, où il débarque à nouveau le 20 juin 1693 : c'est à cette dernière date que se situent les événements décrits par Grandbois. Voir Chronologie, dans Lahontan, *Œuvres complètes*, édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, p. 220-224.

suite avec le gouverneur de l'endroit, M. de Brouillan, — et cela sans jeu de mots —, craint ses représailles, et, après des aventures rigoureusement picaresques, rejoint le Portugal, puis la Hollande, puis le Danemark, et enfin se réfugie chez l'Électeur de Hanovre, où il partage l'amitié de Leibnitz et de Bayle, et où il meurt en 1715, à l'âge de quarante-neuf ans.

[Œuvre considérable]

Il laissait une œuvre considérable pour un homme qui avait toujours passé pour léger. *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale, Mémoires de l'Amérique septentrionale, ou la Suite des Voyages..., Supplément aux Voyages ou Dialogues avec le sauvage Adario.*

Mais cet homme léger était doué de l'esprit le plus fin, le plus aigu, le plus observateur qui soit. Sa langue est la plus souple et la plus aisée des écrivains de la Nouvelle-France. Un petit ton d'avant Voltaire, et très voltairien, procure de grandes délices. Il égratigne avec des griffes de chatte. Il écrit par exemple: «Il me le promet foi de Prince, et cependant ne tint parole⁵.»

On lui a surtout reproché certains accroc à la vérité. L'historien Parkman⁶, qui tient une grande place dans l'histoire canadienne, dit de lui: «Il disait d'ordinaire la vérité, quand il n'avait pas de raison de faire autrement et cependant il était capable de mensonges prodigieux⁷.»

Mais Lahontan était un homme libre, ce qui déplaît à beaucoup de gens, et il était par surcroît Béarnais, c'est-à-dire doué de beaucoup d'imagination. Il ne ménageait pas les couleurs sur sa palette. Et la hargne de ses détracteurs tient surtout à ce qu'ils jalouaient son talent.

5. Nous n'avons pu retracer cette citation.

6. Francis Parkman (Boston 1823 - Jamaica Plain 1893), historien nord-américain qui écrivit en 1865 *la France et l'Angleterre en Amérique du Nord*.

7. Cité par Le Jeune (s.v. La Hontan), qui ne donne pas la référence.

Voici un exemple de son style.

Extrait intitulé «Voyages», tiré de *Nouveaux voyages de monsieur le baron de La Hontan dans l'Amérique septentrionale*, La Haye, Chez les Frères L'Honoré, 1704, vol. 2, p. 85-87.

B 10. Charlevoix
(12 novembre 1946/26 mai 1963)

Le père de Charlevoix, très grand historien.

En 1744, François-Xavier de Charlevoix écrivait:

Quand la capitale de la Nouvelle-France sera aussi florissante que celle de l'Ancienne, (et il ne faut désespérer de rien, Paris a été longtemps beaucoup moins que n'est Québec aujourd'hui) qu'autant que les yeux pourront porter, ils ne verront que bourgs, châteaux, maisons de plaisance, et tout cela est déjà ébauché: que le fleuve du Saint-Laurent qui roule majestueusement ses eaux, et les amène¹ du nord ou de l'ouest, y sera couvert de vaisseaux; que l'île d'Orléans et les deux bords des deux rivières, qui forment ce port, découvriront de belles prairies, de riches côteaux et des campagnes fertiles, et il ne leur manque pour cela que d'être plus peuplées; qu'une partie de la rivière Saint-Charles qui serpente agréablement dans un charmant vallon sera jointe à la ville, dont elle sera sans doute le plus beau quartier; que l'on aura revêtu la rade de quais magnifiques; que le port sera environné de bâtiments superbes, et qu'on y aura trois ou quatre cents navires chargés de richesses que nous n'avons pas encore su faire valoir, et y apporter en échange celles de l'Ancien et du Nouveau-Monde..² Cette terrasse offrira un point de vue que rien ne pourra égaler..³

1. Charlevoix: «les amène de l'extrémité du nord».

2. Charlevoix: «du Nouveau-Monde, vous m'avouerez, madame, que cette terrasse».

3. François-Xavier de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*. Tome III: *Journal d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale, adressé à madame la duchesse de Lesdiguières*, troisième lettre (28 octobre 1720), Paris, Rollin et Nyon fils, 1744, p. 73.

Celui qui écrivait ces lignes, que l'on ne peut taxer de pessimiste, était né à Saint-Quentin, dans l'Aisne, le 24 octobre 1682. Sa famille, dont le blason portait «d'azur à une bande d'argent, chargée de trois coquilles de gueules⁴», appartenait à la plus ancienne noblesse du pays. Le jeune homme se destinait à la vie de religion; il entra chez les jésuites et ceux-ci, alors qu'il n'était encore que diacre, l'envoyèrent à Québec pour y enseigner les grammaires latine, grecque et française. Il passa quatre ans à Québec, revint en France pour se faire ordonner. On le chargea ensuite d'enseigner les humanités au Lycée Louis-le-Grand. Sa vocation d'écrivain, et d'écrivain-historien, pendant ce temps de professorat, put se donner libre cours; il composa, d'après l'*Histoire de l'Église du Japon* du jésuite Jean Crasset⁵, trois volumes intitulés: *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'Empire du Japon*.

[Nouveau voyage]

Cet ouvrage fort bien fait attira l'attention de ses supérieurs, qui le chargèrent d'une mission d'enquêtes et de découvertes en Nouvelle-France. Le père de Charlevoix débarquait à Québec le 23 septembre 1720, quinze ans après son premier voyage à la colonie. Mais ce nouveau voyage devait lui apporter des aventures plus hautes en couleur que lorsqu'il enseignait, comme diacre, au Petit Séminaire de Québec⁶.

Le printemps suivant, ou plus exactement le 1^{er} mars, il se rend de Québec à Montréal en «calèche d'hiver⁷». Ce petit voyage que l'on fait aujourd'hui par avion en soixante-dix minutes lui prend quinze jours. De Montréal, après la fonte des neiges, il se dirige vers les Grands Lacs, vers l'Ouest avec une flottille composée de deux canots et de huit voyageurs qui transportaient des marchandises, sous le commandement de M. de Cournoyer. Il quitte ses compagnons au lac Huron, traverse le lac Michigan, veut descendre, par le Mississipi, jusqu'à la

4. Cité par Le Jeune, s.v. Charlevoix.

5. Grandbois écrit *Crasset*.

6. Plutôt au collège des Jésuites; mais d'après Le Jeune, il n'a pu y enseigner longtemps puisqu'on le retrouve l'année suivante à Montréal.

7. Grandbois cite Le Jeune, s.v. Charlevoix.

Louisiane. Mais le scorbut le tient cloué au lit pendant près de deux mois. Il persévère néanmoins dans sa résolution, et, après de multiples incidents, rejoint enfin la Louisiane. Il avait quitté Québec depuis huit mois.

[Déboires et périls]

Mais alors il veut revenir à Québec. Il passe à Biloxi, où les fièvres le retiennent encore deux mois. À peine rétabli, il s'embarque à bord d'une flûte qui doit le conduire à l'île Saint-Domingue. Il fait naufrage, est sauvé miraculeusement, revient au bout de quatre-vingt-dix jours à Biloxi⁸. Il frète un autre petit bâtiment qui doit relâcher à La Havane. Là, le dernier voilier de la saison qui appareillait pour la Nouvelle-France vient de partir. Le malheureux père de Charlevoix prend la décision de retourner en France, où il trouvera plus de facilités pour rejoindre le Canada.

Mais la destinée ne le lui permet pas. Il mourut en 1761, dans ces années mêmes où l'infortune des armes faisait de la Nouvelle-France une possession anglaise.

[Journal historique]

Cependant, le père de Charlevoix écrivait, en six volumes, son *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*.

Il écrit une langue souple et large, avec des périodes trop harmonieuses peut-être qui font curieusement présager les grands romantiques. On trouve en outre dans son *Histoire* mille détails précieux sur la vie, les mœurs et les coutumes des aborigènes. Il s'occupe de linguistique, de botanique, de géologie, de minéralogie, de médecine, de sociologie. Mais ce dernier terme n'était point encore inventé.

8. Le Jeune: «tout le monde se sauve et 50 jours après le naufrage, le Père est de retour à Biloxi» (s.v. Charlevoix).

Il décrit magnifiquement ce qu'il a vu. Il n'est point l'historien en pantoufles qui écrit l'Histoire parmi des manuscrits poussiéreux, dans l'étouffement de son cabinet de travail.

Et tous les historiens d'aujourd'hui, pour une fois, sont d'accord pour donner au père de Charlevoix le titre magnifique qu'il mérite, c'est-à-dire celui du plus grand historien, à son époque, de la Nouvelle-France.

Voici quelques extraits de son *Histoire*.

Extrait intitulé « Histoire », tiré de Histoire et description générale de la Nouvelle France avec le journal historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale, Paris, Rollin et Nyon fils, 1744, t. III, p. 196-198.

B 11. Michel Bibaud

(19 novembre 1946/2 juin 1963)

Michel Bibaud, inlassable journaliste et historien.

Pour les Canadiens d'origine française, l'année 1760 marque le destin de son Histoire. La Nouvelle-France avait vécu.

Mais les habitants de la Nouvelle-France vivaient encore, et devaient continuer de vivre prodigieusement, d'où le miracle légendaire mais véridique des soixante mille Canadiens qui, en moins de deux siècles, devaient laisser plus de cinq millions de descendants.

Au vrai, après la conquête, les Canadiens s'étaient trouvés fort désemparés. La loi du vainqueur pèse toujours lourdement à celui qui subit l'infortune des armes. Et pour m'exprimer en termes plus simples, nous eûmes un mauvais moment à passer. Et ce mauvais moment dura près de trois quarts de siècle.

J'emprunte ici quelques lignes au critique canadien Maurice Hébert:

Nous voilà isolés en terre d'Amérique, d'abord soumis au régime militaire, puis aux prises avec l'oligarchie et la bureaucratie anglaises et régis par des constitutions inacceptables. Notre loyauté envers le Canada est telle que, en 1774 et 1812, nous le sauvons des tentacules de la république voisine... Lorsque l'Angleterre, après la constitution de 1841, songe à nous accorder les prérogatives de la Confédération, elle ne fait que reconnaître le bien-fondé de nos griefs et la force de nos revendications... Nos âpres combats se

transposent dans nos Lettres. En celles-ci nous ne mettons guère d'art, mais tout notre cœur français. Cela nous suffit. Nous n'avions pas d'imprimerie, pas de journaux avant la session du Canada; nous en établissons sous le régime britannique. Les conquérants ont fermé nos écoles; nous en ouvrons d'autres. Notre classe dirigeante est presque totalement retournée en France; nous tirons du peuple et d'une élite raréfiée des chefs que la dureté des temps éprouvera. Appuyés sur le clergé comme sur un roc, et le mot n'est pas trop fort, imbus de la justice de notre cause, fidèles à la parole¹ donnée de servir sous un nouveau drapeau, nous rebâtissons la maison nationale française au Canada, au prix d'inimaginables sacrifices...²

[Tribuns et polémistes]

En effet, M. Hébert a raison. Pendant longtemps il n'y eut au Canada, comme littérature française, que des écrits politiques ou patriotiques. Ils étaient véhéments, passionnés, et souvent fort injustes, comme tout ce qui tient de la passion. Mais ils possédèrent ce très rare mérite, et cette étonnante influence à quoi il n'est pas exagéré de croire que nous devons, pour une grande part, la survivance de la langue française sur la terre d'Amérique. Les livres d'outre-mer ne rejoignaient plus les rives du Saint-Laurent. Ces tribuns, ces polémistes, par le truchement de leurs rares journaux, conservaient, entretenaient l'usage et l'habitude du parler français.

Déjà, en 1764, on fondait la *Gazette de Québec*. Elle était rédigée dans les deux langues. Plus tard, ce fut la *Gazette de Montréal*³, puis des feuilles éphémères, des hebdomadaires de bonne volonté, qui naissaient et disparaissaient aussitôt. Parmi les journalistes qui les rédigèrent, il y eut Pierre Bédard, Louis Plamondon, Jacques Viger, Benjamin Viger, Étienne Parent, Michel Bibaud.

1. Hébert: «fidèles à nos traditions et à la parole».

2. Maurice Hébert, *les Lettres au Canada français*, Montréal, Éditions Albert Lévêque, 1936, p. 30-31.

3. La *Gazette de Montréal/Montreal Gazette*, journal bilingue devenu unilingue anglais en 1824, est fondée en 1785.

[Un homme actif]

Michel Bibaud⁴ fit montre d'une inlassable activité dans le milieu intellectuel de son époque. En 1816, il écrit un livre intitulé *l'Arithmétique en quatre parties*. Il fonde ensuite *l'Aurore des deux Canadas*⁵, qui devient le *Courrier du Bas Canada*. Il dirige plus tard sept ou huit publications différentes⁶. Il trouve aussi le temps de rédiger une *Histoire du Canada*⁷. Son influence et son autorité furent très grandes, et un chroniqueur dit de lui: «Nul n'osait se croire écrivain, s'il n'en tenait de sa main le brevet⁸.»

Nous pouvons regretter que son *Histoire du Canada* contienne plus de considérations philosophiques, morales et sociales, que de faits véridiques, éprouvés par le temps. Mais elle nous apporte cependant, dans un style singulièrement vigoureux, le témoignage d'un homme qui avait la fierté de ses opinions, le courage de les exprimer, et surtout celui de les défendre.

Extrait: «Les députés chargés des différentes requêtes...», tiré de *l'Histoire du Canada sous la domination anglaise*, Montréal, Lovell et Gibson, 1844, p. 304-306.

4. Né en 1782, mort en 1857.

5. Fondé en 1816, ce journal devient le *Courrier du Bas-Canada* en 1819 et disparaît en 1820.

6. Dont la *Bibliothèque canadienne* (1825-1830), *l'Observateur* (1830-1831), le *Magasin du Bas-Canada* (1832) et *l'Encyclopédie canadienne* (1842-1843).

7. *Histoire du Canada sous la domination française*, Montréal, John Jones, 1837, suivie d'une *Histoire du Canada sous la domination anglaise* en deux parties, la première publiée chez Lovell et Gibson en 1844, la seconde chez Lovell en 1878.

8. Nous n'avons pu retrouver la source de cette citation.

B 12. Le Théâtre de Neptune

(26 novembre 1946)

Si le théâtre de langue française au Canada avait eu le sens, ou le goût, ou tout simplement la mémoire des grands anniversaires, il aurait célébré, le 14 novembre 1906, le troisième centenaire de sa première représentation sur la terre d'Amérique. Et cela nous reporte aux temps héroïques des dures conquêtes.

Cette représentation fut donnée à Port-Royal, en Acadie. Champlain y séjournait alors depuis plus de deux ans. Il écrivit des pages charmantes à propos de l'installation de Port-Royal, dont voici quelques lignes :

Je fis un jardin, pour éviter l'oisiveté, entouré de fossés pleins d'eau, auxquels il y avait de fort belles truites que j'y avais mises, et où descendaient trois ruisseaux de fort belle eau courante. J'y fis une petite écluse contre le bord de la mer, pour écouler l'eau quand je voulais. Ce lieu était tout environné de prairies... J'y semai quelques graines, qui profitèrent bien. Nous y allions souvent passer le temps; et semblait que les petits oiseaux d'alentour en eussent du contentement...¹

Or, dans l'été 1606, débarqua à Port-Royal un homme, jeune encore, du nom de Lescarbot. Ce Marc Lescarbot était un personnage fort original. Il avait étudié les lettres, les sciences, le

1. *Les Voyages de Samuel de Champlain*, introduction, choix de textes et notes par Hubert Deschamps, Paris, PUF, « Colonies et empires », 1951, p. 103.

droit, la philosophie, la jurisprudence. Il avait été admis au barreau de Paris avec les plus grands honneurs, et il s'y était vite distingué par des plaidoiries remarquables. Lors de la fin des hostilités entre la France et l'Espagne, il avait prononcé un discours retentissant dans quoi il faisait l'apothéose de la paix². Sa carrière s'annonçait très brillante quand il quitta brusquement Paris pour accompagner M. de Poutrincourt, qui le lui avait demandé, dans un voyage au Canada. M. de Poutrincourt laisse Marc Lescarbot à Port-Royal, fait une expédition au pays des Armouchiquois, en revient le 14 novembre.

Pour ce retour, Lescarbot avait organisé une réception dont le «clou» principal était un impromptu en vers, divisé, selon les règles classiques, en trois parties ou mouvements, et intitulé *le Théâtre de Neptune*. Naturellement, ces vers avaient été faits par l'avocat parisien, qui s'était chargé en outre de la mise en scène. Comme décors, le ciel, la mer, la forêt, les montagnes. Le navire de M. de Poutrincourt entre en rade, une barque s'en détache, et quand elle va toucher terre, Neptune, assis sur un chariot traîné par six tritons, trident en main, descend sur la plage, où aborde M. de Poutrincourt, et commence à déclamer:

Arrete, Sagamos, arrête-toy ici,
Et regardes un Dieu qui a de toy souci.
Si tu ne me conois, Saturne fut mon pere,
Je suis de Jupiter et de Pluton le frere.
Entre nous trois jadis fut parti l'Univers,
Jupiter eut le Ciel, Pluton eut les Enfers,
Et moi plus hazardeux eus la mer en partage,
Et le gouvernement de ce moite héritage.
Neptune c'est mon nom...³

2. Voir *supra*, p. 201, n. 4.

3. Marc Lescarbot, *le Théâtre de Neptune en la Nouvelle-France*, dans *The Theatre of Neptune in New France* by Marc Lescarbot, trad. Harriette Taber Richardson, Boston, Houghton Mifflin Company, 1927, p. 3.

Nous rétablissons la graphie de cette édition, que Grandbois avait modernisée. Grandbois retient également, au vers 2, «Et *regardes*» de l'édition 1612-1618, contre «Et *écoutes*» de la version que nous avons consultée.

Après cette ouverture, des sons de trompettes éclatent. Poutrincourt se tient devant la mer. Alors arrivent quatre canots conduits par quatre Sauvages. Le premier offre comme présent un quartier d'orignal; le deuxième, des peaux de castor; le troisième, des natachiez, ou écharpes brodées; le quatrième tient un harpon nu. Il balbutie des excuses, dit qu'il revient de la pêche, que le sort ne l'a pas favorisé, mais qu'il y retournera dès l'aube, afin de pouvoir rapporter au grand Manitou blanc quelque belle pièce de poisson.

M. de Poutrincourt remercie Neptune, les Sauvages et l'assistance, et invite tout le monde à venir souper au fort. Neptune et sa troupe chantent alors, en musique, quelques versets dont Lescarbot, maître d'orchestre, bat la mesure. Et avant de pénétrer dans le fort, un artiste de la troupe récite encore :

Sus doncques rotisseurs, dépensiers, cuisiniers,
Marmitons, patissiers, fricasseurs, taverniers,
Mettez dessus dessous pots et plats et cuisines,
Qu'on baille à ces gens ci chacun sa quarte pleine
[...]

Cuisiniers, ces canars sont-ilz point à la broche?
Qu'on tue ces poulets, que cette oye on embroche,
Voici venir à nous force bons compagnons,
Autant deliberez des dents que des rognons.
Entrez dedans, Messieurs, pour votre bienvenue,
Qu'avant boire chacun hautement éternuë
A fin de decharger toutes froides humeurs
Et remplir vos cerveaux de plus douces vapeurs...⁴

Et c'est ainsi, grâce à Marc Lescarbot, qu'eut lieu, le 14 novembre 1606, la première représentation théâtrale sur le continent américain.

4. *Ibid.*, p. 13.

B 13. Philippe Aubert de Gaspé, père

(3 décembre 1946/9 juin 1963)

Un type remarquable: Philippe Aubert de Gaspé.

Avec la famille de Philippe Aubert de Gaspé, qui fut avocat, shérif, interné pour dettes, seigneur de Saint-Jean-Port-Joli et de Gaspé, et homme de lettres par surcroît, on peut retrouver tout l'armorial de la Nouvelle-France. Son trisaïeul, Charles de La Chesnaye¹, fils de l'intendant des fortifications d'Amiens, était venu s'établir au Canada en 1655, à l'âge de vingt-cinq ans. Il était actif, débrouillard et brouillon, car il réussit de se fâcher avec à peu près tous les membres influents de la colonie, y compris l'intendant Talon et le comte de Frontenac.

Il sut cependant se conserver les bonnes grâces des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, qui relatent dans leurs annales que:

la Communauté lui a gardé des obligations singulières pour l'avoir assistée, pendant plus de trente ans, et lui avoir prêté des sommes considérables avec la bonté d'un père, sans la presser jamais de payer, aimant mieux souffrir que l'inquiéter, faisant souvent des présents, même partageant son pain à la cherté des vivres².

1. Charles Aubert de La Chesnaye. Les Annales le nomment habituellement «Monsieur Aubert».

2. J.-F. Juchereau de Saint-Ignace et M.-A. Duplessis de Sainte-Hélène, *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, 1636-1716, Québec, Hôtel-Dieu de Québec, 1939, p. 305. Grandbois a modernisé la graphie et modifié un peu le texte: «Notre Communauté luy a des obligations singulieres pour l'avoir assistée pendant plus de trente ans, en nous faisant crédit autant que nous en avions besoin, et nous prêtant des sommes tres considerables avec une bonté de pere, sans nous presser jamais de la payer, aimant mieux souffrir quelque petite perte que de nous inquieter. Il nous faisoit souvent de petits présents, et dans les tems de chereté, il partageoit son pain avec nous.»

Il mourut en 1702, laissant deux seigneuries et trois ou quatre fiefs, sans compter quelques bons sacs d'écus bien sonnants. Le Roi lui avait octroyé des lettres patentes de noblesse en 1693, et donné, en 1696, un siège au Conseil souverain.

Son fils aîné fut tué au service de la Nouvelle-France, en 1690. Le continuateur de la lignée, Pierre, prit le nom d'une des seigneuries — celle de Gaspé. Il y vécut la vie du hobereau, s'occupant de chasse, de pêche, de culture, et ne négligeant point de visiter ses censitaires. Son héritier, Ignace Aubert de Gaspé, possédait le goût de l'aventure. À seize ans³, il s'engage comme cadet dans la marine, puis il prend part à des campagnes contre les Indiens, au cours desquelles il se distingue. Plus tard il se trouve comme officier, dans l'organisation de l'expédition du Mississipi menée par monsieur de Bienville. Il se bat contre les Anglais pendant des années, de l'Acadie à Niagara, de Carillon à Sainte-Foy. Après la Conquête, il se voit parfaitement ruiné, doit retourner à son manoir de Saint-Jean-Port-Joli, incendié par l'ennemi, et dont il réussit patiemment à relever les ruines. Il meurt en 1787, le cœur ulcéré. C'était un bon soldat. Son fils, Pierre Ignace, profita du sort des peuples heureux, dont on dit qu'ils n'ont point d'histoire. Il fut un paisible colonel de la milice, et membre non moins paisible du Conseil législatif. Il fut en outre le père de Philippe Aubert de Gaspé, qui naquit en 1786 et mourut en 1871.

Celui-ci eût fort aimé ne pas avoir d'histoire, mais sa nature, qui était exubérante, le portait à certaines extravagances qui lui apportèrent des ennuis. Il était trop joyeux compagnon. Il se fit recevoir avocat au barreau de Québec, puis sollicita une situation de shérif, car il effrayait les notables par son existence quelque peu tapageuse. Il tenait table ouverte, ne négligeait aucune jolie femme, et jouait les yeux fermés; bref, il distribua trop de signatures sur trop de billets promissoires. Il dut faire quatre années de détention. Il écrit à ce propos: «Incapable de refuser aucun service, ma main ne se ferma plus: je devins non seulement le banquier de mes amis, mais aussi la caution et l'endosseur du premier venu; ma signature était à la disposition

3. D'après Le Jeune (s.v. Gaspé, Ignace-Philippe Aubert de), c'est plutôt à l'âge de treize ans, en 1727, qu'il s'engage dans la marine.

de tout le monde. C'est là ma plus grande erreur...⁴» À sa sortie de prison, la population de Québec lui fit une ovation. On voulut le fêter, le retenir. Il refusa tout, retourna à son manoir de Saint-Jean-Port-Joli. Là, il s'enferma parmi ses livres, lut Virgile, Corneille, Racine, les derniers romantiques, et reçut quelques amis choisis.

À l'âge de soixante-quinze ans, il publie un roman : *les Anciens Canadiens*. C'est tout le parfum d'une autre époque qui se dégage de ce livre sincère, ingénu, plein de couleur et de vie. Il meurt à quatre-vingt-cinq ans. Il laisse des *Mémoires* qui peuvent compter parmi les meilleures chroniques de son temps.

Extrait : Philippe Aubert de Gaspé (père), *les Anciens Canadiens*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1925, p. 83-85.

4. Cité dans Le Jeune, s.v. Gaspé, Philippe-Joseph Aubert de, t. I, p. 691.

B 14. Étienne Parent

(10 décembre 1946/16 juin 1963)

Étienne Parent et les idées pour lesquelles il vivait.

Étienne Parent vécut à cette époque tourmentée où les Canadiens d'origine française luttèrent contre leurs conquérants afin de conserver le droit de parler leur langue et de pratiquer leur religion. C'est d'ailleurs, comme chacun sait, l'histoire fatale et naturelle de toutes les conquêtes.

Étienne Parent naquit en 1802, à Beauport, près de Québec. Il mourut en 1874. Son ancêtre paternel, Pierre Parent, originaire de Mortagne, dans le Perche, était venu au Canada dès 1634. Il avait épousé Jeanne Badeau, qui lui donna dix-huit enfants¹. C'était une façon singulièrement vigoureuse de prendre racine dans des terres dont plus tard M. de Voltaire, avec une nonchalance dédaigneuse, devait dire que ce n'étaient que « quelques arpents de neige ».

[Journaliste]

Étienne Parent, après ses études, se jeta dans le journalisme et, à l'âge de vingt ans, devint rédacteur au journal *le Canadien*. Ce journal réunissait tous les patriotes du pays. Les articles qu'on y écrivait, s'ils ne manquaient pas d'esprit et même d'une surprenante tenue littéraire, ne manquaient pas non plus, il va

1. Grandbois suit ici Le Jeune. Le *Dictionnaire biographique du Canada* (t. X, p. 634) écrit plutôt qu'Étienne Parent était l'aîné de quinze enfants.

sans dire, d'une vigueur et d'une audace nettement provocatrices. À un point tel que le journal fut suspendu.

[Avocat]

Sans situation, le jeune Parent décida tout simplement de faire son droit. Il se fit donc inscrire, en 1829, au Barreau de Québec. En 1832, *le Canadien* pouvait obtenir de nouveau ses lettres de franchise² et reparaisait sous la direction de l'avocat. En première page, et en grosse manchette, le journal inscrivait : « Nos institutions, notre langue, nos droits ».

Ses nombreux rédacteurs n'avaient rien perdu de leur combativité première. Étienne Parent, qui avait le jugement solide, vit là le grand danger. Il savait que si le journal était encore suspendu, ses moyens d'exprimer les idées pour lesquelles il vivait seraient anéantis. Il dut donc se séparer de certains de ses collaborateurs, y compris Louis-Joseph Papineau, qui était le tribun le plus fougueux et le plus brillant des Patriotes. L'insurrection de 1837, qui fut d'ailleurs brutalement réprimée, devait lui donner raison.

[Prisonnier]

Cependant, malgré sa prudence, et compromis par des amis trop ardents, Étienne Parent avait dû faire de la prison préventive. Il contracta dans les geôles de Sa Majesté un mal qui le rendit sourd. Il composa alors une suite d'ouvrages de philosophie sociale et d'économie politique qui eut du retentissement. Il écrit d'une façon directe, peut-être un peu trop dogmatique, mais avec la plus franche simplicité. Ses idées ne sont pas neuves, mais il les rajeunit par le ton candide et généreux qu'il leur donne.

2. Selon le *Dictionnaire biographique du Canada* (*loc. cit.*, p. 635), « le premier numéro du troisième *Canadien* paraît le 7 mai 1831 ».

[Écrivain]

Il dit par exemple :

Voilà comme j'entends la société, une réunion d'hommes formée dans des vues d'assistance mutuelle et fraternelle; les forts appuyant les faibles, les riches secourant les pauvres. Sans cela, la société n'est qu'un guet-apens où l'on n'attire les hommes que pour les exploiter comme de vils troupeaux de bêtes... Il est temps que la charité se fasse sentir ailleurs qu'au seuil de nos demeures, où elle se borne à jeter quelques bribes dans la besace du mendiant; il est temps qu'elle prenne son essor et se manifeste dans la législation humaine en actes, en décrets dignes d'elle, dignes aussi de la noble origine et des hautes destinées de l'homme; qu'au lieu de rabaisser le pauvre encore davantage par l'aumône, on cherche à le relever de sa condition humiliante et à en faire un homme...³

Ces lignes d'Étienne Parent peuvent nous paraître naïves, mais il n'en reste pas moins qu'elles sont aussi vraies aujourd'hui qu'elles l'étaient il y a cent ans, il y a mille ans. Et elles le seront encore dans mille ans, si les fureurs de la bombe atomique ne réussissent pas à anéantir notre pauvre humanité.

Extrait tiré du Discours prononcé par M. É. Parent devant l'Institut canadien de Montréal, Montréal, Imprimerie de Lovell et Gibson, 1850, p. 29-30.

3. *Discours prononcé par M. É. Parent devant l'Institut canadien de Montréal, Montréal, Imprimerie de Lovell et Gibson, 1850, p. 148 (discours prononcé le 19 février 1848).*

B 15. Antoine Gérin-Lajoie

(17 décembre 1946/30 juin 1963)

Antoine Gérin-Lajoie, premier romancier canadien.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, la littérature canadienne de langue française n'avait pas encore fourni de romanciers¹. Sans doute, trop de préoccupations, trop de soucis, le besoin de résoudre des problèmes urgents empêchaient ceux qui avaient le goût et le talent d'écrire de se livrer à des travaux d'imagination, de faire de l'art pur. Il y avait les poètes, mais les poètes, pour la plupart, étaient de circonstance. Les pamphlétaires tenaient le haut du pavé.

Les lecteurs canadiens lisaient beaucoup Victor Hugo, Chateaubriand, Lamartine, et lisaient aussi, malgré les foudres cléricales, M. de Voltaire et ses amis les Encyclopédistes. Le Canada, qui était un pays de neige, de sapins, d'espaces illimités, de beaux lacs dormants, d'hommes rudes et vigoureux qui devaient lutter chaque jour contre les rigueurs de la nature pour lui arracher la subsistance essentielle, le pain quotidien, ne se prêtait guère à ces fines analyses psychologiques qui nourrissent le roman. Et c'est peut-être pourquoi les écrivains de l'époque ne se hasardaient point à prendre ce risque. Le péril était trop grand.

1. Grandbois semble oublier *l'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils, publié en 1837 et généralement donné comme le premier roman canadien.

[Le premier]

Il fallait cependant que quelqu'un rompît la glace. Ce fut Antoine Gérin-Lajoie, qui fut poète, publiciste, avocat, traducteur à la Cour, secrétaire de ministère et administrateur de bibliothèque. Son bisaïeul, Jean Gérin, un Savoyard, était venu au Canada comme sergent dans un des régiments du marquis de Montcalm². Ce Jean Gérin était un tel boute-en-train que ses camarades l'avaient surnommé La Joie. Après la Conquête, le jovial sergent demeura au pays, où il prit femme et eut treize enfants. Son fils aîné en eut onze, c'était déjà moins bien. Mais, en revanche, l'un de ses petits-fils en eut seize, et Antoine Gérin-Lajoie fut l'aîné de ce petit clan.

[«Jean Rivard»]

À l'âge de dix-huit ans, il composa une tragédie en trois actes et en vers³, qui fut jouée dans les collèges. Puis, plus tard, des chansons, des poésies patriotiques, des à-propos selon la mode du temps. Par la suite, il se range, devient extrêmement sérieux. Il s'occupe de la chose politique. Il publie un *Catéchisme*⁴ traitant du droit public au Canada. Il fonde une revue, *le Foyer canadien*, qui eut ce mérite de n'être pas éphémère et dans laquelle écrivirent les meilleurs écrivains du temps. C'est dans cette revue qu'il publie son roman, intitulé *Jean Rivard*⁵.

Selon l'esthétique actuelle, *Jean Rivard* n'est guère un roman, mais plutôt une succession de tableaux prêchant les bonheurs simples des champs, l'effort et le labeur, l'attachement à la terre. L'étonnant, chez l'auteur, est qu'il ait perçu, il y a près de cent ans, que la population de nos villes, dans la province de Québec, serait aujourd'hui plus nombreuse que celle

2. Pour les éléments biographiques, Grandbois suit Le Jeune : voir *Dictionnaire général*, s.v. Gérin-Lajoie, Antoine, t. I, p. 696-698.

3. *Le Soldat Latour*, créée en 1842 au collège de Nicolet et publiée dans le *Répertoire national* de James Huston en 1893.

4. *Catéchisme politique ou Éléments du droit public et constitutionnel du Canada, mis à la portée du peuple*, Montréal, Imprimerie de Louis Perrault, 1851.

5. *Jean Rivard le défricheur* paraît dans *Soirées canadiennes* en 1862; c'est *Jean Rivard économiste* qui est publié dans *le Foyer canadien*, en 1864.

de nos campagnes. *Jean Rivard*, en tant que roman, n'est pas un bon roman, mais comme essai, comme thèse, il fait montre d'une singulière clairvoyance.

Je vous rapportais tout à l'heure qu'Antoine Gérin-Lajoie composait, dans sa jeunesse, des vers et des chansons. Une de ces chansons est demeurée dans la mémoire et dans le cœur de tous les Canadiens. Elle est naïve et nostalgique, comme tout ce qui appartient aux pays du Nord, et elle s'intitule *Un Canadien errant*. Il n'y a pas de foyers où on ne la connaisse. Elle vivra jusqu'au dernier Canadien. Et c'est par elle que Gérin-Lajoie est assuré de son immortalité.

Extrait: Antoine Gérin-Lajoie, *Jean Rivard*, Montréal, Beauchemin, 1945, p. 48-49.

B 16. L'abbé Ferland

(24 décembre 1946/7 juillet 1963)

L'abbé Ferland, homme sans peur et bel historien.

Comme la plupart des Canadiens de langue française, la famille de l'abbé Ferland était venue s'établir très tôt au Canada. Elle était originaire du Poitou, et l'ancêtre canadien s'était installé sur les rives du Saint-Laurent dès la moitié du dix-septième siècle. L'abbé Ferland naquit en 1805. Il fut professeur, voyageur, missionnaire, aumônier, écrivain et historien. Il est l'un des premiers hommes à avoir exploré, dans le détail, les côtes du Labrador. Ses qualités intellectuelles lui avaient fourni la très grande estime de ses compatriotes. Mais ses qualités d'homme lui avaient donné également leur admiration et leur affection.

C'était un homme affable, modeste, disert, et doué d'une extrême bonté. En outre, et ce qui ne laisse pas d'étonner chez un être qui était l'humilité et la simplicité mêmes, et qui évitait avec soin d'attirer «l'attention sur son mérite et ses talents¹», son courage physique fut extraordinaire. En 1834, une épidémie de choléra vint ravager notre pays. Il abandonna tout de suite sa chaire de professeur et les travaux paisibles d'histoire auxquels il s'adonnait pour se faire aumônier et voler au chevet des malades. En 1848, une épidémie de typhus, apportée par des émigrants d'Irlande, vint de nouveau s'abattre au Canada. Et de nouveau, l'abbé Ferland quitta ses travaux et courut au-devant

1. Antoine Gérin-Lajoie, «L'abbé J.-B.-A. Ferland», *le Foyer canadien*, Québec, t. III, 1865, p. x.

du danger. Un journal de l'époque reproduit cette note laconique: «Le nombre des malades à la Grosse-Île (la Grosse-Île était le point de débarquement et d'examen médical des voyageurs d'outre-mer), le nombre des malades, d'après le rapport du surintendant, est 2 195 dont 1 935 dans les hôpitaux et 260 à bord des navires. Il en est mort 199 durant la semaine dernière... M. Ferland, préfet des études au collège de Nicolet, vient de partir pour la Grosse-Île...²»

[Nombreux écrits]

Ses travaux d'écrivain furent nombreux. Il publia successivement des *Observations sur l'histoire du Canada*, des *Notes sur les registres de Notre-Dame de Québec*, le *Cours d'histoire du Canada*, une *Notice biographique sur Monseigneur Plessis*, le *Journal d'un voyage à Gaspé*, un *Voyage au Labrador*. Mais c'est son histoire qui lui valut la célébrité. Et voici une lettre de François-Xavier Garneau, qui nous fait voir l'influence que pouvait exercer, il y a cent ans, l'œuvre de l'abbé-historien.

M. Garneau prie M. Ferland de vouloir bien accepter ses hommages et en même temps ses remerciements pour le premier volume de son cours d'histoire qu'il a eu la complaisance de lui envoyer. M. Garneau est passé chez M. Ferland pour lui exprimer personnellement toute sa reconnaissance et parler avec lui de leur chère patrie, mais il n'a pas été assez heureux pour le rencontrer. M. Garneau aurait voulu causer avec une des lumières du Canada sur la foi qu'on doit avoir en notre nationalité et sur les moyens à suivre pour en assurer la consommation. Celui qui a su développer avec tant d'exactitude nos origines historiques doit être pénétré plus qu'un autre des sentiments de cette foi. Son livre, quel que soit l'avenir de ses compatriotes, sera toujours le témoignage d'un principe vénéré par tous les peuples, et rendra la mémoire de son auteur plus chère à la postérité³.

2. Cité par A. Gérin-Lajoie, *loc. cit.*, p. xii. La parenthèse est de Grandbois.

3. Lettre datée de 1861, citée (sauf la première phrase) dans James McPherson Lemoine, *Monographies et esquisses*, Ottawa, [s.é.s.d.], p. 78.

[Un nom vénéré]

Ce livre dont parle Garneau était le premier tome d'un ouvrage sur l'histoire canadienne qui devait embrasser la période qui s'étend des premières découvertes à 1760, c'est-à-dire à la fin de la domination française au Canada.

L'abbé Ferland mourut en pleine maturité, alors qu'il n'avait pas encore atteint soixante ans. Un de ses biographes écrit à son propos :

Le nom de l'abbé Ferland appartient désormais à l'histoire; il sera vénéré par nos descendants comme celui d'un homme de bien et d'une de nos gloires les plus pures; si nous ne craignons de voir son ombre s'élever contre nous, nous irions même jusqu'à dire qu'il fut un grand homme; car il a été grand par le cœur, grand par l'esprit, grand par les œuvres, grand par sa conduite et le but noble et élevé de toute sa vie. Sa gloire n'est entachée d'aucune faute⁴.

Extrait : texte inédit de l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland inséré dans l'article d'Antoine Gérin-Lajoie (*le Foyer canadien*, Québec, 1885, t. III, p. xi-xvii).

4. A. Gérin-Lajoie, *loc. cit.*, p. xxi-xxii.

B 17. François-Xavier Garneau

(31 décembre 1946/14 juillet 1963)

Après un siècle, l'historien Garneau demeure un maître.

La Société historique de Montréal célébrait, l'an dernier, le centenaire de l'*Histoire du Canada*¹ de François-Xavier Garneau. Tous ont applaudi à cette heureuse initiative, car chacun sait que François-Xavier Garneau, bien que le temps ait passé sur ses écrits, demeure encore le plus grand historien de notre peuple.

Il était né à Québec, en 1809, d'une famille dont le premier ancêtre canadien, venant du Poitou, s'installait au pays en 1602², six ans avant que Champlain eût fondé la capitale de la Nouvelle-France. Quelles plus belles lettres de noblesse peut-on trouver?

À l'âge de quinze ans, la dureté des temps oblige le jeune Garneau à gagner sa vie. Comme petit clerc de notaire, et dans l'étude d'un certain M. Campbell³, qui n'avait pas les idées étroites, mais qui par surcroît possédait une riche bibliothèque, dont il eut la générosité de faire profiter le saute-ruisseau. Un jour, un client de maître Campbell vient à Québec, a besoin

1. Le premier des trois volumes de l'*Histoire du Canada* de Garneau ayant paru en 1845, il est clair que cette version, qui n'a pas été corrigée en 1963, est celle de 1946. Pour la biographie de Garneau, Grandbois suit Le Jeune, *Dictionnaire général*, s.v. Garneau, François-Xavier, t. I, p. 687-689.

2. Plutôt 1662, d'après Le Jeune.

3. Archibald Campbell; Grandbois écrit *Cambel*.

d'un secrétaire pour voyager dans les États américains. Le jeune clerc l'accompagne. Le voyage dure plus d'un an. Il revient à l'étude du patron, se fait recevoir notaire. Il écrit de la poésie. Elle est nettement mauvaise. Son premier poème paraît dans *le Canadien*, et, bien qu'il soit très médiocre, lui apporte une certaine notoriété locale.

Mais par un hasard de circonstances qu'il serait trop long d'expliquer ici, tout cela l'amène à Londres, à Paris. Il devient le secrétaire de Benjamin Viger, qui était de l'Assemblée législative canadienne en Angleterre. Là, le jeune Garneau se lie d'amitié avec le président des Amis de la Pologne⁴, qui le fait admettre dans sa Société littéraire. Il connaît aussi le célèbre Daniel O'Connell⁵. Il n'a pas atteint ses vingt-deux ans.

Il est rempli d'un zèle sacré, il étudie dix-huit heures par jour, il scrute à la loupe l'architecture des institutions britanniques, mais à la lumière d'un sens de la liberté, d'un affranchissement qui le délivrent des carcans traditionnels. Il revient au Canada.

Il écrit encore de médiocres poèmes. Il fonde un journal littéraire, *l'Abeille canadienne*, qui vit deux mois⁶. Il fonde une étude de notaire et d'avoués. Il s'en occupe peu.

Car un jour, chez M. Campbell, de jeunes Anglais, ses compagnons-clerks, lors d'une discussion acerbe, lui avaient dit que les Canadiens d'origine française n'avaient même point d'histoire. Garneau leur avait répondu, — et c'était encore un enfant — « Notre histoire existe, et je l'écrirai !⁷ »

4. Le docteur Schirma. Voir Le Jeune, *loc. cit.*, p. 688.

5. Homme politique irlandais (1755-1847) qui donna à l'Irlande l'impulsion qui l'a amenée à l'indépendance.

6. Du 7 décembre 1833 au 7 février 1834.

7. « Vous pouvez ne pas la connaître, mais ce pays possède une histoire; et j'espère l'écrire un jour », aurait-il dit (Gustave Lanctot, *Garneau historien national*, Montréal, Fides, 1946, p. 10).

Il l'écrit. La parution de son premier livre soulève des tempêtes. On lui reproche d'être libéral, de s'inspirer des Encyclopédistes, de s'être fait le disciple de Voltaire⁸, etc... Mais il y avait maldonne. Personne qui avait tenté d'écrire l'histoire des Canadiens n'avait été aussi impartial, aussi courageux, aussi vengeur.

Le style de son histoire est d'une beauté magnifique qui a été rarement égalée par nos prosateurs canadiens. Les ennemis de ses idées, parce qu'ils avaient leurs idées à eux, l'ont traité de sceptique, de voltairien.

François-Xavier Garneau l'ignorait, mais il écrivait pour dans cent ans. J'ouvre aujourd'hui son *Histoire*, et sa phrase et son style et son rythme me ravissent. Ses idées ont pu vieillir, être dépassées. Mais je ne connais pas encore d'écrivains canadiens, et de nos jours, qui aient autant de moyens et de charme pour exprimer des choses sévères.

Garneau est le premier et le plus puissant styliste canadien de son époque.

Extrait: «Ainsi, au commencement de 1761...», tiré de François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, cinquième édition, Paris, Félix Alcan, 1920, t. II, p. 281-293.

8. D'après Lanctot, ce serait plutôt «récemment» que ces accusations auraient été portées: «ses critiques contemporains, qui le connaissaient mieux, ne lui ont jamais adressé ce reproche» (*ibid.*, p. 36-37).

B18. L'abbé Casgrain

(7 janvier 1947/28 juillet 1963)

L'abbé Casgrain, excellent travailleur de nos lettres.

L'abbé Casgrain était un Canadien de vieille souche qui fut un des travailleurs les plus remarquables de nos lettres. La seule nomenclature des titres de ses ouvrages prendrait une bonne demi-colonne d'un journal. Mais outre d'être un auteur abondant, il est par surcroît un bon auteur, qui écrit avec simplicité, comme s'il s'adressait familièrement à un intime, et toujours cependant avec le souci d'une langue extrêmement correcte.

M^{gr} Camille Roy écrit ceci :

Auteur de quelques-unes des meilleures œuvres de notre littérature, docteur et professeur de l'Université Laval, membre de la Société Royale du Canada, lu dans son pays et à l'étranger, mis en relations par ses recherches et par ses livres avec quelques-unes des plus vieilles familles et quelques-uns des plus illustres écrivains de la France, vivement applaudi par nos frères d'Acadie, hautement apprécié par ses concitoyens, l'abbé Casgrain acquit bientôt cette notoriété qui faisait autour de son nom le plus agréable murmure. La gloire, celle du moins que l'on peut conquérir dans nos climats, le récompensait de son patient labeur : mais lui, il s'estimait heureux d'avoir sur quelques points de notre vie nationale projeté une plus vive lumière ; il remerciait Dieu de lui avoir donné de travailler pour la vérité...¹

1. Camille Roy, *Essais sur la littérature canadienne*, Montréal, Beauchemin, 1924, p. 24.

L'abbé Casgrain était né en 1831 à la Rivière-Ouelle, un petit village de la côte sud du Saint-Laurent, qui servait également de port pour la navigation fluviale. Après ses études classiques, il fut vivement intéressé par les sciences, notamment la chimie, et tout semblait indiquer² qu'il dût y consacrer sa vie, quand il entra soudainement au Grand Séminaire de Québec. Il fut élevé à la prêtrise deux ans plus tard³.

[Grand voyageur]

Sa très vive intelligence faisait l'admiration de tous ceux qui l'entouraient. On le nomme professeur de lettres au collège de Sainte-Anne, où il avait fait ses humanités. Mais il est menacé de cécité, les médecins lui interdisent tout travail, lui recommandent de voyager. Il part pour l'Europe, visite l'Espagne, l'Italie, la France, et vit dans l'enchantement. Il gardera toute sa vie le souvenir de ces voyages, auxquels il doit pour une bonne part sa vocation d'écrivain, et qui l'ont marqué définitivement. Il avait découvert l'art, la beauté, sous ses formes éternelles, et il tente de transposer ses émotions sur le plan canadien, sur le plan de son pays.

À son retour, on le nomme vicaire à Beauport, qui est un petit village de la région de Québec. Puis, sa santé étant mauvaise, on le désigne comme aumônier du couvent du Bon-Pasteur.

L'aumônerie d'un couvent laisse des loisirs. L'abbé Casgrain consacra ces loisirs à créer son œuvre. Je ne puis vous énumérer ici les titres de ses ouvrages, ce qui serait trop monotone, mais il publie, dès son début dans les lettres⁴, ses *Légendes canadiennes*, qui ont un immense succès, et qui établissent sa renommée. Il écrit par la suite de nombreuses monographies et biographies, toutes remarquables par le souci de l'exactitude et par la correction de la langue. Il s'intéresse également à l'Histoire proprement dite et fournit des renseignements très précieux dans

2. Grandbois écrit «semblait qu'il»; nous corrigeons selon le sens.

3. Il est ordonné prêtre en 1856.

4. En 1861.

*Origines du Canada*⁵. Mais il semble que le destin de nos frères d'Acadie, dont le poète américain Longfellow a célébré l'émouvante odyssée dans son *Évangéline*⁶, ait attiré plus particulièrement son intérêt, car il lui consacre, sous des titres divers, plusieurs volumes. L'abbé Casgrain, qui était un homme du XIX^e siècle, et qui était attiré par le passé des siècles précédents, mourut dans les premières années de notre XX^e siècle en 1904. Peut-être est-il heureux, pour sa sérénité, qu'il ne l'ait point connu davantage.

Extraits: Henri-Raymond Casgrain, *De Gaspé et Garneau*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1912, p. 11-18.

5. *Les Origines du Canada*, ouvrage paru en 1898.

6. Casgrain publie en 1886 *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*.

B 19. Faucher de Saint-Maurice

(14 janvier 1947/4 août 1963)

Faucher de Saint-Maurice, grand amoureux de la France.

Monsieur Louis Taché écrivait de Faucher de Saint-Maurice: «Il aime la France comme il aime sa mère. Il a pour elle une vénération d'autant plus grande qu'il a combattu dans les rangs de son armée, il l'estime car il connaît à fond son histoire, il l'admire parce que, depuis son enfance, il a suivi son drapeau et ses soldats dans leur marche de gloire, sur tous les coins du globe¹.»

Et Faucher de Saint-Maurice écrit:

C'était en 1869.

Malade, brisé par le travail, légèrement mordu par l'ennui, j'étais allé demander à l'Europe un peu de changement et de repos. [...] ²

L'Irlande m'éblouit.

L'Angleterre m'enrhuma.

La France me fit pleurer, pleurer de joie et d'orgueil; car alors pour la France nous ne pleurions pas autrement.

Oui, c'était bien là cette «terre de souvenance» telle que je l'avais entrevue dans mes rêves les plus charmants. Elle était forte, grande, belle, énergique, toute ruisselante de gloire et d'enseignement; car, à cette époque, l'histoire ne se faisait que pour la France seule.

1. Louis H. Taché, *Faucher de Saint-Maurice*, Montréal, Eusèbe Sénécal et fils, coll. «Les Hommes du jour», n° 1, première série, 1886, p. 48-49.

2. Grandbois omet: «L'*Hybernian* avait fait merveille: en dix jours l'Atlantique était franchi.»

Pendant deux mois, j'eus le vertige de Paris.

Puis, lorsque le calme se fit, je songeai qu'en France, il y avait pour moi un coin de terre où se trouvait véritablement la patrie. Je partis cheminant vers l'Océan [...]³.

Nous étions au mois d'août, le temps était chaud, le soleil ardent, et les vignes ployaient sous la grappe; [...] ⁴ tout le monde souriait et partout régnaient l'aisance et la paix.

Depuis... Ah! depuis, la Prusse a passé sur la France! Comme partout ailleurs le deuil est venu au pays d'Aunis et dans la Saintonge, — ces deux contrées si remplies de souvenirs canadiens — et cette famille que j'avais laissée souriante et dévouée, pleure les morts de la patrie et la patrie elle-même appauvrie et démembrée⁵.

Faucher de Saint-Maurice écrivait ces lignes, naturellement, après la guerre de 70. Il ne pouvait prévoir que l'histoire se répéterait, et dans des conditions plus tragiques encore.

Faucher de Saint-Maurice naît à Québec, en 1840, de Narcisse Faucher de Saint-Maurice, seigneur de Beaumont. Ses études classiques terminées, il part pour le Mexique, où il s'engage dans les armées de l'empereur Maximilien. Il a vingt ans.

D'abord officier d'ordonnance, il est bientôt promu capitaine du deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Il se conduit fort brillamment, et voici comment un de ses biographes, monsieur Raymond Douville⁶, résume ses exploits guerriers:

3. Grandbois omet: «et refaisant pieusement ce pèlerinage que nos aïeux, les gens de Saintonge et du pays d'Aunis faisaient, il y aura bientôt 250 ans, lorsqu'ils venaient au nom du Christ et des fleurs de lys, convertir et coloniser la Nouvelle-France».

4. Grandbois omet: «On se plaignait bien par ici par là de la sécheresse; mais en somme la vendange promettait d'être bonne;».

5. Cité dans Louis H. Taché, *op. cit.*, p. 49-50. Nous rétablissons la ponctuation et la disposition du texte d'après cette édition.

6. Nous n'avons pas retrouvé cette citation chez Douville mais, à quelques variantes près, dans l'ouvrage de Taché déjà cité, p. 19-20.

Il fit quatre campagnes, assista à onze combats, à nombre d'escarmouches, fit les sièges d'Oajaca et de Saltillo, eut un cheval tué sous lui, reçut deux blessures, se vit citer deux fois à l'ordre du jour de l'armée, et fut fait prisonnier à la suite d'une rencontre au col de la Angostura.

La veille du jour fixé pour son exécution, il fut échangé contre un général mexicain....⁷.

Il revient à Québec. Sa famille est parfaitement ruinée. Lui est décoré de la Médaille du Mexique, et de la Croix de la Guadeloupe que lui avait épinglée, sur le champ de bataille même, l'empereur Maximilien. À Québec, il sollicite et obtient un petit emploi de greffier à l'Assemblée législative. Il veut écrire. Il publie successivement *De Québec à Mexico*, *À la brunante*, *De tribord à bâbord*, *Deux ans au Mexique*, etc. Ces livres obtiennent le plus vif succès. Mais le jeune vétéran des armées de Maximilien, s'il aime la littérature, aime trop l'activité pour se satisfaire de la sécurité monotone de l'état de fonctionnaire. Il se lance dans la politique, se fait élire député. Il poursuit ses luttes par la plume, devient rédacteur en chef du *Journal de Québec*, puis du *Canadien*, où les passions sont violentes. Il mourut à l'âge de cinquante-sept ans. Il laissait une œuvre considérable pour un homme qui avait été mêlé à tant d'activités. Sa langue est très française, je veux dire élégante, quand il le veut bien, et quand il ne se laisse pas entraîner par sa facilité, qui était grande.

Extraits: «Le golfe Saint-Laurent...», tirés de Faucher de Saint-Maurice, *le Canada et les Basques. Trois écrits de M. Faucher de Saint-Maurice, M. Marmette et M. Le Vasseur*, Québec, Imprimerie A. Côté et cie, 1879, p. 13-15.

7. Grandbois omet un passage et transforme un peu la citation. Taché: «Sur le point d'être fusillé au soleil levant, — c'est, là-bas, l'heure des exécutions, — il fut échangé, la veille au soir, contre un général ennemi.»

B 20. Arthur Buies

(21 janvier 1947/18 août 1963)

*Arthur Buies, un être carrément antipathique*¹.

Le sang canadien, qui est français, porte volontiers à l'aventure. La mère d'Arthur Buies, née d'Estimauville, appartenait à une famille issue de petits seigneurs, apparentée à tous les petits seigneurs du pays, qui avait joué un rôle important en Nouvelle-France.

Après la Conquête, les petits seigneurs, qui n'étaient en vérité que de petits propriétaires terriens, se trouvèrent fort réduits, et durent se satisfaire de vivre au milieu de vastes domaines taillés en pleine forêt vierge, qui ne rapportaient rien. Les censitaires étaient rares, et pauvres comme Job. Le commerce du bois n'existait pas encore, qui fit plus tard la richesse de toutes ces seigneuries, mais alors celles-ci avaient changé de mains, étaient devenues la possession de grandes compagnies millionnaires.

Mademoiselle d'Estimauville, par coup de tête, semble-t-il, épouse soudain un certain William Buies², venant d'Écosse, qui, après avoir donné un fils à sa femme³, l'entraîne en Guyane

1. Cet article a suscité une réplique de la part du petit-fils de Buies, le psychiatre Robert Buies. Son texte intitulé « Réponse à Alain Grandbois. Plaisir d'un homme amer? » paraît dans *le Petit journal* du 22 septembre 1963.

2. William Buie, originaire des îles Hébrides.

3. Arthur Buie naît le 24 janvier 1840. L'écrivain modifiera l'orthographe de son nom en *Buies* en janvier 1862. Voir « Chronologie » dans Arthur Buies, *Chroniques I*, édition critique par Francis Parmentier, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 53.

anglaise, laissant le fils au Canada, aux soins de deux vieilles filles qui habitaient un petit manoir délabré, sur le fleuve, dans un endroit alors désert que l'on appelle aujourd'hui Sainte-Luce. Mademoiselle d'Estimauville mourut deux ans plus tard. Elle était faite pour la neige et les sapins, non pour les palmiers et le soleil des tropiques.

[Un exploitateur]

L'enfant grandit sous la tutelle des vieilles filles. Elles le mettent au collège, rassemblent les très modestes économies qu'elles avaient péniblement mises de côté pour leur vieillesse. Lui se montre insolent, vaniteux à l'extrême, se fait chasser de trois collèges, revient, entre-temps, chaque fois, chez les vieilles filles ses tantes. Il les terrorise, les exploite. À dix-sept ans, il part pour La Guyane. Il veut voir son père, qu'il n'a jamais vu. Il le voit. Son père s'est remarié avec une charmante créole. Il se brouille tout de suite avec la créole. Il obtient de son père quelques centaines de louis, s'embarque pour la France, veut conquérir Paris, échoue naturellement. Il se croit du génie. Mais il n'apporte rien pour le prouver. Il frappe à la porte d'hommes illustres, qui l'éconduisent aussitôt. Il végète. Il écrit des lettres pathétiques aux deux vieilles filles, qui se saignent davantage pour lui envoyer quelque argent. C'est le caractère le plus antipathique de nos Lettres, et je ne vous parlerais pas de lui s'il n'avait pas joué, dans la littérature canadienne, un rôle important. L'homme est détestable. Mais s'il n'a pas de génie, il a par contre beaucoup de talent.

[Un déserteur]

Les hasards d'une existence incohérente font qu'il se trouve un jour embrigadé dans les troupes de Garibaldi⁴. Il les déserte au bout de trois mois, (c'est apparemment chez lui une habitude que de désertre). Il revient au Canada. Il a vingt-cinq ans. Il croit que ses compatriotes vont le recevoir avec de grandes acclamations. Son arrivée ne fait aucun bruit. Et pour cause. Il n'a jamais rien fait encore. Mais il est très ulcéré. Il croit toujours en

4. En juin 1860.

son génie. Il y croira toujours. il se réfugie chez les vieilles filles ses tantes, au petit manoir croulant de Sainte-Luce. Cette mise au vert, aux frais des deux pauvresses, lui redonne de l'aplomb. Il vient à Montréal, s'allie à un groupe d'esprit libéral, fonde un journal intitulé *la Lanterne*⁵, mais ses attaques, ses écrits sont si exagérés que ses amis voient bientôt qu'il dessert plus la cause qu'il ne la sert. Il retourne au manoir de ses tantes. Puis il revient à Montréal — car il veut absolument donner la preuve de son génie — fonde un autre journal: *le Réveil*⁶, qui vit quelques semaines. Et encore le manoir de Sainte-Luce, et les saintes vieilles filles. Là, il écrit ses *Chroniques*. Elles ont un succès immédiat, spontané.

Sa langue est française, très alerte, très agile. Mais il conserve malgré tout, dans tous ses écrits, une sorte d'amertume qui nous empêche de les goûter pleinement. On sent qu'il en veut encore à tout le monde, à ses amis, à ses ministres, au Pape.

Il mourut à l'âge de soixante et un ans, se croyant toujours un génie méconnu.

Extrait: Arthur Buies, Chroniques. Humeurs et caprices, Québec, Darveau, 1873, p. 391-393.

5. L'hebdomadaire *la Lanterne canadienne* paraît pour la première fois le 17 septembre 1868; la dernière parution est datée du 18 mars 1869.

6. Fondé le 27 mai 1876, à Québec, ce journal cessera de paraître le 23 septembre de la même année.

B 21. Adolphe Routhier

(28 janvier 1947/8 septembre 1963)

Sir Adolphe Routhier, très vertueuse figure.

Sir Adolphe Routhier, chez les Canadiens, représente une très noble et très vertueuse figure. Il vivait à une époque où la courtoisie, la gentillesse des manières, un brin de réserve et un grain de puritanisme pouvaient faire oublier le parfait égoïsme, inconscient d'ailleurs, de ce que l'on est convenu d'appeler la classe bourgeoise.

Sa famille était originaire de Saintonge, et son ancêtre, un navigateur, était venu s'installer à Québec en 1729. Sir Adolphe naquit à Saint-Placide, dans le comté des Deux-Montagnes, le 8 mai 1839. Il mourut en 1920, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Cette longue vie a été nourrie de belles richesses.

Après des études de droit, sir Adolphe se jette dans la politique, subit deux échecs successifs, est nommé juge de la Cour supérieure. Il a trente-trois ans. C'est le plus jeune magistrat de l'Empire britannique. Il est plus tard décoré par le Pape et par le roi Édouard VII.

[«Jean Piquefort»]

Mais mon propos doit tenir de son activité littéraire. Sir Adolphe fait d'abord du journalisme, et sous le pseudonyme de Jean Piquefort, multiplie les articles, les chroniques, tous d'excellente tenue, mais peut-être d'un ton trop sévère, trop

rigoriste. Cet homme, qui vivait une vie d'édification, manquait certainement d'indulgence, et la nature même de son caractère lui faisait refuser de reconnaître et de pardonner, chez les autres hommes, ses semblables, des faiblesses et des relâchements fort humains. Cet homme foncièrement bon manquait de charité. Ce zélateur trop zélé manquait de générosité. Mais les mœurs du temps, qui étaient identiques aux mœurs de la province française, je veux dire de sa bourgeoisie, faisaient que l'on admît, et même que l'on admirât, des attitudes aussi singulières.

[Grand orateur]

Sir Adolphe avait acquis la réputation d'orateur tout à fait remarquable, et l'un de ses biographes rapporte qu'il «soulevait les foules avec une extraordinaire facilité¹». Ses discours furent publiés dans toutes les revues et les journaux bien-pensants. Il s'était fait le champion de la religion, des traditions, du clergé, et il sut fort bien servir les causes dont il s'était fait l'apôtre.

Son œuvre littéraire est abondante. Il publie seize volumes. Il compose un jour un roman intitulé *le Centurion*, qui traite des premières années de l'ère chrétienne, et qui jouit soudain, dans tous les milieux catholiques de l'univers, d'une vogue surprenante. Je dois dire que *le Centurion* peut nous sembler inspiré quelque peu par le célèbre *Quo Vadis* de Sienkiewicz. *Le Centurion* est traduit en trente à trente-cinq langues². Un homme d'esprit, Armand Lavergne, répétait à ce propos le mot bien connu de Rivarol: «Et à quand la traduction française³?». Comme tous les mots à l'emporte-pièce, et qui font de l'effet, cette remarque n'est pas équitable. Car si l'on met de côté certains passages trop fleuris, ce roman qui a du souffle, et qui est fort bien construit, peut supporter sans ridicule la comparaison avec l'écrivain polonais.

1. Nous n'avons pu retrouver la source de cette citation.

2. Les chiffres paraissent nettement excessifs. Selon Maurice Lemire, «*le Centurion*, même traduit en plusieurs langues, ne connut pas le succès qu'attendait son auteur» («*Le Centurion*», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, p. 194). Il semble que Grandbois confonde ici les traductions du *Centurion* de Routhier et celles, très nombreuses en effet, des romans de Sienkiewicz.

3. Nous n'avons pu retrouver la source de cette citation.

Mais ce n'est pas par ses grands mouvements oratoires, ni par ses romans de l'époque héroïque de la chrétienté que sir Adolphe peut atteindre l'immortalité. C'est parce qu'il composa les paroles du chant «Ô Canada», qui est devenu l'hymne national des Canadiens d'origine française. Ces versets naïfs et touchants, qu'il écrivit dans une nuit, ont fait davantage pour sa gloire que soixante ans de durs labeurs.

Voici, pour terminer, un échantillon de sa prose.

Extrait: Adolphe-Basile Routhier, *le Centurion*, roman des temps messianiques, Lille, Desclée de Brouwer et Cie, [s. d.], p. 320.

B 22. Laure Conan

(4 février 1947/15 septembre 1963)

Laure Conan, qui fut ravagée par les anges.

Laure Conan n'a rien à voir avec le capitaine Conan, le héros bien connu du roman de Vercel¹. Elle n'a pas davantage vécu l'existence d'une aventurière. Elle est morte vieille fille, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et si je puis rappeler ici un souvenir personnel, je me souviens de l'avoir aperçue, dans ma tendre jeunesse, trotter sur la crête des monts de Saint-Irénée, et ses cheveux blancs, échevelés, flottant tout autour de sa tête, lui donnaient l'air d'une vieille sorcière moyenâgeuse. Mais d'une sorcière ravagée non par les démons mais par les anges.

Laure Conan naquit à La Malbaie, en 1845. La Malbaie était alors un tout petit village perdu sur la côte nord du fleuve, et que ne fréquentaient pas encore le sénateur Taft², ou le philosophe Lin Yutang³. Son éloignement, son isolement faisaient de La Malbaie un pays de rêve pour le poète ou pour le romancier.

1. Roger Vercel (pseudonyme de Roger Cretin), *Capitaine Conan*, Paris, Albin Michel, 1934, 254 p.

2. Robert A. Taft, né en 1889 à Cincinnati et décédé en 1953 à New York, fut sénateur de 1939 à 1953. Fils de William Howard Taft, 27^e président des États-Unis de 1909 à 1913.

3. Lin Yutang, écrivain chinois, né en 1895; *The Importance of Living* (1937) est son ouvrage le plus célèbre.

Laure Conan, après ses études chez les Dames Ursulines de Québec, revint à son village et se mit à écrire, sans doute pour tromper l'ennui, sans doute aussi parce que la pleine forêt, et le fleuve large comme un bras de mer, ne suffisaient pas à⁴ procurer à une âme sensible et véhémence les évocations nécessaires.

[Première romancière]

Chronologiquement, elle fut la première romancière canadienne de langue française. Elle publia d'abord un livre intitulé *Un amour vrai*, qui fut par la suite réédité sous le titre de *Larmes d'amour*, et dont il n'y a rien à dire, le titre même indiquant plus que suffisamment la substance de l'ouvrage. Cinq ans plus tard, elle écrit le roman qui la fait connaître du public de son pays, et qui obtient le plus vif succès. C'est *Angéline de Montbrun*, et c'est un roman qui se veut psychologique, et qui l'est, certainement à l'insu de son auteur.

Deux jeunes gens se sont rencontrés. L'amour à première vue, le coup de foudre cher aux romantiques du dernier siècle. Ils échangent une correspondance dont les sentiments sont d'une élévation telle qu'ils décourageraient n'importe quel candidat à la sainteté. Maurice possède une délicatesse de jeune vierge incroyablement pure. Angéline tient tout simplement de l'archange, du séraphin. On vogue en plein azur, on croit entendre parfois des sons de viole, de harpe. L'idylle parfaite. Et soudain le drame éclate, inattendu comme tous les drames. Angéline a un accident qui la laisse infirme et défigurée. Elle écrit à Maurice pour lui rendre sa parole, lui dit qu'elle ne veut plus jamais le voir. Elle craint sa pitié. Lui tente de vaincre sa pudeur, son obstination. Il l'aime. Angéline persiste dans son refus. Maurice finit par se soumettre à ses volontés, doit se résigner. Et c'est alors qu'Angéline se plaint et gémit et découvre que l'amour des hommes est éphémère et fallacieux. En même temps qu'elle repousse l'amour, elle en blâme la fragilité. Au vrai, Laure Conan, chez son héroïne, exalte des vertus excessives et qui tiennent d'un narcissisme appartenant à la psychiatrie. Car enfin, si Angéline repousse Maurice, qui n'en peut mais,

4. Grandbois écrit *de*; nous corrigeons.

qu'elle ne le blâme pas du détachement qu'elle lui impose. Elle écrit ces lignes dans son Journal: «N'aimait-il donc en moi que ma beauté? Ah, ce cruel étonnement de l'âme. Cela m'est resté au fond du cœur comme une souffrance aiguë, intolérable. JE SUIS UNE FEMME QUI A BESOIN D'ÊTRE AIMÉE ...⁵»

[Deux naïves]

Ces héros sont tout à fait cornéliens, et ne connaissent point l'existentialisme. Madame Simone de Beauvoir, dans ses livres, s'acharne avec beaucoup de talent, et beaucoup d'intelligence surtout, à décrire des êtres dont la vie est remplie et limitée par la grisaille, l'avortement, le vide et le désespoir. Les personnages de Laure Conan sont trop purs pour être vrais. Mais n'y aurait-il pas un juste milieu? Est-il de nécessité, dans le roman, de faire tout blanc ou tout noir? Le comique est que, dans sa manière, madame de Beauvoir soit aussi naïve que Laure Conan. Cette dernière décéda en 1924.

Voici un échantillon du style de Laure Conan. Il s'agit de son journal intime.

Extraits datés du 12 juillet, du 26 juillet et du 8 septembre:
Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Québec, J.-A. Langlais, 1886, p. 228-278.

5. Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Québec, J.-A. Langlais, 1886, p. 230. Les majuscules de la dernière phrase sont de Grandbois.

B 23. Joseph Marmette

(11 février 1947/29 septembre 1963)

Joseph Marmette : notre premier vrai romancier.

Pour s'engager dans la carrière de romancier, il fallait à un jeune Canadien de bonne famille beaucoup de courage et quelque candeur, dans le milieu du siècle dernier. Car si, au pays, le petit monde intellectuel de cette époque tolérait, non sans condescendance, les poètes qui célébraient les hauts faits des grands hommes, les vertus des personnages officiels, la majesté de la nature et la gloire de la patrie, c'est que les poètes n'insistaient guère. Une fois leur gourme jetée, ils se rangeaient précautionneusement dans les diverses fonctions que la société bourgeoise, par le truchement des professions dites libérales, de la magistrature, du fonctionnarisme et de la politique, pouvait leur offrir. L'ode conduisait rigoureusement à l'ordre. En outre, il y avait le journalisme qui, n'étant que de politique, se montrait sérieux en diable et rassurait les esprits les plus inquiets.

Mais le roman était inconnu, ou presque. Sans doute trouve-t-on quelques œuvres isolées, mais elles n'avaient du roman que le nom et c'est heureux pour le roman. Monsieur Berthelot Brunet, l'historien de notre littérature, écrit ceci: «Citons d'abord les primitifs, pour mémoire seulement, bien entendu: le notaire Lécuyer qui, entre deux contrats de mariage, écrivit *la Fille du brigand*¹, qui n'a pu réussir à en faire notre Fenimore

1. Ce roman d'Eugène Lécuyer (1822-1898) a paru dans *le Ménestrel*, 29 août-19 septembre 1844.

Cooper; Philippe Lacombe, un autre notaire (la littérature canadienne compte autant de notaires que de médecins, ce qui n'est pas peu dire, et d'abbés), composa *la Terre paternelle*, à laquelle nos Bazins ne doivent rien². »

Le ton volontairement léger de Berthelot Brunet, qui fut lui-même un de nos excellents romanciers, indique cependant la vérité.

Il y eut aussi Philippe Aubert de Gaspé, dont je vous ai parlé il y a quelques semaines, qui écrivit *les Anciens Canadiens*. Mais ce livre, qui eut beaucoup de succès, ne se sert de l'affabulation romanesque que pour rappeler, avec une belle nostalgie, les coutumes, les mœurs, les particularités, et les légendes de nos aïeux.

Joseph Marmette naquit à Montmagny, où son père exerçait la médecine. Sa mère était une Taché, fille de sir Étienne, dont les ancêtres avaient joué un rôle important dès les débuts de la colonie, et qui descendait en ligne directe de la famille de Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi. Sir Étienne s'était lui-même fort distingué dans l'armée, dans l'art médical, dans la politique, et, pendant un court laps de temps, avait été Premier ministre du Bas-Canada. Enfin, à Londres, la reine Victoria lui avait conféré le titre de chevalier³. Tout cela pour expliquer quelle pouvait être l'audace du jeune Marmette quand il décida de se livrer à la littérature — surtout au plus mauvais genre que pouvait alors donner la littérature, c'est-à-dire le roman. Il se fit recevoir avocat, première et dernière concession à l'honorabilité de sa famille, puis il publia un court roman intitulé *Charles et Éva*. Nous n'en dirons rien, car c'est là une œuvre de très extrême jeunesse. Puis il s'intéresse à l'Histoire. (Il vient d'épouser la fille de François-Xavier Garneau, notre historien national, et peut-être est-ce là le secret de sa vocation de romancier historique.) Il livre successivement, et dans l'espace de quelques années, une bonne quinzaine de romans. Ses plus célèbres

2. Berthelot Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, L'Arbre, 1946, p. 38.

3. Sur la famille Taché, Grandbois suit Pierre-Georges Roy, *la Famille Taché*, Lévis, [s. éd.], 1904.

furent: *François de Bienville, le Chevalier de Mornac, l'Intendant Bigot, le Tomahawk et l'épée, Héroïsme et trahison* (titre qui fait penser à Tolstoï), *le Dernier boulet* (titre qui fait penser à Déroulède⁴), *les Macchabées de la Nouvelle-France* (qui est un titre sur lequel on ne peut guère plaisanter, de chaque côté de l'Atlantique).

La seule énumération de ces ouvrages indique facilement la voie que le romancier s'était tracée. Il devint l'ami et le familier de tous les écrivains de Québec. Il vécut quelques années à Paris, où il fréquenta les salons de madame Buloz⁵ et de madame Juliette Adam⁶. Il se lia avec Augustin Thierry⁷, Marmier⁸, Reclus⁹, Anatole France. Il vivait à Paris comme un poisson de source dans l'eau vive d'un torrent.

Il mourut à l'âge de cinquante et un ans¹⁰. Il avait réussi à créer au Canada le roman historique et personne ne boudait plus le roman, ni les romanciers, qu'il avait réhabilités. Son ami Louis Fréchette écrit à son propos: «Il est le véritable créateur du roman canadien.» Et encore: «C'était la bonté d'âme, la délicatesse, le désintéressement, l'obligeance et la droiture personnifiés. L'honnêteté la plus franche, la plus intransigeante même, imprimait son cachet sur chacune de ses actions. Une simple affirmation de lui valait la signature de tous les Rothschilds d'Europe et d'Amérique...¹¹» Ces éloges sont sans aucun doute mérités, car Louis Fréchette, même et surtout vis-à-vis de ses amis, avait la dent dure.

4. Paul Déroulède, homme politique et poète, auteur de *le Premier grenadier de France*, paru en 1886.

5. Épouse de François Buloz, rédacteur en chef de *la Revue des deux mondes*.

6. Juliette Adam, femme de lettres française, a fondé *la Nouvelle Revue* (1879).

7. Historien et écrivain français (1795-1856). Comme Marmette n'a fait que trois séjours à Paris, entre 1882 et 1886, il ne peut avoir connu Augustin Thierry.

8. Xavier Marmier (1809-1892) a publié en 1852 *Lettre sur l'Amérique*.

9. Élisée Reclus (1830-1905), géographe français.

10. En 1895.

11. Louis Fréchette a publié et présenté, dans *la Revue nationale* (vol. 2, août 1895-janvier 1896, p. 25-37) les fragments d'un roman inachevé de Marmette, *À travers la vie*; les passages que Grandbois attribue à Fréchette ne s'y retrouvent cependant pas.

Le talent de Marmette est indéniable, et il est grand dommage que son œuvre romanesque ne soit pas mieux connue aujourd'hui. C'est notre Alexandre Dumas canadien.

Mais le plus singulier, c'est qu'il eût pu devenir un grand historien. Voici un exemple typique de sa manière.

Extrait: «Vers l'an 1664...», tiré de Joseph Marmette, *le Chevalier de Mornac*, Montréal, Typographie de «l'Opinion publique», 1873, p. v-vi.

B 24. Joseph-Edmond Roy

(18 février 1947/3 novembre 1963)

Joseph-Edmond Roy, historien consciencieux.

L' ancêtre canadien de Joseph-Edmond Roy, qui venait de Dieppe, s'était établi au Canada dès 1639, où il avait épousé Jeanne Lelièvre, originaire de Dieppe elle aussi. Ce couple est la souche d'une des plus nombreuses familles canadiennes d'aujourd'hui et les Roy, comme les Gagnon, les Gosselin, les Gravel, se comptent par plusieurs milliers de personnes¹.

Joseph-Edmond Roy, le cadet de treize enfants, naquit à Lévis, sur le fleuve, en face de Québec, le 7 décembre 1858. Après ses études, il devint notaire, et sa profession lui laissant beaucoup de loisirs, il s'adonna à des travaux d'érudition. Ces travaux le passionnèrent tellement qu'il délaissa tout à fait la basoche pour les grimoires poussiéreux des archives.

Il publia plus de vingt-cinq ouvrages, et tous sont empreints d'une conscience et d'un scrupule historiques sans défaillances. Mais la forme de ses écrits n'est point celle d'un artiste. Il emploie le ton de la causerie intime, familière, et peut-être abuse-t-il de ce ton. Cependant, cette simplicité possède un charme indéniable. Le meilleur de ses livres s'intitule *la Seigneurie de Lauzon*. Je laisse ici la parole à sir Thomas Chapais:

1. Pour la biographie de Joseph-Edmond Roy, Grandbois suit Le Jeune, *Dictionnaire général*, s.v. Roy, Joseph-Edmond.

La Seigneurie de Lauzon, c'est Lévis et ses alentours.

Et Lévis fut le berceau de l'écrivain. C'est donc avec une prédilection, avec une joie, avec une ferveur spéciales qu'il aborda ce sujet et qu'il écrivit ce livre. Pour celui qui s'intéresse à notre histoire, et afin de préciser notre pensée en insistant sur une nuance, pour celui surtout qui s'intéresse non seulement à l'histoire de notre pays, mais à l'histoire de notre peuple, cette œuvre est pleine d'un irrésistible attrait. Des esprits critiques me diront peut-être qu'elle est d'une extraordinaire amplitude, que ses proportions sont bien vastes, qu'elle s'incorpore et s'approprie une pléthore de matériaux, qu'elle nous promène à travers une trop opulente végétation documentaire, et une efflorescence d'érudition trop touffue. Sans vouloir m'attarder à discuter ces réserves, je m'empresserai de déclarer que l'histoire de la seigneurie de Lauzon est la manifestation d'une merveilleuse capacité de travail, d'une science profonde, d'un rare talent d'écrivain, et qu'elle mérite le premier rang parmi nos grandes monographies historiques. Avec quel charme nous en parcourions les chapitres, à mesure que se succédaient les volumes. On y voit naître, grandir, s'accroître un de ces établissements seigneuriaux qui ont servi de base à nos organisations paroissiales, et d'assises à tout notre développement économique et social depuis notre ancien régime. Débuts pénibles de notre œuvre de défrichement et de colonisation, construction de moulins, construction d'églises, constitution de patrimoines, ouverture des voies publiques, premiers essais d'industrie, coutumes et traditions, mœurs familiales et populaires, tout est là; et ce passé, tout ce passé de notre race revit à nos yeux émus et nous parle de persévérance, de fidélité, et de courageux espoir².

Sir Thomas exagérait à peine, bien qu'il eût été l'ami d'enfance, et l'ami de toujours, de Joseph-Edmond Roy. Celui-ci ne faisait pas de la grande histoire, mais de la petite histoire, il la faisait bien. Il la faisait même si bien qu'aucun écrivain actuel, s'il voulait traiter le même sujet, ne saurait se passer de ses travaux.

2. Thomas Chapais et Louvigny de Montigny. «Joseph-Edmond Roy». *Mémoires de la Société royale du Canada*, 3^e série, vol. 7, 1913, p. xxiv.

Extrait: «Le temps des fêtes...», tiré de Joseph-Edmond Roy, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, Lévis, chez l'auteur, 1904, t. IV, p. 190-192.

B 25. Thomas Chapais

(25 février 1947/10 novembre 1963)

Sir Thomas Chapais fut unique dans nos lettres.

Thomas Chapais, qui est mort à l'âge de quatre-vingt-huit ans, demeure une des figures les plus exceptionnelles dans le monde des lettres du Canada de langue française. Sa personnalité, très accusée, projette un profil marquant sur un pan de près de trois quarts de siècle de notre histoire.

Sir Thomas naquit le 23 mars 1858 à Kamouraska, petit village de la côte sud du fleuve Saint-Laurent, et dont le nom en langue montagnaise peut se traduire par «soleil de l'aube». Le premier Chapais venu s'installer au Canada, quelques années avant la conquête anglaise, était originaire du diocèse d'Avranches, en Normandie. Le père de sir Thomas, tour à tour négociant, député, grand conseiller de l'Assemblée de la Confédération canadienne, titre qui rejoint dans la noblesse de nos annales politiques, le titre par exemple, toutes proportions gardées, de celui de Guillaume le Bâtard et de ses compagnons qui conquièrent l'Angleterre, et pour les Américains, celui des passagers du *Mayflower*.

[Fournaise brûlante]

Après ses études, Thomas Chapais, que la naissance n'avait pas été sans favoriser, se jette tout de suite, et à corps perdu,

dans cette fournaise brûlante qu'est le journalisme politique. Je n'apprendrai à personne que, pour exercer ce métier, certaines qualités sont essentielles, qui se nomment le courage, l'audace, une force de caractère assez remarquable, beaucoup d'intelligence, de l'entêtement raisonné, une culture qui doit se renouveler sans cesse, se rafraîchir, et par-dessus tout, la conviction que ce que l'on écrit représente une rigoureuse vérité. Thomas Chapais fonde un journal, *le Courrier du Canada*, qui devient tout de suite le porte-parole du torysme¹ québécois. Il croyait à la vérité inamovible de la tradition des ancêtres, et qu'il fallait s'y soumettre sous peine de mort. De mort nationale, naturellement. Il était très sincère dans sa foi, et ses plus terribles adversaires, connaissant ses opinions, ne pouvaient lui en vouloir, au temps des avions dont la vitesse dépasse la vitesse du son, de préférer l'époque des calèches, et de s'employer à nous y faire revenir.

[Une opinion]

Le chanoine Groulx, qui est un historien très connu au Canada, et le plus fervent apôtre du nationalisme intégral, et fort discuté pour cette obédience, écrit de Thomas Chapais :

On a tout dit du gentilhomme. Il incarnait un type qui achève de mourir chez nous, type d'ancien régime, plus correct toutefois que raffiné. Avec un peu moins de vivacité française, on l'eût pris pour un gentleman anglais de l'ère victorienne...²

Et le chanoine ajoute, parlant de l'écrivain :

Le malheur de M. Thomas Chapais, historien, fut de n'être pas venu d'abord à l'histoire. L'Histoire lui eût appris, entre quelques riches expériences, à marquer son juste rôle dans la politique. Les dons ne lui manquaient pas... il possédait, avec le goût de la recherche, une remarquable probité d'esprit, une culture étendue, et, par des traditions de famille, le sens peu négligeable des dessous ou des intrigues politiques... Quand j'essaie de le rattacher à une

1. C'est-à-dire du Parti tory, ou conservateur.

2. Lionel Groulx, «M. Thomas Chapais», *Liaison*, vol. 1, janvier 1947, p. 12.

école, je me dis qu'il aurait pu être le Guizot de l'histoire canadienne³.

Après avoir été plusieurs fois ministre, ou pendant qu'il le fut, sir Thomas fut aussi officier de la Légion d'honneur, membre de la Société royale, membre du Sénat canadien, grand commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire. Le plus surprenant, c'est que, malgré ces honneurs, et son parti pris politique, il sut demeurer un parfait honnête homme. Ses plus violents ennemis le savaient, qui ne pouvaient s'empêcher de lui accorder toute leur estime.

Extraits : Thomas Chapais, le Marquis de Montcalm, Québec, J.-P. Garneau, 1911, p. 658-661.

3. *Ibid.*, p. 15-16.

B 26. Louis Dantin

(4 mars 1947/29 décembre 1963)

Louis Dantin, voué au refus total de l'espoir.

Louis Dantin¹ naquit en 1875, à Beauharnois, une petite ville souriante des bords du lac Saint-Louis. Il fut à la fois poète, conteur, critique, et l'un des écrivains le plus déchirés que notre littérature ait connus. C'était un être d'une extrême sensibilité. Le combat qu'il eut à livrer, d'ordre mystique, et qui tenait de sa seule conscience, fut sans répit toute sa vie, laquelle fut par surcroît d'une durée dépassant la moyenne établie par les experts en statistiques de longévité. Il fut ordonné prêtre, partit pour Paris, puis vécut à Rome plusieurs années. Brusquement, à la suite d'une crise de foi religieuse, il rompit avec les disciplines qu'il s'était imposées et voulut se réadapter à la vie laïque.

Il est permis de croire qu'il n'y put réussir, comme il n'avait pu réussir, avec la paix nécessaire, à demeurer dans les ordres. D'où son drame intime, dont il serait inutile et même inconvenant de parler s'il n'avait aussi fortement influencé sa poésie, part la plus gratuite et la plus pure de son œuvre.

[Ses poèmes]

En effet, après avoir publié successivement trois volumes de prose, il écrivit un recueil de poèmes intitulé *le Coffret de Crusoe*, où la correction parnassienne du vers ne parvient pas à voiler le

1. Pseudonyme d'Eugène Seers.

trouble intérieur qui le bouleversait. Un de ses meilleurs biographes, M. Séraphin Marion, écrit à ce propos :

Lorsqu'on ferme *le Coffret*, on a l'impression d'avoir longtemps marché dans des allées jonchées de feuilles mortes, d'avoir remué des cendres quasi éteintes... Explique qui pourra cet étrange phénomène; cet homme qui a souvent une perspective entrouverte du côté de l'au-delà, ce receleur de maintes beautés éparses de la création, ce poète authentique enfin, il se dégoûte de la vie, alors qu'il la transfigure et l'idéalise pour ses lecteurs. Ce soleil qui réchauffe serait-il froid? Ce rayon qui éclaire émanerait-il de l'obscurité? N'est-ce pas plutôt l'auteur qui, à l'occasion, affecte des goûts funèbres, pendant que l'ardeur continue de ses plus beaux vers trahit l'homme véritable, l'homme de tous les temps... que les ténèbres de la nuit effraient sans qu'il cesse pour autant de croire au retour de l'aurore?... Louis Dantin voudrait bien nous convaincre qu'il n'attend plus que l'anéantissement final dans l'obscurité de l'éternelle nuit. Jamais ses lecteurs ne pourront souscrire à ce témoignage de lassitude².

[Sa sincérité]

Là où je ne puis partager l'opinion de M. Marion, c'est quand il insinue que Louis Dantin «affecte des goûts funèbres», bref qu'il joue en quelque sorte la comédie du désespoir. Car s'il y eut quelque chose d'authentique et de strictement humain dans l'aventure poétique et dans l'aventure personnelle de Louis Dantin, ce fut sans aucun doute ce refus total de l'espoir, précisément parce qu'il ne pouvait pas accepter totalement l'espoir. Mais j'ai singulièrement négligé mon propos, qui est de vous entretenir des écrivains prosateurs. Dans ses nouvelles, Louis Dantin est souvent trop naïf. Il excelle dans la critique, où il apporte un esprit très aigu, très curieux, très averti, peut-être trop indulgent, mais dont la sincérité est parfaite. Sa langue souple et déliée, avec une pointe de préciosité héritée des canons esthétiques du tournant du siècle, peut se comparer sans désavantage à celle des bons écrivains français de l'époque. Louis Dantin était aussi un homme de grand cœur. En 1945, quelques jours avant sa mort, je recevais une dernière lettre de

2. Séraphin Marion, *Sur les pas de nos littérateurs*, Montréal, Albert Lévesque, 1933, p. 39-41.

lui. Elle était écrite au crayon, sur un mauvais papier. Elle se terminait ainsi: « Ma garde-malade conduit ma main, car je veux que ces derniers mots que je vous adresse soient écrits de ma main...³ » Il était aveugle depuis plus d'un an. Ce que j'ignorais, comme tous ses amis d'ailleurs. Il s'était réfugié aux États-Unis depuis plus de trente ans. Louis Dantin est mort en 1945. Il avait quatre-vingts ans.

Extraits: Louis Dantin, *Gloses critiques*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, p. 202-204.

3. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre; le fonds Grandbois ne conserve qu'une lettre de Dantin, datée du 23 mai 1944.

B 27. Monseigneur Camille Roy

(11 mars 1947/15 mars 1964)

Monseigneur Camille Roy, premier de nos historiens littéraires.

L'histoire des littératures est généralement faite par la critique. Ceci posé, on peut dire sans trop d'exagération que la littérature canadienne de langue française a trouvé son premier historien, il y a déjà près d'un demi-siècle, dans la personne de monseigneur Camille Roy. On peut aussi ajouter, en passant, que, la faiblesse des vagissements de notre littérature étant alors remarquable, monseigneur Camille Roy adopta l'attitude suivante, qui fut de grossir démesurément les quelques mérites de nos écrivains, pour faire en quelque sorte contrepoids, et vivifier le nourrisson, lequel était né viable, mais tout juste.

Monseigneur Roy sut manier, avec l'onction nécessaire, le ballon d'oxygène et la transfusion de sang. On ne se fit pas faute de lui reprocher ses indulgences. Un jour, lors d'une longue conversation que j'eus avec lui — je venais alors de publier mon premier livre¹ —, il me dit, mais dans un langage autre que le mien, car il aimait les phrases bien balancées, bien harmonieuses, et bien académiques: «On me traite de bénisseur, d'oncle-gâteau, de porteur d'encensoir. Que je me sois montré parfois trop large, trop accueillant pour l'œuvre de nos auteurs, je ne le contredis point. Mais fallait-il les décourager dès le départ? On oublie trop facilement que lorsque je commençai de

1. *Né à Québec*, paru en novembre 1933. Comme Grandbois partit aussitôt après pour l'Orient, cette rencontre avec Camille Roy n'a pu se produire avant l'automne 1934.

faire la critique de notre littérature, il y a près de quarante ans, la critique, au pays, n'existait pas. Il y avait sans doute, dans les journaux et les revues, certains articles concernant la chose littéraire, mais dans ces jugements, aucune méthode, aucun ordre précis. Mes maîtres furent Faguet, Lanson, Brunetière. J'ai tenté d'appliquer la méthode qu'ils employaient à la littérature canadienne. Je le répète, j'ai peut-être été trop indulgent. J'ai cru cela préférable à une trop grande sévérité. Je préfère d'ailleurs le mot bénisseur au mot démolisseur. »

Dans ses ouvrages, monseigneur Roy devait souvent tenter de justifier son attitude. Il écrit un jour :

Je sais bien que chez nous l'on a reproché à nos écrivains de n'avoir pas toujours été eux-mêmes², et d'avoir trop démarqué la littérature de France, et que ce reproche, en ce qui concerne surtout nos ouvrages d'imagination, comporte beaucoup de vérité et que cette vérité constatée prouve soit l'insuffisance encore trop grande de nos moyens, soit une déviation de certaines disciplines intellectuelles. Mais je sais bien aussi que, malgré ce défaut d'imitation trop livresque dont peu à peu nous nous débarrassons, notre littérature est dans une grande mesure, et dans la plus grande, canadienne³.

Monseigneur Roy naquit à Berthier, le 22 octobre 1870, d'une famille de bons cultivateurs. Après ses études théologiques, on lui confie la chaire de rhétorique du Petit Séminaire de Québec. Il séjourne plus tard à Paris, où il obtient sa licence ès lettres. De retour au pays, il commence ses travaux de critique, qu'il poursuivra jusqu'à sa mort⁴.

Ses ouvrages sont très nombreux, parmi lesquels on doit particulièrement mentionner : *Essais sur la littérature canadienne*, *Nouveaux essais*, *Nos origines littéraires*, *À l'ombre des érables*, *Histoire de la littérature canadienne...* Il fut un remarquable ouvrier de la langue française au Canada. En outre, il pratiqua l'éloquence

2. Roy : «été assez eux-mêmes».

3. Camille Roy, *Études et croquis*, Montréal et New York, Louis Carrier et Cie / Éditions du Mercure, 1928, p. 105.

4. En 1943.

sacrée, et prêcha certains carêmes qui eurent un succès retentissant. Dans un court jugement, trop modeste à notre avis, qu'il porta sur lui-même, il écrit: «Il fut d'abord critique, et il a ensuite pratiqué d'autres genres, y compris l'oratoire. On pourrait peut-être retrouver celui-ci dans tous les autres. Et il peut y être une force ou une faiblesse⁵.»

Voici un extrait typique de son style, de son attitude et de ses théories.

Extrait: Nos raisons canadiennes de rester français, Québec, Librairie de l'Action catholique, 1934, p. 6-8.

5. Nous n'avons pu retrouver la source de cette citation.

B 28. Olivar Asselin

(18 mars 1947/10 mai 1964)

Olivar Asselin, un homme d'une trempe peu commune.

La vie d'Olivar Asselin fut une des plus tourmentées, des plus mouvementées et des plus fécondes que l'on puisse souhaiter. À l'âge de seize ans, désertant le collège, il part pour les États-Unis, où il se fait successivement porteur d'eau dans une filature, apprenti barbier, petit commis d'épicerie, vendeur de journaux, camelot à la sauvette, et où il couche, le ventre creux plus souvent qu'à son tour, à la belle étoile.

À l'âge de vingt ans, il s'engage dans l'armée américaine et part pour Cuba. Il est inutile ici de dire qu'il ne faisait point partie des brillants cavaliers composant l'entourage du colonel Théodore Roosevelt, qui avait tué des lions en Afrique, tout comme le célèbre Gérard¹. En 1915, à l'âge de quarante et un ans, il lève un bataillon, il est commandant en second, avec le colonel Desrosiers. C'est le 163^e.

[Au front]

Il part avec son bataillon pour les Bermudes, l'Angleterre. Mais le 163^e, pour des motifs qui seuls appartiennent aux grands stratèges de l'armée, n'étant pas envoyé sur le front français, Asselin demande sa permutation et réussit de se faire admettre, en sacrifiant son grade de major, dans les rangs du régiment Royal 22^e, qui se bat partout où l'action est chaude. (Je veux dire

1. Allusion obscure.

ici tout de suite que le 22^e est le régiment le plus connu et le plus glorieux du Canada français, que, dans la guerre 14-18, les cadres de ses officiers et de ses soldats ont été remplacés, parce que décimés, une bonne douzaine de fois, et qu'il en a été de même durant la dernière guerre.) Olivar Asselin se bat avec le 22^e jusqu'à l'armistice. Il sort intact de l'inférieure aventure et revient au Canada, en 1919, avec la croix de la Légion d'honneur, à titre militaire. Et l'ancien petit porteur d'eau, par surcroît, avant son retour, lors d'une cérémonie très officielle et très littéraire, en Sorbonne, avait été reçu et présenté par Gabriel Hanotaux et remercié par Étienne Lamy.

[Le journaliste]

Car il est temps que je dise maintenant qu'Olivar Asselin, outre ses exploits guerriers, de Cuba à Vimy, était devenu le meilleur journaliste et le plus bel écrivain de son pays.

Il était né dans le petit village de Saint-Hilarion, le 8 novembre 1874. Lors de sa fugue aux États-Unis, et entre deux emplois plus que modestes, il s'était glissé, à Fall River, à Woonsocket, dans les salles de rédaction des journaux de l'endroit, par la petite porte naturellement. Il n'y apprenait pas à écrire — il se chargeait de l'apprendre lui-même, il lisait toute la nuit, à la mèche fumeuse du gaz — mais il apprenait comment se font, se rédigent, se dirigent les journaux.

Il revient à Montréal, après l'étrange équipée de Cuba. C'est un vétéran qui cache sa gloire de vétéran. Il entre à la rédaction de *la Presse*, de *la Patrie*, du *Canada*, qui sont les grands quotidiens du temps. Il y montre tout de suite un tempérament assez vigoureux pour que ces feuilles, liées à l'opinion publique, et surtout la flattant, en soient incommodées. Asselin croit s'être fourvoyé, se fait fonctionnaire. Mais, un jour, il n'y tient plus et gifle en pleine Chambre un député d'avenir², qui était le

2. Secrétaire de Lomer Gouin (qui sera Premier ministre de 1905 à 1920) de 1901 à 1903, Asselin avait un jour giflé Alexandre Taschereau, qui sera Premier ministre de 1920 à 1936. Voir Marcel-Aimé Gagnon, *Olivar Asselin toujours vivant*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1974, 215 p.

protégé politique de son patron, et qui d'ailleurs quelques années plus tard, allait être le Premier ministre de la province de Québec. On enferme Asselin, «prisonnier du Roi, pendant quinze jours, pour coups de poings appliqués mal à propos». Il fonde alors la *Ligue nationale*, et surtout le journal *le Nationaliste*, lequel fut, pour notre jeunesse, le coup de fouet du réveil, mais malheureusement ce réveil, et qu'on me pardonne ce petit jeu de mots, ne faisait sortir la jeunesse que du pied droit.

[*L'Ordre*]

Olivar Asselin, après certaines plongées dans le monde de la finance, retrouve son démon, qui est celui d'écrire. Il fonde un quotidien, *l'Ordre*, qui réunit les jeunes gens les mieux doués du temps. Il y a là Jean-Marie Nadeau, René Garneau, Pierre Boucher, Lucien Parizeau, Jules Bazin, André Séguin, et combien d'autres. Lui, dans ses éditoriaux, qui sont éclatants, fulmine contre l'injustice, la bassesse, la veulerie, la niaiserie. Comme tout bon pamphlétaire qui se respecte, il a deux ou trois têtes de Turc. Il fouaille tellement un certain petit monsieur, neveu d'archevêque et arriviste notoire, que l'ingénieux crétin dut attendre la mort d'Asselin pour pouvoir enfin respirer librement³.

[L'écrivain]

Mais dans tous ces écrits, parmi ces milliers d'articles qu'il a jetés au vent, et malgré d'inévitables injustices, je veux indiquer qu'il a servi, plus que quiconque au Canada, la langue française, la véritable, celle qui est dépouillée, qui tient de La Rochefoucauld, de Montesquieu, de Voltaire, de Stendhal, d'Anatole France. Langue élégante et vigoureuse et rigoureuse à la fois.

Je ne veux pas dire surtout qu'Asselin possédait le génie de ces grands écrivains que je viens de nommer, ce serait ridicule, je veux dire simplement qu'Asselin s'était donné la peine de les

3. Ce «petit monsieur» pourrait être Jean Bruchési, neveu de monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal de 1897 à 1939. Il a été sous-secrétaire de la Province de Québec de 1937 (année de la mort d'Asselin) à 1959.

lire, de les étudier, de les assimiler, et qu'il en avait tiré son profit.

Voici un exemple de son style.

Extrait: Olivar Asselin, *Pensée française*, Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, [1937], p. 116-118.

B 29. Lionel Groulx

(25 mars 1947/3 mai 1964)

Le chanoine Groulx est-il notre « sauveur-prophète » ?

Il est assez difficile, au Canada de langue française, et même au Canada tout court, de parler du chanoine Groulx et de son œuvre sans provoquer de fortes réactions. Mais ce n'est pas ici mon rôle de porter des jugements sur nos écrivains, je dois simplement me borner à vous les présenter, et cela de la façon la plus objective, la plus impartiale qu'il me soit possible d'observer.

Les œuvres du chanoine Groulx ont non seulement provoqué de fortes réactions, mais soulevé des passions assez exceptionnelles. Les uns l'ont acclamé et l'acclament encore, et le tiennent pour une sorte de sauveur prophète du groupe canadien d'origine française; les autres le prennent pour un esprit nocif, étroit, dont l'action intellectuelle paralyse, étouffe et tue la bonne entente qui devrait régner entre Canadiens de langues et de sangs différents.

Le chanoine Groulx est né à Vaudreuil en 1878. Ses ancêtres étaient venus au Canada dès le début du XVII^e siècle. Ordonné prêtre, il se rendit à Rome où il obtint, très brillamment, des doctorats en théologie et en philosophie. Après un court séjour à l'Université de Fribourg, il revint au pays, où on lui confia bientôt à l'Université de Montréal — c'était en 1917 — la chaire

d'Histoire du Canada, chaire qu'il occupe encore aujourd'hui¹ avec un prestige toujours augmenté, et non moins violemment discuté.

[Premières œuvres]

Le chanoine Groulx publia d'abord des contes du terroir: *les Rapailages*, *Chez nos ancêtres*. Puis il écrivit, sous le pseudonyme assez précieux d'Alonié de Lestres, un roman retentissant qui n'était point précieux, et qui s'intitulait: *l'Appel de la race*.

Le roman était fort mauvais en tant que tel. C'était un roman à thèse, qui voulait prouver sa thèse. Qui le voulait d'une manière excessive, et dont les personnages s'exprimaient à la façon de robots. Le chanoine Groulx revint à l'histoire.

Il fait de l'histoire passionnée, et il la fait passionnément. Dans ses articles, ses conférences, ses livres, il prêche un nationalisme intégral. Il désire, il exige de nous, de la province de Québec et parmi la population de cent cinquante millions d'habitants que renferme l'Amérique du Nord, que nous devenions un État indépendant, libre de toute attache, de tout lien.

[Ardent patriote]

Personne ne peut nier l'ardent patriotisme du chanoine Groulx, même ses adversaires les plus acharnés, qui peuvent d'ailleurs être aussi patriotes que lui, mais avec une conception différente du patriotisme. J'envie cependant le chanoine, même s'il se trompe — et je crois qu'il se trompe —, de trouver dans la philosophie de son histoire les éléments qui justifient sa passion. Car sa foi est absolue.

Le chanoine Groulx, dans le commerce privé, est l'homme le plus courtois, le plus digne et le plus délicat que je connaisse.

1. L'affirmation était exacte en 1947, mais non lors de la publication en 1964. Lionel Groulx a enseigné l'histoire du Canada à l'Université de Montréal de 1915 à 1948.

Ses livres, qui suscitent la colère ou l'enthousiasme, sont trop connus pour que je puisse en faire la nomenclature. Je tiens cependant à vous citer l'opinion que portait à propos d'eux ce pamphlétaire à langue de feu, qui s'appelait Olivar Asselin, dont je vous ai parlé il y a quelques jours, qui était lui-même un nationaliste, mais de peu d'orthodoxie.

Nos historiens n'ont pas perdu l'occasion d'épiloguer sur cette grande catastrophe de notre vie (que fut la Conquête). Ils y ont vu un coup de la Providence amputant, au vieux tronc vermoulu, la branche encore saine, séparant notre histoire de celle de la France pour nous préserver des convulsions politiques et sociales de l'époque révolutionnaire. Certes, dans la mesure où l'homme peut scruter les sublimes desseins de la Providence, il paraît difficile d'accorder un autre sens aux événements de 1760. Mais convient-il d'aller plus outre? Et faut-il donner à la conquête anglaise de la Nouvelle-France figure de bénédiction et de bienfait souverain? À notre avis, les enseignements de l'histoire n'autorisent point cet optimisme. Toujours la soumission à un peuple étranger fut, pour une race adulte, la grande épreuve, l'insigne calamité...²

Voici un échantillon typique du style du chanoine Groulx.

Extraits : Chez nos ancêtres, Montréal, Action française, 1920, p. 99-102.

2. Ce texte est de Lionel Groulx, cité (sans référence) par Olivar Asselin dans *l'Œuvre de l'abbé Groulx*, conférence donnée à la salle Saint-Sulpice de Montréal, le 15 février 1923 (Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, p. 88).

B 30. Édouard Montpetit

(1^{er} avril 1947/31 mai 1964)

Édouard Montpetit, écrivain et économiste remarquable.

L'œuvre d'Édouard Montpetit, qui fut un économiste fort distingué, comme tous les économistes d'ailleurs si l'on en croit une vieille plaisanterie parisienne de l'entre-deux-guerres, l'œuvre de M. Montpetit tient cependant aussi à la littérature canadienne et à la littérature française parce qu'elle est fort bien écrite, ce que l'on ne peut pas dire des ouvrages de tous les économistes très distingués qui ont pullulé depuis un demi-siècle.

Car la science de l'économie politique est la science de la statistique, du chiffre, donc peu faite pour plaire au lecteur distrait, et si Rimbaud, l'«homme aux semelles de vent», a pu jouer, dans un sonnet célèbre, avec des voyelles dont la forme s'élève soudain comme un corps de chair d'une nudité surprenante et totale, il est difficile pour un homme de science de manier des chiffres qui peuvent à la rigueur correspondre à la dure réalité des faits, tout en conservant le rythme, l'aisance et la souplesse que l'on exige de l'écrivain dans la littérature de notre temps.

Édouard Montpetit a réussi ce tour de passe-passe, ce tour de force, d'écrire des livres de science comme on écrit des romans, par la magie d'une langue alerte et vive et toujours colorée. Non pas que Montpetit fût un savant léger. Bien au contraire. Son œuvre est connue, et reconnue, depuis plus de trente ans, par tous les sociologues et par tous les économistes du monde actuel. Mais il a su la présenter d'une façon qui puisse

intéresser même ceux que ces problèmes n'intéressent pas particulièrement. La lecture de chacun des livres d'Édouard Montpetit, malgré la substance sévère qu'ils peuvent renfermer, peut cependant fournir un plaisir esthétique d'une rare valeur.

La seule énumération des titres de ses œuvres couvrirait plusieurs pages. Qu'il me suffise de dire qu'il était docteur de sept ou huit universités, médaillé d'autant de sociétés illustres, membre de la Société royale du Canada, le seul membre canadien, si je ne me trompe, de l'Académie royale de Belgique, et officier de la Légion d'honneur.

Il est né en 1881, à Montmagny, d'une famille dont les ancêtres venaient du Poitou. Son père, André-Napoléon Montpetit, qui fut à la fois journaliste, avocat, biographe, historien, naturaliste et poète, fut aussi l'un des hommes les plus actifs de son temps et de son pays. Son *Histoire des Hurons*, introuvable aujourd'hui, obtint le plus grand succès. Les Hurons lui offrirent alors le titre honorifique de grand chef. Il mourut quand Édouard n'avait pas encore atteint la vingtième année. Mais il mourut certainement sans inquiétude au sujet de son fils, qui montrait déjà, au collège, des dons exceptionnels.

M. Édouard Montpetit fut secrétaire général de l'Université de Montréal. Il a contribué, plus que quiconque, au développement de notre enseignement universitaire. Il fut doyen, directeur et professeur à la Faculté des sciences sociales, économiques et politiques, vice-président du Comité France-Amérique, directeur général de l'Enseignement technique de la province de Québec.

Ses livres sont nombreux. Parmi les plus importants, nommons *Au service de la tradition française* et *Reflets d'Amérique*. Pendant quelques années, et malgré ses fonctions absorbantes, il a rédigé ses souvenirs. M. Berthelot Brunet dit de lui: «Fort intelligent, homme aimable s'il en fut, causeur disert, la parole agréable et aisée, il obtint sans le demander tous les succès, et, comme il arrive rarement, il les méritait¹.»

1. Berthelot Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française*, p. 158.

Cet homme éminent mourut, regretté de tous, en 1954, à l'âge de soixante-treize ans.

Voici quelques extraits de ses écrits.

Extraits: Édouard Montpetit, *Reflets d'Amérique*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940, p. 251-253.

B 31. Jean Bruchési

(8 avril 1947)

Le don d'une activité très exceptionnelle, et des talents fort heureux, ont permis à M. Jean Bruchési de poursuivre parallèlement deux grandes carrières, celle des lettres et celle du fonctionnarisme, et de les réussir toutes les deux avec éclat. Jean Bruchési est aujourd'hui sous-ministre et sous-registraire de la province de Québec; il est aussi l'auteur d'une bonne vingtaine de livres qui le classent parmi les meilleurs écrivains canadiens de langue française.

Jean Bruchési naît à Montréal en 1901. Il fait ses études chez les sulpiciens, chez les jésuites, et il remporte, aux fins d'années, toujours tous les premiers prix. Il entre à la Faculté de Droit et publie, entre deux examens peu romantiques, son premier livre, un recueil de poèmes fort romantiques intitulé *Coups d'ailes*. Sa deuxième année de droit terminée, on le charge d'une mission en France. De retour au pays, il enlève sa licence en droit avec grande distinction. Il devient alors titulaire d'une bourse gouvernementale, retourne à Paris où il fréquente l'École des Sciences Politiques, l'École des Chartes, la Faculté des Lettres et l'Institut Catholique. Il revient au Canada chargé de tous ces diplômes, et obtient, par un surcroît de travail, son doctorat en sciences politiques.

On lui confie tout de suite le cours d'histoire générale à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Il publie un petit livre: *Oscar Dunn et son temps*. Il est chargé de nouvelles

missions en France. En 1928 — n'oublions pas qu'il n'a pas vingt-sept ans —, il est attaché à la rédaction du journal *le Canada*. Il publie un troisième livre: *Jours éteints*, qui lui mérite le Prix d'Action intellectuelle. D'autres missions à l'étranger, d'autres fonctions — rédacteur en chef de la *Revue moderne*, rédacteur en chef de *l'Action universitaire* —, d'autres livres: *Mistral*, *Aux marches de l'Europe*, *l'Épopée canadienne* —, d'autres honneurs.

En 1936¹, on lui confie le poste de haut fonctionnaire — sous-ministre d'État — qu'il occupe encore aujourd'hui. Cette même année, il publie son *Histoire du Canada*, en deux tomes, qui atteint sa treizième édition, et que couronne l'Académie française.

Et je me permets ici de reproduire ces quelques lignes, dont la sécheresse même me paraît fort éloquente, que je lis dans un Bottin canadien:

Jean Bruchési: Fondateur de la Société des Écrivains canadiens. Lauréat de l'Académie française en 1934 et en 1946. Élu membre de la Société Royale du Canada en 1940, de l'Institut Polonais des Arts et des Sciences en 1942, de la Société des Dix en 1943. Fut Président de la Section I de la Société Royale en 1944 et Président de l'Association canadienne-française pour l'Avancement des Sciences (ACFAS) (1944-1945). Président de la Société des Écrivains canadiens, depuis avril 1946. Président de l'Institut canadien de Québec, depuis février 1946. Membre du Pen Club international, du Canadian Institute of International Affairs et de la Ligue canadienne pour la société des Nations².

Mais il est grand temps que je revienne au littérateur qui, chez Bruchési, se refuse à laisser toute la place à l'animateur, à l'administrateur. En 1941, il donne *Rappels*, dont notre grande artiste Madame Jeanne Maubourg va vous lire une belle page. En 1942, *De Ville-Marie à Montréal*, en 1944, *le Chemin des écoliers*. Il doit faire paraître ces jours-ci un nouveau livre: *Évocations*. Je laisse de côté les innombrables brochures, conférences, «études

1. C'est plutôt en 1937 qu'il est nommé sous-secrétaire de la province de Québec, poste qu'il occupera jusqu'en 1959.

2. Nous n'avons pu retrouver la source de cette citation.

sur l'histoire politique et économique du Canada, le droit international, les problèmes d'éducation, publiées dans des revues canadiennes et françaises». La langue de M. Jean Bruchési, quand il ne traite point de questions trop économiques, lesquelles sont souvent dangereuses pour l'art d'écrire, est alerte et vive et vivante. Il semble écrire dans la joie. Une seule réserve. Je trouve qu'il abuse des citations. Non point qu'elles soient mal venues, mal choisies. Mais elles rompent l'unité et la marche allègre de son texte. C'est là une vétille. Mais j'aime bien goûter l'entier de mon plaisir.

Extrait: Jean Bruchési, *Rappels*, Montréal, Valiquette, 1941, p. 140-142.

B 32. Marius Barbeau

(15 avril 1947/18 octobre 1964)

Marius Barbeau, infatigable voyageur, inépuisable écrivain.

M. Marius Barbeau est beauceron. Mais beauceron du Canada. Il est né en 1883, à Sainte-Marie, dans la province de Québec. Il obtint sa licence en droit à l'Université Laval, mais les disputes juridiques ne le passionnant pas, il partit pour l'Angleterre où, à Oxford, il étudia les sciences et plus particulièrement l'anthropologie. Il poursuivit ces mêmes études à l'Université de Paris. À son retour au Canada, il fut attaché au Musée national.

Quand je dis qu'il fut attaché, ce n'est là qu'une figure de langage pour désigner ses fonctions officielles, car M. Barbeau n'a cessé, depuis bientôt quarante ans, de parcourir en tous sens l'Amérique du Nord, de la Nouvelle-Écosse à l'Alaska. Nul mieux que lui, au Canada et ailleurs, ne connaît les Indiens nord-américains. Il a vécu parmi eux, étudié leurs langues, leurs coutumes, leurs mœurs. Il sait par quoi diffère le Huron du Montagnais, l'Iroquois du Cri, le Pied Noir de l'Esquimau.

Ces voyages devaient nécessairement l'amener à l'étude du folklore, qu'il traita avec la rigueur des sciences exactes.

[Auteur fécond]

M. Barbeau est doué d'une prodigieuse activité intellectuelle. Il a écrit au moins une centaine d'ouvrages, tant en français qu'en anglais — car il est parfait bilingue — se rapportant à ses recherches. On lui doit des contes, des nouvelles, des

relations de voyage. Il a recueilli en outre plus de dix mille textes de chansons du folklore. L'un de ses biographes, l'abbé Félix-Antoine Savard, écrit de lui :

M. Barbeau s'est fait le restaurateur de la tradition populaire. Ce sourcier a fait ressourdre de la mémoire populaire contes, légendes, dits et proverbes, bref, les plus inestimables richesses de notre littérature orale... Notre inépuisable folkloriste a poursuivi en outre et publié les enquêtes les plus neuves et les plus sérieuses sur nos arts et métiers, sur nos premiers architectes, sculpteurs, peintres, orfèvres, sur nos maisons et nos églises, enfin, sur toutes les œuvres où la noble tradition française s'avère enrichie par les expériences de nos artistes et artisans¹.

[Style négligé?]

Certains reprochent à M. Barbeau de ne point observer, dans la forme de ses écrits, la rigueur qu'il observe dans ses analyses scientifiques. Nous devons avouer que ces remarques ne manquent pas de justesse. Mais nous pouvons imaginer aussi que la multiplicité des activités de M. Barbeau ne lui accorde pas le temps de donner à son style les soins que le style exige. M. Barbeau, sans doute, accorde plus d'importance au fond qu'à la forme. C'est dommage pour les puristes, mais les hommes de science, devant la somme énorme de ses travaux, et la qualité de leur valeur, ne songent guère à s'en plaindre.

M. Barbeau est membre de l'Académie des sciences de Washington, Fellow d'Oxford, membre de la Société royale du Canada, et membre de l'Académie canadienne-française. À ces titres, il ajoute le plus beau titre, et le plus rare: celui de l'enthousiasme et de la jeunesse de ses vingt ans.

Voici un extrait de ses œuvres.

1. Félix-Antoine Savard, «Marius Barbeau et le folklore», Présentation de la médaille Léo Parizeau à Marius Barbeau, lors du XIV^e congrès de l'ACFAS, tenu à l'Université Laval le 13 octobre 1946, *Revue de l'Université Laval*, vol. 1, n° 3, novembre 1946, p. 175-184. Grandbois réunit trois phrases tirées de trois paragraphes différents.

Extrait: Marius Barbeau, Québec où survit l'Ancienne France,
Québec, Librairie Garneau, [1937], p. 1-3.

B 33. Robert de Roquebrune

(22 avril 1947/28 août 1966)

Robert de Roquebrune et ses combats littéraires.

M. Robert Laroque de Roquebrune débuta dans les Lettres canadiennes de langue française avant même qu'il eût de la barbe au menton. Il faisait partie, à l'époque heureuse d'avant la Première-Dernière Guerre mondiale, de cette équipe de jeunes Canadiens qui combattaient avec véhémence, et non sans beaucoup d'impertinence, les canons sacrés d'un régionalisme hors duquel, d'après leurs aînés, il n'y avait point de salut. Tout de suite après la guerre, il fonda, avec quelques amis, la revue *le Nigog*¹, qui ne vécut que l'espace d'un an, mais qui fit beaucoup parler d'elle, soulevant l'enthousiasme des jeunes esprits et la colère des moins jeunes. Quant aux vieillards, ils haussaient les épaules et continuaient de déclamer les vers rocailleux, quoique patriotiques, du barde Octave Crémazie.

En 1923 (il avait trente-quatre ans), Roquebrune publia aux Éditions du Monde nouveau, à Paris, un roman intitulé *les Habits rouges*, dont l'action se passait dans la période mouvementée de 1837, lors de l'insurrection des Patriotes canadiens. Marcel Dugas écrit à ce propos:

La psychologie des Anglais ne s'offre pas inhumaine, inspirée seulement par la haine de race. Les Anglais ne sont pas tous peints

1. La revue *le Nigog* est fondée en janvier 1918 par Robert Laroque de Roquebrune, Fernand Préfontaine et Léo-Pol Morin.

méchants, féroces et laids. Un souci de vérité² se retrouve ici. Je loue M. de Roquebrune d'un tel détachement, d'une telle application à nous fournir de ces héros une image vraisemblable. Rien d'un primaire, l'absence du convenu, du faux, une large compréhension de la bête humaine. Nous vivons un drame, une heure où les protagonistes en conflit, êtres de chair et de boue, soumis à la joie et à la douleur, dominés par les fatalités et les antagonismes, frémissent d'une humanité qui leur est commune³.

Un an plus tard, l'auteur des *Habits rouges* donna un autre roman, *D'un océan à l'autre*, qui eut également un grand succès. On l'a résumé ainsi:

C'est la victoire de l'homme moderne sur la nature, de la civilisation sur la sauvagerie, du chemin de fer sur le désert. Les personnages ici sont presque symboliques: l'ingénieur anglais Donald Smith et les Canadiens envahisseurs de la prairie se heurtent aux Indiens dans un combat inégal où ces derniers sont vaincus d'avance⁴.

L'on voit que M. de Roquebrune ne craint ni l'ampleur, ni la complexité des sujets qu'il a choisi de traiter. *D'un océan à l'autre* renferme des pages d'une grande puissance évocatrice, et qu'eussent pu signer les meilleurs romanciers français. Chacun sait que ce genre de roman à base historique est extrêmement périlleux, mais l'auteur déjoue les embûches, évite les dangers avec une surprenante dextérité.

Après ces deux romans d'histoire, Roquebrune fit paraître les *Dames Lemarchand*, un roman psychologique qui se termine brusquement par une action dramatique. Certains critiques ont blâmé ce dénouement. Pour ma part, non seulement je le trouve juste, mais je crois qu'il est rigoureusement essentiel et que s'il était autre, les personnages principaux du livre auraient perdu d'un coup toute leur vérité.

2. Dugas: «vérité, le même qui présidait à la description de l'étude du notaire Cormier et de Cormier lui-même, se retrouve».

3. Marcel Dugas, *Littérature canadienne: Aperçus*, Paris, Firmin-Didot, 1929, p. 152.

4. Anonyme, «*D'un océan à l'autre*, roman canadien par R. de Roquebrune», *Belgique-Canada*, vol. 6, n° 4, 15 avril 1924, p. 18. Cet extrait est cité par Marcel Dugas dans *Aperçus*, p. 162.

La langue de monsieur de Roquebrune est la plus française qui soit. Simple, élégante et claire, sans maniérismes, et d'une sobriété qui n'évoque point la sécheresse. M. de Roquebrune traite de sujets romantiques dans le style des Classiques. C'est un cas assez exceptionnel dans la littérature d'aujourd'hui.

Âgé maintenant de soixante-quinze ans⁵, M. Robert Laroque de Roquebrune coule des jours tranquilles en France.

Voici un échantillon de son style.

Extraits: Robert de Roquebrune, D'un océan à l'autre, Paris, Éditions du Monde nouveau, 1924, p. 179-184.

5. Né en 1889, Roquebrune avait plutôt cinquante-huit ans lors de la diffusion de ce texte et soixante-dix-sept ans lors de sa publication. Il est mort à Cowansville le 4 juillet 1978.

B 34. Claude-Henri Grignon

(29 avril 1947)

Si Claude-Henri Grignon est l'un des personnages les plus colorés de nos lettres canadiennes de langue française, il en est certainement aussi le plus vigoureux. Et son tempérament d'écrivain rejoint aisément sa nature d'homme.

Il est de taille courte, mais râblée, et comme coulée d'un seul bloc. Sans que le sculpteur ait pris soin d'en arrondir ou d'en adoucir les angles. Ses petits yeux perçants comme la fraise du dentiste ne cessent de bouger quand il parle. Je veux plutôt dire quand il éclate, car Grignon ne parle pas, il éclate, il rugit, il tonne.

Grignon, comme la plupart de nos meilleurs écrivains, a débuté dans les lettres par le journalisme. Il s'avisa bientôt de publier une revue, écrite et dirigée par lui seul, sous le pseudonyme de Valdombre. *Les Pamphlets*¹ de Valdombre justifiaient leur titre. Ses maîtres étaient Drumont, Léon Bloy, Léon Daudet. Il attaquait tout avec une sorte de véhémence biblique. Ces attaques d'ailleurs, je n'ai point besoin de le dire après avoir cité le nom des écrivains qu'il admirait le plus, étaient fort injustes, et manquaient totalement de nuances. Mais elles ne manquaient jamais de vigueur, ni de talent.

1. Les *Pamphlets* de Valdombre ont paru de 1936 à 1943.

Il écrivit ensuite, c'était, je crois, en 1927 ou 28, un petit livre à la gloire de Lindbergh, mais qui n'apporta point de gloire à son auteur, car il était plein de cette fausse littérature que le bouillant pamphlétaire ne cessait précisément de dénoncer dans sa revue.

Puis quelques années plus tard vient le roman de Grignon, *Un homme et son péché*, qui est une façon de chef-d'œuvre. Je ne crois pas qu'il y ait eu, chez nos écrivains, une réussite aussi remarquable dans la peinture de nos mœurs. Ce pamphlétaire sans nuances, et grondant toujours comme le tonnerre, se révélait un romancier plein de nuances, d'une finesse et d'une justesse de tons sans égales.

Comme il y a parfois, même dans les lettres, une certaine justice, le roman de Grignon obtint le plus grand succès. Et comme aussi, à ce moment-là, un nouveau moyen de communication entre les êtres, la radio, se développait et grandissait à vue d'œil, Grignon sut adapter son roman à cet étonnant médium. Et c'est ainsi qu'il devint le romancier le plus célèbre que nous ayons. J'ajoute encore une fois que cette célébrité était entièrement méritée.

On aurait pu craindre que le passage du roman à la radio affaiblirait le roman, mais Grignon, qui est un homme à surprises, c'est-à-dire extraordinaire, a réussi ce tour de force d'augmenter, par des émissions quotidiennes, la puissance psychologique de son livre, qui s'est élargie dans une vaste fresque.

Il est donné à peu d'écrivains de créer un type. Le personnage principal du roman de Grignon représente l'avare. Il se nomme Séraphin. Séraphin est devenu, dans le langage courant de nos gens, la marque de l'avare, comme le nom d'Harpagon l'est en France. Le thème de l'avarice a été fort employé, dans toutes les littératures, et par de très grands écrivains. Mais là où Grignon se montre génial, c'est dans la peinture des personnages qu'il a su créer autour de Séraphin. Et si nos cousins français étaient curieux de connaître l'atmosphère dans laquelle vivaient nos Canadiens villageois, il y a près d'un demi-siècle, nul

mieux que Grignon, et plus justement, pourrait leur en fournir l'image. Et je m'étonne que la radio française n'en ait pas encore saisi l'opportunité.

Extrait: Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1942, p. 115-118.

B 35. Gustave Lanctot

(6 mai 1947)

M. Gustave Lanctot est un historien dont la valeur est reconnue par tous. Après des études à l'Université d'Ottawa, études qu'il complète à Oxford et à Paris, il est chargé par le gouvernement canadien de faire des recherches historiques à l'Université de Berkeley, aux États-Unis. En 1915, il s'engage comme lieutenant au 163^e régiment des forces canadiennes, sert en Angleterre et en France, et sert bien, puisqu'on le retrouve, à l'armistice, avec le grade de major.

Dans les années qui suivent, M. Lanctot, qui est entré au Service des Archives canadiennes, à Ottawa, ne mène cependant pas l'existence sédentaire et poussiéreuse que l'on prête volontiers aux déchiffreurs de grimoires. L'historien moderne n'a rien de commun avec la légende des besicles, des pantoufles, de la robe de chambre et des doigts tachés d'encre. M. Lanctot, au contraire, voyage beaucoup, tant en Amérique qu'en Europe. Il a l'honneur d'être délégué, comme représentant du Canada, à plusieurs congrès mondiaux d'histoire, parmi lesquels ceux de Rio et de Bruxelles.

M. Lanctot est un historien d'aujourd'hui. Ce qui veut dire qu'il a le souci de distinguer le fait historique du fait légendaire, quelque séduisant et respectable qu'apparaisse ce dernier. Il possède également, et au plus haut degré, les qualités d'impartialité et d'objectivité qui sont essentielles à la science qu'il

cultive. Ainsi, lorsqu'il s'agit de Garneau, notre historien national, qu'il estime, qu'il admire, et qu'il défend énergiquement contre ses détracteurs, il observe cependant, à son propos, certaines réserves, et il écrit:

On peut reprocher à Garneau de s'être écarté de l'objectivité scientifique dont il posait lui-même le principe, et que la science historique réclame à bon droit. Objectif, il l'est assez généralement, quand il s'agit du régime français, mais il ne l'est plus, quand il aborde le régime anglais. Ici, le patriote, qui devient le contemporain, déborde l'historien. Au lieu de raconter, il plaide; au lieu d'être témoin, il est partie en cause. L'âme vibrante sous les mots qu'il bride de son mieux, il se mêle aux débats, argumente, approuve ou condamne. Quoiqu'ils enfrennent un canon de la méthode, nul certes ne lui tiendra rigueur de ses appels et de ses protestations en faveur de son pays, surtout si l'on tient compte que l'auteur fut le spectateur angoissé, de 1837 à 1840, de la période la plus critique et la plus poignante de notre histoire¹.

Parmi les nombreuses publications de M. Lanctot, on remarque de très importants ouvrages: *l'Administration de la Nouvelle-France*, *François-Xavier Garneau* et *le Canada d'hier et d'aujourd'hui* que les Français, curieux de connaître davantage notre pays, liraient avec intérêt, car cette étude fort bien faite, d'une rigueur et d'une précision toutes scientifiques, aborde non seulement le domaine de l'histoire proprement dite, mais aussi traite particulièrement des conditions sociales, économiques et intellectuelles du Canada de langue française et de langue anglaise.

L'écriture de M. Lanctot est précise, directe, bien équilibrée, et d'une netteté qui repousse les accessoires inutiles. Mais elle ne manque point pour cela de couleurs ni de pittoresque, et madame Jeanne Maubourg, avec le talent qu'on lui connaît, va nous lire une charmante reconstitution du Montréal de 1747.

M. Gustave Lanctot dirige aujourd'hui les Archives canadiennes, et occupe la chaire de l'Histoire à l'Université

1. Gustave Lanctot, *Garneau, historien national*, Montréal, Fides, coll. «Artisans de notre histoire», 1946, p. 159.

d'Ottawa. Il est en outre Conseiller du Roi, docteur en Droit, et docteur en Lettres de l'Université de Paris. Mais il est par-dessus tout l'un des meilleurs historiens que nous possédions².

Extrait: Gustave Lanctot, Bulletin de la société historique franco-américaine, 1941, p. 34.

2. Né en 1883, Lanctot meurt la même année que Grandbois, en 1975.

B 36. Le juge Adjudtor Rivard

(13 mai 1947/26 janvier 1964)

Le juge Adjudtor Rivard, juriste et homme de lettres.

La carrière officielle du juge Adjudtor Rivard, celle du Droit et de la Magistrature, fut pleinement nourrie, et lui rapporta tous les honneurs.

Il naquit en 1868, à Saint-Grégoire de Nicolet. Reçu par le Barreau de Québec en 1891, il était Conseiller du Roi en 1910, bâtonnier du Barreau de Québec en 1917, bâtonnier général de la province de Québec en 1918, et en 1921, il était nommé juge à la Cour d'Appel, qui est une des cours les plus importantes du pays.

Après avoir été un des maîtres du Barreau canadien, et qu'il fut devenu l'un des maîtres de la magistrature canadienne, il écrivit deux ouvrages d'une grande lucidité professionnelle, qui s'intitulent: *Manuel de la Cour d'Appel* et *Étude légale sur la liberté de la presse*, et qui font autorité. En outre, il occupa, à la Faculté de droit de Québec, la chaire de droit international. Tout ceci, trop brièvement, pour sa carrière d'avocat, de professeur, de législateur, et de magistrat.

[Homme de lettres]

Mais sa débordante activité ne se limitait point à ces réussites. Le juge Rivard, par surcroît, fut un homme de lettres actif, vigoureux, et doué d'un talent rayonnant. Il s'occupe d'abord

de philologie, de sémantique. Il fonde à Québec la «Société du Parler français»¹. C'est tout au début du siècle. Il publie dix ans plus tard un ouvrage, le premier de ce genre, dont l'objet est de faire part du résultat des études philologiques qu'il a poursuivies autant en France qu'au Canada, et qui rendent justice autant à nos compatriotes qu'à nos cousins français.

Car avant cette mise au point du juge Rivard, ou bien nous parlions le noble et pur langage — et légèrement désuet — de l'époque Louis XIV, ou bien nous ne parlions qu'un informe patois, issu d'un français parfaitement dégénéré. Pour appuyer ces deux thèses tout à fait ridicules, il y avait d'un côté les flatteurs officiels et chevronnés, conférenciers accrédités — académiciens ou autres — par certaines officines de propagande, et de l'autre côté des voyageurs désinvoltes, très pressés, qui, voulant tout voir et tout comprendre en quinze jours, n'ont rien vu ni rien compris du tout à quoi que ce soit.

[«Chez nous»]

Outre ces travaux de sémantique, le juge Rivard donne des contes d'une fraîcheur surprenante, sous le titre de *Chez nous*. Monseigneur Camille Roy écrit à ce propos:

Ces pages comptent parmi les meilleures de la prose canadienne. On y voit, en lignes sobres et fortes, en mots savoureux et justes, esquissées ou décrites, des scènes caractéristiques de la vie populaire. Et le récit est fait de telle sorte qu'il donne la vision directe des choses. Le style est court, dru, ferme et classique².

Le juge Rivard fut un apôtre de la littérature du terroir. Il prêchait par l'exemple, et avec le plus grand succès. Il est permis de regretter que beaucoup de ses disciples ou imitateurs n'eurent ni son intégrité, ni sa foi, ni surtout son talent.

1. En 1902.

2. Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne*, Montréal, Beauchemin, 1952, p. 172-173. La dernière phrase ne figure pas dans l'ouvrage de Camille Roy.

Extraits : Adjutor Rivard, *Études sur les parlers de France au Canada*, Québec, Garneau, 1914, p. 274-280.

B 37. Geneviève de la Tour Fondue

(20 mai 1947)

L est difficile, dans l'étonnante confusion du monde actuel, de porter un des plus beaux noms de France, et de le porter avec dignité, avec courage, avec une sorte d'allégresse obstinée, et qui ne se dément jamais. Geneviève de la Tour Fondue réussit cet anachronisme. Elle eût fort bien pu, au fond d'un petit domaine chargé d'histoire, de bois, d'étangs, de voisins chasseurs et désargentés — petits comtes, petits marquis, et pourquoi pas quelque vidame! — se contenter de regretter les fastes d'un passé révolu en tordant de beaux bras inutiles. Mademoiselle de la Tour Fondue est aujourd'hui rédactrice en chef du quotidien *Photo-Montréal*¹.

Elle est née dans notre ville même². Son père est auvergnat, sa mère provençale, elle adore la Bretagne et le Canada. Elle fait ses études en France, obtient de la Sorbonne sa licence d'histoire. Elle se lance tout de suite dans le journalisme, donne de grands reportages, collabore à de nombreux périodiques canadiens, signe des articles dans *le Temps* de Paris, lequel n'est pas, comme chacun le sait, le prototype du journal exagérément frivole. Le début de la guerre la trouve secrétaire de rédaction aux *Revue de droit international*. Elle rejoint le Canada où elle

1. Geneviève de la Tour Fondue (épouse Smith) est devenue en 1946 rédactrice en chef de *Photo Journal*.

2. «Geneviève de la Tour Fondue naît en France et complète ses études à la Sorbonne. Elle émigre au Québec au début de la Seconde Guerre mondiale» (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. III, p. 867).

continue d'exercer, très activement, son métier de journaliste. Elle publie un roman : *Retour à la vigie*, qui est fort bien fait, mais dont la guerre empêche le succès. Puis cette jeune femme de vieille race, avec *Monsieur Bigras*³, nous décrit l'aventure d'un nouveau riche canadien.

Florimond Bigras, fils de cultivateur, quitte à l'âge de dix-neuf ans la terre paternelle et vient habiter Montréal où il réussit, à force de courage, de lucidité, de ténacité, de graver quelques échelons de la classe sociale et d'amasser une fortune. Mais vieilli, riche et désabusé, ce déraciné revient à la terre, tente de se replonger dans ses origines.

Monsieur Bigras est un livre curieusement viril, qui me fait parfois penser, la véhémence dramatique en moins, au *David Golder* de la grande et malheureuse Irène Nimérowski⁴.

Toutes les fenêtres s'opacifiaient de givre et la neige s'érigéait en double haie marmoréenne le long des trottoirs battus par d'innombrables passages. Les piétons marchaient à pas rapides et trébuchants, bouche ouverte, épaules serrées et regard bas, courbés comme les branches flexibles des arbres par le dur hiver canadien.

Avant de pénétrer dans son logis d'adoption, Florimond regarda une dernière fois le parc Lafontaine, forêt de cristal fragile en robe de grand appareil, où les ormes et les érables, palpitant au moindre souffle, formaient des éventails de lumière. La pureté extrême du ciel rivalisait avec le scintillement féérique des arceaux irisés et des notes cliquetantes perchées sur des lyres d'argent. L'éblouissante floraison hivernale s'était épanouie et il n'était de tige ou de pétale qui ne fût devenu métal rare ou pierre précieuse⁵.

Monsieur Bigras est un beau livre dur. Son auteur prépare en ce moment une biographie de sir Frederick Banting, le découvreur de l'insuline, et vient de terminer une pièce de

3. Paru chez Beauchemin en 1944.

4. Femme de lettres d'origine russe, morte victime du nazisme. *David Golder* (1929), considéré comme son chef-d'œuvre, peint les haines qui divisent la famille d'un banquier juif.

5. *Monsieur Bigras*, Montréal, Beauchemin, 1944, p. 47.

théâtre⁶. Il y a quelques années, en reconnaissance de services culturels, Geneviève de la Tour Fondue a reçu la Croix du Mérite de première classe de l'Ordre de Malte. *Monsieur Bigras* n'est pas seul à retourner à ses origines.

Extrait: Geneviève de la Tour Fondue, Monsieur Bigras, Montréal, Beauchemin, 1944, p. 125-127.

6. Nous n'avons retrouvé trace d'aucun de ces deux ouvrages projetés en 1947.

B 38. Ringuet

(27 mai 1947)

Personne ne pourrait me faire avouer que le meilleur romancier de notre littérature canadienne de langue française ne soit pas Ringuet. Je me suis toujours empêché, dans mes propos, et par un souci d'objectivité que l'on peut facilement comprendre, de juger selon mon goût personnel les écrivains que j'ai l'honneur de vous présenter ici même chaque semaine. Je désire par-dessus tout observer la plus stricte impartialité. Mais s'il arrive que mon propre goût s'accorde avec la critique la plus éprouvée, je prends donc cavalièrement le droit, comme aujourd'hui, d'exprimer mon opinion. Or mon opinion, je le répète, est que Ringuet est le meilleur romancier canadien-français que nous ayons.

Ringuet est le pseudonyme du docteur Philippe Panneton, qui débutait dans les lettres, il y a environ vingt-cinq ans, avec un petit livre *À la manière de...*¹, petit livre plein d'intelligence, de satire, de malice, et d'une corrosivité aiguë. Son collaborateur se nommait Louis Francœur, ce nom ne peut rien vous dire, mais dit encore beaucoup aux Canadiens, car c'est Francœur, tué au début de la guerre dans un accident d'automobile, qui avait réussi de devenir le commentateur le plus suivi, le mieux écouté de la radio canadienne.

1. *Littératures à la manière de* (avec la collaboration de Louis Francœur), Montréal, Garand, 1924, 132 p.

Puis Ringuet était demeuré longtemps silencieux. Il se livrait à son art, qui est la médecine, et voyageait à ses moments perdus. Il a fait des séjours prolongés en France, en Italie, dans le Proche-Orient, et dans les îles de l'océan Pacifique. En 1938, cet écrivain qui n'écrivait plus publié chez Flammarion, à Paris, un roman intitulé *Trente arpents* qui lui donne d'un coup la réputation qu'il mérite, c'est-à-dire la meilleure. Il tendait ainsi un pont entre deux vieilles querelles² interminables, au Canada français, qui sont le régionalisme et l'exotisme, et que l'on peut comparer, en France, et je crois que M. Gilson l'a déjà remarqué, à la querelle des Classiques et des Romantiques. Le roman de Ringuet n'a pas atteint le rayonnement légitime qu'il aurait dû avoir à cause de certaines circonstances provoquées par un certain M. Hitler dont l'attitude, d'abord en Europe, puis ensuite dans le monde entier, a fait que pour un long temps le grand public ne s'est point particulièrement intéressé à la littérature. Mais les mobilisations générales, le régime, les godillots, et toutes les formes enfin de l'esclavage militaire bien connu du XX^e siècle n'ont cependant pas empêché le roman de Ringuet d'obtenir les grands honneurs. Il eut un prix de l'Académie française, que nous avons tous eu. Il eut un prix David, que nous avons tous eu. Mais il eut le prix Viking, que nous n'avons pas tous eu, et le prix du gouverneur général du Canada, que nous n'avons pas tous eu.

Le temps me manque ici pour vous faire l'analyse, même sommaire, du livre de Ringuet. Je vous demande simplement d'acheter chez Flammarion *Trente arpents*. Ce livre ne possède pas la poésie du livre de votre compatriote Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, mais il donne une image infiniment plus nuancée, plus complète, du paysan canadien d'origine française.

Extrait: Ringuet, Trente arpents, Montréal, Fides, 1938, p. 249-251.

2. Nous supposons, d'après le contexte, que le mot *querelle* a été omis à la dactylographie, laquelle donne *vieilles interminables*.

B 39. Léo-Paul Desrosiers

(3 juin 1947)

Quand il débuta dans les lettres, M. Léo-Paul Desrosiers, comme les écrivains canadiens, devait choisir entre la littérature exotique et la littérature régionaliste. Ce fut cette forme-ci du roman qu'il suivit. Et pour lui, ce ne fut certainement pas un choix, mais plutôt un élan naturel, une nécessité, une sorte d'impérieuse vocation.

En 1922, il écrivit un petit livre de contes canadiens intitulé *Âmes et paysages*. On y trouvait beaucoup de talent, de la fraîcheur, une façon quelque peu naïve de peindre les êtres et les choses, une façon naïve mais non sans assurance. Au vrai, c'était l'audace du timide.

Quelques années plus tard, un été, j'étais à Saint-Jean-de-Luz quand un compatriote m'apporta *Nord-Sud*, le premier roman de Desrosiers¹. Je n'avais encore rien lu de lui. Je commençai de feuilleter distraitemment les pages du roman. Car je dois avouer tout de suite que je possède peu de goût pour les littératures de terroir. J'ai probablement tort, mais c'est ainsi. Cependant je ne demeurai pas longtemps distrait, je lus *Nord-Sud* d'un seul trait, et du début jusqu'à la fin.

1. C'est vraisemblablement à l'été 1933 que Grandbois découvre *Nord-Sud*, paru en 1931.

Nord-Sud est l'histoire banale d'un jeune homme qui vit, comme le titre l'indique, dans le Nord de la province de Québec, sur une terre marâtre et dure, contre laquelle il doit lutter sans cesse pour lui soutirer son humble subsistance. Les hivers sont longs, d'un froid excessif, les étés torrides et courts. On doit arracher à la forêt dévorante la moindre parcelle du sol porteur du blé qui nourrit. C'est un travail de géant, et qui doit recommencer chaque jour. Le héros du Nord rêve des pays ensoleillés du Sud, des Californies de légende, des Florides à palmiers. Il en rêve, succombe à son rêve, et part.

Comme on peut le voir, l'affabulation romanesque de *Nord-Sud* est fort simple. Mais ce que l'on ne peut voir sans lire *Nord-Sud*, c'est l'extraordinaire vérité de la vie de ses personnages et de ses paysages, baignés d'une couleur aux tons sombres, gris et noirs, durs comme une eau-forte, et soudain lavés de lumière douce. Desrosiers écrit, par exemple :

Le vent s'était élevé, léger, courait sur la peau comme une haleine humaine. Le ciel était étrange, comme si l'on avait appliqué sur le firmament une taie blanche, très fine, qui aurait laissé transparaître l'azur du fond. Plate, unie, la grande campagne s'étendait jusqu'aux forêts lointaines, jusqu'aux Laurentides. Une voiture passa dans le chemin de ligne soulevant un nuage de poussière grise qui se couchait sur les champs².

Je ne connais point d'écrivains d'une honnêteté plus scrupuleuse que le romancier de *Nord-Sud*. Il se méfie de l'imagination, semble répugner à l'invention. Il est doué d'un sens visuel très aigu. Il ne déforme pas, n'assombrit pas, n'embellit pas. Il raconte ce qu'il voit, et il voit juste. Son style manque souvent de souplesse, mais jamais de vigueur, car il épouse étroitement la vérité.

Le dernier roman de M. Desrosiers, *les Engagés du Grand Portage*, nous apporte les mêmes soucis d'exactitude, la même puissance d'évocation.

2. Léo-Paul Desrosiers, *Nord-Sud*, Montréal, Éditions du Devoir, 1931, p. 74.

M. Desrosiers prépare en ce moment, paraît-il, une *Histoire des Iroquois*³. Ses rares qualités sauront s'y déployer. Et aussi, pour peu que l'on ajoute foi à certaines influences héréditaires, M. Desrosiers doit se trouver fort à l'aise dans cette étude historique, car son premier ancêtre canadien fut fait prisonnier par les Iroquois, et dut séjourner plusieurs années parmi eux. C'étaient là les camps de concentration de l'époque. L'Histoire se répète toujours⁴.

3. *Iroquoisie 1534-1646*, Montréal, Institut d'histoire de l'Amérique française, 1947, 351 p.

4. Les feuillets d'extraits manquent.

B 40. Victor Barbeau

(10 juin 1947)

M. Victor Barbeau débute dans les lettres en 1915, à l'âge de dix-neuf ans¹, en fondant à Montréal un journal étudiant² qui s'intitule *L'Escholier*³. Il y révèle tout de suite un tempérament qui ne doit rien à la timidité, à l'indulgence superflue, et au respect exagéré des idées conventionnelles, c'est-à-dire des idées couramment adoptées par la digne bourgeoisie. En 1916, il s'engage comme volontaire dans l'aviation britannique, et part pour outre-mer. De retour au Canada, il entre dans le journalisme, et sous le pseudonyme de «Turc», signe des chroniques d'une haute virulence. Puis il fonde *les Cahiers de Turc*⁴, une revue mensuelle qu'il rédige et dirige lui seul, et dans laquelle il combat, avec une allègre férocité, les arrivistes et les sots des lettres, des arts, des sciences, et de la politique. Rien ne lui échappe. Et sa critique rejoint volontiers le pamphlet. Le premier numéro de la première série de ses *Cahiers* commence ainsi:

1. Né en 1896, Victor Barbeau est mort à l'été 1994.

2. Grandbois écrit *d'étudiant*; nous corrigeons.

3. Ce journal est devenu par la suite *le Quartier latin*, journal des étudiants de l'Université de Montréal.

4. Le premier numéro mensuel paraît en octobre 1921. En mars 1922, suspension jusqu'en octobre 1926, alors que la série continue jusqu'en juillet 1927 avec, en sous-titre, «Essais de critique libre sur les idées et les faits, par un seul rédacteur». Voir Gilles Dorion, «*Les Cahiers de Turc*, essais de Victor Barbeau», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, p. 167-172.

M. Henri Bordeaux, de l'Académie française, est né de la guerre de 1870 et mort de la paix de 1919. De la défaite à la victoire, il fut le quinquet littéraire des cent jours de la revanche. Les aspirations françaises parvenues à leur achèvement, en partie du moins, M. Bordeaux essaya de rallumer sa lampe en y faisant miroiter le pâle reflet de l'étoile d'un Guynemer, d'un Fayolle, d'un Lemaître. Personne heureusement ne se laissa prendre à ce petit jeu, personne si ce n'est les phalènes de la littérature patriotarde⁵.

M. Victor Barbeau interrompt ces doux propos pour aller vivre en France, où il étudie, comme boursier de la province de Québec, l'urbanisme, les lettres, la philosophie et la pédagogie. Il revient au Canada, occupe la chaire de langue et de littérature françaises à l'École des Hautes études commerciales de Montréal, et reprend ses *Cahiers*.

Il se mêle alors très activement aux groupements intellectuels du pays, est élu président de la section française du «Canadian Authors Association», et préside aussi, pour le centre de Montréal, le «P.E.N. Club», qui le délègue, en 1936, à Buenos Aires, au congrès international des écrivains. Cette même année, il publie un ouvrage intitulé *Mesure de notre taille*, qui fait beaucoup de bruit. Dans un avant-propos, il avait ainsi défini ses positions:

N'étant l'homme d'aucun parti, d'aucune coterie, d'aucun groupe, n'ayant ni chou ni chèvre à ménager, ne souffrant d'autre part ni de la rate, ni de l'estomac, ni du foie, je me suis efforcé de voir juste et de dire juste. Je m'incline à l'avance devant les critiques fondées que l'on pourra m'adresser. Mais à l'avance aussi, je refuse de saluer la bêtise, si omnipotente qu'elle soit⁶.

L'année suivante, il publie *Pour nous grandir*, qui est un «Essai d'explication des misères de notre temps». Dans cette étude, M. Barbeau ne se satisfait pas de diagnostiquer les maux dont nous souffrons, mais il suggère également des remèdes

5. «Henry Bordeaux», dans *Cahiers de Ture*, Montréal, Roger Maillet éditeur, 1^{er} octobre 1921 (n° 1, série 1), p. 1-2. Ce paragraphe est également cité dans «L'écrivain», *infra*, p. 396.

6. Victor Barbeau, *Mesure de notre taille*, Montréal, Le Devoir, 1936, p. 10.

pour les combattre. Et les médicaments de M. Barbeau ne comportent point de pilules dorées. Parfois même, il délaisse la thérapeutique pour la chirurgie, joue du bistouri, du scalpel. Ce n'est pas au goût de tous les patients. Viennent ensuite *le Ramage de mon pays* et *l'Avenir de notre bourgeoisie*, où l'on retrouve, sur des thèmes différents, le même élan, la même franchise, la même indépendance, le même mépris des faux-monnayeurs.

Cependant, ce moraliste lucide et passionné n'attaque pas pour le seul et vain plaisir de détruire. Il donne son énergie, son activité, qui sont grandes, au service des idées dont il s'est fait le champion, et tente de les matérialiser. Il organise des sociétés coopératives d'alimentation⁷, du livre, fonde une Académie⁸, dirige une nouvelle revue.

M. Victor Barbeau ne cache à personne ses opinions. C'est un homme qui veut demeurer libre dans un monde qui semble oublier de plus en plus la notion même du mot liberté.

Extraits : Victor Barbeau, Pour nous grandir. Essai d'explication des misères de notre temps, Montréal, Le Devoir, 1937, p. 40-44.

7. La Familiale, fondée en 1937, a cessé d'exister en 1960.

8. L'Académie canadienne-française, fondée en 1944.

B 41. Jean Simard

(17 juin 1947)¹

M. Jean Simard, qui vient de publier *Félix*, est un auteur heureux qui mérite son bonheur. Pour au moins deux ou trois bonnes raisons sur lesquelles, tant elles sont évidentes, il est parfaitement inutile d'insister. M. Jean Simard représente un anachronisme dans le monde de nos jeunes écrivains (et aussi dans le monde de nos moins jeunes écrivains), parce qu'il a eu ce souci fort original d'apprendre à écrire avant que de livrer ses écrits au public. C'est d'une rare témérité. Au surplus, dans le choix de ses maîtres, il a soigneusement négligé de suivre l'influence des modes, des courants, des techniques, des actualités, des engagements pour ou contre de tous poils. M. Jean Simard, qui est peintre², a étudié le dessin de l'écriture. De l'écriture française, puisqu'il écrit en français. Cela seul importe.

L'auteur de *Félix* dit tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Il le dit avec une sorte d'humour désinvolte qui n'est point sans impertinence. M. Jean Simard ne me semble pas posséder exagérément le sens des attitudes conventionnelles, ni celui du respect. Des esprits chagrins, comme le notait justement M. René Garneau³, pourront s'en offusquer. Mais avec les esprits chagrins, nul salut n'est possible. Tout est sans rémission.

1. Ce texte a été reproduit intégralement, sous le titre «*Félix* de Jean Simard», dans *Liaison*, vol. 1, n° 6, 1947, p. 364-365.

2. Jean Simard a été professeur à l'École des beaux-arts à partir de 1940.

3. Nous n'avons pu retrouver ce texte de Garneau; son nom n'apparaît pas dans les bibliographies se rapportant à *Félix*.

On connaît l'aventure de *Félix*. C'est l'histoire d'un petit jeune homme sans histoire. Et qui cache, sous les dehors d'un cynisme innocent et débonnaire, ce qui le fait très mal juger, une sensibilité autrement aiguë que celle de ses juges. Il nous quitte à vingt ans. M. Simard, qui l'a tiré du Néant, décide de l'y replonger. Je souhaite, pour notre plaisir, que sa décision ne soit pas irrévocable. Car *Félix* me paraît doué de vigoureuses dispositions pour l'exercice de la vie. Et si je ne le vois pas très bien cultivant les sciences sociales, la politique internationale, le code municipal, ou le calcul infinitésimal, je peux cependant, et sans aucun effort, le voir évoluer avec aisance dans certaines écoles de lettres ou de beaux-arts, où il lui serait permis de poursuivre l'analyse des sentiments et des passions qui agitent les êtres de cette jungle humaine qu'il a à peine commencé de connaître⁴.

4. Les feuillets d'extraits manquent.

B 42. Jean-Marie Nadeau

(24 juin 1947)

J'ai connu Jean-Marie Nadeau aux alentours de 1930, au Quartier latin, à Paris¹. Nadeau était alors un grand garçon maigre et musclé — intelligent, volontaire, très sérieux, mais vif dans la discussion, mais aimant rire avec les camarades — dont les succès d'étudiant, à la Faculté de Droit de Montréal, lui avaient valu une bourse du gouvernement de la province de Québec. Je le revoyais trois ans plus tard à Londres. Il poursuivait des recherches au British Museum. Il avait conservé le même sérieux, le même entrain, et cette même gentillesse spontanée qui lui apportait tant d'amitiés. Puis des années se passèrent.

Jean-Marie Nadeau est né en 1906, à Saint-Césaire, dans le comté de Rouville, d'une famille dont les ancêtres s'établissaient au Canada dès la première moitié du XVII^e siècle. C'est dire qu'il est Canadien de vieille souche. Après de fortes études au pays, il part pour la France où il obtient sa licence ès lettres-histoire, de l'Université de Rennes, et deux diplômes d'études supérieures, de la Faculté de Droit de Paris. De retour au Canada, il ouvre une étude d'avocat, fait du journalisme, et s'intéresse très particulièrement aux sciences économiques et sociales. Il occupe une chaire d'histoire générale à l'Université

1. Jean-Marie Nadeau a été conservateur de la bibliothèque Saint-Sulpice à compter de 1942, chargé alors de préparer la réouverture de la bibliothèque, fermée de 1931 à 1944; c'est donc lui qui embaucha Grandbois en 1942.

de Montréal, publie de nombreux travaux dans les meilleurs périodiques du pays. En 1944, il donne deux ouvrages très importants: *Horizons d'après-guerre* et *Entreprise privée et socialisme*, qui ont beaucoup de retentissement dans les milieux intellectuels, et que la Société royale du Canada s'empresse d'honorer en accueillant leur auteur parmi ses membres. M. Édouard Montpetit, qui est le secrétaire général de l'Université de Montréal, et qui est un économiste de réputation internationale, déclarait en recevant M. Nadeau à la Société:

Votre cours de politique commerciale vous conduisit à écrire vos *Horizons d'après-guerre*, véritable traité d'économie que je vous envie, et, la même année, *Entreprise privée et socialisme*. (...) Vous posez avec assurance et beaucoup de sens critique les fondements et les exigences de l'économie de guerre. Je vous suis avec le plus vif intérêt sur ce terrain dont les embûches nous paraissaient autrefois insurmontables. Vous vous rappelez peut-être nos hésitations devant le problème, aujourd'hui *surrésolu*, de la fixation des prix? Il était possible, pensions-nous, d'imposer quelques tarifs, pour les transports en commun par exemple, mais nous n'eussions jamais admis le dirigisme presque total que nous avons subi depuis la guerre. Tout au plus les auteurs concédaient-ils que, dans la zone des batailles, l'ordre brutalement rompu imposait des mesures d'exception devant la règle supérieure de l'intérêt commun. Ce dirigisme, vous en montrez les ressorts et l'ampleur dans vos *Horizons d'après-guerre* qui sont gorgés de substance inexplorée chez nous².

Et M. Montpetit conclut:

J'ai esquissé seulement votre œuvre au risque d'en réduire l'ampleur et la portée. Je m'en excuse, comme de n'avoir rien dit de votre figure, ni de votre caractère, d'une attachante fermeté, de vos convictions et de vos élans, de votre esprit rivé à l'intérêt public: autant de qualités qui vous ont valu parmi nous l'empressement d'un accueil unanime³.

2. «Allocution de M. Édouard Montpetit», *Société royale du Canada*, n° 4, *Présentation de M. Jean-Marie Nadeau*, M. Jean Chauvin, année 1946-1947, p. 11-12.

3. *Ibid.*, p. 19.

Je dois conclure à mon tour en disant que Jean-Marie Nadeau, qui possède toutes ces qualités, aime plus que tout son étude professionnelle, où il ne compte plus les réussites. C'est pourquoi il est aujourd'hui l'un des plus brillants avocats du Barreau de Montréal.

Extrait: Jean-Marie Nadeau, Horizons d'après-guerre. Essais de politique économique canadienne, Montréal, Lucien Parizeau, 1944, p. 11-13.

B 43. Edmond Turcotte

(1^{er} juillet 1947)

O n répète volontiers que le journalisme conduit à tout, pourvu que l'on en sorte. La carrière de M. Edmond Turcotte dément ce facile aphorisme. Car M. Turcotte n'a jamais quitté complètement le journalisme, et je serais fort surpris qu'il l'abandonnât jamais. Cependant sa carrière, si elle ne l'a pas conduit à tout — et quelle carrière peut conduire à tout! —, l'a cependant conduit à des activités nombreuses, et riches en réussites de toutes sortes.

Ce journaliste de race, qui est né à Lowell, dans le Massachusetts, aux États-Unis, de parents canadiens d'origine et de langue françaises, fréquente, dès sa sortie du collège, les salles de rédaction des journaux de sa petite ville natale. Il travaille successivement au *Citizen*, au *Leader*, et à *l'Étoile*. Il est parfaitement bilingue. Une dizaine d'années plus tard, en 1931, Olivar Asselin, qui fut le prince de nos journalistes, et qui dirigeait à cette époque, à Montréal, le journal *le Canada*, lui demande de lui prêter main-forte, et Turcotte devient son assistant à la rédaction. *Le Canada* est l'un des organes les plus représentatifs des idées du parti libéral canadien. C'est donc un journal de lutte et de combat. Mais c'est aussi un journal dont l'action ne se borne pas exclusivement à la critique, à l'analyse de la politique canadienne, mais qui donne un soin tout particulier à l'étude des grands problèmes internationaux. En 1934, Edmond Turcotte remplace Asselin à la direction du journal. Il la quitte en 1937, voyage en Angleterre, en France. La France, qu'il ne connaît

encore que par les livres qu'il a lus, et qu'il ne visite pas à la façon des touristes de quelques agences Cook, mais qu'il parcourt à bicyclette, avec sa jeune femme, le séduit et l'enchanté. Il l'aimait intellectuellement, il l'aime physiquement. C'est le grand béguin. Mais le grand béguin qui dure.

Il revient au pays, la guerre éclate, il occupe alors diverses fonctions très importantes dans le gigantesque organisme des nations démocratiques qui luttent contre la montée barbare et puissamment envahissante des peuples de proie. Il reprend en 1942 son poste à la direction du journal *le Canada*. La direction qu'il donne au journal peut se résumer en une formule d'une extrême simplicité: «Il nous faut d'abord gagner la guerre. Nous verrons ensuite pour le reste.»

À la fin de 1944, il est chargé de mission à Paris. En 1945 et 1946, il est chargé de mission à Londres et à Paris. Il a cependant trouvé le moyen, malgré ces lourdes responsabilités, d'écrire un petit livre qui s'intitule *Réflexions sur l'avenir des Canadiens français*, où il pose, dans un avant-propos, la question suivante:

Quel rêve le Français d'Amérique doit-il vivre pour obéir à son destin? Quelle est pour lui la condition suprême du bonheur? Où trouver, pour le Canadien français, la plénitude de la vie nationale, de la vie collective?

Et il continue:

Chercher, désormais, les solutions du bonheur collectif. Tel doit être le mot d'ordre. Les chercher consciemment, délibérément, raisonnablement.

Il explique:

Cette tourmente (de 1939) est bien plus une révolution universelle aux conséquences politiques, économiques et sociales incalculables, qu'un simple dérangement de l'équilibre entre les empires qui se partagent les continents et les mers¹.

1. Edmond Turcotte, *Réflexions sur l'avenir des Canadiens français*, Montréal, Bernard Valiquette, [1942], p. 12-13.

Le livre d'Edmond Turcotte est fort bien fait, écrit par surcroît dans une langue directe, lucide et pure, ce qui ne cesse de vous plaire, car les problèmes qu'il traite ne se prêtent généralement guère aux souplesses de la littérature dite d'art. Je veux encore citer ceci:

Le Moyen Âge a vu la lutte des grands barons féodaux contre le prince, mais c'est en définitive la monarchie qui devait triompher parce qu'elle représentait un triomphe historique de l'unité sur le morcellement, de l'ordre sur l'anarchie. De même à notre époque la collectivité doit fatalement imposer sa loi aux forces autonomes, parce que le général prime le particulier et que la solidarité des hommes leur commande d'obéir à un plan d'ensemble dans la recherche de buts communs².

Et encore:

L'homme ne trouve pas l'accomplissement de son destin dans les retours mélancoliques sur le passé, ni dans les piétinements sur le présent, mais dans la poursuite joyeuse de sa grandeur³.

Extrait: Edmond Turcotte, Réflexions sur l'avenir des Canadiens français, Montréal, Bernard Valiquette, [1942], p. 35-37.

2. *Ibid.*, p. 139.

3. *Ibid.*, p. 138.

B 44. Jean-Charles Harvey

(8 juillet 1947)

L'œuvre abondante de M. Jean-Charles Harvey montre une diversité peu commune. Il écrit des poèmes, des romans, des nouvelles, des essais critiques, et tout cela avec un rare bonheur. Cet homme aux dons multiples est né à La Malbaie, sur la rive nord du Saint-Laurent, dans un des plus beaux paysages du pays de Québec. Sa mère se charge de sa première éducation. Il note à ce propos: «Je dois tout à ma mère et aux Jésuites. Mais surtout à ma mère.» Il ajoute:

Elle avait été institutrice dans sa jeunesse. Devenue veuve après quelques années de mariage, elle avait repris le cours interrompu de son difficile métier et avait trouvé le moyen d'élever, avec un salaire régulier de \$120.00 par année, les trois enfants qui lui restaient, son seul héritage. Puis elle avait vieilli, vivant de l'aide de ses fils et de la maigre pension qui lui revenait de ses vingt années d'enseignement. À quatre-vingt-trois ans, elle ne connaissait que de nom le repos, la sécurité et les douceurs de la vie, elle qui n'avait jamais cessé de sourire (...) Jusqu'à l'âge de treize ans, je ne fréquentai pas d'autre école que celle de ma mère. Elle ne m'enseignait que des choses belles et utiles. Quand le programme imposé par le régime ne lui plaisait pas, elle savait m'y soustraire en m'empêchant de suivre une classe ou en supplémentant les leçons ordinaires par des conversations, le soir, à la clarté de la lampe à l'huile. Elle me donna ainsi la formation la plus individualiste qui soit...¹

1. Seul le début de cette citation a pu être retrouvé, dans «La vie dure ou l'école du rang», *le Jour*, 25 septembre 1937, p. 4. En fait, seule la deuxième phrase s'y trouve intégralement, de même que le début de la troisième. Pour le reste, il faut supposer une autre source, que nous n'avons pu retrouver.

Jean-Charles Harvey n'oubliera jamais cette première formation, et dans un monde qui pense par groupe, par foule, par masse, selon les consignes du «Crois ou meurs», il est toujours demeuré d'un individualisme inébranlable.

Il débute dans le journalisme à l'âge de vingt-deux ans. Il appartient d'abord à la rédaction d'un grand journal de Montréal, *la Patrie*, passe ensuite à *la Presse*, puis après une brève plongée dans le milieu des affaires, publie son premier livre, un roman intitulé *Marcel Faure*, qui révèle un écrivain authentique. Sa langue est déjà souple, aisée, du plus grand naturel. Il donne des *Pages de critique*, puis un recueil de contes, *L'Homme qui va*, qui lui rapporte le prix David de la province de Québec. À cette époque, le lauréat est le rédacteur en chef du quotidien *le Soleil*, un des principaux organes de langue française du parti libéral canadien.

En 1934, il publie *les Demi-civilisés*, qui doit faire beaucoup de bruit. C'est un roman de mœurs, une «peinture des milieux petits-bourgeois de la vieille capitale». Mais les petits-bourgeois ne sont point tous de petits saints. Et ils ne goûtent guère que le romancier le leur rappelle. On se trouble, on s'émeut, on fait les pressions d'usage, et quelques semaines plus tard, l'autorité ecclésiastique condamne le roman². Sur le conseil du Premier ministre d'alors, Alexandre Taschereau, son auteur consent de se soumettre, et se voit forcé de quitter la rédaction de son journal. Il écrit alors deux livres de nouvelles et d'essais, et fonde un hebdomadaire, *le Jour*, qui traite de questions sociales, économiques et intellectuelles, et qui, de 1937 à 1946, poursuit de vigoureuses campagnes en faveur de l'éducation, de la liberté de pensée, du rapprochement des Canadiens de langues et d'origines différentes.

Dans ses rares moments de loisirs, Jean-Charles Harvey s'enfonce dans la forêt, prend des bains de pleine nature, continue son œuvre.

2. Le roman est condamné par le cardinal Villeneuve de Québec, le 25 avril 1934, dix-neuf jours après sa parution.

Il peut écrire ainsi :

Pourtant, au fond du silence, la nature nourrit la férocité des êtres. À quelques pas du sentier, un pécan saute à la gorge d'un chevreuil. De l'autre côté, on entend les cris déchirants d'un lièvre palpitant sous la gueule d'un renard jaune. Ailleurs, un écureuil fuit éperdûment devant une marte. Calme et douce nature ! Tu parais dormir, et pourtant, tout ce qui vit en toi se combat, s'ensanglante, se tue. Passions des hommes, passions des bêtes, luttes pour l'existence, concurrence sans merci, mort aux faibles, malheur aux vaincus ! Impossible d'échapper à cette loi, qui semble la malédiction du monde, et qui, en même temps, est une condition de sa conservation, de sa force, de sa beauté : *the survival of the fittest*, disent les Anglais³.

Madame Jeanne Maubourg va vous dire un poème de M. Jean-Charles Harvey, écrit pour le jour de Noël 1944⁴.

3. Nous n'avons pu retracer la source de cette citation.

4. Les feuillets correspondant à cet extrait manquent.

B 45. L'abbé Félix-Antoine Savard

(15 juillet 1947)

Si tous les chemins conduisent à Rome, tous les chemins ne conduisent pas nécessairement à la poésie, et celui que dut prendre l'abbé Félix-Antoine Savard, qui atteignit la poésie, ne manque certes pas de saveur, ni d'originalité. L'abbé Savard s'enfonce dans le grand Nord canadien, en pleine forêt vierge, à la tête de colons pionniers, les dirigeant, les conseillant, guidant et partageant leurs durs travaux, maniant la hache et la cognée après avoir célébré la messe de l'aube. Homme des bois, défri-
cheur, chasseur, missionnaire, apôtre, voici qu'il rejoint une prose poétique aussi intimement pétrie d'action que l'âme est mêlée au corps charnel.

Je parcours le rang. Je reçois, au passage, les propos inquiets. Je m'évertue à rassurer, cependant qu'à droite, à gauche, je diagnostique et, dans le soir ambigu, palpe les variations de l'air. Je note l'haleine chaude des abatis; par contre, ce courant tranché, froid, qui sort d'un massif d'aulnes et d'un ruisseau. Plus loin, c'est encore un souffle tiède qu'exhalent des regains de trèfles. Et, tandis que j'avance à travers ce climat entremêlé, je fais part à mes gens de mes constatations utiles. Je dis à l'un d'eux: «Il te faudra abattre, ouvrir.» À l'autre, en lui montrant la brume qui se lève d'une foncière: «Draine cette eau qui te refroidit.» Je leur parle de la grande forêt dense, athermique, que le soleil ne pénètre pas, et des mousses froides où la glace subsiste jusqu'à la fin¹ de l'été. Je dis les transformations que le déboisement a causées ailleurs

1. Savard: «... jusqu'*au milieu* de l'été.»

quand, la chair du sol étant enfin ouverte, les rayons ont distillé comme l'abeille dans les alvéoles de la terre, et lorsqu'au sein de la chaleur exudée les épis, malgré les nuits gelantes, ont pu dormir en paix...²

L'abbé Savard est né à Québec en 1896³. Ses aptitudes et son goût pour la littérature le font nommer, jeune étudiant en théologie, professeur de Belles-Lettres et de Rhétorique au collège de Chicoutimi. Il songe quelques années plus tard, car déjà la poésie le cerne, le pénètre, l'envahit, à se réfugier dans un ordre contemplatif. Ses directeurs l'en dissuadent, et son évêque le charge de fonder une petite cure dans Charlevoix⁴, le plus beau, et l'un des plus rudes comtés de la province de Québec. L'évêque a vu que le jeune abbé, s'il est mystique, est également doué d'une carrure vigoureuse et d'une énergie de fer. Plus tard encore, c'est la mission des terres neuves de l'Abitibi. Il écrit là son roman, *Menaud, maître-draveur*, qui obtient tout de suite le plus grand succès. Pour une fois, la critique et le public sont d'accord. C'est un beau livre plein d'images étincelantes, à odeurs de bois, de terre féconde, et d'eaux jaillissantes et fraîches. La province de Québec le couronne, et l'Académie française. Un biographe écrit:

Le style vigoureux, la phrase dense, les thèmes de vigueur nationale, le contact spirituel avec des familles⁵ de colons tenaces et courageux, tout dans l'œuvre de l'abbé Savard réconforte, et aussi nous enchante, puisque l'imagination s'envole, par de fantastiques⁶ et divines chasse-galleries, dans le plein air de la poésie universelle.

2. Félix-Antoine Savard, *l'Abatis*, Montréal, Fides, 1943, p. 59-60.

3. Il est mort en 1982.

4. En 1931, il fonde la paroisse Saint-Philippe-de-Clermont, dont il sera curé jusqu'en 1945. Sans quitter sa paroisse, il participe à l'effort du gouvernement du Québec pour établir de nouveaux colons en Abitibi, à partir de 1935.

5. Légalé: «... des familles qui ne craignent pas l'effort, avec des familles de colons...»

6. Romain Légalé, compte rendu de *Menaud, maître-draveur* et de *l'Abatis*, *Culture*, mars 1945, p. 133.

L'abbé Savard publie *l'Abatis*, ouvrage qui possède les mêmes qualités lyriques que son roman. Il prépare en ce moment un autre roman intitulé *Louise de Sinigolle*. Ses lecteurs l'attendent avec la plus vive impatience⁷.

Extrait: Félix-Antoine Savard, «Près de l'endroit où je suis...», dans *l'Abatis*, Montréal, Fides, 1943, p. 125-128.

7. «Louise de Sinigolle», poème ayant pour thème la colonisation du Saguenay, a été écrit en 1938. Voir Soeur Thérèse-du-Carmel, *Bibliographie analytique de l'œuvre de Félix-Antoine Savard*, Montréal, 1967, p. 63.

B 46. Robert Choquette

(22 juillet 1947)

M. André Maurois, de l'Académie française, écrivait à propos de Robert Choquette :

Il y a plusieurs années déjà que je fis la connaissance de Robert Choquette en lisant *le Curé de village*. Le livre me plut beaucoup. À nous, Français, il présentait une image du Canada qui était à la fois très différente de nous par mille traits superficiels, par mille expressions et tournures de phrases, et toute proche de nous par la forme d'esprit. Ce village était sans doute canadien, mais il était aussi très français. Aujourd'hui, Robert Choquette décrit un milieu urbain, mais nous retrouvons les mêmes qualités d'humour, de tendresse et de simplicité. Le dialogue est d'un réalisme pittoresque. Les personnages eussent enchanté Dickens. En fait, le rôle que pourrait jouer un jour Robert Choquette, s'il observe et travaille beaucoup, serait d'être le Dickens du Canada français ou, s'il préfère, son Alphonse Daudet. Ce sont deux grands modèles et il est infiniment honorable pour un écrivain que l'on pense à les lui proposer¹.

Robert Choquette est né² dans la petite ville de Manchester, aux États-Unis. Son père était un médecin connu, de sang français comme vous et moi, et né lui-même au Canada. Robert Choquette vient faire ses études à Montréal. Il fait du sport —

1. André Maurois, Préface à Robert Choquette, *les Velder*, Montréal, Bernard Valiquette, [s. d.], p. 7.

2. Né en 1905, Robert Choquette meurt en 1991.

tennis, boxe —, et devient champion de boxe. Par surcroît, il se révèle un nageur d'une classe remarquable. Mais entre deux tournois de tennis, entre deux combats de boxe, entre deux brillantes démonstrations de *crawl*, il compose un recueil de vers intitulé *À travers les vents*, où l'on distingue tout de suite une étonnante sensibilité et des accords d'une fraîcheur que la jeunesse — la jeunesse exceptionnellement douce — seule peut fournir. Il fait paraître plus tard *Metropolitan Museum*, une saisissante évocation des divers âges de la civilisation humaine. Et encore à propos de ce livre, M. Charles Bruneau, professeur à la Sorbonne, écrivait :

Je ne connais pas d'œuvre moderne de cette envergure qui ait paru en France. Un esprit et un talent médiocres auraient été accablés par un pareil sujet : Robert Choquette l'a dominé.

Cependant M. Bruneau poursuit :

À quelle école rattacher ce beau poème ? On ne peut guère penser qu'à Victor Hugo. Robert Choquette renouerait donc, après les vaines tentatives de l'école, ou des écoles symbolistes, avec ce que l'on peut appeler la tradition classique française³.

Voici pour la poésie et pour le roman. (Nous n'avons d'ailleurs pas fini avec la poésie de Robert Choquette, car il semble que ses œuvres antérieures, quelque louanges qu'elles aient attirées, ne soient que des jalons, des paliers conduisant à son œuvre essentielle, à laquelle il se voue depuis des années, composition poétique de plusieurs milliers de vers, comprenant douze chants, et dont le titre provisoire est *Suite marine*⁴.)

Mais il y a autre chose. Et c'est l'extraordinaire influence que Robert Choquette a acquise dans le domaine de la radio. Il en est devenu, par ses romans donnés quotidiennement, le maître incontesté.

3. Les bibliographies se rapportant à ce recueil ne mentionnent aucun titre de Charles Bruneau, qui est cité ici peut-être d'après le texte d'une conférence.

4. *Suite marine* a paru chez Paul Péladeau en 1953.

Je veux dire aussi que Robert Choquette est l'écrivain de chez nous qui, par la diversité de son talent, n'a point d'égal. Ses lauriers? Il a été couronné par le Canada, par les États-Unis, par la France. Et il n'a pas encore donné son œuvre. Je me permets de lui tirer mon chapeau, comme on dit vulgairement. Et sans ironie.

Extrait: Robert Choquette, *les Velder*, Montréal, Bernard Valiquette, [s.d.], p. 11-13.

B 47. Jean Chauvin

(29 juillet 1947)

Jean Chauvin se moquerait de moi si je disais de lui qu'il fut un redoutable guerrier. Il se moquerait également de moi si je déclarais qu'il est l'un des critiques d'art les plus lucides et les plus avertis que nous possédions. Car Jean Chauvin, qui pose des actes sérieux, n'entend point qu'on le prenne trop au sérieux, et refuse de se prendre lui-même trop au sérieux, ce en quoi il peut avoir tort ou raison. Pour ma part, j'imagine qu'il a tort d'avoir raison.

Jean Chauvin fit très brillamment la Première Guerre mondiale, et se révéla par la suite le meilleur analyste de l'art pictural canadien.

Il est né à Montréal, en 1896¹. Il fait ses études comme tous les potaches de toutes les générations, c'est-à-dire avec quelque nonchalance. On le lui reproche. Il est en Rhétorique. Les reproches le piquent. Et relevant ce défi, il remporte à son bachot le prix du Prince de Galles qui est attribué, chaque année, à l'élève le plus brillant de tous les collèves classiques de la province de Québec affiliés à l'Université Laval.

1. Jean Chauvin est mort en 1958. Marcel Dugas présente également Jean Chauvin, «le héros-chevalier de la guerre 1914-1918». Voir «Parmi ceux que j'ai connus», *Liaison*, n° 3, 1947, p. 144-146.

Ses études terminées, il fait de la peinture, de la sculpture, du journalisme, fonde avec Victor Barbeau une revue littéraire qui provoque dans les milieux intellectuels canadiens de petites révolutions². Mais c'est la guerre. Les petites revues, même révolutionnaires et qui sont par essence nées peu viables, sont assassinées du coup.

Le gouvernement du Canada veut imposer la conscription. Tout le pays, de Halifax à Vancouver, est agité. Il y a partout des assemblées tumultueuses. Jean Chauvin parle sur les estrades publiques, se prononce nettement contre le principe de la conscription.

C'est un homme libre. Mais après avoir dénoncé ce qu'il croit être une atteinte à la première des libertés, il s'engage volontairement et part pour le front. Il appartient au 1^{er} régiment de marche de la légion étrangère, 7^e compagnie, 2^e bataillon. Et c'est la guerre des tranchées, la pluie, la boue, la vermine, l'attente, l'attaque, les assauts, le risque, le danger mortel. Un jour son secteur est brusquement envahi. La plupart de ses camarades sont blessés, tués. Chauvin tient le secteur, avec sept hommes, puis tombe enfin. Blessures crâniennes très graves. Et c'est le long séjour dans les hôpitaux, les interventions chirurgicales. Puis la guérison, et le congé de convalescence à Paris. De Paris, il écrit à sa mère: «On regarde ma balafre qui forme sur ma tête une croix de Lorraine très visible.»

Cette lettre, que j'ai sous les yeux, est datée du 7 janvier 1917. Il néglige cependant de dire qu'il a été cité à l'ordre du jour, et qu'il a reçu la croix de guerre avec deux palmes. Mais il racontera plaisamment plus tard que c'est le seul certificat de bonne conduite qui lui ait jamais été décerné.

Il revient au pays et le journalisme le reprend. En 1927, il publie un fort beau livre: *Ateliers*³, dans quoi il étudie la peinture et la sculpture canadiennes. Il fait de nombreux voyages, fonde à Montréal le cercle «Marco Polo», dirige trois revues à tirages

2. *L'Escholier*, fondé en 1915, qui deviendra plus tard *le Quartier latin*.

3. Cet ouvrage a plutôt paru en 1928.

importants⁴. Il est aujourd'hui administrateur de la Galerie Nationale à Ottawa, appartient à la Société royale du Canada. Le petit légionnaire à la croix de Lorraine qui n'a jamais voulu se prendre trop au sérieux a fait beaucoup de chemin.

Extrait: Jean Chauvin, «Les galas de l'Arche», dans Ateliers : études sur vingt-deux peintres et sculpteurs canadiens, Montréal, Louis Carrier, 1928, p. 101-104.

4. Il a dirigé *l'Escholier* de 1915 à 1917 et *la Revue populaire* de 1929 à 1956.

B 48. Michelle Le Normand

(5 août 1947)

Un critique averti, M. Berthelot Brunet, écrit de Michelle Le Normand qu'elle « a donné d'abord *Autour de la maison*, les meilleurs souvenirs d'enfance que nous ait offerts un écrivain canadien, soit dans un livre, soit par fragments. Il y a là une sensibilité exquise que l'on retrouve dans une *Âme religieuse et maternelle*, où Bremond aurait cueilli plusieurs beaux passages¹. »

Cet éloge d'un critique qui ne pêche généralement point par une indulgence excessive est parfaitement mérité. Mais l'œuvre de Michelle Le Normand ne s'est pas bornée à ces deux livres. Elle est nombreuse au contraire, et si l'on y remarque cette qualité d'une rare sensibilité que note M. Berthelot Brunet, on y découvre également des dons exceptionnels de simplicité, de charme et de fraîcheur.

En 1916, à peine sortie du couvent de la Congrégation de Notre-Dame, où elle a fait de brillantes études, Michelle Le Normand publie *Autour de la maison*, qui obtient tout de suite beaucoup de succès. Et ce qui est beaucoup mieux encore, un succès durable, puisque l'on réédite aujourd'hui cet ouvrage pour la cinquième fois. En 1919, le jeune auteur donne *Couleur*

1. Berthelot Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française*, p. 129-130. Henri Bremond (1865-1933) est l'auteur de l'*Histoire du sentiment religieux en France*.

du temps, un recueil de chroniques et de billets. Elle collabore à plusieurs journaux et revues, et plus particulièrement au journal *le Devoir*, qui réunit à cette époque quelques-uns de nos meilleurs écrivains et journalistes. Puis elle s'embarque pour la France, où elle séjourne plus d'un an. Elle voyage en Suisse, en Italie. Elle adresse au *Devoir*, dont elle est ce que l'on nomme aujourd'hui le correspondant spécial, des chroniques pleines de jeunesse, d'enthousiasme, de soleil. Elle est le premier « flâneur salarié » de notre littérature.

Elle épouse quelques mois plus tard M. Léo-Paul Desrosiers², le romancier dont j'ai eu déjà l'honneur de vous parler.

Après quelques années de silence, elle écrit deux romans : *le Nom dans le bronze* et *la Plus belle chose du monde*. Ce dernier livre est édité en France en 1939. En 1941, c'est *la Maison aux phlox*.

Je sais que toute comparaison est souvent maladroite, et la plupart du temps injuste, mais je ne puis cependant m'empêcher de trouver, chez Michelle Le Normand, et dans ses meilleures pages, cet amour heureux de la nature qui nourrit le génie même de Colette. Chez Colette, plus de sensualité, plus d'odeurs, plus d'art. Chez Michelle Le Normand, une foi vivante et mystique qui ne l'éloigne pas des sucres délicieux de la terre. Elle n'oublie jamais le Créateur. Écoutons-la :

Nous avons le plus grand, le plus beau des jardins, et le plus grand des jardiniers : le bon Dieu.

Le plus beau des jardins, allongé entre la nappe bleue de la mer et l'eau du barachois lisse et brillant comme une glace. Voulez-vous un bouquet ? Le plus varié des bouquets ? En juin, nous n'aurions pu vous offrir que du muguet sauvage, des quatre-saisons et de modestes boutons d'or. Puis, les pois de mer ont marqué de pourpre et de violet la verdure du jardin qui bientôt après s'est aussi garni d'iris mauves. Il en reste encore, et qui disparaissent à présent dans l'éclatant, dans le riche fouillis des autres fleurs ; les courants des pois s'entrelacent à ceux du jargeau bien fleuri et,

2. Née Marie-Antoinette Tardif (1895-1964), elle épouse Léo-Paul Desrosiers en 1922. Toute son œuvre paraît sous le pseudonyme de Michelle Le Normand.

joue contre joue, se tassent les trèfles, roses, blancs ou rouillés. Mais c'est en ce moment par-dessus tout le triomphe des marguerites... Jamais dans les jardins soignés de main d'homme, jamais vous n'en verrez d'aussi belles. Elles sont hautes comme des petites filles, la collerette de leur uniforme est large, immaculée, bien repassée; et leur visage doré est tout sourire... Elles sont heureuses, elles sont curieuses et vives, et peut-être coquettes, car elles dominent de haut les autres fleurs et font des grâces à tous les vents...³

Un art sain, confiant, féminin et cependant robuste, du meilleur naturel, et sans cesse émerveillé. Michelle Le Normand vient de faire paraître *Enthousiasme*. C'est le titre qui conviendrait à toute son œuvre. Son dernier livre possède la même ferveur que son premier livre nous révélait.

Extrait: Michelle Le Normand, la Maison aux phlox, Montréal et Paris, Fides, 1941, p. 150-151.

3. Michelle Le Normand, *la Maison aux phlox*, Montréal et Paris, Fides, 1941, p. 118.

B 49. Séraphin Marion

(12 août 1947)

C'est une singularité de la littérature canadienne de langue française que de fournir un nombre beaucoup plus imposant de critiques que de créateurs proprement dits. En effet, pour un romancier, nous pouvons compter pour le moins une bonne douzaine de commentateurs. Et les historiens de la littérature abondent, alors que les historiens tout court, si l'on excepte les compilateurs de manuels scolaires, sont extrêmement rares. Parmi ces commentateurs littéraires, on en trouve de bons, de médiocres, de mauvais, et d'excellents. M. Séraphin Marion, pour son bonheur et le nôtre, appartient à ce dernier groupe.

M. Séraphin Marion naît à Ottawa, en 1896. Il fait des études fort brillantes et obtient, dans sa ville natale, une licence en philosophie et la maîtrise ès arts. Puis il part pour Paris où il décroche son doctorat ès lettres avec une thèse intitulée *Relations des voyageurs français en Nouvelle France au XVI^e siècle*¹. Ce travail, qui est une révélation pour le monde des curieux de l'histoire, projette sur l'établissement des Français au Canada de nouvelles clartés. Et M. Marion a su ajouter à la sécheresse inévitable de sa documentation des jugements et des réflexions qui donnent à son ouvrage le plus grand intérêt.

1. Ouvrage paru à Paris, aux Presses universitaires de France, en 1923.

À son retour au pays, M. Séraphin Marion occupe la chaire de littérature française au Collège royal de Kingston, dans la province de l'Ontario. Il publie quelques années plus tard une biographie historique: *Un pionnier canadien-français*². C'est le récit de la vie de Pierre Boucher, seigneur et gouverneur des Trois-Rivières, qui fut lui-même l'auteur, il y a plus de deux siècles, d'une petite *Histoire de la Nouvelle-France*. Le livre de M. Marion est remarquable par la justesse du ton, par le tour agréable du style, par la sobriété de la pensée et de l'expression. On lui accorde le Prix du concours d'histoire du Canada. M. Marion publie ensuite d'intelligentes études de littérature canadienne: *En feuilletant nos écrivains*³ et *Sur les pas de nos littérateurs*⁴, dans quoi il analyse avec pertinence les travaux des écrivains de notre époque. On y trouve en outre certaines vues d'ensemble qui forment, à mon avis, le meilleur de ses gloses critiques.

Jusqu'à ces derniers temps, deux traditions également regrettables se sont développées parallèlement au pays de Québec. Désireux de «faire vrai», pour employer une formule à la mode, de nos jours, nos auteurs de contes et de nouvelles se croyaient pour la plupart acculés à l'alternative suivante: ou bien reproduire tel quel, et avec toutes ses longueurs et un salmigondis spécialement préparé d'incorrections, le langage de nos habitants, de nos hommes de chantiers et de nos coureurs de bois; ou bien, leur prêter une conversation de salon et des manières de grands seigneurs. Dans le premier cas, on se penchait sur la vie, cela va de soi, mais on perdait de vue l'art. Et l'on aboutissait à un métissage de mauvais français et de mauvais anglais qui, pour répondre aux besoins de toute une clientèle, n'en contribuait pas moins à perpétuer en des milieux anglo-saxons la triste légende du dialecte de Québec. Dans l'autre cas, on sauvegardait les exigences du patriotisme le plus ombrageux, mais on coupait toutes les attaches entre la vérité et la littérature. L'un et l'autre excès avaient pour résultat d'établir un divorce entre la vie et l'art, tantôt aux dépens de la vie, tantôt aux dépens de l'art. Ainsi se propageaient côte à côte deux manières

3. Montréal, Librairie d'Action française, 1931, 216 p.

2. *Un pionnier canadien, Pierre Boucher*, Québec, Louis A. Proulx, 1927, 290 p.

3. Montréal, Librairie d'Action française, 1931, 216 p.

4. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, 198 p.

d'écrire qui jetaient sur quelques-uns de nos personnages de légendes une lumière trop crue ou une ombre trop enveloppante⁵.

M. Séraphin Marion poursuit son œuvre avec méthode et précision, mais avec une pointe aussi de fantaisie et de désinvolture qui lui donne beaucoup d'attraits. L'Académie française lui décernait naguère une médaille «pour services rendus à la langue française». Ce qui prouve que la vieille Dame, parfois, réussit de ne pas se tromper.

Extrait: Séraphin Marion, Sur les pas de nos littérateurs, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, p. 20-22.

5. *Sur les pas de nos littérateurs*, p. 17-18.

B 50. Claude Melançon

(19 août 1947)¹

M. Claude Melançon est un écrivain naturaliste. Mais ce qualificatif ne signifie pas ici qu'il est naturaliste à la façon de Maupassant ou de Zola, c'est-à-dire d'ordre littéraire, mais qu'il l'est selon le mode scientifique, à la façon de Buffon, de Fabre², et de Maeterlinck dans certains de ses ouvrages. M. S. Préfontaine écrit à son propos :

Par penchant naturel et par profession, Claude Melançon s'est tourné vers l'étude de son pays, qu'il a parcouru en tous sens, vers l'observation de ses éléments propres: géographie, histoire, paysage, faune et flore. C'est là surtout qu'il a fait œuvre originale. Il a entrepris en particulier de doter notre littérature d'ouvrages de vulgarisation sur notre faune, suivant en cela une tendance relativement récente du naturalisme français et qui s'était, longtemps plus tôt, manifestée avec un rare bonheur chez les écrivains anglo-saxons³.

1. Exceptionnellement, ce texte de deux feuillets est manuscrit et, sans doute, incomplet.

2. Le nom est quasi illisible. Nous supposons que Grandbois a voulu nommer l'entomologiste Jean-Henri Fabre.

3. Nous n'avons pu retrouver cette citation attribuée à S. Préfontaine, dont le nom ne figure dans aucune bibliographie. Nous croyons qu'il s'agit plutôt du docteur Georges Préfontaine, médecin et biologiste, ami de Grandbois et de Melançon. Le docteur Préfontaine a écrit des textes de vulgarisation pour Radio Collège (Radio-Canada): la citation pourrait être tirée de l'un de ces textes demeurés inédits.

M. Claude Melançon est né à Montréal à la fin du siècle dernier. Ses études terminées, il voyage à travers son pays, le parcourt de l'est à l'ouest, regarde et note ce qu'il voit. À la suite de ses multiples pérégrinations, il nous donne de petits livres extrêmement bien faits, précis, concis, lucides, et qui portent tous le signe d'un don remarquable d'observation. Écoutons-le nous parler, par exemple, du « Chien des prairies⁴ ».

M. Claude Melançon écrit aussi trois livres charmants : *Nos animaux chez eux*, *Charmants voisins*, et *les Poissons de nos eaux*. Il a publié en outre de nombreux articles de critique, des légendes indiennes, des récits du pays gaspésien. Ses travaux lui ont valu le prix David, les palmes académiques, et son entrée à la Société royale du Canada. Pendant le dernier conflit mondial, M. Melançon était directeur de l'Information de guerre. Je ne veux pas être cynique, mais peut-être faut-il, pour connaître un peu les hommes, et les bien diriger, commencer par connaître nos frères inférieurs⁵.

4. Un extrait devait vraisemblablement être inséré ici.

5. Les feuillets d'extraits manquent.

B 51. Pierre Daviault

(26 août 1947)

Mademoiselle Adrienne Crevier, dans une excellente biographie consacrée à M. Pierre Daviault, écrit ceci :

M. Daviault prouve qu'on peut écrire élégamment de problèmes ardues comme ceux de l'histoire et de la linguistique et qu'il n'y a par conséquent pas divorce entre l'art et les disciplines techniques. Sa forme est toujours simple et vivante. Il excelle à dégager des lieux, des temps, des sociétés ce qui n'est souvent qu'éléments secondaires, mais précieux pour le relief de la petite histoire. La frappe des images, l'appropriation des termes, l'aisance de la composition, la langue claire et souple, la probité dans l'utilisation des sources rendent fort agréable en même temps qu'instructive la lecture de cette «bibliothèque» déjà bien pourvue¹.

On ne saurait mieux dire.

M. Pierre Daviault est né à Ottawa en 1899². Après des études dans sa ville natale, et des études en Sorbonne, à Paris, il revient au Canada où il se consacre d'abord à des travaux qui ont apparemment peu de rapports avec la littérature proprement dite. Il publie des notes sur la sémantique, s'occupe de traduction, devient un des maîtres de cet art, en analyse les

1. Adrienne Crevier, «Bio-bibliographie du major Pierre Daviault», Université de Montréal, École des bibliothécaires, 1945, p. 19.

2. Il est décédé le 18 novembre 1964.

multiples aspects et réussit d'en dégager les lois secrètes³. Jusqu'ici, on le voit fort bien professeur agrégé de quelque sévère université, uniquement partagé entre ses cours et un sombre cabinet de travail où il poursuit des recherches peu romantiques dans un labeur ingrat de bénédictin. Mais il n'en est rien. Au contraire, M. Daviault est l'homme des grandes évasions. Il publie, sous divers pseudonymes⁴, des romans qui lui gagnent vite la faveur du public. Puis il s'intéresse à notre histoire, donne des biographies très intelligentes et fort bien écrites: *Le Moyné d'Iberville*, *le Baron de Saint-Castin*. Il déclare à ce propos:

Les histoires officielles, ou tout simplement les histoires générales, ne nous renseignent guère sur les faits parfois les plus significatifs. Une injuste déconsidération enveloppe ce que les «gens sérieux» appellent dédaigneusement l'anecdote ou la petite histoire. Ce qu'on nomme ainsi, c'est tout ce qui n'entre pas dans la catégorie des «grands événements», militaires ou politiques surtout. Pourtant, la vie d'un peuple n'est pas faite seulement de guerre et de politique. Les gens du passé ont vécu autrement; ils ont éprouvé des sentiments, ils ont connu des péripéties différentes.

Pour ma part, le côté humain de l'histoire m'intéresse plus que le cliquetis du canon, les hurlements des guerriers ou la comédie politique qui encombrant les pages de l'histoire. Si je m'en tiens au Canada, j'avoue que les études de Léon Gérin ou de Marius Barbeau, par exemple, me renseignent plus exactement sur ce qu'a été notre peuple et sur son évolution que tel grand travail historique bien célèbre.

Toute cette préface pour en arriver à dire que je recherche dans l'histoire l'anecdote, mais l'anecdote qui constitue un document humain.

3. Pierre Daviault a publié, entre autres: *l'Expression juste en traduction. Notes de traduction*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1^{re} série, 1931; 2^e série, 1936; *Questions de langage. Notes de traduction*, Montréal, Albert Lévesque, 1933.

4. Sous le pseudonyme de Pierre Hartex, Daviault publiait en 1927 un premier roman, *le Mystère de Mille-Îles* (Montréal, Garand) puis, en 1945, *Nora l'énigmatique*, d'abord paru en feuilleton sous le titre *M-25*, dans *le Bulletin des agriculteurs*, puis aux éditions Pascal.

L'histoire du Canada renferme plusieurs de ces petits drames vécus. Par malheur, il faut aller les chercher dans les pièces d'archives ou des bouquins peu répandus⁵.

Cette position libre, chez M. Daviault, n'est point une attitude. Sa curiosité l'entraîne vers les existences les plus diverses, et il donne des chroniques dont les sujets, de Christiane Cavanaugh au colonel-aviateur Charles Lindbergh, en passant par la poétesse Louise Colet, l'archiduc Jean Salvator de Toscane et les mutins de la *Bounty*, traitent de destins exceptionnels et qui ont coloré l'époque contemporaine.

Pendant cette dernière guerre, M. Pierre Daviault était attaché à l'état-major de l'armée canadienne, avec le grade de major. C'était un poste d'observation de choix, et M. Daviault nous donnera certainement, un jour prochain, le roman de nos temps troublés.

Extrait: Pierre Daviault, *Artistes, aventuriers, grands hommes*, Montréal, Bernard Valiquette, 1942, p. 186.

5. Nous n'avons pu retrouver la source de cette citation.

B 52. Robert Rumilly

(2 septembre 1947)

Fils d'un officier d'artillerie de l'armée française, M. Robert Rumilly naît en 1897¹, à la Martinique, où son père tenait garnison. Après des études fort brillantes à Louis-le-Grand — il obtient le premier prix de philosophie — il doit faire la guerre comme tous les jeunes Français de son âge, et la fait plus qu'honorablement, c'est-à-dire très bien, puisqu'il est cité deux fois à l'ordre du jour. Blessé grièvement quelques jours à peine avant la signature de l'armistice, il passe de longs mois dans les hôpitaux, fait un voyage au Canada, et décide de s'y établir définitivement.

M. Robert Rumilly débute dans les lettres canadiennes par le journalisme et par le professorat. Il donne des cours de littérature à l'Université McGill, écrit des articles de critique dans nos revues et nos journaux. Il publie en librairie un premier livre intitulé *Littérature française*² qui attire tout de suite l'attention du public lettré. Il livre plus tard une série d'ouvrages biographiques parmi lesquels on peut plus particulièrement remarquer *Kateri Tekakwitha*³, *Sir Wilfrid Laurier*⁴, *La Vêrendrye*⁵. Il a le sens de l'image, de la couleur, du trait:

1. Décédé en 1983.

2. Robert Rumilly, *Littérature française moderne*, Montréal, Édition de l'Action canadienne-française, 1931, 225 p.

3. Paru à Paris, chez Bousse-Jeune, 1934

4. Paru à Paris, chez Flammarion, 1931.

5. *La Vêrendrye, découvreur canadien*, Montréal, Albert Lévesque, 1946, 135 p.

La Vérendrye était tombé malade. Trois jours de suite, il remit son départ parce qu'il ne pouvait tenir debout. Un quatrième effort le mit sur pieds, et il prit la direction du Fort La Reine.

C'était en plein mois de janvier. Il faisait trente-cinq, quarante, cinquante degrés en dessous de zéro. Ce froid faisait perler au bord des yeux des larmes, qui se changeaient aussitôt en autant de petits glaçons, emprisonnant les cils. Dans l'Ouest canadien, il est vrai, on ne frissonne pas; on ne sent même pas le froid. Seulement, il arrive que quelqu'un vous dise: «Eh! garçon, ta joue (ou ton oreille) est toute blanche!» Vite on ramasse une poignée de neige et l'on se frictionne. Mais quelquefois il est trop tard, et la joue, ou l'oreille, est gelée. Fait-il beau? La réverbération du soleil sur la neige brûle les yeux.

Le Découvreur avançait péniblement, le dos voûté; ses raquettes lui semblaient de plomb, et chaque pas lui coûtait un effort. De soudaines bourrasques soulevaient des tourbillons de neige, effaçant les traces des pas, aveuglant les voyageurs et leur coupant le souffle. On croyait avoir la boîte crânienne serrée dans un étai; que la pression vienne à s'accentuer, et elle éclaterait. Français et Sauvages couchaient pressés les uns contre les autres pour se réchauffer mutuellement. Pendant les tempêtes, ils ne se couchaient pas du tout: s'arrêter, c'est alors se résigner à mourir.

Les provisions étant très mesurées, le chef malade refusa de laisser augmenter sa part au détriment des autres. On entrevoyait une horde de loups faméliques, vite disparus. On rencontrait une caravane d'Indiens, quelques lentes silhouettes courbées sous les rafales de neige. Ils étaient aussi pauvres que les Blancs, et ne pouvaient être d'aucun secours. On leur demandait où ils allaient. Leur réponse était un grand geste vague, indiquant la direction du nord...⁶

Mais l'œuvre principale de M. Rumilly, qui déjà atteint des proportions monumentales, est son *Histoire de la province de Québec*. Il nous en a donné jusqu'ici plus de vingt volumes, et son travail n'est pas terminé. M. Berthelot Brunet écrit à ce propos:

6. *Ibid.*, p. 91-93.

Le grand mérite de Rumilly, ce qui fait de lui notre historien le plus passionnant, c'est qu'il traite l'histoire en journaliste. Je veux dire que l'histoire d'il y a cinquante ans, d'il y a trente ans nous semble, sous sa plume, l'histoire d'hier. Son histoire, parce que l'exposition en est d'aujourd'hui, se montre paradoxalement la meilleure des rétrospectives. On songe au 1900⁷, le chef-d'œuvre de Paul Morand⁸.

Les remarques de Berthelot Brunet sont pertinentes à souhait. M. Rumilly mérite tous ces éloges, mais il mérite mieux encore; il mérite d'être lu, et d'être lu au-delà de nos frontières.

Extrait: Robert Rumilly, Histoire de la province de Québec, vol. 1, Montréal, Bernard Valiquette, 1940, p. 75-77.

7. Paris, Éditions de France, 1931, 239 p.

8. Berthelot Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française*, p. 163-164.

B 53. Damase Potvin

(9 septembre 1947)

Peu d'écrivains de chez nous furent aussi prolifiques, et il n'y en a certainement pas qui soient aussi modestes. M. Damase Potvin a publié une dizaine de romans dont l'un, intitulé *Peter McLeod*, lui valut, en 1936, le prix David de la province de Québec. Il a donné des contes, des nouvelles, des croquis, des chroniques, des essais, des études historiques, des récits de voyages, et d'innombrables articles sous de nombreux pseudonymes. (Mais Sainte-Foye est son pseudonyme préféré.) Il a fait du journalisme pendant de longues années, et remplit aujourd'hui un poste important dans le fonctionnarisme provincial¹.

Le premier roman de Damase Potvin, qu'il fit paraître il y a bientôt quarante ans — et M. Potvin n'est pas encore un vieillard — avait comme titre *Restons chez nous*². Cet ouvrage de grande jeunesse, dont l'esthétique est certes discutable, pourrait cependant servir de titre général à toute son œuvre, car Damase Potvin s'est toujours fait l'apologiste irréductible de la province de Québec. Il l'a parcourue en tous sens, il la connaît historiquement et géographiquement. Il la connaît et il l'aime et il veut faire partager cet amour :

Les anciens divinisait les beaux fleuves, que leurs sculpteurs représentaient dans la pierre, par de majestueuses et symboliques figures. C'est ainsi qu'à la manière du Tibre antique, sous la forme

1. Né à Bagotville en 1879, il est mort à Québec en 1964. Il a été fonctionnaire au ministère de l'Instruction publique.

2. Paru chez Alfred Guay, à Québec, en 1908.

classique du vieillard à longue barbe, couché sur un coude et couronné, Coysvoix³ a représenté, à Versailles, le fleuve le plus imposant de France: le Rhône.

C'est de même que nous voudrions voir représenter, quelque part, «du Saint-Laurent le majestueux cours», le plus beau fleuve du monde, oserions-nous dire.

Et ce n'est pas seulement par sa puissance et par l'extrême variété des paysages à travers lesquels se développe son cours que le Saint-Laurent est le plus beau fleuve de l'univers. C'est aussi par la multitude des souvenirs historiques et humains qu'il déroule le long de ses rives et qui s'accrochent à ses caps et à ses îles; c'est de ce côté-là surtout qu'il puise sa noblesse.

D'anciennes capitales, des cités jadis illustres, des châteaux et des forteresses qui ont été témoins de guerres et d'invasions et qui ont vu défiler des armées grecques, romaines et gauloises, jalonnent les voies triomphales que sont certains fleuves des vieux continents; des civilisations aujourd'hui disparues ont animé leurs vieilles rives maintenant endormies, encore qu'elles n'aient rien oublié de ce qu'elles ont vu; et lorsque le touriste moderne emprunte à son tour la voie des fleuves européens et asiatiques, les souvenirs jaillissent à chaque pas, inscrits au front des ruines dévorées de lierres et de soleil...

Notre Saint-Laurent, lui, a assisté à la naissance, à la civilisation d'un continent. Et les souvenirs qu'il évoque dans nos cœurs, s'ils ne sont pas inscrits sur les ruines des châteaux féodaux, sont incrustés sur les roches des nombreuses et pittoresques îles qui parsèment ses larges eaux.

C'est dans ces îles, pourrions-nous dire, que s'exprime l'âme du fleuve⁴.

Le régionalisme de M. Potvin ne tient ni de l'arbitraire, ni de l'ignorance, ni de la xénophobie, ni d'un nationalisme étroit et mesquin. Il arrive tout simplement qu'il aime son pays par-dessus tout, et que les comparaisons qu'il peut établir entre

3. Plutôt *Coysevox* (Antoine), sculpteur français du XVII^e siècle.

4. Damase Potvin, *le Saint-Laurent et ses îles. Histoire, légendes, anecdotes, description, topographie*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940, p. 7-8.

le monde extérieur et son monde à lui soient à l'avantage de ce dernier. Qui pourrait l'en blâmer?

M. Potvin écrit une langue pleine de bonhomie, sans apprêts, il donne en lisant ses livres l'impression qu'il nous raconte une belle histoire, au débotté, et tirant sur sa pipe, au coin du feu. Mais il ne faut pas s'y tromper. Tout cela est plein de pièges. Et je crois que Damase Potvin est l'un des meilleurs écrivains de notre terroir.

Extrait : Damase Potvin, le Saint-Laurent et ses îles, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940, p. 241-242.

B 54. Berthelot Brunet

(16 septembre 1947)

Dans les lettres canadiennes de langue française, M. Berthelot Brunet tient une place à part, et que d'aucuns trouveraient dangereuse, ou pour le moins délicate, car M. Brunet est à la fois critique et romancier. C'est-à-dire qu'il juge, et se présente ensuite pour être jugé. Mais il ne faudrait pas connaître M. Brunet pour imaginer qu'il pourrait se servir, dans ses critiques, d'une indulgence coupable, afin qu'on lui rende la pareille lorsque son tour vient, comme romancier, de présenter son œuvre devant ses pairs. Il semble se soucier de cela, et de beaucoup d'autres choses aussi, comme un poisson d'une pomme. Nul n'est moins flatteur, ni moins courtisan que lui.

Au vrai, M. Berthelot Brunet est l'un des écrivains les mieux doués de sa génération, qui est celle de «l'entre-deux-guerres». Trop jeune pour servir dans la Première Guerre mondiale, trop vieux pour jouer les Commandos de 1940¹. Ce sont là des choses qui arrivent.

Il devint un jour notaire. Mais le contentieux ne peut le retenir, et il se lance corps et biens dans la bohème littéraire, qu'il pratique minutieusement, selon toutes les règles de l'art et avec tous les ennuis qu'elle comporte, même et surtout ceux

1. Né en 1908, Berthelot Brunet est mort en 1948.

d'argent. Il écrit dans les revues, les journaux, d'étincelantes chroniques qui sont trop fines, trop nuancées pour toucher le grand public. En 1942, il publie en librairie un ouvrage intitulé *Chacun sa vie*, recueil d'essais fort intelligents, traitant de sujets graves que l'auteur s'efforce, et réussit, par un style au tour désinvolte et nerveux, de rendre moins sévères. Malgré tout ce talent, je doute que les lectrices de Delly, cette Delly si chère à M. François Mauriac² qu'il semble désirer, par générosité sans doute, que nous l'adoptions exclusivement au Canada, aient fait leurs délices du livre de Brunet.

Dans les années qui suivent, il donne un recueil de nouvelles, *le Mariage blanc d'Armandine*, et le premier tome d'un long roman, *les Hypocrites*, qui s'intitule *la Folle expérience de Philippe*. Ce livre des *Hypocrites* appartient sans conteste à ce que l'on nomme aujourd'hui la littérature noire. On y étouffe parfaitement. Et l'on sent parfaitement que l'auteur le veut ainsi. L'on remarque aussi qu'il atteint ce but sans avoir recours aux techniques de Faulkner, de Steinbeck, de Miller. La rigueur du style, de la composition, est essentiellement française. Et française aussi l'allure de la fantaisie, de la fantaisie noire.

Et puis M. Berthelot Brunet publie une *Histoire de la littérature canadienne-française*. Et voici, à propos de l'évolution du roman de chez nous:

Le roman canadien-français resta longtemps la timidité même. C'est à peine s'il osait se réclamer du roman. Aucun Bossuet canadien n'écrivit pourtant des *Maximes sur le roman* comme le Français composa ses *Maximes sur la comédie*, qui font encore le désespoir des admirateurs de Racine et des fidèles de Molière.

Mais le genre était suspect. N'oublions pas que nous avons subi fortement l'influence de la littérature catholique du Second Empire (et point seulement celle de Veuillot), et que les dernières vagues du jansénisme français battaient encore les murs de ces auteurs que la province de Québec connut surtout par les distributions de prix et les achats des dévotes à l'aise. On rencontre encore, dans les vieilles maisons de la campagne et des petites villes, des éditions

2. Allusion à l'article de *Combat* (25 avril 1947) qui avait alimenté la querelle entre Robert Charbonneau et certains écrivains français

dorées sur tranche de M^{gr} de Ségur, de l'historien royaliste Poujoulat, de Walch et que sais-je³?

Le roman n'avait point bonne presse, et à Montréal comme à Québec, l'on renchérisait sur les Bethléem et les Sage-homme⁴ de l'avenir. Vers 1860, il n'est guère de nos romanciers contemporains qui eussent trouvé un éditeur chez nous.

Extrait : Berthelot Brunet, la Folle expérience de Philippe, Montréal, L'Arbre, 1945, p. 9-11.

3. Berthelot Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, L'Arbre, 1946, p. 37-38.

4. Louis Bethléem, *Romans à lire et romans à proscrire. Essai de classification au point de vue moral des principaux romans et romanciers de notre époque (1800-1906)*; G. Sagehomme, *Répertoire alphabétique de 16,700 auteurs et 70,000 romans et pièces de théâtre cotées au point de vue moral*. Ces deux ouvrages servaient de guides de lecture dans toutes les institutions scolaires.

B 55. Léopold Houlé

(23 septembre 1947)

Au Canada de langue française, les écrivains de théâtre furent peu nombreux. On pourrait sans doute trouver beaucoup de raisons qui justifieraient cette lacune. Et il est aussi plus facile de publier un livre en librairie que de faire jouer une pièce dramatique ou une comédie de mœurs. Le singulier, c'est que le public canadien raffole de spectacles, comiques ou dramatiques. Mais nos écrivains qui auraient été doués pour le théâtre ont toujours hésité de se lancer dans cette voie séduisante, mais périlleuse entre toutes. Il faut ajouter encore que les directeurs de nos rares salles de spectacles, ayant le choix du répertoire français, prennent moins de risques à faire jouer des pièces dont le succès a été éprouvé qu'à faire représenter l'œuvre d'un auteur qui fait ses premières dents.

M. Léopold Houlé, avec beaucoup de mérites, et non moins d'intelligence et de talent, entreprit de vaincre ces difficultés et se mit à écrire pour le théâtre. Il fallait avoir le feu sacré. Il fit jouer avec succès, sur différentes scènes de la province de Québec, *le Député de l'Ungava*, comédie satirique en trois actes, *Grabouillet*, *Lili reçoit*, *Mademoiselle Sténo*, etc. Mais son plus grand succès fut *le Presbytère en fleurs*¹, qui dépasse aujourd'hui la deux cent cinquantième représentation, succès plus qu'honorable et que pourraient justement lui envier des auteurs connus des Boulevards.

1. Seule cette dernière pièce, créée en 1929 et publiée aux éditions Albert Lèvesque en 1933, a connu le succès.

Cependant M. Houlé, qui est un authentique écrivain de théâtre, ne manque pas d'être également un critique très lucide, et il écrit dans son *Histoire du théâtre au Canada*:

Si l'on demande à nos conservateurs de bibliothèques de nous éclairer (au sujet de nos auteurs dramatiques), ils hausseront les épaules. Et pourtant, quelle qu'en soit sa valeur au point de vue de l'art et de l'idée, il y a une littérature dramatique que l'on ne doit pas ignorer quand on se livre à des essais critiques. Peut-on avoir une vue d'ensemble, une claire vision des choses si dans nos études, nous n'avons de préférence que pour un genre?

Si nos critiques ont le courage de porter leur curiosité vers le théâtre canadien, ils ne rencontreront pas les promesses de quelque envolée cornélienne, ni le grand style de la Maison de Molière, ni études de caractère très poussées. C'est entendu, mais ils constateront une certaine facilité de dialogue malgré le souci évident du littéraire, quelque sens de l'émotion et parfois, malgré l'inexpérience, certaines ressources au point de vue scénique. Dans l'ensemble, ces œuvres valent plutôt à la lecture que sur le plateau. Évidemment, le metteur en scène de l'heure portera un jugement beaucoup plus sévère parce que, si je ne m'abuse, une pièce est faite pour être jouée et non pour être lue, quoi qu'en ait dit Louis Veuillot.

Or, ce qui a le plus manqué à nos dramaturges, en voulant suivre une carrière que le talent, l'observation et le goût leur promettaient très honorable, ce fut en plus de l'art de la mise en scène et de bien d'autres choses, une critique, celle dont l'objet ne consiste pas uniquement à révéler des valeurs ou à condamner la muflerie, mais à éclairer la route à suivre, à prononcer des jugements qui soient comme un garde-à-vous...²

Né³ à Montréal, M. Léopold Houlé étudie chez les Sulpiciens, gagne Paris où il fréquente la Sorbonne, puis revient au Canada où il embrasse la carrière du journalisme. Il devient rapidement rédacteur en chef d'un grand quotidien⁴. Mais l'art dramatique l'intéresse par-dessus tout.

2. Léopold Houlé, *l'Histoire du théâtre au Canada*, Montréal, Fides, 1945, p. 100.

3. En 1888; il est mort en 1953.

4. Il a été rédacteur en chef adjoint à la *Presse* en 1913, mais il a surtout fait carrière à la *Patrie*, de 1913 à 1933.

Il écrit des chroniques, fait jouer ses pièces et celles d'auteurs jusque-là inconnus. C'est un créateur-animateur.

En 1933, on lui offre le poste de directeur des relations extérieures de la Société Radio-Canada, poste qu'il occupe encore aujourd'hui. Là, il prend des initiatives fort heureuses, réussit de ressusciter, sur les ondes, le théâtre classique français. Ce docteur ès lettres de l'Université Saint-Joseph du Nouveau-Brunswick⁵ est aussi vice-président de la Société royale du Canada, Officier d'Académie, et Officier de l'Instruction publique de France. Ses travaux littéraires lui ont valu le prix David de la province de Québec, et d'être couronné par l'Académie française.

Extrait: Léopold Houlé, *l'Histoire du théâtre au Canada*, Montréal, Fides, 1945, p. 19-21.

5. Selon Rémi Tourangeau («*Le Presbytère en fleurs*, comédie de Léopold Houlé», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, p. 912), c'est plutôt une maîtrise ès arts qu'il a obtenue de l'Université Saint-Joseph de Memramcook.

B 56. Gabrielle Roy

(30 septembre 1947)

La Société royale du Canada vient de recevoir, avec beaucoup d'éclat, M^{me} Gabrielle Roy, et c'était là un honneur exceptionnel, puisque la vénérable Société, pour la première fois, accueillait une femme parmi ses membres. Mais il faut vite ajouter que M^{me} Gabrielle Roy est aussi une femme d'exception. Avec son premier livre, *Bonheur d'occasion*, elle vient de remporter tous les succès qu'un écrivain peut souhaiter. Son roman, écrit en français, qui est la langue maternelle de l'auteur, a été traduit et choisi aussitôt par le Literary Guild américain comme le roman du mois, et l'on prépare les éditions successives des sept cent mille exemplaires (je dis bien sept cent mille) qui doivent être distribués dans le public de langue anglaise. En outre, Hollywood s'est procuré les droits du roman, et l'on annonce que l'on a déjà donné le premier tour de manivelle¹. Enfin, Flammarion de Paris doit cet automne distribuer *Bonheur d'occasion* parmi vous.

Bonheur d'occasion nous raconte l'histoire de quelques habitants du quartier Saint-Henri, lequel est un grand quartier de la banlieue de Montréal. C'est l'existence de ce petit peuple en proie à la pauvreté, à l'inquiétude, à l'insécurité, au chômage, qui tente obscurément de trouver un sens à la vie, qui lutte

1. Les droits ont été rachetés par un producteur canadien en 1983; le film *Bonheur d'occasion* a été réalisé par Claude Fournier.

chacun selon sa force, sa ruse, ses moyens, qui est la plupart du temps vaincu par les circonstances qui le dépassent, mais qui cependant ne désespère jamais. On y rencontre Florentine, petite vendeuse dans un magasin à prix unique, Azarius qui ne réussit pas de gagner son pain, l'émouvante Rose-Anna, Lévesque l'ambitieux, Emmanuel. La guerre vient de franchir le temps de la « drôle de guerre ». Chacun essaie de comprendre. Voici Azarius, qui « s'explique » dans un petit caboulot :

— Un si beau pays, c'te France-là.

— Comment le savez-vous que c'est un si beau pays? interposa le jeune placeur du cinéma Cartier. Vous y êtes jamais allé?

Jamais, quand l'occasion s'en présentait, il ne négligeait de chercher querelle à l'ancien menuisier qui, un soir, lui avait reproché de ne pas être dans l'armée.

— Comment est-ce que je le sais! reprit Azarius d'une voix riche et douce, sans trace aucune de colère. Comment est-ce que tu sais que le soleil est bon? Parce que de loin, à travers des milliards de milles, à ce que nous disent les astérologues, tu sens encore sa chaleur pis sa lumière, hein!

— Comment est-ce que tu sais que les étoiles sont bonnes à que'que chose? — Ces petites piqûres au diable vert dans le firmament! —

Parce qu'à travers des milles pis encore des milles, tu vois encore leur clarté la nuit quand il fait ben noir!

Il s'échauffait peu à peu, un accent de lyrisme naturel, fruste, gonflait sa voix.

— France, dit-il, est comme le soleil pis comme les étoiles. A peut être loin, on peut l'avoir jamais vue, nous autres, Français, Français de France, mais partis de France, on sait pas au juste ce que c'est, nous autres, France. Pas plus qu'on sait ce que c'est que le soleil pis les étoiles, hormis que ça jette de la lumière le jour pis la nuit. Pis la nuit... (...)

— Si France périssait, déclara-t-il, ça serait comme qui dirait aussi pire pour le monde que si le soleil tombait².

Madame Gabrielle Roy fit tour à tour du théâtre, du journalisme, de l'enseignement, écrivit des reportages, des nouvelles. *Bonheur d'occasion* est sa première œuvre d'importance. Mais elle a trouvé sa voie. Vous aimerez son livre quand vous le lirez.

Extrait : Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Éditions Pascal, 1945, p. 167-169.

2. Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Éditions Pascal, 1945, p. 407-408.

B 57. Gérard Morisset

(7 octobre 1947)

Un an ou deux avant l'effroyable tuerie que fut la dernière guerre, le gouvernement de Québec eut l'excellente idée de dresser l'inventaire des ressources et des richesses de notre province. On confia à des ingénieurs, des agronomes, des experts de toutes sortes le soin de sonder le sol, de parcourir les forêts, de calculer le volume des pouvoirs hydrauliques, d'évaluer la production agricole. Tout cela était fort bien. Mais ce qui était également bien, quoique sur un plan différent, c'est que le gouvernement de Québec eut aussi l'idée de poursuivre ce même inventaire dans l'ordre de l'esthétique et de l'art. Et pour ces fins, on confia la direction de ces recherches à M. Gérard Morisset¹.

Il m'est difficile, avec le temps dont je dispose, de vous donner un aperçu, même approximatif, des activités, du mérite et du talent de Gérard Morisset. Voici d'abord ces quelques lignes, que je trouve dans un bottin qui réunit les biographies des hommes connus dans notre pays.

Né au Cap-Santé le 11 décembre 1898. Famille originaire de LaRochelle. Études de droit à l'Université Laval. Reçu notaire en 1922. A exercé le dessin, la peinture et l'architecture de 1922 à 1929. Passe un an à Lyon, comme boursier du gouvernement

1. Ce projet avait été soumis par Gérard Morisset lui-même en 1934, mais ne sera réalisé qu'à partir de 1937.

français. Élève à l'école des Beaux-Arts et stagiaire à l'atelier de Tony Garnier. Élève à l'école du Louvre de 1930 à 1934. Soutenance d'une thèse sur la peinture au Canada français. En 1935, est nommé directeur de l'enseignement du dessin dans la province de Québec. En 1938, est nommé directeur de l'inventaire des œuvres d'art de la province de Québec. En 1943, est élu membre de la Société royale du Canada².

Gérard Morisset, qui réussit ce tour de force d'être un fonctionnaire exemplaire et un farouche individualiste, se trouve par hasard être l'un de nos meilleurs écrivains. Son premier livre, *Peintres et tableaux*, publié en 1936 — il publiera demain son onzième livre³ —, révèle l'originalité d'un talent qui étonne, surprend, et lui fait obtenir le premier prix David de l'année. Le dernier ouvrage qu'il a fait paraître, *Paul Lambert dit Saint-Paul*, lui a valu le prix de l'Académie des Beaux-Arts de France. Voici, dans la préface de ce livre, un passage qui fait singulièrement ressortir la probe simplicité de son auteur.

Quand j'ai commencé la rédaction du présent ouvrage, j'étais loin d'en prévoir les dimensions définitives ni d'en pressentir ce que j'appellerais sa tonalité.

Non que l'existence de Paul Lambert fût dissimulée dans une ombre épaisse, comme celle d'un trop grand nombre de nos artisans d'autrefois ni que son œuvre fût aux quatre cinquièmes inconnue, comme on pourrait normalement s'y attendre d'un artisan de la première heure. Au contraire. J'ajoute même que mon sentiment à l'égard de ses ouvrages n'a pas notablement changé. Mais j'avais l'impression qu'en une trentaine de pages, il fût possible de faire connaître les péripéties de sa carrière et d'analyser à leur mérite ses plus belles œuvres. Et je rêvais d'écrire un essai dans le genre même de mon *François Rancvozé* avec juste ce qu'il faut de références pour étayer des faits nouveaux ou ne pas se perdre dans l'inconnu; un petit livre concis, sobre et rapide, où la pensée et l'expression cheminent et se poursuivent au même rythme, sans l'agaçante répétition des renvois qui rompent inutilement et dispersent l'attention du lecteur.

2. Nous n'avons pu retrouver cette notice biographique, qui ne figure ni dans les *Biographies canadiennes-françaises* consultées, ni dans le *Répertoire bibliographique* de la Société des écrivains canadiens. Gérard Morisset, qui a dirigé le Musée du Québec de 1953 à 1966 — c'est lui qui y a embauché Grandbois en 1961 —, est mort à Québec en 1970.

3. En 1947, Morisset publie plutôt son dixième livre, *L'Architecture en Nouvelle-France*. Le onzième, *Novembre 1775*, paraît à Québec, chez Charrier et Dugal, en 1948.

Mais le hasard capricieux des recherches est venu bouleverser mon projet. Subitement, et presque sans les chercher, je me suis trouvé en présence de documents inédits d'une telle abondance et d'une telle ampleur démonstrative, qu'il ne pouvait plus du tout être question d'un simple essai, et que s'imposait inéluctablement la composition d'une biographie copieusement pourvue de notes explicatives, allongées d'appendices et d'éclaircissements — en somme, un livre alourdi par un appareil d'érudition vraiment peu littéraire, même revêché. De mauvaise grâce, je m'y suis résigné...⁴

J'ai déjà dit que Gérard Morisset était un bel écrivain. Cela importe beaucoup au moment même où beaucoup de jeunes écrivains de langue française semblent s'efforcer d'écrire une langue que l'on dirait traduite du russe, de l'allemand, ou de l'américain. Et malgré les modes du jour, c'est M. Gérard Morisset qui a raison, si la langue française doit demeurer la plus belle langue du monde occidental.

Extraits : Gérard Morisset, Philippe Liébert, Québec, Médium, coll. « Champlain », 1943, p. 21 et 23.

4. Gérard Morisset, *Paul Lambert dit Saint-Paul*, Québec, Médium, coll. « Champlain », 1945, p. 5-6.

B 58. Guy Frégault

(14 octobre 1947)

Monsieur Frégault n'a pas trente ans. Et cependant, il a obtenu déjà beaucoup de succès et d'honneur. Il est docteur en philosophie de l'Université de Chicago, professeur à l'Université de Montréal, et le plus jeune membre de la très jeune, mais vigoureuse Académie canadienne-française. Il y a un mois à peine, il remportait le premier prix d'histoire de la province de Québec.

Je me permets d'emprunter à un courriériste littéraire de talent, M. André Langevin, qui n'est point, lui non plus, de crâne chauve et de poil fatalement décoloré, ces quelques lignes:

Guy Frégault est né à Montréal le 16 juin 1918¹. Sa famille n'habitait pas le pays depuis très longtemps, car son grand-père était Français. Il a suivi une partie de son cours classique au collège de Saint-Laurent et l'autre partie au collège Jean-de-Brébeuf. Il entra ensuite à l'Université de Montréal où il suivit les cours de la Faculté des Lettres. Après avoir reçu sa licence il partit pour le Loyola University de Chicago, institution dirigée par les Pères Jésuites. Il y prit son doctorat en philosophie, section histoire. Le sujet de sa thèse était son *Iberville le Conquérant* qu'il publia, légèrement remanié, à son retour à Montréal. Il enseigne actuellement l'histoire du régime français et l'histoire de la littérature canadienne-française à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Il dirige aussi la revue *l'Action Nationale*. Enfin, il est lauréat du prix Duvernay de la

1. Il est mort en 1977.

Société Saint-Jean-Baptiste et il a reçu une médaille de la Société historique de Montréal.

M. Frégault dit qu'il a voulu être historien du jour qu'il a eu à se choisir une profession et qu'il n'a fait ce choix que parce qu'il se sentait les aptitudes requises et le goût de l'histoire. Il explique le peu d'intérêt que les jeunes éprouvent² envers l'histoire par la rigueur que cette profession exige et par son apparente austérité³.

Le sérieux de M. Frégault, allié à tant de jeunesse, ne laisse pas de surprendre. J'ai eu l'avantage et le plaisir de rencontrer parfois le jeune historien, et je n'ai pu m'empêcher d'éprouver pour lui une sorte de respect étonné, et aussi de sympathie amusée.

Il ne faudrait pas croire que monsieur Frégault soit naïf dans l'exercice de son métier d'historien. Il est surtout plein d'autorité. Il ne faudrait pas croire non plus qu'il soit ennuyeux et morose. Car malgré qu'il ait adopté, pour ses travaux, les méthodes d'un apparent rigorisme scientifique, il sait ajouter à l'occasion une pointe d'humour et d'ironie.

M. Frégault, qui écrit une langue moins belle que le disent ses amis, et plus correcte que ses ennemis le prétendent, est un historien qui écrit de l'histoire engagée. C'est-à-dire qui n'a point de parfaite objectivité. Malgré sa méthode scientifique — renvois au bas des pages, nombreuses citations, exposition des documents —, l'on sent trop qu'il veut trop convaincre pour vraiment convaincre. Cette attitude passionnée ne fait que le desservir.

M. Frégault nous a livré jusqu'ici deux ouvrages substantiels : *Iberville et la Civilisation de la Nouvelle-France*.

Extraits : Guy Frégault, la Civilisation de la Nouvelle-France, Montréal, Éditions Pascal, 1944, p. 276-278 et 279-280.

2. Langevin : « que les jeunes *manifestent* envers... »

3. André Langevin, « Guy Frégault », *Notre temps*, 5 avril 1947, p. 1.

V

COMPTES RENDUS, HOMMAGES ET PRÉFACES

Les textes de cette section ont été classés dans un ordre rigoureusement chronologique. Ils comprennent, pour une bonne part, des comptes rendus d'œuvres ou des présentations d'auteurs qui complètent de manière d'autant plus intéressante la série précédente que leur écriture couvre les vingt années suivantes. Dans le cas de Saint-Denys Garneau et de Marcel Dugas, sur qui Grandbois produit un second texte datant l'un de 1947 et l'autre de 1963, s'ajoute une nouvelle perspective biographique et critique.

*Les comptes rendus témoignent, pour leur part, d'un engagement plus personnel de l'écrivain face à l'évolution rapide de l'institution littéraire québécoise pendant cette période où, successivement, on fonde la Nouvelle Relève, Gants du ciel et l'Académie canadienne-française (dont Grandbois sera l'un des fondateurs) et alors que Robert Charbonneau vient de publier *la France et nous*, en 1947 précisément, l'année même où Grandbois fait paraître ses trois comptes rendus et son beau texte sur Saint-Denys Garneau. Encadrant ces textes, on trouvera un hommage à La Vérendrye et un autre à Louis Jolliet, dont la présence se justifie ici par leur ancrage dans la tradition du récit historique à laquelle se rattache *Né à Québec*. Dans un autre texte, que l'on peut sans doute dater de 1944, Grandbois avait du reste présenté sur les ondes de Radio-Canada « Un grand découvreur. Louis Jolliet », en utilisant de larges extraits de son *Né à Québec* paru en 1933.*

*Les préfaces à *Objets trouvés* et à *Philtres et poisons* nous révèlent une autre facette de l'écrivain, dont la notoriété l'expose, à partir*

de 1950, à des sollicitations de la part de jeunes auteurs¹. Ce n'est pas tout à fait le cas de Philippe La Ferrière, qui appartient à la génération du Nigog et qui est de neuf ans l'aîné de son préfacier: il publie un second recueil de nouvelles après un silence de vingt ans. Par contre, Sylvain Garneau est très jeune et le témoignage que lui apporte Grandbois en dit long sur la puissance d'attraction qu'il commence à exercer déjà en 1951, mais qui l'irrite de la part de jeunes poètes sans talent: il félicite Garneau de ne pas donner dans les «facilités» du vers libre. On comprend mieux, ainsi, le cheminement de celui qui se voyait conférer le titre redoutable de père de la modernité québécoise et qui, paradoxalement, vers la fin de sa vie, se raccrochait plutôt aux valeurs plus sûres et traditionnelles représentées, par exemple, par ses deux amis de toujours, Victor Barbeau et Marcel Dugas.

1. Nous n'avons pas retenu la très courte introduction au recueil de Raymond Raby, *Tangara* (Montréal, Éditions du Cri, 1966).

1. La Vérendrye¹

(1941)

L' autre soir, ici même, j'avais l'honneur de vous entretenir brièvement du grand découvreur Louis Jolliet². Je vous parlerai ce soir d'un autre Canadien, qui fut aussi un autre grand découvreur.

Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye naquit aux Trois-Rivières, le 17 septembre 1685. Son père, René Gaultier de Varennes, venu au Canada comme officier du régiment de Carignan, était gouverneur de la ville et avait épousé Marie Boucher, fille elle-même d'un ancien gouverneur de ce poste³. Les fonctions de Monsieur de Varennes n'étant guère lucratives, et comme il devait subvenir aux besoins d'une famille nombreuse, il faisait la traite des pelleteries sur un petit fief qui lui appartenait en propre, situé à quelques lieues du fort, et que l'on nommait la Gabelle. Des envieux s'en plaignirent, racontant que le gouverneur abusait de l'autorité de ses fonctions pour s'approprier le monopole de la traite. Ces plaintes

1. Dactylographie de 7 f. (21,7 x 28,0 cm), paginée 2-7 à droite de la marge supérieure; le premier feuillet n'est pas paginé (BNQM 204/2/27). Titre en p. 1: «La Vérendrye». Ce texte a été diffusé par Radio-Canada, dans le cadre de la série «Les entretiens du samedi soir», en septembre 1941.

2. Allusion à «Un grand découvreur canadien. Louis Jolliet», d'abord diffusé par Radio-Canada en septembre, puis publié dans *le Soleil* le 27 septembre 1941, p. 4. La diffusion de ce texte a précédé immédiatement celle de «La Vérendrye». Nous ne l'avons pas retenu parce qu'il reprend, à quelques variantes près, le texte de *Né à Québec*.

3. Pierre Boucher, sieur de Grosbois (1622-1717).

parvinrent au roi, qui écrivit à M. de Denonville que si le gouverneur continuait de traiter, ses fonctions seraient révoquées. M. de Denonville répondit au roi: «M. de Varennes est très bon gentilhomme, qui n'a de vice que la pauvreté, qu'il a du mérite et de l'autorité, ayant besoin de quelque grâce du roi pour élever et soutenir sa famille⁴.»

René de Varennes obtint l'autorisation de se rendre en France, où il pourrait lui-même exposer son cas, se justifier. Mais il mourut soudain comme il achevait ses préparatifs de départ.

Marie Boucher demeurait veuve, sans aucune ressource, et avec neuf bouches à nourrir. L'aîné de ses fils s'appelait Louis; le plus jeune, le neuvième, Pierre. Celui-ci avait quatre ans. Un mémoire du temps rapporte: «Que la femme du feu sieur de Varennes et ses enfants sont réduits à la mendicité et que, s'il y avait moyen d'ajouter quelque petite pension à cette pauvre famille, de bonne noblesse, ce serait une grande charité⁵.» Deux ans plus tard, Marie obtint un secours de mille écus de M. de Ramesay, nouveau gouverneur des Trois-Rivières. Cette maigre somme était destinée à l'éducation des orphelins. L'aîné, Louis, partit pour la France, où il s'engagea. Il avait à peine quinze ans. Mais il fallait à la veuve se loger, se chauffer, se nourrir. De sorte que, à l'âge où les garçons de son âge commençaient à apprendre le latin, Pierre courait déjà les bois en compagnie de ses frères, de chasseurs, de trappeurs, d'Indiens de toutes sortes alliés aux Français, Hurons, Montagnais, Algonquins. Il prit bientôt part à des expéditions contre les Iroquois. Plus tard, on leva des troupes pour aller combattre les Anglais. Pierre s'engagea, fit la guerre dans les régions du Maine, du Massachusetts, ne revint aux Trois-Rivières que pour y trouver un appel du gouverneur de Plaisance, le capitaine de Subercase, qui venait de recevoir des instructions du roi lui ordonnant d'aller déloger les Anglais de Terre-Neuve. Pierre de Varennes rejoignit aussitôt le

4. Nous n'avons retrouvé qu'une partie de cette citation, sans référence, dans l'ouvrage d'Antoine Champagne, *les La Vérendrye et le poste de l'Ouest* (Presses de l'Université Laval, 1968, p. 54): «... M. de Denonville faisait remarquer en 1686: "C'est un très bon gentilhomme, qui n'a de vice que la pauvreté".»

5. Nous n'avons pu identifier cette citation, sans doute tirée de la même source que la précédente.

capitaine, fit la campagne de Terre-Neuve, en plein hiver, par un froid mortel, se comptait parmi les quatre cent cinquante hommes qui enlevèrent successivement le fort Rebou, le Petit-Havre, le fort Carillon.

En 1707, à l'âge de vingt-deux ans, Pierre de Varennes partit pour la France afin de s'engager dans le régiment de Bretagne, où son frère⁶ Louis commandait une compagnie. Louis fut tué cette année même. Il portait le nom de La Vérendrye. Pierre de Varennes en fit le sien. À cette époque, la France était envahie de toutes parts, et Louis XIV vieillissait. Les brillantes conquêtes de son règne se transformaient peu à peu en sombres défaites. À la suite de la rupture des négociations de La Haye, les Flandres furent envahies à la fois par l'armée du Prince Eugène de Hollande et par celle du Duc de Marlborough⁷. Elles compaient cent vingt mille hommes. Le maréchal de Villars avait quatre-vingt-dix mille hommes à leur opposer. Le régiment de Bretagne faisait partie de ces effectifs. Pour sauver la ville de Mons, que l'ennemi assiégeait, le maréchal se porta devant Malplaquet, et la célèbre bataille s'engagea. Pierre de La Vérendrye se battit comme un lion. On le promut lieutenant sur le champ de bataille. Il fut cité à l'ordre du jour. Lors de la retraite, on le ramassa évanoui, saignant de neuf blessures. On avait dû céder Mons. (Ce peut être ici intéressant de noter que deux cent neuf ans plus tard, en 1918, les Canadiens reprenaient Mons aux Allemands.)

À son rétablissement, une mauvaise nouvelle attendait La Vérendrye. L'état des finances du royaume ne permettait pas de ratifier les nominations faites sur le champ de bataille. Il perdait son grade, sa solde. Il revint au Canada, où il épousa Marie-Anne du Sablé, qui lui donna quatre fils: Jean-Baptiste, Pierre, François, Louis-Joseph.

La Vérendrye vivait pauvrement sur le petit fief de la Gabelle, chassant, pêchant et faisant la traite grâce à un privilège spécial que ses états de service en France lui avaient obtenu.

6. Grandbois écrit *père*; nous corrigeons.

7. Allusion à la victoire de Malplaquet (1709), remportée par les forces conjuguées du duc de Marlborough et du prince Eugène de Savoie-Carignan.

Mais sa famille augmentant (deux filles s'étaient ajoutées à ses quatre fils), il ne put bientôt subsister. Il retourna en France pour tenter de faire rétablir sa commission de lieutenant. Louis XIV s'engageait alors dans la guerre d'Autriche. Il ne put se faire entendre, revint au Canada, obtint enfin de M. de Beauharnois, gouverneur de la Nouvelle-France, le commandement du fort La Tourette, dans l'Ouest, près du lac Nipigon. Le fort se trouvait à la pointe extrême des régions connues. Personne ne savait ce qu'il y avait au-delà. Des Indiens prétendaient que, poussant toujours dans la direction de l'Ouest, on parvenait, après avoir franchi des rivières, des lacs, des forêts, à une immense plaine qui s'étendait interminablement, et qui était enfin scellée par un mur de rocs que des neiges éternelles couronnaient. La Vérendrye recueillait ces renseignements, les notait, en fit un mémoire qu'il soumit à M. de Beauharnois. Il prétendait dans ce travail qu'au delà de ces rocs, qu'il fallait d'abord atteindre, devait se trouver la fameuse mer de l'Ouest qui conduisait au fabuleux pays de Cathay, pays qui nourrissait depuis deux siècles les rêves de tous les navigateurs, et qui avait amené Colomb à la découverte de l'Amérique. Dans ses conclusions, La Vérendrye demandait au roi l'autorisation d'aller à ces découvertes et les subsides nécessaires à la marche de l'expédition. Il n'obtint pas les subsides, mais l'autorisation, et un privilège exclusif de traite. Il s'aboucha avec des négociants de Montréal, qui lui avancèrent les premiers fonds.

Ici commence la vie proprement dite de découvreur de La Vérendrye, vie qui peut se partager en trois périodes, ou étapes, chacune d'elles renfermant toute la somme voulue d'efforts, de courage, de sacrifices, de déceptions, de fatigues, de misères, de drame. Et cette existence de découvreur, La Vérendrye l'aborde à l'âge où la plupart des hommes achèvent d'édifier leur carrière. Il a quarante-cinq ans.

Et voici la première étape. Il part de Montréal le 8 juin 1731, accompagné de ses trois fils aînés, d'un neveu, M. de La Jemmerais, et de cinquante engagés. À Michillimakinak, dont il fera le centre des communications entre l'Est et l'Ouest, il persuade un jésuite, le Père Messaiger, de joindre son expédition. C'est alors la descente des rivières, la remontée des décharges, les

navigations interminables sur des lacs larges comme des bras de mer, la trouée profonde dans des forêts que nul Blanc n'a jamais approchées. Il atteint un endroit qu'il nomme le Grand Portage, long de trois lieues. Ses hommes ne veulent plus aller de l'avant, se mutinent. La Vérendrye gronde, tonne, les mate, poursuit sa route. Il avance chaque jour de quelques milles dans une région inconnue. Il construit et laisse derrière lui trois forts, Saint-Pierre, Saint-Charles, Maurepas. Au fort Saint-Charles, il prend contact avec la tribu des Cris. Ceux-ci avaient comme ennemis mortels les Sioux, dont les nombreuses tribus s'échelonnaient tout le long du Nord-Ouest. Le fort Maurepas est élevé sur le lac Winnipeg.

Il avait pris trois ans pour franchir cette première étape. Il revint à Montréal, pour régler certaines affaires. Là, ses commanditaires le reçurent avec les plus violents reproches. Il leur devait, prétendaient-ils, quarante-trois mille livres. Il finit par obtenir quelques nouveaux crédits, en s'engageant toutefois à payer des intérêts exorbitants.

Et voici, sanglante et brève, la deuxième étape. Il repart pour l'Ouest avec son plus jeune fils, Louis-Joseph. Ses autres fils tiennent les forts de là-bas. À Michillimakinak, il s'adjoint un autre jésuite, le Père Aulneau. Il atteint le fort Saint-Charles pour apprendre la mort de son neveu, M. de La Jemmerai. À cette mauvaise nouvelle vint s'ajouter un très grand malheur. Je cite ici le Père Le Jeune :

Le 28 juin, Jean-Baptiste de La Vérendrye, le Père Aulneau⁸ et 19 Français quittaient le fort Saint-Charles. Après une navigation d'environ 21 milles, ils abordèrent dans une île du lac des Bois, située à l'ouest de l'extrémité sud de Bay Island, pour y passer la nuit. Il est probable que la fumée du campement révéla leur présence à un parti de Sioux maraudeurs, guettant l'occasion d'enlever quelques chevelures aux Cris. Ils attendirent les ombres de la nuit pour débarquer sur l'île et égorger les Français endormis. Le 20 juin, cinq Canadiens⁹ ayant abordé dans l'île aperçurent les cadavres gisant sur la grève et tous décapités, à l'exception du Père

8. Le Jeune: «Le 8 juin, Jean-Baptiste de la Vérendrye, le Père *Jésuite* et».

9. Le Jeune: «Canadiens *voyageurs*, accompagnés de 30 Cris du Saut Sainte-Marie, ayant».

Aulneau. Ils mirent en terre les restes de ces 21 Français, à quelque distance¹⁰ de l'Île-du-Massacre et allèrent informer le commandant du sanglant désastre. Le 17 septembre suivant, il envoya six hommes exhumer les corps de son fils et du missionnaire et les têtes seulement des 19 compagnons, et les fit déposer sous la chapelle du fort Saint-Charles¹¹.

La Vérendrye retourna à Montréal. Ses créanciers crièrent. Ils lui firent tous des reproches, et le dernier, le plus ignoble, en lui disant que sa maladresse et son imprudence avaient causé la mort de son fils.

Rien n'abattit La Vérendrye. Il put réunir encore quelque argent, remonta vers l'Ouest. C'était la troisième et dernière étape. C'était au printemps de l'année 1738, et après mille péripéties, après des luttes sans fin, après que ses commanditaires, à plusieurs reprises, l'eussent laissé sans armes, sans vivres, sans munitions, après avoir élevé une vingtaine de nouveaux forts, après cinq ans d'un travail acharné, têtue, sans gloire, les Français voient, le 1^{er} janvier 1743, un matin, au bout de l'horizon, la chaîne mauve des montagnes Rocheuses, dont les sommets, enneigés, frangeaient de blancheur l'azur du ciel.

Louis Jolliet avait trouvé, par le fleuve Mississippi, la voie conduisant au golfe du Mexique; La Vérendrye donnait à son tour à la France, en ouvrant ce front gigantesque des Rocheuses, l'accès à l'océan Pacifique, la route de Cathay la merveilleuse.

10. Le Jeune: «distance *du rivage* de l'Île du-Massacre».

11. Louis Le Jeune, *Dictionnaire général*, t. II, «La Vérendrye», p. 113-114.

2. Saint-Denys Garneau

(1947)

Il y a dix ans, un jeune homme parfaitement inconnu publiait un recueil de poèmes intitulé *Regards et jeux dans l'espace*. Ce petit livre d'apparence inoffensive n'atteignit point le public, lequel s'était adonné passionnément à la lecture d'*Anthony Adverse*¹, et n'avait point encore réussi d'oublier le passage au Canada de M. Henry Bordeaux², le plus bel homme de l'Académie française. Mais les poèmes de Saint-Denys Garneau, dans un cercle d'artistes et d'amis, éclatèrent comme une bombe. Une bombe d'oxygène pur. Ce parfait dépouillement, cette nudité de cristal, cette surprenante simplicité balayaient d'un coup toutes les scories, tous les miasmes dont la poésie canadienne était empoisonnée. Et ces poèmes créaient un grand territoire vierge où les jeunes poètes pouvaient enfin s'ébattre à l'aise sans craindre la houlette des mauvais pasteurs.

1. Roman en trois volumes de l'écrivain américain Hervey Allen (1889-1949) paru en 1933, dont on a tiré un film en 1936, ce qui peut expliquer la popularité de ce roman à l'époque où Saint-Denys Garneau publie *Regards et jeux dans l'espace* (1937).

2. La façon dont Grandbois parle de Henry Bordeaux reflète la piètre estime où il était généralement tenu parmi les intellectuels de sa génération, qui considéraient volontiers que le romancier français écrivait «pour les concierges». Déjà dans ses premiers *Cahiers de Turc*, Victor Barbeau en parlait avec une ironie méprisante.

TEXTE DE BASE: «Saint-Denys Garneau par Alain GRANDBOIS de l'Académie canadienne-française», *Notre Temps*, 17 mai 1947, p. 3.

VARIANTES: Dactylographie de 3 f. numérotés I, 2-3 à droite de la marge supérieure, sous le titre courant «St-Denys Garneau» au centre de la marge supérieure. À gauche de la marge supérieure du f. I: «Notre Temps», 17 mai 47» (BNQM 204/4/6).

La poésie de Garneau est insaisissable. Comme le vent, l'eau, la lumière, la nuit. Elle est composée de mots connus, qui sont les plus courts, les plus usagés des dictionnaires. Mais qui
 20 cependant nous apportent toute la fraîcheur des premières aubes du monde :

Comme un ruisseau rafraîchit l'île
 Et comme l'onde fluente entoure
 La baigneuse ensoleillée³

C'est le sort de la poésie authentique que d'échapper à l'analyse, à la dissection. La logique apparente, qui est une invention des hommes, et qui cache ses déficiences par des dénis n'ayant rien à voir avec la justice, s'y heurte en vain. La
 25 poésie tient d'une logique dont les racines plongent plus avant dans le comportement des profondeurs. On peut en cerner l'éclat, la merveilleuse densité, le miracle évocateur, mais on ne peut la définir dans le détail, ni la mesurer avec des syllogismes.

La poésie de Saint-Denys Garneau me semble fournir l'expression la plus parfaite de la plus étonnante liberté. Elle
 35 dénoue les chaînes, s'évade et rejoint l'affranchissement total.

Un grand artiste visionnaire du siècle dernier déclarait : « Je ne crois ni à ce que je touche, ni à ce que je vois. Je ne crois qu'à ce que je ne vois pas, et uniquement à ce que je sens. Mon cer-
 40 veau, ma raison me semblent éphémères et d'une réalité douteuse ; mon sentiment intérieur seul me paraît éternel et incontestablement certain⁴. »

Mon vieil et cher ami Marcel Dugas écrivait à propos de Saint-Denys Garneau : « Tout cela veut dire que ce poète s'abuse dans une solitude sans issue, et qu'il lui faut en partir. Il est né
 45 pour conquérir la terre ; il a voulu la conquête trop vite, c'est

3. Dernière strophe de « Rivière de mes yeux ».

4. Nous n'avons pu identifier cette citation, peut-être attribuable à Courbet ou à Delacroix.

20 cependant [R réussissent à nous apporter A nous apportent] toute 33
 me [R paraît A semble] fournir

pourquoi, blessé, il s'est confiné dans une abstention qui est un scandale⁵.» Dugas se trompait. Et Dugas, qui est mort aujourd'hui, ne prévoyait pas que Garneau, avec ce sixième sens que possèdent parfois certains poètes, préparait sa mort avec minutie. Mais sans le savoir. Entraîné par un destin irréductible et sans rémission. 50

Le court poème liminaire de Saint-Denys Garneau, qui projette une singulière lueur sur le sort qui le guettait, se termine ainsi:

Mais laissez-moi traverser le torrent sur les roches 55
Par bonds quitter cette chose pour celle-là
Je trouve l'équilibre impondérable entre les deux
C'est là sans appui que je repose⁶

Chacun sait que le jeune poète dut confronter sa mort parmi des roches rondes, le long d'un ruisseau clair dont la voix étouffait tous les cris. On a dit, on dit encore que Saint-Denys Garneau n'a pas eu véritablement le temps de s'accomplir. Je ne le crois pas. Son art, si fragile soit-il, est l'expression même de son génie. L'heure du don n'est pas marquée par l'âge. Le vieux Goethe, à quatre-vingt-quatre ans, après l'immense forêt de son œuvre, crée l'extraordinaire image de Faust. Par contre, André Chénier, Millevoye⁷, Lafon⁸, Alain-Fournier, Allan Seeger⁹ meurent quand ils quittent à peine l'adolescence. Et ce Rimbaud, plein de fulgurants vertiges, qui meurt de la mort de sa poésie vingt ans avant sa mort charnelle! 60 65 70

Saint-Denys Garneau nous a donné un jeune arbre de neige, de rêves et d'étoiles. Mais il a bouclé la boucle. C'est ainsi que les choses s'accomplissent. Dieu seul connaît la loi.

5. Marcel Dugas, *Approches*, Québec, Éditions du Chien d'or, 1942, p. 80.

6. Saint-Denys Garneau: «je me repose».

7. Poète français mort à 34 ans en 1816, auteur de *Élégies* (1811).

8. Auteur de *la Maison sur la rive* (1914) et de *l'Élève Gilles* (1915), le symboliste André Lafon, né en 1883, meurt en 1915.

9. Alan Seeger, poète américain (1888-1916), auteur de *Poems* (New York, Scribners, 1916) et dont on a publié *Letters and Diary* en 1917.

3. *Ballades* d'Alphonse Piché¹

(1947)

Il est gênant pour un poète de juger l'œuvre d'un autre poète. Car le champ du projecteur se déplace alors d'une
5 étrange façon. Et le feu qu'il donne étonne, surprend. Et
comme je veux m'exprimer sans équivoque, qu'on me pardonne si je parle de moi d'abord. Je dois le faire parce que, quand j'écris mes poèmes, je suis mon premier témoin, mon
10 seul critique et juge. Je regrette, condamne ou accepte. Ces décisions tiennent uniquement de moi. Il n'y a point d'autres recours. Je suis le maître du choix, c'est-à-dire le maître absolu. Plus tard, et publiés, cette autorité suprême m'échappe. Rien ne m'appartient plus. Ce qui, d'ailleurs, importe peu. Le blâme ou l'éloge ne peuvent rien soustraire, ni rien ajouter, à la valeur, ou
15 à la non-valeur, du poème livré. (Mais je suis ainsi fait que, tout en sachant sa vanité, je préfère l'éloge au blâme.)

1. Alphonse Piché, *Ballades de la petite extrace*, Montréal, Éditions Fernand Pilon, 1946, 99 p.

TEXTE DE BASE : *Liaison*, vol. 1, n° 5, 1947, p. 297-298.

VARIANTES : Dactylographie de 2 f. numérotés I-2 à droite de la marge supérieure, sous le titre, en p. 1, «BALLADES de la petite extrace <dactylographié> Alphonse Piché <manuscrit>». À gauche de la marge supérieure du f. I : «LA POÉSIE» <dactylographié> et «*Liaison* mai» <manuscrit>. (BNQM 204/4/6).

12 cette [R <mot illisible>] autorité [A *suprême*] m'échappe

Parler d'un autre poète est comme parler d'une terre étrangère que l'on vient à peine d'aborder, avec tous les paysages, les odeurs, la couleur, les sentiments de la terre que l'on vient de quitter. Car chaque poète possède, ou devrait posséder, sa conception de l'esthétique poétique, à laquelle il croit, à laquelle naturellement il tient, mais qui peut cependant l'empêcher, comme critique sincère, donc désireux d'objectivité, de goûter pleinement un art qui s'oppose au sien, je veux dire plus précisément un art qui est à mille lieues de ses propres tendances, de ses recherches, voire de ses lacunes, de ses manies, de ses plus graves défauts. 20 25

Ceci dit, je crois que les *Ballades* de M. Alphonse Piché sont un échec. Parce qu'il sacrifie trop à la forme poétique d'une chasse si bien gardée depuis plus de trois siècles que celle-ci ne peut plus produire qu'un gibier de poil lustré, certes, et fort dodu, mais tout à fait domestiqué. 30

Je pense que M. Piché se trompe. Son talent est indéniable. Vigoureux et sain, avec cette pointe d'ironie désespérée, laquelle ne trompe pas. C'est pourquoi je persiste à croire qu'il aurait tort de se satisfaire de n'être qu'un bon élève, un excellent disciple de Froissard, de Charles d'Orléans, de François Villon, de Clément Marot. Alors qu'il peut devenir Alphonse Piché tout court. J'imagine aussi qu'il est plus exaltant, bien que plus dangereux, de tenter de percer les couches épaisses de l'inconnu, de tenter la folle aventure, que de jouer à l'ombre de maîtres inégalables, dont l'art a été parfait. Car la perfection ne laisse rien derrière elle. Et qui oserait reprendre la rose de Malherbe², les violons de l'automne de Verlaine? 35 40

Le poète est un cambrioleur qui possède un jeu de clés pour ouvrir la porte des chambres encore interdites. Sans l'aide du concierge, et surtout de son passe-partout. 45

2. L'hésitation de Grandbois est étonnante (voir la variante), car c'est bien à Ronsard qu'il fait allusion: «Mignonne, allons voir si la rose...»

26 manies [R <mot illisible>], de ses plus graves 29 trop à [R une A la] forme 43 rose [R et <mot illisible> Ronsard A de Malherbe], les violons

4. Ô *Canada* de Marie Le Franc¹

(1947)

Il faut bien nous résigner à admettre, nous Canadiens d'origine française, que l'amour — car c'est de l'amour — que nous n'avons jamais cessé de porter à la France (les petites croix blanches des grands cimetières du Nord le prouvent aisément) ne nous est guère rendu. C'est de l'amour à sens unique. Nous donnons, nous donnons, mais nous ne recevons pas beaucoup. Sans doute, quelques miettes, parfois, de la table fastueuse. Prix obscurs de l'Académie, de rares rubans rouges, de moins rares rubans violets², beaucoup de promesses, de belles images tirées des traités de botanique (tronc, ramure, rameau, branche, etc...³) et d'innombrables tirades exaltant le «miracle» canadien. Mais après ces tirades lyriques, ces discours émus de fins de banquet, ces homélies sentimentales de commencements de digestion, le romancier accrédité par quelque agence de propagande, l'académicien chevronné, le délégué de l'Alliance blabla-bla, le journaliste qui a «fait» la résistance en France, le journaliste tapi, durant toute la guerre, à New York, à Montréal, à Washington, à Hollywood, à Mexico, qui a «fait» la résistance

1. Dactylographie de 5 f. (20,1 x 20,8 cm), paginée I-5 à droite de la marge supérieure (BNQM 204/4/6). Paru dans *Liaison*, vol. 1, n° 9, novembre 1947, p. 542-544.

2. Le ruban violet correspond aux Palmes académiques, le rouge à la Légion d'honneur.

3. Allusion au débat opposant, en 1947, Robert Charbonneau et les écrivains français se plaisant à filer la métaphore des racines françaises. C'est Georges Duhamel qui aurait commencé, dans un article du *Figaro littéraire* (1^{er} janvier 1946) : «Le monde canadien est une branche de l'arbre français.»

d'une façon connue de lui seul, ont rigoureusement observé, vis-à-vis de nous, dès qu'ils reprenaient pied au Havre, à Cherbourg, la consigne du plus parfait silence.

Je sais, je sais. Nous n'avons pas de grands génies littéraires. Nous n'avons pas, pour ne parler que des vivants, de Claudel, de Gide, de Cocteau, de Malraux, de Romains, de Sartre. Nous n'avons même pas — ô honte — de Dekobra⁴. Soit. Nous le reconnaissons volontiers. Mais alors, pourquoi tant de brillants messieurs, titrés ou attitrés, de l'Académie ou pas, mués soudain en voyageurs de commerce, viennent-ils nous faire du plat? Pourquoi viennent-ils nous dire, chez nous, la main sous le gilet, sur le cœur, ce qu'ils ne redisent pas chez eux? Ah, nous comprenons fort bien que M. Jean Paulhan, par exemple, s'intéresse particulièrement à la littérature malgache⁵. Cela regarde M. Paulhan. Et M. Paulhan, qui ne nous connaît pas, ne vient pas faire des tournées de conférences au Canada. Nous «découvrir», nous couvrir de fleurs trop artificielles, balancer l'encensoir avec des mines de faux chanoine. J'aime bien M. Paulhan et ses Malgaches. J'aime aussi M. François Mauriac, qui se contente de nous déléguer, par procuration, Delly⁶. C'est tout à fait franc. C'est de bon jeu. Il ne tente pas de nous tromper sur la marchandise. On sait à quoi s'en tenir. Quant à M. Aragon, il nous dit tout simplement m...⁷ J'aime beaucoup M. Aragon, quelque communiste qu'il soit. Certains passages

4. Maurice Dekobra «produit de nombreux "romans cosmopolites" aux titres accrocheurs ou énigmatiques (*la Madone des sleepings*, 1924) et au style clinquant» (Éliane Tonnet-Lacroix, *la Littérature française de l'entre-deux-guerres (1919-1939)*, Paris, Nathan, 1993, p. 148). Son nom est souvent associé à celui de Pierre Benoit, que Grandbois nomme ailleurs pour illustrer un courant de littérature populaire.

5. Après avoir vécu quatre ans à Madagascar, Jean Paulhan publie en 1913 un ouvrage sur la poésie malgache.

6. Allusion à la querelle opposant Robert Charbonneau à François Mauriac. Celui-ci avait proposé «un envoi à dose massive des œuvres de Delly à nos chers amis canadiens». À ce texte paru dans *Combat* le 25 avril 1947, Robert Charbonneau répond en juin 1947 dans «Mauriac, Delly et Zénaïde Fleuriot», *la Nouvelle Relève*; voir *la France et nous*, Montréal, HMH, «Bibliothèque québécoise», 1993, p. 83.

7. Dans un texte non signé qu'on lui attribue, Aragon aurait reproché «aux éditeurs canadiens-français de continuer à publier des écrivains français accusés de collaboration» (*les Lettres françaises*, 8 mars 1946). Voir Élisabeth Nardout-Lafarge, «Histoire d'une querelle», introduction à Robert Charbonneau, *la France et nous*, p. 15.

des *Beaux Quartiers* ne cesseront jamais de m'enchanter. Et certains chants d'*Elsa*.

Mais voilà! M. Charles Bruneau, éminent professeur à la Sorbonne, écrit à Montréal de notre ami le poète Robert Choquette: «Je ne connais pas d'œuvre moderne de cette envergure qui ait paru en France... À quelle école rattacher ce beau poème? (Il s'agit en effet d'un fort beau poème, *Metropolitan Museum*.) On ne peut guère penser qu'à Victor Hugo. Robert Choquette renouerait donc, après les vaines tentatives de l'école, ou des écoles symbolistes, avec ce qu'on peut appeler la tradition classique française⁸.»

M. Georges Duhamel, de l'Académie française, vient au Canada⁹. Il a l'œil frais, le teint rose, la fesse plutôt grasse et hautement distinguée. Il donne une causerie à Montréal sur M. Georges Duhamel. Avec un succès qui tient beaucoup de certains appareils frigorifiques. Puis repart dare-dare pour Québec, et sans le laisser trop ignorer aux journalistes, va rendre visite à un jeune romancier de la vieille ville, M. Roger Lemelin. Tout le monde est très touché.

M. Étienne Gilson, de l'Académie française, vient lui aussi faire son petit tour au Canada¹⁰. M. Gilson, comme chacun le sait, est un monsieur très sérieux, très important, très imposant. Les écrivains canadiens lui ont fait fête. Et alors?

Alors voici. M. Charles Bruneau est retourné en France depuis longtemps. A-t-il fait connaître Robert Choquette en France? M. Georges Duhamel, qui a la plume prolifique, a-t-il beaucoup parlé de M. Roger Lemelin? M. Gilson, dans son discours de réception à l'Académie, a beaucoup parlé, par

8. Grandbois a déjà cité cet éloge de Charles Bruneau: voir *supra*, p. 331.

9. Georges Duhamel est venu à Montréal en octobre 1945. Certains propos qu'il avait tenus alors avaient choqué les écrivains canadiens et amorcé la «crise» qui éclatera en 1946.

10. Étienne Gilson a enseigné longtemps la philosophie à Toronto. Élu à l'Académie française en 1946, il fit de fréquents séjours au Canada après son élection. Gilson avait répondu à l'article de Duhamel dans un texte paru dans *le Monde* (6-7 janvier 1946), en filant lui aussi la métaphore de l'arbre: «Si nous sommes l'arbre, jamais l'arbre ne s'est moins soucié de sa branche.»

contre, du Canada. A-t-il mentionné Ringuet, Victor Barbeau, René Garneau, Robert Charbonneau, Roger Duhamel, Gabrielle Roy, Germaine Guèvremont¹¹ ? Non, mais il a trouvé le moyen d'entretenir longuement son élégant public d'un certain Pierre du Calvet, médiocre aventurier français à la solde de l'Angleterre et des États-Unis, qui exerçait son glorieux métier de double ou de triple agent aux alentours de 1784. Ce n'est vraiment pas la peine de franchir la mer Atlantique pour réussir d'aussi passionnantes découvertes.

Mais un très bel écrivain français, Marie Le Franc, nous apporte, elle, sa fidélité. Elle a autrefois séjourné chez nous, nous a compris, nous a aimés. Elle nous en fournit une preuve nouvelle en revenant habiter notre pays. Elle nous apporte aussi des livres émouvants.

L'œuvre de Marie Le Franc se partage entre la Bretagne et le Canada. Tout le monde a lu *Grand Louis l'Innocent*, qui lui valut le Prix Fémina. Mais elle écrit ensuite une douzaine d'ouvrages, contes, essais, romans, qui traitent du pays canadien, et son dernier livre est intitulé *Ô Canada*¹².

Marie Le Franc puise la substance de ses livres dans ce que nous avons de plus pur, de meilleur. Au cœur même de la forêt canadienne. Et la forêt devient, sous sa plume, une sorte de génie haletant, fourbe, cruel et doux, à la fois biche et tigre, créant la peur, l'angoisse, l'envoûtement, le repos, plein de sombres maléfices et d'adorables enchantements. Elle écrit: «Elle distinguait, à travers le cordon d'ombre qui s'était épaissi, le puits d'obscurité glauque que le petit lac inconnu, serré dans ses herbes, formait. (...) Le sommeil ne venait pas. La forêt se mettait à vivre, comme une bête qui rôde la nuit. L'oreille tendue, le cœur oppressé, elle notait tous les bruits qui portaient des fourrés, les souffles, les glissements furtifs, les bonds, les chutes, les glapissements¹³.»

11. Grandbois écrit «Geneviève»; nous corrigeons.

12. Marie Le Franc, *Ô Canada, terre de nos aïeux*, Issy-les-Moulineaux, «La Fenêtre ouverte», 1947, 279 p.

13. *Ibid.*, p. 40.

C'est pourquoi l'on peut volontiers pardonner à Marie Le Franc quand, dans six lignes, — mais est-ce pour obtenir un effet d'exotisme qui serait vraiment trop facile? — elle réussit d'écrire six mots anglais qui sont de traduction aisée. (C'est moi qui souligne): «Gwendolyne arriva en retard, selon sa coutume, au moment où on faisait circuler les *ice-cream* à la framboise, l'orangeade et le *ginger-ale*, les *sandwichs* au beurre de *peanut*, les amandes salées et les noix du Brésil et une variété de gâteaux spongieux bourrés de crème que les *girls* avaient confectionnés elles-mêmes dans les cuisines ripolinées de leurs *homes*...¹⁴»

Marie Le Franc est un grand poète de la nature. Elle sait faire vivre la forêt, mais aussi le lac, la rivière, le fleuve, le silence, la nuit. Il faut lire *Ô Canada*. Et la remercier de cette amitié, vigilante et authentique, faite d'un beau métal dur. Et sans faux alliages.

14. *Ibid.*, p. 165.

5. Louis Jolliet¹

(1949)

Le grand poète Paul Valéry niait, dans une boutade, le profit que l'on peut retirer des enseignements de l'Histoire. « Elle ne se répète jamais », ajoutait-il. Mais la flèche innocente de l'archer devait dépasser son but. Et pour beaucoup de jeunes intellectuels, trop avides de couper tous les ponts derrière eux, ce léger paradoxe se transforma bientôt en une vérité marquée du sceau d'une trompeuse intangibilité. Ils écrivent d'innombrables sottises à l'enseigne du poète imprudent. Ils crurent avoir beau jeu en repoussant, en rejetant toutes les valeurs du passé. Rien n'avait été fait, rien n'avait été construit, rien n'avait été accompli. Seul comptait l'instant présent, actuel. La seconde même. Ils oubliaient que le monsieur qui conduit sa voiture à soixante *miles* à l'heure le long des grandes voies pavées d'asphalte du sol américain possède les mêmes réflexes — plus usés sans doute — que le paysan du XIII^e siècle, guidant son char à bœufs parmi les ornières boueuses des mauvais chemins de Lyon, de Bordeaux, de Pampelune, de Stuttgart ou d'Édimbourg. Ils oubliaient surtout qu'à l'origine, une certaine qualité du sang importe, qui donne la noblesse aux générations du lendemain. Chaque peuple honore ses héros, ses premiers donneurs de sang. Et s'en honore.

1. *Le Devoir*, 23 juin 1949, p. 8.

2. Grandbois résume ici la pensée de Valéry dans plusieurs essais, dont « La crise de l'esprit », cité également dans *Visages du monde*. Dans « Regards sur le monde actuel », Valéry écrit : « Rien n'a été plus ruiné par la dernière guerre [celle de 1914] que la prétention de prévoir » (Valéry, *Œuvres*, édition préparée par Jean Hytier, « La Pléiade », 1957, t. II, p. 937).

Nous avons nous aussi, Canadiens de race française, nos héros. Louis Jolliet compte parmi eux. Au tout premier rang.

Louis Jolliet naquit à Québec même, dans le milieu du XVII^e siècle. Son père exerçait le modeste métier de charron. Sa mère, Marie d'Abancourt, appartenait à cette petite noblesse provinciale et pauvre que les guerres, la politique et la faim forçaient souvent d'émigrer, qui se réfugiait en Allemagne, en Autriche, dans les petites principautés baltes, en Angleterre. Ses parents l'emmenèrent au Canada. Voltaire n'était pas encore né, ni ses célèbres invectives. Ni Madame de Pompadour.

Louis fit ses premières études au séminaire de Québec, que venait de fonder M^{gr} de Laval³. Il était attiré par l'apostolat, la musique. Il jouait de l'orgue-clavecin pour la communauté. Il était attiré aussi par ces grands espaces inconnus qui l'entouraient. Quand il eut vingt ans, M^{gr} de Laval voulut qu'il allât en France, afin d'y poursuivre des études scientifiques. Louis revint à Québec au bout d'un an. Son destin d'homme était fixé. Il ne serait ni prêtre, ni musicien. Il vit l'intendant Talon, lui plut, fut chargé par lui d'un voyage d'exploration dans les régions des grands lacs de l'Ouest.

Chacun connaît la suite de l'histoire.

Mais la suite de l'histoire eût été autre si Louis Jolliet avait été différent. Moins rude, moins dur, moins rigoureux, moins désintéressé, plus capable d'intrigues et bassesses. Sa découverte du Mississipi, avec le doux Père Jacques Marquette, que Cavalier de La Salle lui disputait, il ne la lui disputait point. La Salle était bien en cour, possédait de bons amis en France. Louis n'avait rien du courtisan.

3. Étrange erreur de Grandbois, qui contredit ici son *Né à Québec*. Le Petit Séminaire de Québec n'a été fondé qu'en 1663, alors que Jolliet était âgé de dix-huit ans. C'est plutôt au collège des Jésuites, fondé en 1655, que Jolliet étudie. Il part pour la France le 28 août 1667. « On lui avait conseillé ce voyage dans le but de se familiariser avec certaines méthodes récemment mises à jour, concernant la navigation et la cartographie. M. de Laval lui avait fourni les argentés nécessaires. Talon le recommandait à des personnes en place qui sauraient lui être utiles. Il possédait aussi des lettres pour les Jésuites de Paris » (*Né à Québec*, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », p. 113).

Aussi, le retour de son expédition fut sous le signe des malheurs. Il fit naufrage dans les rapides de Lachine, perdit dans ce naufrage ses notes, ses observations, son journal de route, et un négrellon que les Akanseas lui avaient donné⁴. À Québec, si les cloches des églises sonnèrent pour son arrivée, il ne dut pas moins se défendre contre la nuée des créanciers qui donnaient plus de valeur à quelques ballots de pelleteries qu'à la découverte d'un Empire. Il apprit enfin la mort du Père Marquette.

Il sollicita une concession dans le pays des Illinois. On la lui refusa, sous le fallacieux prétexte qu'il ne fallait point disséminer les forces de la colonisation. Il demanda alors une concession sur les lacs Érié et Michigan. On la lui refusa de nouveau. Frontenac ne l'aimait pas. Il détestait les Jésuites, et croyait que Jolliet était de mèche avec ces derniers pour contrecarrer les efforts de La Salle, ami des Sulpiciens. Talon même lui battait froid.

Mais Jolliet ne se découragea pas. Il pensa que si on l'empêchait d'accomplir de grandes choses, il ne tenait qu'à lui de poursuivre de plus modestes travaux. Son beau-père François Bissot avait légué à ses héritiers la seigneurie des îles Mingan. Les îles se trouvaient sur la rive nord du fleuve dans le golfe, en face d'Anticosti. Jolliet entreprit d'en exploiter les ressources. Il installa des pêches à loup-marins, précieux pour l'huile qu'ils rapportaient, pour leur peau dont on faisait un cuir solide. Il établit des marchés de traite avec les Indiens betsiamites, papinachois, qui lui apportaient des loutres, des martres, des renards, des castors, des visons. À chacun de ses voyages, il prenait des notes, ajoutait aux cartes qu'il avait commencé de dresser de l'immense fleuve. On lui avait enlevé le Mississipi, il conquerrait le Saint-Laurent.

Frontenac, très talon rouge, et grand seigneur courtisan, possédait cependant le sens des valeurs. Il savait juger les hommes, quand ses préjugés d'aristocrate ne l'aveuglaient

4. Selon *Né à Québec*, ce serait le chef des Illinois qui aurait « fait don à Jolliet de son jeune esclave », à Péouaréa (*ibid.*, p. 191; voir aussi p. 205). Jolliet ne serait parvenu au village des Akanseas que quelques jours plus tard (voir *ibid.*, p. 196-201).

point. La Salle disparu — dans les circonstances les plus tragiques —, il vit Jolliet, sut mesurer sa ténacité, son courage, lui donna sa confiance. Il lui confia une mission à la baie d'Hudson, où les Anglais tentaient de prendre pied. Jolliet s'en acquitta à merveille, rapporta des renseignements extrêmement précieux.

Et les faveurs, durement méritées, lui vinrent. En 1680, Louis XIV concédait à Louis Jolliet, en « titre de fief et seigneurie, haute, moyenne et basse justice, l'isle d'Anticosti⁵ ». Jolliet en plus, par le même effet, recevait confirmation de ses droits de seigneur sur les îles Mingan, et sur une longue bande de terres riveraines portant le même nom.

Soudain, la guerre éclata entre la France et l'Angleterre. L'amiral Phipps, parti de Boston avec sa flotte, et avant de se rendre à Québec, brûla dans le golfe tous les établissements de Jolliet. Jolliet se trouvait parfaitement ruiné.

Les mauvais coups du sort ne le désarçonnèrent pas. Quand la paix fut venue, il reprit ses voyages, déblaya les ruines, reconstruisit ses bâtiments. Frontenac, qui avait été le héros de Québec, qui avait répondu à la sommation de Phipps qu'il n'avait « de réponse à lui faire que par la bouche de mes canons et à coups de fusils⁶ », Frontenac écrivait au ministre de France que le sieur Jolliet « avait beaucoup de talents pour les découvertes⁷ » et qu'il avait dû, à la suite de pertes subies par le passage dévastateur des Anglais, interrompre une exploration fort importante des côtes du Labrador.

Jolliet repartit pour le Labrador. Il avait gréé un petit voilier, le *Saint-François*, armé de six pierriers et de quatorze pièces de canon. Il avait à son bord un récollet et ses deux fils. Il se rendit

5. Cette phrase est reprise textuellement de *Né à Québec* (p. 232), où Grandbois cite l'« Acte de concession de l'Isle d'Anticosti » par Jacques Duchesneau, de mars 1680.

6. Cité par Henri Lorin, *le Comte de Frontenac*, Paris, Colin, 1895, p. 388.

7. Lettre du 15 septembre 1692. La suite de cette phrase, empruntée à *Né à Québec*, reprend les termes d'une lettre que Jolliet adressait à Langy le 2 novembre 1693. Voir *Né à Québec*, p. 248-249.

jusqu'au 56^e degré, rapportant — c'était le but de son expédition — que le détroit d'Hudson formait la seule communication, par voie de mer, entre la baie James et l'Atlantique.

Il avait établi ses fils à Mingan, à Anticosti. Plus tard, Frontenac lui fit octroyer une petite seigneurie, du côté de Lauzon, sur la rivière des Etchemins, en face du cap de Québec. Puis il lui confia le commandement du vaisseau *La Charente*, chargé d'une riche cargaison de fourrures, pour le conduire en France. Là, le ministre lui conféra le titre de pilote royal. À Québec, à son retour, il reçut du roi le titre de professeur d'hydrographie.

Plus tard encore — c'était au printemps de l'année 1700 —, il fréta sa barque pour rejoindre ses établissements de Mingan. On ne le revit jamais plus.

Il suffit sans doute d'un vent plus rageur, d'une brume plus épaisse, d'un récif plus aigu pour précipiter l'homme le plus vivant dans les profondeurs insondables de la mort. Mais le souvenir d'un tel homme, qui appartient à l'Histoire, ne meurt pas. Et l'Histoire ne vaut que par ces hommes-là. C'est par sa ténacité, par son courage, par son acceptation des épreuves et du malheur, par sa foi même en la dignité de l'homme que Jolliet ennoblit notre sang. Jolliet est le premier de nos grands hommes. Le premier qui soit né sur le roc de Québec.

6. «La poésie est une très vieille et
très grande dame...¹»

(1951)

La poésie est une très vieille et très grande dame qui, depuis quelques millénaires, ouvre ses portes à la meilleure conscience, ou à la plus merveilleuse inconscience de l'homme. Mais ceci importe peu. Car la Poésie n'engage que ceux qui veulent s'engager. Elle n'exige qu'une chose. Mais sur ce point, elle demeure implacable. Et dangereuse autant que le couperet coupant le cou, d'un coup sec, d'André Chénier. Elle veut qu'on l'aime pour elle-même, malgré les risques, et l'opprobre que son exercice peut apporter. En effet, le public, par un phénomène que je n'ai jamais réussi d'analyser, se méfie davantage d'un poète que d'un détrousseur de banques, masque au visage, revolver au poing. Le malfaiteur, j'imagine, bénéficie en quelque sorte du régime social qui est le nôtre. Pour s'occuper de lui, il y a le fonctionnement des lois, des cours de justice, avec tout ce que celles-ci comportent, pour leur observance et leur application, de juges, d'avocats, de journalistes, de courriéristes, de détectives, de policiers chevronnés, et même d'honnêtes citoyens. Il n'y a personne pour s'occuper du poète. On ne le trouve pas digne du jugement, ni de la prison.

On peut trouver assez étrange que je présente les poèmes de Sylvain Garneau. Car nous n'avons certes pas la même conception de la poétique. C'est-à-dire que nous sommes aux

1. Préface à *Objets trouvés* de Sylvain Garneau, Montréal, Éditions de Malte/André Roche, 1951.

antipodes, je crois, de l'observance de cet art. Mais c'est pourquoi il m'intéresse particulièrement de vous parler de son livre, qui m'a ravi. Ses poèmes ont la fraîcheur du mimosa, l'odeur des érables au printemps. Il y a aussi qu'il écrit sa poésie avec points, virgules, rimes, et tout le grand tremblement classique. Je n'ironise pas, je suis enchanté de l'audace de ce jeune poète de vingt ans, lequel, à l'encontre de ses camarades, se dirige tout de suite vers des formes éprouvées au lieu d'imiter Éluard, Aragon, Supervielle, et plus modestement Alain Grandbois. Et si j'écris ceci, c'est que je reçois, chaque semaine, depuis quelques années, des lettres de jeunes gens, m'adressant leurs vers, qui ne sont pas de la poésie, mais de vagues tronçons d'une prose maladroite, coupée en petits étages de trois ou quatre mots. Ils prennent l'apparence pour la réalité. Le vers libre est extrêmement difficile, il lui faut une substance, il n'est appuyé sur rien. Je suis convaincu que Sylvain Garneau y viendra un jour, si toutefois il persiste à écrire des poèmes, et ce serait un grand dommage s'il ne le faisait pas.

Les poèmes de Sylvain Garneau sont tendres, légers, rieurs, désinvoltes, et pleins d'un amour, d'une admiration, d'une compréhension des choses de la nature, qui bouleversent. Il chante le soleil, les arbres, la rivière, les lacs, les crépuscules, et sa jeunesse, avec la fougue et l'ardeur de son bel âge. (Mais ce bel âge passe vite.)

Goûtez des vers comme ceux-ci :

Dans les vieux faubourgs les fenêtres brillent
Et les amoureux dans les escaliers
Regardent la lune à travers les grilles
En chantant, tout bas, des airs oubliés...²

Et encore :

J'aimais tous tes trésors mais j'aimais mieux tes songes³.

2. «Le pauvre François», *ibid.*, p. 15.

3. «Rois et Châteaux», *ibid.*, p. 36.

Et encore encore :

Tu fus le fou joyeux de dix rois fainéants.
Tu teignais tes cheveux. Le soir, devant la table,
Tu pensais, faux jongleur, à de tendres géants,
Pendant que l'on buvait tant de vins délectables.
Mais les géants dormaient dans leurs châteaux d'Espagne,
Sans penser un instant au pauvre fou du roi.
Mais les géants dormaient auprès de leurs compagnes...⁴

Je ne sais de quelle façon le public, qui semble préférer le hockey, la politique, et le coca-cola à la poésie, accueillera les poèmes de Sylvain Garneau. Pour ma part, et mon droit d'aînesse m'en donne, je crois, le privilège, je lui dis : « bravo ».

4. Premiers vers de « Rois et Châteaux », *ibid.*, p. 35.

7. «C'est un jeu...¹»

(1954)

C'est un jeu relativement facile que de nier l'existence de la littérature canadienne de langue française. Nos meilleurs critiques jouent ce jeu avec allégresse — mais non sans une certaine cruauté — en gagnant apparemment sur tous les points. Je dis apparemment, car j'ai l'intime conviction qu'ils se trompent. Ils nous en apportent la preuve par l'absurde en niant par le fait même, avec le plus grand sérieux, leur propre existence. Car j'ai toujours compris que la critique fait partie de toute littérature au même titre que l'histoire, la poésie, ou le roman. On ne peut guère imaginer en effet, sans la réduire singulièrement, la littérature du XIX^e siècle sans Sainte-Beuve, celle du XX^e sans Thibaudet. Or, si notre littérature n'existe pas!

Mais voilà que nous pouvons toucher du doigt le mal de nos critiques. Ils souffrent du mal des comparaisons. En lisant le dernier livre du romancier canadien X, ils s'empressent tout de suite de l'écraser en le comparant au dernier livre de Mauriac. Ils pulvérisent un second romancier avec les noms de Sartre ou Faulkner, et nos poètes ne vont pas à la cheville de René Char, d'Éluard, ou de T. S. Eliot. Ils s'ébahissent devant les richesses évidentes des grandes littératures du monde, pour finir par conclure que la littérature canadienne n'a jamais été, et ne sera probablement jamais. C'est naïf, c'est très ingénu. Et c'est faux.

1. Avant-propos à *Philtres et poisons* de Philippe La Ferrière, Montréal, Éditions du Cerbère, 1954, p. 9-11.

Car nous avons une littérature. Elle est encore timide et pauvre, et pour tout dire, quelque peu maigrelette. Mais elle est née viable. Elle a abordé tous les grands genres, elle n'a pas manqué surtout d'être diantrement sérieuse, et même dramatique et tragique. Trop peut-être. Point, jusqu'ici, de Courteline, d'Alphonse Allais, de Marcel Aymé. Et voici que nous arrive Philippe La Ferrière², avec ses *Philtres et poisons*, qui comble, à mon avis, cette lacune. Philippe La Ferrière n'en est pas à son premier essai. Il y a une vingtaine d'années, il fait publier des contes d'un humour subtil et délicieux — *la Rue des Forges* — qui sombrent dans l'oubli dès leur venue, à cause des temps durs. C'est l'époque du chômage, de la grande inquiétude, de la misère continentale américaine. Tout cela ne porte guère à lire un public qui n'est pas déjà, dans les ères de prospérité, follement porté à la lecture. Philippe La Ferrière ne se décourage pas pour autant. Car il a le sens de l'humour. Il continue d'écrire, sous différents pseudonymes, dans les revues, les magazines, les hebdomadaires à grands tirages. Une nouvelle radio-phonique, *le Démon*, est jouée à la radio nationale canadienne, publiée par la suite, et obtient un vif succès.

L'un des contes que j'ai le grand plaisir de vous présenter commence ainsi: «Ce matin de novembre, le sol était couvert de frimas. La première neige de la saison emplissait l'air de fraîcheur et le paysage en était tout rajeuni. Fong Lee ressentait l'agréable surprise qu'éprouve l'enfant devant un changement subit de décor (...) Il contemplait les montagnes couvertes d'arbres de Noël, humait avec délices la brise légère qui laisse aux lèvres un goût de neige.» Vous voyez le ton d'innocence, le pas feutré du chat. Et soudain le drame éclate, barbare et violent. Mais c'est naturellement un faux drame, d'où l'humour.

Lisez *Philtres et Poisons*. L'auteur vous fera oublier, ne fût-ce qu'une heure, vos petits soucis quotidiens.

2. Philippe La Ferrière (1891-1971) avait fait partie en 1913, avec Victor Barbeau, de la «Tribu des Casoars»: voir *supra*, p. 58, n. 15. Il a été bibliothécaire à la bibliothèque Saint-Sulpice de Montréal (où Grandbois travaillait depuis 1942) à partir de 1947.

8. L'écrivain¹

(1963)

Il est sans doute aussi périlleux d'écrire à propos de Victor Barbeau que de jouer avec une bombe dite plastique dans les rues d'Oran, d'Alger ou de Paris en cet an de grâce 1962². Car Barbeau est un homme plutôt explosif. Je dois ici parler de l'écrivain. Je le fais avec joie. Mais l'homme est multiple. Et chez lui, tout se lie, se relie, s'interpénètre, l'écrivain ne forme qu'un visage parmi ses nombreux visages, et quoi que³ l'on prétende, la vérité n'est pas sortie tout d'une pièce, ni toute nue, du puits légendaire. Voici donc une très brève biographie.

Dans ses dernières années de collègue il commence, comme tous les jeunes gens doués de sa génération, et qui ont le goût des lettres, par collaborer au *Nigog*, fréquente à ses moments perdus les milieux littéraires, intellectuels, et du journalisme, le théâtre et le monde du théâtre, les jeunes filles en fleurs, rit, raille, discute et critique. Et c'est la guerre. Il s'engage dans l'aviation. Après l'armistice, il fait du journalisme, et pour avoir ses coudées franches, se lance dans une aventure redoutable en

1. «L'écrivain», dans Lucie Robitaille (éd.), *Présence de Victor Barbeau*, Cahier n° 3, Montréal, Ateliers Pierre Des Marais, 1963, p. 3-8. Ce numéro présente un hommage à Victor Barbeau (né en 1896, mort en 1994), qui a pris sa retraite de l'École des Hautes études commerciales le 1^{er} juillet 1962.

2. Allusion aux événements qui ont suivi l'indépendance de l'Algérie (1962), alors que l'OAS (Organisation de l'armée secrète) dirigée par le général Salan, opposé à la politique du général de Gaulle, faisait éclater des bombes à Paris comme en Algérie.

3. Grandbois écrit *quoique*; nous corrigeons.

fondant une revue, *les Cahiers de Turc*⁴. Il en est à la fois le directeur, l'administrateur, le metteur en pages, le caissier, le vendeur, et l'unique rédacteur. Le premier numéro est daté du 1^{er} octobre 1921. Au sommaire, les lettres, la politique, le théâtre, les revues, les livres. Et la première page de ce premier «Cahier» commence ainsi.

Monsieur Henri Bordeaux, de l'Académie française, est né de la guerre de 1870 et mort de la paix de 1919. De la défaite à la victoire, il fut le quinquet littéraire des cent jours de la revanche. Les aspirations françaises parvenues à leur achèvement, en partie du moins, Monsieur Bordeaux essaya de rallumer sa lampe en y faisant miroiter le pâle reflet de l'étoile d'un Guynemer, d'un Fayolle, d'un Lemaître. Personne heureusement ne se laissa prendre à ce petit jeu, personne si ce n'est les phalènes de la littérature patriotarde.

Les feux dont Monsieur Henri Bordeaux a voulu embraser le ciel littéraire n'avaient donc en somme rien d'aveuglant, bien que jaillis des montagnes savoyardes. Aujourd'hui encore il s'en allume et s'en éteint tous les six mois. Ce sont des flambées qui doivent leur éclat et leur ardeur aux passions du moment. Quand les fièvres sont éteintes, quand les esprits sont revenus à la normale, c'est-à-dire quand il ne reste plus d'huile pour les attiser, ils s'étouffent silencieusement d'eux-mêmes. Vulcain aurait beau les souffler qu'il n'en sortirait que cendres et poussières⁵.

On voit le tour et le ton. Il est caustique, impitoyable, revendicateur. Sa langue est nette et dure, sans scories. On parle volontiers de son insolence, de sa sécheresse, de son invincibilité. Démolir, c'est très bien, mais... Il publie cependant dans un *Cahier*, le quatrième, ce poème en prose, intitulé «Prose», dont voici quelques extraits:

Souffrir pour souffrir, souffrir seul, souffrir et ne pas le dire. Souffrir loin de toutes les sympathies et de toutes les consolations. Ne pas entendre les mots qui tuent la souffrance de peur de l'aigrir. Refuser les paroles des hommes qui ne comprennent pas la souffrance et essaient de la guérir.

4. Voir *supra*, p. 313, n. 4.

5. *Les Cahiers de Turc*, octobre 1921, p. 1-2.

Désirer la souffrance qui embellit, souhaiter la souffrance qui élève et qui grandit, appeler la souffrance qui épure et qui affine. Vouloir la souffrance, toutes les souffrances, les souffrances humaines et les souffrances divines.

Offrir à la souffrance son âme et sa chair avec ses inquiétudes et ses caresses; lui faire l'oblation de l'une et de l'autre en sacrifice de ses fautes et de ses faiblesses.

Aimer la souffrance parce qu'elle est bonne, nécessaire. L'accepter avec franchise, avec bénédiction et prières. La prendre, l'épouser et ne pas crier au bonheur lorsqu'elle s'en va, car ce n'est déjà plus vivre que de ne pas souffrir. Souffrir et offrir sa souffrance en hommage à toutes les jouissances à venir⁶.

Il épouse une charmante jeune fille et part pour l'Europe⁷. À son retour, muni de divers diplômes, il embrasse, si l'on ose dire, la carrière du professorat. Et il reprend ses *Cahiers*. Avec une violence accrue, la douceur des soirs de Paris, les marronniers du Luxembourg, les quais de la Seine, la noble perspective des Champs-Élysées ne l'ont point apaisé.

La voix de la démocratie par moment me fait peur. Non pas seulement le timbre, le ton de cette voix éraillée par la bêtise dont l'enflent les godiches qui ont pour mission de la répandre, mais surtout la haine qu'elle soulève contre les personnes dans son impuissance à s'attaquer aux idées lorsqu'elle emprunte pour éclater l'entonnoir des bas-parleurs d'élections. Mais ce n'est pas seulement que d'être mal embouchée que souffre la démocratie. Il y a parfois du plaisir à entendre une harengère ou un cocher de fiacre. J'en ai rarement éprouvé à écouter les candidats aux offices publics. Voilà plusieurs années que j'en suis quelques-uns de très près et toujours ma stupéfaction atteint un période que j'aurais cru inaccessible⁸.

La seconde aventure des *Cahiers* n'est pas très longue, mais porte des fruits. Des jeunes gens s'interrogent, s'inquiètent, réfléchissent.

6. *Ibid.*, janvier 1922.

7. Son mariage (avec Lucile Clément) a lieu avant la création des *Cahiers de Turc*, en 1919; c'est en 1924 qu'il obtient à Paris un diplôme d'études supérieures en philosophie.

8. Nous n'avons pu retrouver la source de cette citation.

Des années passent, et c'est *Mesure de notre taille*. Un des livres les plus importants et les plus remarquables de l'entre-deux-guerres. Qui provoque l'admiration et soulève la colère. On dit que c'est un livre injuste, cruel, négateur. Barbeau coupe dans la chair vive, comme un chirurgien. Pour sauver, guérir. C'est un livre d'amour. Mais d'amour sans complaisance. Le bilan qu'il dresse de notre «vassalité» prend parfois les accents prophétiques et déchirants des trompettes de Jéricho. La netteté même de cette nomenclature du vide épouvante. Ce recensement de notre étouffante vacuité comprend tout particulièrement les domaines économiques et industriels.

Vous vous rebiffez? Vous vous indignez? Tant mieux si je vous pique dans le gras, tant mieux si je crève votre suffisance. De cette façon, nous allons pouvoir nous entendre. Votre sérénité m'agace, votre optimisme m'exaspère. Mais sortez donc de votre coquille, oubliez vos définitions de manuel, laissez vos à peu près, votre cahier à découpages. Réagissez que diable. Voilà comment je vous veux. Vivants, vous m'entendez, bien vivants. Sous l'effet de la colère? Cela vaut mieux que sous l'effet des soporifiques dont vous avez l'habitude pour vous aussi bien que pour ceux qui vous entendent ou vous lisent. Car j'ai des choses effarantes à vous apprendre. Je ne vous dirai pas tout cette fois. Vous en crèveriez de honte. Je ne toucherai ni à la manière dont vous nous avez déformés et continué à déformer nos enfants, ni aux lieux communs dont vous avez empoisonné notre peuple. Je me contenterai aujourd'hui de vous montrer, de vous faire toucher du doigt le degré d'avisement dans lequel nous sommes tombés⁹.

Tout ceci naturellement ne peut que le brouiller avec nombre de gens de qualité, fort honorables, plus que distingués, très comme il faut, et lui apporter de très fidèles ennemis.

En 1939, dans *Ramage de mon pays*, Victor Barbeau traite de notre langage. Il le fait sans ambiguïté, avec sa franchise et sa fougue habituelles. On peut lire dans son avant-propos:

Bref, à défaut d'une analyse complète et approfondie, ce dont nous avons le plus grand besoin, on trouvera dans ce livre une introduction, une préface, les notions préliminaires à l'étude du français tel

9. *Mesure de notre taille*. Le Devoir, 1936, p. 23.

qu'on le parle, incidemment tel qu'on l'écrit, au Canada français. Que ce soit peu, j'en conviens. Cela m'a tout de même paru à moi assez important, assez urgent, pour y donner le meilleur de mon temps. Je n'en attends d'autre satisfaction que celle que j'ai eue à défendre, selon mes moyens, notre patrimoine national¹⁰.

Les années qui suivent continuent de lier plus intimement encore l'homme d'action, l'éducateur, le pédagogue à l'écrivain. Il donne des cours à l'Université Laval, à l'Université de Montréal, au McGill¹¹. Il préside le P.E.N. Club¹², la Société des écrivains canadiens, il fonde la « Familiale¹³ », il fonde et préside l'Académie canadienne-française¹⁴, il fonde les *Cahiers de l'Académie*, il travaille sans relâche, il multiplie les écrits, les causeries, les conférences, c'est l'homme sans repos¹⁵.

C'est aussi l'homme de l'amitié. Dans son petit salon, il y a une toile révélatrice, peinte par un de nos meilleurs portraitistes, qui le dévoile tel qu'il est, et tel qu'on le connaît peu. Mais ceci n'est pas mon propos d'aujourd'hui.

10. *Le Ramage de mon pays*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1939, p. 10.

11. Victor Barbeau a été professeur à l'École des Hautes études commerciales, affiliée à l'Université de Montréal, de 1925 à 1962. Il a également enseigné à l'Université Laval de 1939 à 1943 et à l'Université McGill de 1939 à 1942.

12. De 1939 à 1944.

13. Fondée en 1937, la coopérative La Familiale a existé jusqu'en 1960.

14. En 1944.

15. Il a également fondé, en 1946, la revue *Liaison*, à laquelle Grandbois a collaboré en 1947.

9. Marcel Dugas

(1963)

Le nom de Marcel Dugas soulève en moi un tel poids de jeunesse et d'amitié que je me sens véritablement mal à l'aise pour parler de cet homme dont la substance originelle était

TEXTE DE BASE: «Marcel Dugas», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 7, «Profils littéraires», 1963, p. 153-165.

VARIANTES: Pas moins de 22 manuscrits ou fragments sur Dugas sont conservés au fonds Grandbois (BNQM 204/4/1), totalisant 161 feuillets. Postérieurs à la mort de Dugas, ils témoignent à la fois d'un projet plus considérable et d'une extrême difficulté à parler de Dugas: quatre de ces fragments commencent d'ailleurs par une formule telle que «Il est toujours difficile de parler de l'œuvre d'un ami». Aucun de ces fragments ne correspond cependant à un manuscrit complet du texte publié. Nous en retenons huit, dont chacun ne correspond qu'à une partie du texte. L'ordre chronologique ne peut être établi avec certitude, mais tous ces fragments, sauf un, sont écrits sur papier à en-tête du Musée de la Province, où Grandbois travaille à partir de 1961. Nous les numérotons d'après leur ordre d'insertion dans le texte. Tous ces fragments sont sur papier format 12,5 x 20,3 cm. Les variantes longues ont été regroupées dans un appendice. I: Fragment de 1 f., sur papier à en-tête du Musée du Québec, qui semble présenter un plan de l'ouvrage projeté avec, au bas du feuillet, un bout de phrase qui se retrouve dans le texte; II: Fragment de 41 f., sur papier à en-tête. Texte lacunaire et pagination erratique: I, 2 1/2, 4, 4, 5, 5, 5, 6, 6-8, 7-14, 14-16, 16-23 <la p. 23 d'abord numérotée 29>, 23-32, à droite de la marge supérieure; III: Fragment de 5 f. numérotés 3-7 à droite de la marge supérieure, sur papier à en-tête. Titre «Dugas» p. 3-6; IV: Fragment de 4 f. numérotés I, 2-4 à droite de la marge supérieure, sur papier à en-tête; Va: Fragment de 4 f. numérotés I-II, 3-4, à droite de la marge supérieure, sur papier à en-tête; Vb: Fragment de 2 f. numérotés I-II à droite de la marge supérieure, sur papier à en-tête. Titre courant «Dugas». Semble une réécriture de Va; VI: Fragment de 30 f., sur papier à en-tête, numérotés I, 2 1/2, 4, 5, 7-32; VII: Fragment de 3 f. numérotés I-II; le troisième non numéroté. Titre «Dugas» en p. I.

1 II,III,IV <Titre:> Dugas <voir Appendice, p. 451> 2 Va Le [R nom A nom] seul [AR nom] de Marcel Dugas [R soulève AR évoque A soulève] en moi un tel poids [R de souvenirs et] de jeunesse 4 Va substance [A originelle] était inaltérable et pure [A et dure] comme 4 Vb originelle [R était inaltérable et <mots illisibles> A était dure] comme le cristal [AR inaltérable] et dont

inaltérable et pure et dure comme le cristal et dont les facettes
apparentes étaient si multiples qu'on pouvait le croire fourvoyé
dans mille directions alors qu'il n'est jamais demeuré que lui-
même, je veux dire dans son être essentiel, malgré le côté
d'ombres et même de nuit que sa vie et son œuvre n'ont pas
réussi d'éclairer ou, du moins, n'ont dévoilé qu'en partie. En
partie seulement. Je dois aussi m'excuser du ton de ces quelques
pages qui pourra paraître parfois désinvolte et léger, car il m'est
difficile d'évoquer le souvenir de celui qui a été mon ami pen-
dant plus d'un quart de siècle sans risquer de tomber dans une
sorte de complaisance sentimentale côtoyant dangereusement
le pathos et le mélo, et je n'ai point le goût du pleur fleuri.

Aussi m'en tiendrai-je¹ au dessin strictement linéaire de
cette émouvante aventure humaine. Quant au secret profond de
Dugas, à ses expériences intérieures d'homme, à l'alchimie de
son œuvre, qu'en pouvons-nous connaître, nous qui nous

1. Grandbois écrit *tiendrais-je*; nous corrigeons.

7 Va lui-même. [A *Je veux dire*] dans Vb lui-même [AR *et sur place*]. Je
veux 8 Va essentiel [AR *et*] malgré Vb essentiel, [R *et malgré A avec*] les côtés
[AR *nécessaires A obligatoires*] d'ombre et même 9 Va vie et [R *son œuvre peuvent*
lui prêter AR fournir que ses <mot illisible> lui apporteront A et que son œuvre] n'a pu
dévoiler [A *qu'en partie* 10 Vb moins [R *ont pu apporter et AR <mots illisi-*
bles>] n'ont 11 Va seulement. *Et je dois* [A *aussi*] m'excuser *tout de suite* [R
d'un ton peut-être désinvolte que d'une sorte de sécheresse] du ton Vb seulement [A
car certains êtres échappent à AR l'examen] Je dois 12 Va qui [R *peut A pourra*]
paraître 12 Va, Vb car il est 13 Va qui fut [A *pendant un quart de siècle*] son
meilleur Vb qui fut [A *son ami*] durant [A *plus d'un*] quart de siècle [R *son*
meilleur ami] sans 14-17 Va dans [R *le A un R mélodrame*] (*Je préfère l'excès con-*
traire) sorte de complaisance [A *et de facilité touchant au mélodrame*] mélodrama-
tique. *Je préfère l'excès contraire, [R et recourir plutôt à l'anecdote plus qu'à l'analyse car je*
n'aime pas AR ne possède point A n'ai point le goût] du pleur inutile. [R *Je m'excuse*
aussi de ne point user de grands mots A n'userai point davantage du jargon]
philosophique, [R ce A si cher à nos universitaires] qui est [D une S la] plaie [A très]
particulière de notre époque, pour exprimer [A de façon alambiquée <?>] des choses sim-
ples. Aussi 15 Vb complaisance [R et de sentimentalité risquent] sentimentale [R
frisant vite] côtoyant 16 Vb mélo. [R À tout prendre, je préfère l'excès AR l'élan]
contraire. [A Car et] Je n'ai 16 Vb fleuri. Je n'userai pas davantage du jargon
philosophique si cher à [R nos critiques actuels, et qui est davantage des choses déjà trop
compliquées A certains de nos universitaires, qui ne sert qu'à compliquer davantage] des
choses qui ne le sont [R déjà que trop AR trop déjà A déjà que trop] < interruption de
Vb> 17 Va tiendrai-je <voir Appendice, p. 453.>

connaissions si peu nous-mêmes, qui ne savons pas pourquoi nous avons fait, à tel moment précis, tel geste qui engagera toute une vie, qui avons choisi d'écrire cette nouvelle ou ce poème parmi la multitude de gestes à faire, de nouvelles et de poésies² à écrire?

J'ai rencontré Marcel Dugas vers la fin de l'été 1925. À la terrasse latérale du café des Deux-Magots, devant l'admirable église de Saint-Germain-des-Prés. Il avait plu. Les feuilles des marronniers frissonnaient légèrement dans l'ombre, elles se renversaient parfois, d'un coup, et luisaient à la lueur des réverbères. C'était une nuit tendre et douce. Une des belles nuits du monde. Une nuit de Paris. Dugas revenait du spectacle, accompagné d'un jeune Canadien que je connaissais vaguement, et qui nous quitta dès qu'il m'eut été présenté. Dugas me raconta tout de suite la soirée qu'il venait de passer, ne tarissant pas d'éloges sur l'auteur, les interprètes, la mise en scène, le décor, il parlait de Dullin, de Copeau, de Jouvet avec une véhémence qui confinait à l'emportement, et comme s'il avait à confondre un adversaire.

Il adorait le théâtre. Puis nous parlâmes de Suarès, de Gide, du nouveau roman de Mauriac. Et ce fut le tour des écrivains canadiens, lesquels existaient déjà, n'en déplaise à la génération dite spontanée de cette dernière décennie. Il me demanda:

— Avez-vous rencontré Guy Delahaye?

— Non.

— Paul Morin?

— Non.

2. Grandbois écrit *nouvelle* et *poésie*; nous corrigeons.

25 II écrire ? // <voir Appendice, p. 453> 29 IV l'ombre <voir Appendice, p. 454> 30 VI parfois, et luisaient 31 VI C'était une nuit [A *tendre et*] douce [R *et belle. Une nuit de Paris.*] une des belles 32 II spectacle <voir Appendice, p. 454> 34 VI dès qu'il nous eut *présentés*. Dugas me [R *parla de sa soirée*] raconta [A *tout de suite*] [R *la A sa*] soirée [R *qu'à veu-*] il ne tarissait pas d'éloges

— René Chopin?

— Non.

— Olivar Asselin?

50

— Non.

— Victor Barbeau?

— Non.

— Robert de Roquebrune?

— Non.

55

— M. l'abbé Camille Roy?

— Oui.

— Mais enfin, Monsieur, s'exclama-t-il en levant les bras au ciel, vous ne connaissez donc personne!

Nous éclatâmes de rire, et puisque c'était un samedi, je réussis de l'entraîner à Montparnasse, qu'il fréquentait peu, et où j'avais déjà mes habitudes. À cette époque, Montparnasse était Babel. On s'y liait avec la plus grande facilité. On y trouvait un prodigieux mélange d'artistes, de poètes, de bohèmes, d'alcooliques, de velléitaires, de rêveurs, de peintres sans talent et de garçons minables, de grandes dames et de petites femmes, d'étudiantes américaines et de jeunes provinciales en rupture

60

65

60 II rire <voir Appendice, p. 455> 61-63 VI Montparnasse [R *relations, or je connaissais*] J'y connaissais beaucoup de [R *monde A gens, A cette époque,*] Montparnasse [R *à cette époque*] était Babel.] AR <mot illisible>] on s'y liait avec la plus grande facilité. Et comme dans la fable d'Esopé, on y trouvait le meilleur et le pire, un prodigieux 64 VI bohèmes, [A *d'alcooliques*], de velléitaires et de [R *rêveurs*], de peintres de talent 66-71 VI femmes, [A *des*] modèles, [A *des*] prostituées, de [R *petites A jeunes*] provinciales en rupture de bourgeoisie, [R *tout ceci A les plus démunis*] se nourrissant de croissants et de cafés-crème, sacrifiant à l'art, à l'ART; [R *on y parlait toutes les langues*] et [R *trop A le plus*] souvent à la [A *veulerie et*] paresse, tout ceci [A *était*] à la fois

de bourgeoisie, les plus démunis se nourrissant de cafés-crème, couchant à la belle étoile, ou au fond d'obscurues ruelles, ou sous
 70 des apprentis délabrés, sacrifiant à l'Art, et le plus souvent à la veulerie et à la paresse. Tout cela était à la fois pitoyable, stimulant, et hautement coloré. Ma jeunesse s'y plaisait. Mais on y trouvait aussi Hermine David, Pascin, Kisling, Vlaminck, Max Jacob, Blaise Cendrars, Picasso, Picabia, et le souvenir de
 75 Modigliani, de Guillaume Apollinaire, de Jean de Tinan flottait encore entre le carrefour Vavin et la gare Montparnasse³.

Au café du Dôme, j'aperçus Rêno, qui nous invita à nous joindre à sa table, puis ensuite à son atelier. Cette femme de grand talent était une juive polonaise qui avait échappé aux multiples pogroms de son pays, et dont l'exposition du moment
 80 obtenait le plus retentissant succès. On s'arrachait ses toiles. Son immense atelier demeurait ouvert jour et nuit, comme une gare.

Elle vivait surtout la nuit, comme un hibou, dont elle avait d'ailleurs l'œil fixe et globuleux. On la soupçonnait de se livrer
 85 à de petits vices anodins, morphine, cocaïne, opium, éther. Ces innocentes manies étaient assez courantes dans le monde des artistes de l'entre-deux-guerres. Rêno disparut un jour, et nul n'entendit plus jamais parler d'elle.

Dugas ne se sentit pas à l'aise dans ce milieu trop frelaté, sa
 90 bohème à lui exigeait plus de rêve et moins de bruit, et il me

3. Grandbois décrit également ce milieu dans *Visages du monde* (édition critique par Jean Cléo Godin, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», p. 441-443), de même que (et surtout) dans «La Bohème» (voir *supra*, p. 57-60).

72 VI coloré <voir Appendice, p. 456> 78 VI atelier de Raspail, Rêno, [R était une juive polonaise et A un peintre de grand talent, était une jeune Polonaise] qui avait échappé aux [A multiples] pogroms de son [A malheureux] pays, [R un peintre de grand talent] et dont [R la récente exposition avait obtenu A l'exposition du moment obtenait] le plus retentissant succès. [R Son atelier: Ses toiles] On s'arrachait ses toiles. Son immense atelier [R de Raspail] demeurait 83 VI vivait [A surtout] la nuit 84 VI globuleux <voir Appendice, p. 456> 91 VI lui. [A Il prenait généralement très peu d'alcool et] Il avait [R pris A bu cette nuit-là] un doigt de vodka, et deux ou trois coupes de champagne, R il se sentait fatigué [A soudain]. Il [R habitait alors AR habitait] logeait [A alors] dans un petit hôtel de la rue Monsieur-le-Prince, au [R cinquième A sixième AR étage] Une chambre de bonne. Il

demanda bientôt de l'accompagner chez lui. Il logeait alors dans un petit hôtel de la rue Monsieur-le-Prince, où il occupait une chambre minuscule, au sixième étage. Il me quitta en grognant: «Vous connaissez vraiment trop de monde.»

La semaine suivante, je reçus un livre intitulé *Flacons à la mer*⁴, avec cette dédicace, gentille sans doute, mais sans ambiguïté: «Pour Alain Grandbois, déjà psychologue — quoique si jeune —, et à qui je souhaite que l'intelligence domine, chez lui, les aberrations de la sensibilité.» 95

Cher Marcel Dugas, si j'avais eu, à cette époque, à vous dédicacer un livre, j'aurais employé, pour vous, exactement les mêmes mots. 100

J'eus l'occasion, quelque temps après, de lui rendre un léger service. Il m'en fut reconnaissant, et je lui sais gré de sa gratitude, qui est une denrée assez rare. Et ce fut le début d'une longue amitié. 105

Cette amitié cependant, et qui se poursuivit jusqu'à son lit de mort, n'alla pas sans quelques heurts. Nous avons une nature et des goûts différents. (Nous n'appartenions pas tout à fait à la même génération. Il avait près de vingt ans de plus que moi.) Il était sédentaire, timide dans la conduite de sa vie, trop prompt à l'exaltation, livré soudain à une sorte d'angoisse mystique, proustien dans sa pudeur trop délicate — cette crainte de blesser, de ne s'être point fait comprendre qui lui faisait écrire une longue lettre pour expliquer ce qu'il avait voulu signifier 115

4. Recueil de poèmes d'abord intitulé *Confins* et publié sous le pseudonyme de Tristan Choiseul (Paris, s. éd., 1921), *Flacons à la mer* paraît sous la signature de Dugas en 1923 (Paris, «Les Gémeaux», 150 p.). On a retrouvé presque tous les livres de Dugas dans la bibliothèque de Grandbois, mais non celui-ci.

94 VI monde». [R *Malgré*] La semaine suivante, je reçus [R *de lui un petit A de lui*] un *petit* livre 100 VI Cher [A *Marcel*] Dugas, si j'avais eu à [R *lui donner un livre et à le dédicacer* A *vous dédicacer un livre, — ce qui est arrivé par la suite*] <mots illisibles> exactement [A *et pour vous*] les 103 VI un [R *petit A léger*] service. Il m'en fut reconnaissant. [A *Et je fus touché* AR *de sa reconnaissance* A *de sa gratitude, qui est une denrée rare*] Et de ce moment-là date notre amitié 106 amitié <voir Appendice, p. 456> 108 VI n'alla <voir Appendice, p. 457> 117 II fois. <voir Appendice, p. 458>

dans un court billet adressé la veille —, hanté par la peur de vivre parmi les hommes, qu'il redoutait et recherchait à la fois. Pendant la guerre de 1914, il était revenu à Montréal, de Paris, revêtu d'une tenue pour le moins fantaisiste, feutre à la d'Artagnan, gilet de velours, cravate lavallière, doigts bagués, tout cela, avec un fort grain d'humour, ce dont il ne manquait pas, pour scandaliser les « bourgeois ». Il affichait en outre, très admirateur de Romain Rolland, des idées farouchement pacifistes, ce qui est un jeu dangereux en temps de guerre. Là-dessus, il s'éprit d'une jeune fille qui partagea ses sentiments, il allait l'épouser, quand des envieux s'empressèrent de ruiner sa réputation en le représentant comme un poète sans avenir, un bohème incurable. Le monde des affaires goûte peu la poésie et la fantaisie. On abandonna le projet de mariage, Dugas en fut bouleversé. Il retourna à Paris pour y occuper un poste très modeste aux Archives du Canada. Les années passèrent. Sa blessure s'était cicatrisée, mais il conservait de cette période de sa vie une amertume qui remontait à la surface, parfois, dans ses moments de lassitude et de tristesse, et qui prenait la forme d'une crise aiguë de névrose. Je tentais alors de le gourmander, je lui parlais sans trop de conviction, d'énergie, de courage, etc., il s'emportait et me quittait brusquement. Je recevais le lendemain une lettre coléreuse à laquelle je me gardais de répondre, il me boudait quelques jours, puis je trouvais dans mon courrier un petit mot cordial et contrit, nous allions déjeuner ou dîner ensemble, nous retrouvions notre accord et nous nous sentions en paix dans notre amitié. Cependant, un jour, je reçus cette lettre que je transcris ici. Il avait indiqué sur l'enveloppe: « Pour lire vendredi soir ».

145

Paris, 14 juillet.

Cher ami,

Si je meurs, je vous autorise à vous présenter à la Banque Nationale pour y retirer les deux mille francs qui ont été déposés là par moi.

120 cela <voir Appendice, p. 459> 131 Il passèrent <voir Appendice, p. 460>

Vous irez voir mon éditeur et quand mes livres vous seront remis, vous lui donnerez ces 2000 francs. 150

Je vous lègue tout dans mon appartement: livres, tableaux et objets.

Je vous constitue mon légataire universel.

Mes hardes, ayez l'obligeance de les donner aux pauvres. 155

Je vous salue avec tristesse,

Votre ami,

Marcel Dugas

P.S. Vous saurez samedi si je suis encore vivant.

C'était un jeudi, tard dans la soirée. Je bondis chez lui. Il habitait alors un appartement rue du Pot-de-Fer, rempli de livres et sans un grain de poussière, car il était d'une propreté méticuleuse. Je le trouvai plongé dans le plus profond désarroi, il touchait vraiment le fond des noirs abîmes. Je ne le quittai qu'à l'aube, après l'avoir entraîné, le long de la Seine, par de petites rues désertes, vers Notre-Dame. Il s'agenouilla sur le parvis, et se frappant la poitrine, se mit à sangloter. 160 165

Ce rêveur avait néanmoins organisé son existence en deux parties nettement distinctes, et sans que l'une empiétât trop sur l'autre, celle du fonctionnaire et celle du mondain, de l'artiste et de l'écrivain. Le fonctionnaire remplissait scrupuleusement les devoirs de sa charge, laquelle était ingrate et mal rétribuée. Quand je lui suggérais de réclamer, il haussait d'abord les épaules, puis s'écriait, repris par ses vieilles angoisses: «Non, non, il ne faut pas. Surtout pas. Mes ennemis me surveillent. Je n'ai que ce gagne-pain. Si je le perdais, que deviendrais-je!» Il avait à la fois tort et raison. À cinq heures, le fonctionnaire s'évanouissait. Dugas retrouvait sa nature profonde, celle du poète, il pouvait se livrer à ses goûts, à ses fantaisies, à ses besoins 170 175

180 d'évasion, à ses inventions, à ses chimères, il redevenait un homme libre. Il fréquentait les cafés littéraires, le Mahieu, devant les jardins du Luxembourg, où il rencontrait ses amis, le journaliste Georges Le Cardonnel, le critique André Thérive, le professeur Mathieu, qui parlait couramment quarante-deux
 185 langues, il se rendait souvent à la Closerie des Lilas, le château-fort de Paul Fort, il y avait le Flore, où le docteur Tiercelin, frère du poète Louis Tiercelin, homme discret, charmant, fort érudit, travaillait depuis trente ans à une « Histoire de la Commune de Paris » qu'il n'a jamais pu terminer avant sa mort, il y avait aussi
 190 et surtout les Deux-Magots, où il passait quotidiennement, après son déjeuner, pour y prendre un café noir, le meilleur de Paris, affirmait-on. Il y voyait des Canadiens, Marcel Parizeau, Antoine Monette, Roy Royal, beaucoup d'autres, et un petit Corse aux yeux vifs, François Quilici, rédacteur politique à l'agence
 195 Havas⁵, qui devint plus tard, à Londres, l'un des premiers lieutenants du général de Gaulle. Il raffolait de tous les arts. Il était le plus fidèle habitué de la salle Pleyel. Je l'emmenais dans des ateliers de peintres, de sculpteurs, et c'est à cette époque que Pellan, le plus avide, le plus curieux, le plus doué de nos
 200 peintres, devint notre ami.

Outre les cafés littéraires, il y avait aussi les salons littéraires, qui se partageaient en quelques catégories ou degrés, d'une grande diversité, et qu'il faut, pour simplifier, définir d'une façon sommaire. Les sous-salons, et les salons accrédités. Dans
 205 les premiers, on pouvait rencontrer des dames d'âge plutôt mûr et légèrement moustachues dont le titre de gloire consistait principalement à avoir connu la cousine de Maurice Barrès, la nièce, par alliance, de Paul Déroulède, la sœur de lait du neveu de Renan, et des messieurs en redingote, dignes et solennels,
 210 qui avaient publié dans leur jeunesse, à leurs frais comme tous

5. Plus tard directeur du journal *la Bataille* et député. Sous le nom de Francis, c'est vraisemblablement de lui que Grandbois parle dans un texte sur la Corse : voir *Visages du monde*, p. 709.

206 VI et [R *parfois* A *souvent*] moustachues 207 VI Barrès [R *ou*] la nièce 210 VI avaient dans leur jeunesse, à leurs frais *naturellement*, [A *publié*] une ou deux petites plaquettes de vers [A *très*] bien tournés [A *et rimés*] [R *et légèrement* influencés par Hugo, Musset, [R *et A* *ou*] Leconte de Lisle. (Mai, roi des étés.) Tout cela n'était

les grands poètes, une ou deux petites plaquettes de vers très bien rimés et tournés, fortement influencés par Hugo, Musset, ou Leconte de Lisle, ce n'était pas méchant, c'était même naïf, désuet et gracieux. On conversait dans ces salons à voix basse, feutrée, comme des touristes visitant un mausolée, mais pour un jeune homme ces lieux distillaient un sombre ennui, de sorte qu'après y avoir accompagné Dugas à deux ou trois reprises, je refusai tout net de regoûter à ces délices. Mais Dugas s'y plaisait, on l'y adulait, l'y fêtait, parmi ces momies il faisait figure de prince étincelant. Je dois dire que sa conversation — ou plutôt son monologue — faite d'humour, de citations, d'allusions, d'inventions cocasses, d'un certain lyrisme saugrenu n'appartenant qu'à lui seul, était un pur régal. Ses dons, réels, n'allaient point sans quelque cabotinage. Il eût fait sans doute un excellent acteur.

Parmi les salons accrédités, il y avait celui de madame Aurel⁶, de la duchesse de Rohan, de Lucie Delarue-Mardrus, de la comtesse de Noailles. Dugas s'y montrait digne, réservé, souriant, détendu. Mais un petit salon, beaucoup plus intime, celui de Louise Read⁷, la « Dame blanche », l'Égérie de Barbey d'Aurevilly, vivant depuis quarante ans dans cet appartement poussiéreux parmi les souvenirs du poète des *Diaboliques*, avec sa servante Marie, d'une saleté incroyable, et qui pouvait réciter à la suite des milliers de vers de Victor Hugo, était autrement émouvant, et nous enchantait. Pour une fois, nous étions parfaitement d'accord. Je retournai souvent chez Louise Read. Elle s'était prise d'affection pour moi. Je lui apportais de petits poèmes. Elle me caressait les cheveux, que j'avais alors fort abondants, avec sa main maigre et décharnée, et les ongles de ses doigts étaient cernés de noir. Elle était octogénaire. Un jour, elle m'offrit un livre de son frère le poète Charles Read, mort

6. Ce salon était fréquenté assidûment par Dugas, qui y entraîna Grandbois une seule fois. Cette rencontre permit sans doute à celui-ci de trouver un éditeur pour *Né à Québec*, Messein étant alors l'éditeur de madame Aurel.

7. Voir *Visages du monde*, « Bibliothèque du Nouveau Monde », p. 106.

213 VI naïf, [R *charm*] désuet et gracieux, on [R y] parlait [A dans ces salons] à voix feutrée, comme les touristes visitant un sanctuaire, mais 218 VI net [R, par la suite,] de 218 VI délices <voir Appendice, p. 461>

prématurément. C'était une édition originale et introuvable, et pour qu'elle pût me le dédicacer, elle me demanda de guider sa main, qui était froide et sèche, squelettique, et ma main sur la
 245 sienne faisait grincer la plume d'oie sur le papier. On les trouva mortes un matin, toutes les deux, la Dame blanche et la servante fidèle, fleurs desséchées. Les enquêteurs conclurent qu'elles étaient mortes par inanition. Dans sa jeunesse, et dans ce même salon fané, Louise Read avait reçu la reine de Naples.

250 Ces différentes activités, qu'il poursuivait d'ailleurs assez nonchalamment, n'empêchèrent point Dugas de construire une œuvre sans doute unique dans notre littérature, composée de poèmes nostalgiques, pleins de rêves, appartenant à la famille de Verlaine, de Nerval, de Banville, de Rilke, d'Aloysius
 255 Bertrand. Des poèmes en prose, célébrant le dieu Pan. Mais son être profond tendait à des régions supérieures. Le docteur Adrien Plouffe⁸, qui fut un de ses plus vieux et plus chers amis, dans un très bel article qu'il lui consacrait au lendemain de sa mort, citait cette page magnifique et si pleine d'appels de Dugas
 260 à son Dieu :

Seigneur, vous avez créé les fleurs, la nuit et le jour, et l'homme avec ses cinq sens. Vous avez placé cet homme parmi les fleurs et vous lui avez donné des yeux pour regarder la terre qui est belle. Vous l'avez induit en tentation. Et il s'est approché de ces fleurs
 265 avec ses cinq sens. Il a voulu les respirer, les presser sur sa bouche, les étreindre. Et parce qu'il avait une volonté, il en a usé pour son plaisir durant les rapides minutes que vous lui avez accordées pour vivre cette vie. À cause de cette volonté qui lui vient de vous, et parce qu'il était fait selon votre ressemblance, il a voulu être maître
 270 de tout. Mais un maître sans sagesse, faillible, entouré de lisières et d'empêchements. Et parce qu'il était faible et malheureux, il a tenté de parfaire son désir. Dans toutes les choses créées, il a cherché à bercer sa misère, son cœur plein d'orgueil et sa chair mendiant d'amour. Il lui est arrivé de regarder l'univers et lui-même
 275 avec des yeux pleins de larmes. Souvent, avec ses regrets et sa

8. Né en 1887, Adrien Plouffe est mort en 1971. Dugas évoque sa rencontre avec lui, à Paris, dans «Parmi ceux que j'ai connus», *Liaison*, n° 3, 1947, p. 146-148.

246 II toutes <voir Appendice, p. 462> 250 VI d'ailleurs <voir Appendice, p. 462. 255 VI Bertrand <voir Appendice, p. 463>

mémoire enchantée, il a su rajeunir sa vieille âme. Tout un paradis tremblant s'y reflétait avec ses archipels de délires et d'ivresses.

Cet homme s'est ingénié à faire éclater ses limites. Pardonnez à cet homme qui n'est pas autre chose qu'un homme et qui, certes, n'a rien d'un dieu.

280

Il vous a tant aimé, jadis, quand votre nom passait sur ses lèvres d'enfant. N'a-t-il pas usé de ses genoux les marches de vos temples et mangé à ces Tables où vous distribuez le pain des élus?

Il vous a tant aimé avant de s'approcher de ce monde avec les cinq sens que vous lui avez donnés.

285

Pour tout dire, il vous aimait malgré la tyrannie qu'exerçaient sur lui ces téléphones vivants, pleins d'appels et de sollicitations. Sans doute, bien mal, avec cette contradiction de l'esprit et de la matière où il semble que devant eux la raison s'abolisse. De la sorte, il était semblable à tous ceux que vous lui avez prêtés comme compagnons, amis et ennemis, associés d'un jour et que parfois la vie sépare.

290

Puis il a couru le monde de l'imagination et celui qui appartient à la géographie.

Avec ses cinq sens, il s'est approché des créatures du jardin terrestre. Il les a regardées, touchées, aimées avec le même délire que le jour où, petit, il savait vous adorer et meurtrir sur vos pieds crucifiés sa bouche ivre de cris.

295

Vous étiez muet, Seigneur, devant ce débordement d'amour, et votre tête pâle continuait à s'incliner sur votre poitrine sans qu'un mot en jaillisse.

300

Mais que le silence des humains est plus épouvantable encore, et leur cruauté infiniment plus ravageante que ce halo mystérieux où votre voix dort éternellement derrière vos lèvres décharnées.

On vous a tué, et vous ne pouvez plus parler! Des êtres existent qui se sont tus et se taisent toujours. Seigneur, votre créature peut tellement souffrir que, parfois, elle vous ressemble, attachée à une croix, les bras cloués et le cœur transpercé par le fer.

305

Seigneur, vous êtes meilleur que la créature sortie de vos mains,

310 puisque vous comprenez tout. Les hommes qui ne sont qu'à votre image sont privés de comprendre autant que vous.

Puisque vous avez créé le désir, vous savez mieux que tous qu'il se peut exercer en dépit de ce que l'on a inventé pour l'empêcher de s'assouvir.

315 Seigneur, vous êtes parfait⁹.

Dugas, comme écrivain, vivait en dehors de son temps. Les modes du jour ne l'atteignaient pas. Il publiait ses livres, par je ne sais quels miracles d'économie, et les distribuait à ses amis, ornés de longues dédicaces. Il donnait. Il ne réclamait rien en retour. Dugas est l'être le plus gratuit et le plus généreux que j'aie rencontré.

Un jour, un de ses supérieurs des Archives lui suggéra d'écrire «quelque chose de canadien». Il me fit part de son embarras. Le songe, le rêve possèdent-ils une nationalité? Enfin, 325 il fixa son choix sur Louis Fréchette. Je doutais qu'il pût accomplir ce travail jusqu'au bout. Je partais alors pour un long voyage. Quand je le revis, un an plus tard, il me dit: «C'est terminé.» Nous corrigeâmes ensemble les épreuves, et ce fut une tâche peu facile, car il était distrait, je l'étais aussi, et la 330 correction d'épreuves exige une attention de tous les instants. Puis ce fut le succès, pour cette fois matériel, en l'occurrence l'obtention du prix David de Québec. Quand il apprit cette nouvelle, il n'osait y croire. Cette nuit-là, nous la passâmes en partie à la terrasse d'un petit bistrot, près de la Seine, d'où l'on voyait 335 Notre-Dame — dans les grands moments de sa vie, toujours Notre-Dame — et la nuit vaporeuse et changeante et si tendre de Paris donnait à la Cathédrale les fabuleux prestiges des âges confondus. Nous buvions de petits verres d'alcool d'ouvriers, des dés, quelques gouttes à peine, puis il me dit brusquement: 340 «Je vais au Canada.»

9. Marcel Dugas, *Cordes anciennes*, Paris, Éditions de l'Armoire du citronnier, 1933, p. 92-95. Cité dans Adrien Plouffe, «Les dieux avaient soif», *le Canada*, 17 janvier 1947, p. 4.

Il réalisait un désir qu'il caressait depuis longtemps, et ce fut son plus beau voyage. Il retournait en vainqueur dans un pays qu'il n'avait jamais cessé d'aimer et qui, après l'avoir en quelque sorte ignoré, le reconnaissait enfin. Je le retrouvai en septembre à Paris. Il était enchanté. Il avait vu sa famille, ses amis, ses vrais amis, Plouffe, Barbeau, Dandurand, Isaïe Nantais, il était joyeux, et plus pauvre que jamais. Quelques années paisibles, et puis, et puis l'heure sonnait soudain, l'heure du glas, à tous les clochers du monde. La guerre...

Cet été fatidique de 1940, je me trouvais à Saint-Irénée de Bellechasse¹⁰ quand on m'apprit le retour de Dugas. Je l'invitai à passer quelques jours avec moi. Il vint. Il était effondré. Cet homme d'idéal, de poésie, altruiste et généreux, pacifiste et pacifique, venait de traverser un cauchemar indescriptible. (Il raconte ce pitoyable exode dans un livre intitulé *Pots de fer*¹¹). Je lui avais retenu une chambre à côté de la mienne. Lui, que nous avions tous connu si loquace, si exubérant, se montrait morne et taciturne. Nous nous promenions sur les cailloux de la plage sans échanger un mot. Il fuyait les soirées ou réunions offertes par les estivants. La nuit, je l'entendais tourner en rond dans sa chambre, inlassablement, comme les forçats de Van Gogh. Le sommeil l'avait abandonné.

Après la guerre, il refusa de retourner à Paris avec le personnel des Archives et demeura à Ottawa. Il avait retrouvé son pays. Il fut ensuite préposé aux Archives du Château de Ramezay à Montréal. Il avait acquis une certaine sérénité. Nous nous voyions fréquemment, il bavardait et riait, nous discussions d'Aragon, de Saint-John Perse, du roman de Philippe Ringuet-Panneton, de Saint-Exupéry, des toiles de Derain, que Pellan

10. Il s'agit évidemment de Saint-Irénée-les-Bains, dans le comté de Charlevoix.

11. Deux textes de *Pots de fer* racontent le début de la seconde guerre mondiale et l'exode forcé de Dugas. D'abord une allocution lue sur les ondes de Radio-Canada le 26 juillet 1940, où l'on trouve (p. 11) l'expression «îles de la nuit» pour désigner la France sous l'occupation allemande. Ensuite, «Ce que j'ai pu voir» (p. 19-39).

349 VI guerre // <voir Appendice, p. 464> 363 VII guerre, <voir Appendice, p. 465>

370 faisait alors connaître à Montréal, il donna un soir à la
«Familiale» de Barbeau¹², dos au public, une éblouissante
causerie; cependant ses forces déclinaient, il y eut huit jours
d'hôpital et tout fut fini. Nous fûmes quelques-uns à le recon-
duire au cimetière. Le soleil brillait. C'était le jour le plus froid
375 de l'année¹³.

12. Voir *supra*, p. 399, n. 13. Le texte de cette causerie, donnée le 5 mars 1944, a été publié dans *Liaison* sous le titre «Parmi ceux que j'ai connus» (1947, n° 3, p. 141-148). Dugas y parle de Victor Barbeau, de Jean Chauvin et d'Adrien Plouffe.

13. Né en 1883, Marcel Dugas est mort le 7 janvier 1947.

VI

VISAGES DE PARIS¹

Comme il convenait, c'est sur des pages consacrées à Paris que s'ouvre la section «Visages de France», dans l'édition de *Visages du monde* préparée par Léopold LeBlanc et publiée en 1961. Ce texte intègre les deux émissions de la série radiophonique consacrées à cette ville. La première, du 2 mai 1950, donne une vue d'ensemble de ce Paris où Grandbois a «passé les plus belles années de [sa] jeunesse», rencontré des artistes célèbres et noué de grandes amitiés. Vingt mois plus tard, le 17 décembre 1951, il évoquait plus particulièrement le Quartier latin et l'éphémère vie d'étudiant qu'il y a menée. Ce dernier texte se termine sur un passage omis par LeBlanc et qui se lit comme suit:

Je viens de vous apporter des notes peut-être trop personnelles du célèbre Quartier. Une autre fois, si vous me le permettez, je tenterai de vous en faire une description plus objective. Car il possède son histoire, son influence et sa beauté, qui demeurent inoubliables.

En fait, Grandbois n'y reviendra pas dans la série «Visages du monde». Mais le 17 octobre, dans la série «Images de France²», il

1. Une première version de ce texte de présentation a paru sous le titre «Visages de Paris», dans *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, vol. 8, été-automne 1984, p. 69-78. Les extraits de «Images de France» et les cinq premiers textes de la série «Rythmes de Paris» ont également paru dans cet article.

2. Une série dont on ne trouve aucune trace dans *la Semaine de Radio-Canada*, parce qu'elle était diffusée dans le cadre de la série «Aux rythmes de Paris».

s'attardera effectivement à une description plus objective de la vie de ce quartier.

Soucieux de ne pas se répéter sur un même sujet et auprès d'un même auditoire, Grandbois se devait de tenir compte des textes qu'on lui demandait pour d'autres séries. Or, il a écrit de nombreux textes sur Paris pour deux séries diffusées à la même époque que «Visages du monde», soit «Rythmes de Paris» et «Images de France». La première collaboration du poète à «Rythmes de Paris» remonte au 21 avril 1950, soit trois jours seulement après la première émission de «Visages du monde.» Quant à «Images de France», une série sur laquelle nous possédons peu de renseignements, Grandbois y aurait fourni cent quarante-huit textes, dont le dernier est daté du 31 octobre 1952³, un mois après la dernière émission de «Visages du monde». Cette dernière série est donc, en quelque sorte, encadrée par les deux autres, et Grandbois a dû rédiger à la même époque les textes pour les trois séries.

«Rythmes de Paris», «Images de France»: deux séries distinctes? Aux dates indiquées sur les manuscrits, aucune émission portant ce dernier titre n'a figuré à l'horaire de Radio-Canada. À la place, on trouve «Aux rythmes de Paris». La présentation générale commune à toutes ces émissions, qu'on trouve dès l'émission du 21 avril, semble suggérer un dédoublement entre la partie chantée et le texte de Grandbois lu par un annonceur (généralement Bertrand Dussault). Ce dernier disait d'abord, après l'indicatif musical joué par l'orchestre: «Voulez-vous des images de Paris?» La chanteuse ajoutait ensuite: «Voulez-vous des chansons de Paris?» Alternance des images, qui sont bien de Grandbois, et de chansons choisies par le réalisateur — la note manuscrite du 2 juin 1950 le confirme — et soumises à l'écrivain qui devait se laisser inspirer par les textes des chansons. Nous avons, du reste, considéré que ces chansons faisaient en quelque sorte partie du texte; c'est pourquoi nous indiquons (en italique) les titres de ces chansons, dans leur ordre d'insertion, alors

3. On trouve aussi dans le fonds Grandbois, après la version de cette émission, une liasse de seize feuillets non datés, où Grandbois décrit Montmartre. Il s'agit certainement de l'une des émissions manquantes de la série. C'est bien le 31 octobre que prend fin «Rythmes de Paris», comme Grandbois le confirme à cette date: «Nous devons terminer, ce soir, le programme "Rythmes de Paris", ce cycle de chansons françaises interprétées avec tant de goût et de talent par Lucile Dumont et Muriel Millard». Le vendredi suivant, 7 novembre, la série «La boîte à chansons» prenait la relève; Grandbois en écrivait également les textes d'enchaînement.

que nous avons supprimé les mentions de pièces musicales jouées par l'orchestre.

La distinction entre textes et chansons ne suffirait cependant pas à justifier l'identification, sous un même titre, de deux séries de conception différente. C'est la nature même des textes et leur longueur qui justifient plutôt la distinction que nous faisons. On passe en effet, pour les versions manuscrites, de quatre à huit feuillets lorsqu'il s'agit de la série «Images de France», compte tenu de la place nettement moins importante, alors, de la partie musicale et chantée. De plus, cette série constitue un véritable parcours impressionniste de la France, dont toutes les régions sont visitées (et pas seulement Paris), un peu comme Grandbois le faisait pour la série «Visages du monde» diffusée durant la même période.

Dans aucun cas, cependant, il n'y a véritablement double emploi ou répétition d'une série à une autre. Aucun de ces textes ne saurait donc être considéré comme la variante d'un texte d'une autre série. Il faut plutôt parler de complémentarité. Contrairement à la série «Visages du monde», conçue comme des chroniques personnelles d'un voyageur, «Rythmes de Paris⁴» était une émission de divertissement où la chanson avait la vedette: le rôle de Grandbois consistait à écrire les textes d'enchaînement, plus ou moins inspirés par les chansons choisies. À raison de quatre courts textes par émission, Grandbois a ainsi rédigé au moins cent quatre-vingts textes sur Paris. Il s'agit donc d'un ensemble considérable où Grandbois décrit tantôt une rue ou un quartier — «Place de l'Opéra», «le Boul'Mich», «les Champs-Élysées» —, tantôt une atmosphère particulière: les nuits de Paris, l'animation propre à la sortie des bureaux, ou la rentrée universitaire en octobre. Pour Grandbois, d'ailleurs, quelle que soit la série à laquelle ils sont destinés, tous ces textes constituent un ensemble d'images diverses et complémentaires de Paris. Cela est illustré clairement par la confusion qu'on trouve dans les manuscrits de «Rythmes de Paris», dont plus de la moitié sont plutôt intitulés «Images de Paris».

Toute la série «Images de France» constitue un ensemble intéressant qui pourra utilement compléter et éclairer les émissions de «Visages du

4. Titre qu'on trouve sur la copie dactylographiée par les services de Radio-Canada. *La Semaine de Radio-Canada* donne cependant comme titre «Aux rythmes de Paris».

monde» consacrées à la France. Sur la Ville lumière, la série «Rythmes de Paris» offre un ensemble cohérent, malgré la brièveté de chacun des textes. De toute évidence, Grandbois prend modèle sur le Piéton de Paris de Léon-Paul Fargue qui nous propose des promenades d'un flâneur, dans une ville bien connue et, surtout, passionnément aimée. Malgré leur intérêt, ces textes ne nous semblent pourtant pas justifier une édition intégrale et nous n'avons retenu que cinq émissions de la série «Images de France» consacrées à Paris et les dix premières émissions de «Rythmes de Paris⁵». Les textes de cette dernière série ne comportant aucun titre, nous les identifions par l'incipit.

5. Plutôt les dix premières émissions dont une version (manuscrite ou dactylographiée) a été conservée. Il est certain que des émissions de la série ont été diffusées les 28 avril et 12 mai, puisque la dactylographie du 26 mai précise qu'il s'agit de la sixième émission, alors qu'elle porte le numéro 4 dans notre série. Certains textes ont donc été perdus.

A- IMAGES DE FRANCE

1. Paris et ses environs : Versailles

(29 décembre 1950)

L' on peut raisonnablement croire que Paris a fourni à nos pays d'Occident — à l'Europe et aux Amériques — la pointe la plus fine, la plus délicate de notre civilisation chrétienne. Paris a développé, agrandi cette civilisation, nous a apporté sa fleur suprême.

Mais il n'y a pas que Paris. Il y a ses environs, il y a surtout la France tout entière. Sans la France et ses quarante millions d'habitants, Paris serait une ville squelettique et déserte. Paris est le cœur de la France, mais le sang qui nourrit Paris provient de toutes les provinces françaises.

TEXTE DE BASE: dactylographie de 3 f. numérotés 2-3 à droite de la marge supérieure (p. 1 non numérotée); copie carbone (37 x 22 cm). Titre « Rythmes de Paris » et inscription « Vendredi, 29 décembre 1950, 9.30-10.00 p.m., studio 19; réal. Henry » à droite de la marge supérieure, p. 1 (BNQM 204/5/3).

VARIANTES: manuscrit de 8 f. (12,5 x 20,3 cm) au crayon, dont la numérotation est subdivisée en quatre parties marquées par une numérotation en chiffres romains au centre de la marge supérieure: I, I-2, II, I-2, III, I-2 et IV, I-2, sous le titre courant « Images de France ». Daté « Vendredi le 29 décembre » à gauche de la marge supérieure (BNQM 204/5/3).

4 Paris a [R *apporté* A *fourni*] à nos 11 ville [R *désertique*] squelettique

15 Les petites villes qui avoisinent Paris sont charmantes et diverses, et possèdent, chacune d'elle, leur propre personnalité. Comme les êtres humains. Nul visage n'est identique.

20 À une heure ou deux de Paris, il y a Fontainebleau, Rambouillet, Compiègne, Versailles. Nous pouvons affirmer sans nous tromper, je crois, que Versailles, cette ancienne demeure des rois, est devenue le rendez-vous favori du Parisien moyen. Comme celui-ci n'aime pas les voyages, il se rend à Versailles tout en ayant l'impression que Versailles appartient à Paris.

25 Versailles appartient à Paris comme le petit tricorné de Napoléon, l'Arc de Triomphe, le Musée du Luxembourg, l'avenue de l'Opéra, et les camelots des Boulevards. Vous feriez sourire un Parisien — né natif des Batignolles ou de Ménilmontant! — si vous lui racontiez que Versailles n'est pas un arrondissement de Paris. Pour lui, Versailles est le grand jardin de sa capitale.

30 Et vous connaissez tous le Grand Palais, la célèbre galerie des Glaces, et surtout son parc extraordinaire, dessiné par le grand artiste Le Nôtre.

35 La visite du Palais de Versailles attire beaucoup de touristes, d'étrangers. Mais la majorité des Parisiens ne vont pas à Versailles pour admirer les merveilles architecturales de temps révolus. Ils s'y rendent surtout, les jours de congé, pour y déjeuner sur les pelouses, au bord des lacs, sous les grands arbres centenaires. Car le Parisien a le sens inné du goût. À l'ombre des chênes, des tilleuls, des platanes, il voit l'un des plus adorables
40 paysages du monde. Tout est calme, serein, d'une étonnante beauté. C'est un des derniers miracles de notre monde bouleversé.

2. Paris au printemps : Barbizon

(18 avril 1952)

Paris triomphe avec la venue du printemps. Ce renouveau lui accorde toute sa splendeur, qui est délicate et fine, et marquée par une joie que l'on retrouve difficilement ailleurs, car elle est nourrie d'une spontanéité, d'un élan, d'une ingénuité qui sont les caractéristiques du peuple parisien. Les guerres, les invasions, les révolutions troublent sans doute le peuple de Paris, mais la première feuille, couleur vert tendre, du marronnier lui fait oublier ses malheurs et ses angoisses, et il chante.

TEXTE DE BASE : manuscrit de 8 f. (12,5 x 20,3 cm) au crayon, numérotés comme le précédent, sous le titre courant « Images de France ». Daté du 18 avril 1952, dans le coin gauche de la marge supérieure, p. 1. (BNQM 204/5/7)

VARIANTES : manuscrit de 8 f. (12,5 x 20,3 cm) au crayon, numérotés comme le précédent. Titré « Images de France » sur le premier feuillet seulement. Daté du 18 avril dans le coin gauche de la marge supérieure, p. 1 (BNQM 204/5/7).

3 Paris [R *Autant le.*] *Le vrai triomphe de Paris, c'est la venue du printemps.* Paris triomphe [A *toujours*] avec [R *le* A *la venue du*] printemps. *C'est la saison de* [A *son*] renouveau, *mais dans* toute sa splendeur 4 fine, [R *Le marronnier*] et marquée [R *d' A par*] une joie que l'on retrouve [R *peu* A *difficilement*] ailleurs 6 élan, [A *d'une ingénuité*] qui sont [R *l'origine de la vie même* (48) <ce chiffre mis au-dessus de la ligne>] *la marque* du peuple 8-12 troublent le peuple de Paris, *sans doute, comme tous les citadins de toutes les villes du monde*, mais la [A *première*] feuille *tendre-vert* du marronnier lui fait oublier ses ennuis et ses angoisses, et il [R *porte à sa lèvre*] *chante et sourit.* / *Il va sans dire que le printemps*

Chacun sait que le printemps est la saison de l'amour, et par là modèle le destin de milliers d'êtres. La roue de fortune ne fournit pas toujours le numéro gagnant. Cependant, quand la
 15 roue tourne, et quand les lèvres se sont rejointes, elle a déjà donné la grande illusion du bonheur, ce qui est beaucoup. Il ne faut pas trop exiger du printemps. Et toutes les amours ne sont pas éternelles.

Les jeunes amoureux de Paris adorent s'évader de la capi-
 20 tale pour trouver, loin des Batignolles et de Ménilmontant, un gazon doux et frais. Ils y écouteront battre leur cœur, en même temps que les oiseaux chantent dans le feuillage.

Barbizon est un de leurs endroits favoris. Chanté par les poètes et peint par de grands artistes, on y trouve une forêt des
 25 plus romantiques, qui ménage des retraites délicieuses.

Barbizon est situé à une cinquantaine de kilomètres de Paris. Ses petits hôtels et restaurants ne chôment jamais. On y voit aussi des guinguettes où l'on mange des frites, où l'on boit du vin blanc, et où l'on danse la java au son de l'accordéon.
 30 C'est populaire, familial et touchant, comme tous les plaisirs des gens simples. Mais la forêt surtout possède une beauté, une majesté incomparables.

12 saison *des amours*, et [R *forme* A *dessine*] le [R *bonheur ou le malheur des amoureux* A *destin*] *des amoureux*. La roue 13 *fortune de l'amour ne s'arrête pas toujours au numéro* 15-17 les [R *bouche* A *lèvres*] et les bras se sont rejointes, le numéro [R *est* A *a*] déjà [R *vainqueur* A *donné son prix qui est inappréciable*.] Il ne faut [R *rien demander de trop au* A *pas trop exiger du*] printemps, ni de la vie. Et toutes 19-23 s'évader [R *dans*] de la capitale, aux fins de semaine, s'embrasser sur un gazon frais et doux, loin de Ménilmontant et de Suresnes, écouter battre leur cœur en même temps que chante l'oiseau dans [R *l'arbre*] le feuillage nouveau de l'arbre (47). Barbizon 23-25 favoris. Barbizon a été chanté par les poètes et [AR *peint*] célébré par de grands peintres [R *célèbres*, et] amants de la nature. Sa forêt, qui est [R *splendide* A *des plus romantiques*] ménage 26 Barbizon [R *se trouve*] n'est [A *située*] qu'à une cinquantaine 27-32 Paris. Plusieurs restaurants et hôtels qui ne chôment jamais. On y trouve aussi des guinguettes où l'on danse au son de l'accordéon, [A *où l'on mange des frites et boit du vin blanc*.] C'est populaire, familial, mais avec une certaine retenue. Car les ombres des [R *grands*] peintres, [A *celles célèbres de*] Millet, Corot, Ziem, Théodore Rousseau, hantent encore les mémoires. Et la forêt possède une beauté, et une majesté

3. Jardin du Luxembourg: Paris

(10 octobre 1952)

Paris est sans doute la plus grande ville du monde occidental. Non pas par le nombre de sa population, que New York ou Londres dépassent aisément, mais par le prestige et l'influence considérables qu'elle exerce sur les arts, les sciences et les lettres. On a souvent dit que Paris représentait le carrefour de notre civilisation actuelle. Cette étonnante capitale, sans cesse agitée, tourmentée, nerveuse à l'extrême, toujours en mouvement, nous offre cependant de charmantes oasis, où l'on peut flâner et rêver parmi de beaux arbres et des étangs d'eau fraîche. Le Jardin du Luxembourg est un de ces lieux de repos.

Le Jardin du Luxembourg s'épanouit en plein Quartier latin, au cœur même de la capitale du savoir et de l'intelligence.

TEXTE DE BASE: manuscrit de 8 f. (12,5 x 20,3 cm) numérotés comme les précédents, sous le titre courant «Visages de France» sur les deux premiers feuillets, «Images de France» sur les six autres. Daté «Vendredi le 10 octobre 52» dans le coin gauche de la marge supérieure, p. I (BNQM 204/5/8).

VARIANTES: manuscrit de 8 f. (12,5 x 20,3 cm), numérotés comme les précédents. Titré «Images de France» sur le f. 1. Daté «Le 10 octobre» dans le coin gauche de la marge supérieure (BNQM 204/5/8).

4 population, que [R des capitales cités] Londres ou New York dépassent largement, mais 6 exerce vis à vis des arts, des sciences et des lettres 7 souvent répété que Paris 7 carrefour [A même] de notre civilisation [A chrétienne (56) Mais] Cette [R belle A étonnante] capitale 10 peut [A flâner et] rêver [R dans la paix A (82)] dans la fraîcheur qu'apportent les beaux arbres [A automnaux <?>] et les [R bassins A étangs] d'eau fraîche. Il y a par exemple le Jardin 13 Luxembourg est situé [R au cœur du A en plein cœur du] Quartier 14 l'intelligence. Il est sans doute le jardin

15 C'est peut-être le jardin le plus connu du monde. Et l'un des
plus séduisants, avec ses promenades, ses terrasses, ses plates-
bandes fleuries, sa fontaine célèbre, ses statues rappelant les
20 fastes du passé, et surtout ses arbres magnifiques, dont
l'ombrage a recueilli des générations d'étudiants et favorisé les
serments de milliers de jeunes couples d'amoureux. Aux pre-
miers beaux jours du mois d'avril, la joie éclate au Luxembourg.

Au Luxembourg, le rendez-vous favori des étudiants et de
leurs petites compagnes se trouve à la fontaine de Médicis.
Après la fin quotidienne des cours de la Sorbonne ou de l'École
25 de Médecine, il est difficile d'y trouver place, tous les bancs et
les chaises sont occupés. La fontaine, paraît-il, possède un mira-
culeux pouvoir, et la légende prétend que les serments pronon-
cés devant elle sont toujours observés. Les légendes ne sont
point vérités d'Évangile, mais quand elles sont aussi aimables,
30 pourquoi ne pas feindre d'y croire!

Il n'est point d'étudiant canadien, de langue française ou
anglaise, qui ait séjourné à Paris sans avoir flâné de longues
heures au Luxembourg. Flâné ou étudié, car le Jardin, très vaste,
peut offrir des refuges de silence et de beauté.

35 Nous devons à la reine Marie de Médicis ce chef-d'œuvre de
tranquillité et de paix. Les gardiens, fonctionnaires paisibles et
doux, et nonchalants comme il convient, vous montrent avec
fierté les trois ormes que la reine aurait plantés elle-même, en
l'an 1612. Les ormes sont fort vigoureux, la reine Marie est
40 morte depuis longtemps, et le Jardin du Luxembourg compose
encore un des plus ravissants sourires de Paris.

15 monde *entier*. Et l'un des plus *beaux*, avec 17-22 fleuries, *ses étangs* [R *et*] ses statues rappelant *la gloire* du passé, et surtout ses *beaux* arbres. // Au *Jardin* du Luxembourg 23 trouve [R *au jar*] à la fontaine de Médicis. À la *sortie* des cours 24 fin [A *quotidienne*] des cours 24 Sorbonne, ou de *la Faculté* de Médecine 25 place, *car* tous les bancs et *toutes* les chaises 26 fontaine *pos-
sède*, *paraît-il*, un *pouvoir miraculeux*, et 28 toujours *réalisés*. Les légendes 29 aimables [A (86)] *il faut* [R *s'empresser de* A *s'efforcer de* les] croire 31 cana-
dien, [A *en séjour à Paris*] *qui n'ait flâné* 33 Jardin *est* très vaste *et* peut offrir,
par les jours ensoleillés, des refuges 34 beauté. *C'est* la reine Marie de Médicis
qui fut l'inspiratrice de ce chef-d'œuvre. Les gardiens 37 doux, vous montrent
[R *volontiers les trois*] avec 39 fort *beaux*, la reine 40 compose [A *encore*] l'un
des [R *nombreux* A *plus ravissants*] sourires

4. Paris

(17 octobre 1952)

Les artistes, les écrivains et les poètes chantent la venue de l'automne de mille façons. Mais le thème principal qu'ils développent marque surtout la nostalgie des choses qui finissent, la mélancolie de l'âge, la fuite de la jeunesse et le regret des amours perdues. Cependant, au cœur même de Paris, l'automne au contraire marque un prodigieux renouvellement. Et pour le monde de l'Université, de la littérature et du théâtre, octobre, malgré le calendrier, devient le premier mois de l'année.

TEXTE DE BASE: manuscrit de 8 f. (12,5 x 20,3 cm) au crayon, numérotés comme les précédents, sous le titre courant «Images de France». À gauche de la marge supérieure, daté «Le 17 oct. 52» (BNQM 204/5/8).

VARIANTES: manuscrit de 8 f. (12,5 x 20,3 cm) au crayon, numérotés comme les précédents. Titré «Images de France» sur le f. I. À gauche de la marge supérieure, daté «17 oct. 52» (BNQM 204/5/8).

3 Les [R *poètes écrivains*,] artistes, les écrivains, [R *les philosophes*] et les poètes ont [R *constaté*] ou chanté [A *la venue de*] l'automne 4 façons. [R *Mais Cependant*, A *Et*] le thème principal qu'ils [R *développaient* A *développent*] marque 6 jeunesse et [R *de l'amour*: A (43)] et le regret 8 l'automne [R *est*] au contraire [R *le signe au contraire*, AR *et malgré les poètes*,] marque un [R *nouveau*] prodigieux 9 monde du théâtre, de la littérature, des petites et grandes Écoles, octobre 11 l'année. [R *Octobre* D *Au* S *Le*] Quartier latin [R *que l'été*] reprend

Le Quartier latin reprend en octobre sa tourbillonnante activité. Durant les mois de l'été, envahi par les touristes, il avait abondonné son visage authentique. Car ce sont les étudiants qui
 15 sont les réels habitants du Quartier. Ils l'habitent depuis des générations, toujours pareils, gais, bruyants, bavards, blagueurs, cachant sous une apparente insouciance les fatigues de leur labeur et les difficultés matérielles qu'ils ont à vaincre.

Mais c'est octobre, et les terrasses de tous les cafés du Boulevard Saint-Michel, hier encore à peu près désertés, sont remplies
 20 à déborder d'un monde jeune, rieur, moqueur, courageux, qui commence la nouvelle année.

En octobre, à Paris, le monde du théâtre est sur les dents, ainsi que l'on s'exprime familièrement. La création d'une pièce
 25 nouvelle est une aventure bouleversante pour les intéressés, auteurs, interprètes, metteurs en scène, commanditaires. Les jours qui précèdent la générale sont fébriles. Car l'on va bientôt jeter les dés, et selon l'humeur de la critique, et le goût du public, la pièce sera consacrée navet ou chef-d'œuvre, tiendra
 30 l'affiche trois jours ou trois ans.

C'est la même animation chez les éditeurs, guignant pour leurs auteurs les grands prix Goncourt, Fémina, Académie, etc. Et l'auteur? Eh bien, il ne dort plus. Sera-t-il, selon le mot de Boileau: «Dieu, table ou cuvette?»

Mais cette grande mélancolie de l'automne célébrée par les
 35 poètes, on la retrouve cependant parmi ces jardins peuplés d'arbres et de statues, où la nature suit le cours habituel des saisons. On la retrouve tout le long des quais de la Seine, dans le frémissement des hauts peupliers, dont le faite est baigné par
 40 une lumière plus crue, moins vaporeuse que l'adorable lumière du printemps. On la retrouve surtout au Bois de Boulogne, où de petits sentiers charmants jonchés de feuilles mortes évoquent les plus troublantes images de la fuite irrévocable des jours.

13-16 l'été, [R *le Quartier des Écoles*] envahi par les touristes [R *étrangers* A *il*] a [R *caché voilé* AR *perdu* A *abandonné*] son [R *véritable*] visage [A *authentique*.] [R *Ses* A *Car*] les réels habitants du Quartier, ce sont les étudiants. Ils se suivent de génération en génération, toujours

5. Paris

(24 octobre 1952)

Paris, cette grande capitale du monde occidental, ne se satisfait point de composer l'étonnant carrefour des Lettres et des Arts de notre époque, mais tient à retenir par surcroît les éléments les plus séduisants du commerce et de l'industrie. La perfection de son artisanat rejoint avec bonheur les frontières de l'art véritable, c'est-à-dire créateur. Il suffit pour s'en convaincre de flâner quelque peu le long de ces voies célèbres, la rue de la Paix, celle du Faubourg Saint-Honoré, de Castiglione, de Rivoli, ou tout simplement de se promener sur les Boulevards.

L'ingéniosité parisienne s'exerce sur mille plans différents, qui vont de la boutique modeste, fréquentée par les habitants du quartier, aux grandes maisons de luxe que patronisent¹ les

1. Anglicisme : pour *fréquentent*.

TEXTE DE BASE ET VARIANTES : manuscrit de 8 f. (12,5 x 20,3 cm) numérotés comme les précédents, sous le titre courant «Images de France». Daté «Le 24 octobre 1952» à gauche de la marge supérieure du f. I (BNQM 204/5/8).

4 point d'être [R le A l'étonnant] carrefour 5 mais [A tient à] posséder par surcroît 6 plus [R séducteurs A séduisants] du commerce 7 bonheur les [R débuts] frontières 8-10 créateur. [A (55)] Et pour s'en convaincre, il suffit de flâner [A un peu] le long de ces [R rues] voies fameuses qui se nomment [R la rue] de la Paix, du Faubourg 11 simplement [A de se promener] sur les grands Boulevards 13 sur tous ces plans [R qui s'élèvent] différents 14 modeste, [R à la grande maison de luxe] fréquentée par les gens du quartier 15 patronisent les [R millionnaires A grands planteurs] brésiliens

duchesses françaises, les planteurs brésiliens, les millionnaires du Texas, et les derniers potentats du Proche-Orient. Pour ceux-ci, la rue de la Paix, paisible, sobre et noble, réserve la joie de la découverte d'un diamant de la plus belle eau, d'un rubis unique, ou parfois d'une coupe de vermeil ou d'or, ciselée par quelque disciple génial, mais inconnu, de Benvenuto Cellini.

L'avenue des Champs-Élysées est particulièrement vouée au triomphe de l'automobile. Certaines maisons même se targuent de n'offrir que des voitures habillées, c'est-à-dire carrossées sur mesure, de sorte que vous pouvez acquérir, comme moyen de locomotion, un modèle unique au monde. Avec la signature de l'artiste-carrossier — tous droits réservés —, comme le nom du peintre, au coin de son tableau, ou l'étiquette du grand couturier sur la robe de la princesse romaine ou de la célèbre vedette internationale.

Mais il y a aussi les petites boutiques touchantes du Faubourg Saint-Antoine, qui sont légion, et qui ne chôment jamais.

Le vrai peuple de Paris est plus nombreux et plus important que les étoiles internationales ou les femmes couvertes de bijoux qui viennent y passer quelques jours, en froufrouant, dans les somptueux appartements du Meurice, du Georges V, ou du Ritz. Et les boutiques du Faubourg Saint-Antoine représentent l'humble et constant commerce de Paris, vendant la robe de

17 Texas, et les [R derniers] potentats 17 Pour [R ces derniers A ceux-ci], la rue de la Paix, sobre et [R tranquille A paisible et noble,] sans aucune ostentation de richesses ou de couleurs trop voyantes, réserve 20 unique, [A ou parfois] d'une coupe de vermeil [A ou d'or] ciselée par des disciples de Benvenuto 23 maisons [A même] se targuent 24 carrossées, sur commande, sur mesure, de sorte que [R pour A vous pouvez] posséder un [R exemplaire unique] instrument unique au monde comme moyen de locomotion. Vous avez même la signature 27 l'artiste-carrossier [A — tous droits réservés —], comme 28 au [R bas] coin 28 tableau [R et A ou] l'étiquette 29-31 robe de la [R mondaine A (74) princesse romaine ou de la grande vedette du cinéma.] // Mais 32 légion [R Car Paris est le Paris (95)] et ne 33 Le [A vrai] peuple 33-35 nombreux, [A et plus important] que les étoiles [A du cinéma] internationales [A ou les dames couvertes de bijoux] qui 35 jours de vacances, [A en froufrouant] dans les [A somptueux] appartements du Meurice [R ou] du Georges 36 Ritz. [R Toutes les A Les] petites boutiques 37 Saint-Antoine [R sont achalandées.] représentent [R le A l'humble] commerce de Paris, la robe de percale

percale, le soulier de simili-cuir, l'écharpe colorée, les gants de
 fil, qui serviront à la midinette pour la promenade du diman- 40
 che, dans les allées du Bois de Vincennes, au bras de son fiancé.

Car Paris demeure toujours le paradis des femmes.

39 simili-cuir, [R *le fichu coloré*] l'écharpe colorée, la [A (66)] paire [R *émou-
 vante*] de gants [R *émouv*] de fil, qui servira pour 40 dimanche [R *au A sous les
 arbres du*] Bois de Boulogne, [R *sous le A au*] bras du fiancé. [R *Car*] Paris, et pour
 toutes les [R *classes*] les degrés de la société humaine, Paris demeure

B- RYTHMES DE PARIS

1. « Chaque jour¹... »

(21 avril 1950)

5 C haque jour, à l'aube, Paris secoue les cendres de sa nuit,
et sa lumière, qu'elle soit ternie par un ciel maussade, ou déjà
dorée par la victoire prochaine d'un soleil oblique, Paris recom-
pose ce beau visage étonnant que la succession des siècles, les
multiples révolutions, les dures invasions n'ont pu détruire.
Miracle quotidien de Paris. Paris qui s'éveille.

10 « *Paris qui s'éveille* »

Les nuits de Paris sont armées de projecteurs qui dirigent
leurs feux vers le bonheur, l'angoisse, l'attente, la détresse, la

1. Pour les textes de cette série, nous indiquons les titres des chansons entre
lesquelles s'inséraient les textes écrits par Grandbois.

TEXTE DE BASE: Dactylographie de 2 f., copie carbone (37 x 22 cm). In-
scription à droite de la marge supérieure, p. 1: « Rythmes de Paris, vendredi le
21 avril 1950, Ermitage, 9h30-10h00 p.m. » Signature « Alain Grandbois » à gau-
che de la marge supérieure. Chanteuse: Muriel Millard; direction musicale:
Maurice Durieux (BNQM 204/5/3).

VARIANTES: manuscrit de 4 f. au crayon, numérotés I,2-4 (12,5 x 20,3
cm), sans titre et sans date (BNQM 204/5/3).

5 maussade ou déjà *ternie* par la victoire [A *prochaine*] d'un soleil oblique,
recompose [R *son* AR *le* A *ce*] beau 7 que [R *des* A *la succession des*] siècles,
[A *des révolutions, ou l'occupation de l'ennemi*] n'ont 11 Paris [R *propose mille*
visages divers. Les uns brillant de bonheur AR *sont munies* A *sont armées*] de mille
projecteurs qui dirigent *leur éclat* [R *lumineux*] vers

richesse ou la pauvreté. Mais surtout, les nuits de Paris sont tissées, sont parfumées d'amour. D'amours heureuses, comme partout au monde. Mais c'est que Paris renferme à lui seul tout un monde. Espoirs, désespoirs, ombres imaginaires, drames, joies. Muriel nous dit: Mon homme ne sort que la nuit. 15

«Mon homme ne sort que la nuit»

Paris est la ville la plus provinciale de France. Paris possède son quartier breton, son quartier normand, son quartier auvergnat, son quartier méridional, son quartier arabe, son quartier juif et toute la gamme de ses quartiers internationaux. Mais le Parisien, le Parigot, aime son quartier, comme le petit villageois aime son village natal. 20

«C'est mon quartier»

La danse fait essentiellement partie de la vie de Paris. Des ballets russes de l'opéra au bal musette de quartier, au tango des cabarets, aux valse choupées des bistrot de la Bastille, la danse alimente de son rythme triste ou joyeux, les poumons de la capitale. La princesse danse, le petit trotin de la rue de la Paix danse, les mauvais garçons et les filles de très petite vertu dansent. Car à Paris, danse signifie amour... 30

13-19 Mais [R surtout] les nuits de Paris sont [R faites AR tissées A sont parfumées] d'amour. [R Les A Ces] amours [R sont A peuvent être] heureuses ou malheureuses comme [R partout au monde A Cependant,] Paris [R renferme tout un monde A compose à lui seul tout un monde.] [R Joie.] désespoir, ombres inatteignables. Joies.] // Paris 19 Paris est [R une grande] la ville 19 provinciale [R du monde A de la France.] Paris [R a A possède] son quartier breton 21-26 méridional, ses quartiers cosmopolites. [A Et] chacune [R des gares de Paris alimente A de ses gares] alimente chaque quartier des parents, des amis, des amoureux, qui reviennent retrouver à Paris l'atmosphère de leurs provinces. Et chacun aime son quartier comme il aime son petit village natal [R Il l'aime d'amour] // La danse 26-32 danse [R à Paris, parmi la jeunesse,] est un élément essentiel au rythme de Paris. De l'Opéra au bal musette, [R de Nijinsky] du ballet russe à la valse choupée, des quartiers [R riches A élégants] de la Muette aux bistrot de la Bastille, la danse tient de la respiration même de la grande ville. La princesse danse, comme le petit trotin de la rue de la Paix. Mais à Paris, danse veut dire amour.

2. « On imagine volontiers¹... »

(5 mai 1950)

On imagine volontiers Paris comme une très grande ville, une immense capitale qui ne peut fournir que la joie, l'insouciance, les plaisirs, le bonheur; mais on oublie trop souvent que Paris peut distiller également des fluides d'une extraordinaire nostalgie. ...Et il pleut à Paris comme partout ailleurs.

« Une chanson qui s'envole »

Les petites gens de Paris composent, forment véritablement le visage de la capitale. Ils peuplent tous les quartiers de la ville. Et pour ma part, je n'ai jamais rencontré, à Paris, une femme ou un homme qui n'eût point possédé ce sens de l'humain qui en somme justifie ce magnifique mot de « civilisation » !

« Philomène »

Paris sera toujours la Mecque des amoureux. Et si Paris est gouverné, ou dirigé par des vieillards, il puise son éternelle jeunesse dans cette source de Jouvence où vont s'abreuver les amoureux... Nulle arithmétique ne saurait additionner les baisers qui ont été échangés à Paris...

« Marlène »

1. Dactylographie de 3 f. (37 x 22 cm), copie carbone. Au coin droit de la marge supérieure: « Rythmes de Paris, vendredi 5 mai 1950, Ermitage, 9h30-10h00 p.m. Réalisateur: Marcel Henry ». Chanteuse: Muriel Millard. Direction musicale: Maurice Durieux (BNQM 204/5/3).

Un autre jour d'allégresse et de paix. Paris respire à pleins poumons. Il fait beau, le ciel est tendre et léger, mais quittons Paris pour sa banlieue, et laissons-nous conduire par la main du rêve, ou son illusion... La nuit tombée, nous retrouvons Paris, sa grâce unique et son charme miraculeux.

«C'est encore un beau dimanche»

3. «Le printemps de Paris...»

(19 mai 1950)

« *U_n par-ci... un par-là* »

5 Les printemps de Paris sont adorables. Tous les arbres qui
bordent, comme des gardiens vigilants, les rues et les avenues de
la Capitale se couvrent d'un vert tendre et léger, doux à l'œil, et
réchauffant le cœur... Il y a aussi les berges fleuries de la Seine,
de l'Oise, leurs petites îles discrètes où chantent les oiseaux,
parmi les baisers des amoureux.

10 « *Pour moi toute seule* »

La joie habite les grandes villes. Mais elles ne sont pas non
plus sans tristesses. Elles nourrissent souvent d'inguérissables
nostalgies. Ainsi, pour certains êtres, Paris peut fournir une soli-
tude que nul désert saharien ne peut atteindre... Car où peut-on
15 se sentir plus seul qu'au cœur d'une foule grouillante, indiffé-
rente, parmi des milliers de visages anonymes...

« *Mucho, mucho, mucho...* »

TEXTE DE BASE ET VARIANTE : manuscrit de 4 f. (12,5 x 20,3 cm) numérotés 1-4 à droite de la marge supérieure, sous le titre courant « Rythmes de Paris ». Daté « 19 mai 50 » à gauche du f. 1 et « 19 mai » à gauche des autres feuillets, dans la marge supérieure (BNQM 204/5/3).

14 atteindre [R on peut A où peut-on] se sentir

Les amoureux ne cesseront jamais d'espérer, même contre tout espoir. Paris, ville de la jeunesse et de l'amour, a connu toutes les amours. Certaines finissent dans la tragédie, le drame, ou la plus parfaite désillusion. Par contre, d'autres triomphent, 20
marquées par ce mot fatidique qu'ont chanté tous les poètes :
«Toujours...»

«La musique à personne»

Tous les Parisiens connaissent les différents chants par lesquels s'expriment les petits metiers ambulants qui donnent à la capitale française un pittoresque à nul autre pareil. Il y a le vitrier, le ramoneur, la vendeuse de mouron... Il y a surtout celui 25
qui, dans les cours, joue de son orgue de Barbarie. Il tourne
inlassablement sa manivelle, et un petit singe sautille sur son
épaule... 30

4. «Toujours ces printemps¹...»

(26 mai 1950)

Toujours ces printemps de Paris, qui épanouissent en même temps² les fleurs et les cœurs. Le renouveau de la nature rejoint la jeunesse des yeux, et la douceur des soirs de mai ajoute à la tendresse des baisers. Pour les amoureux de Paris, le temps n'existe plus. Sauf la minute présente...

«Amour de mai»

Cependant, même pour les amoureux de Paris, les printemps passent, et les saisons du cœur, comme celles de la nature, doivent suivre leur cours. Les feuilles jaunies des marronniers, l'automne, se souviennent-elles qu'elles furent douées, au printemps dernier, d'un éclat à la fois vif et tendre? Et restera-t-il quelque chose des serments des amoureux?

«Tu te souviens de moi»

L'immense région de Paris, qui se répand bien au-delà de la banlieue, réserve parfois de singuliers contrastes. Tous les modes de vie peuvent s'y rencontrer. Mais personne ne connaît celui qui peut apporter le plus de bonheur. Ou quelqu'un le

1. Dactylographie de 3 f. (37 x 22 cm), copie carbone. Au coin droit de la marge supérieure du f. 1: «Rythmes de Paris, 6^e émission (Ermitage), 9h30-10h00, vendredi 26 mai 1950. Réalisateur: Marcel Henry». Chanteuse: Lucile Dumont. Direction musicale: Maurice Durieux (BNQM 204/5/3).

2. Nous rétablissons ce mot omis.

connaît-il? ...Sans doute, la paix et la joie du cœur importent davantage que la chaumière ou le château...

«D'où viens-tu ?»

Les amours de Paris, comme le ciel de la grande ville, comportent toutes les nuances de la palette, toutes les notes de l'octave. Elles peuvent pleurer, rire, sourire, chanter, danser, désespérer... Certaines, pour humbles, pour modestes qu'elles soient, n'en sont pas pour cela moins émouvantes. Et peut-être ont-elles plus de chance de durer.

«C'est un gars»

5. «La chanson de Paris¹...»

(2 juin 1950)

La chanson de Paris poursuit sa magie musicale jusqu'au bout du monde. Elle capte toutes les antennes du sentiment, et chaque nuance du cœur. De l'aube au crépuscule et du crépuscule à l'aube, le chant de Paris exalte ou détruit le rêve attendu.

«Refrain sauvage»

La grisette a rencontré son amoureux, le soir d'un 14 juillet parisien. Ils ont dansé jusqu'aux premières lueurs du jour. Ils ont échangé les mots éternels. Mais les enchantements de la valse, ceux d'un frais corsage et d'un sourire à la fois innocent et prometteur ne tissent pas toujours des liens définitifs.

«La fin du bal»

Il n'est guère de promenade plus délicieuse que celle que l'on fait faire dans un fiacre, à Paris, vers la fin de la soirée. Tout est douceur et repos. Et le trot nonchalant du cheval, ses sabots frappant les pavés de bois, les façades noyées d'ombre des maisons, tout reconstruit, à chaque seconde, les temps révolus.

«Le petit carrosse»

1. Dactylographie de 2 f. (37 x 22 cm), copie carbone. Au coin droit de la marge supérieure du f. 1: «Rythmes de Paris, 7^e émission, Ermitage, 9h30-10h00, vendredi 2 juin 1950. Réalisateur: Marcel Henry». Dans le coin gauche de la marge supérieure, note manuscrite signée Marcel Henry: «J'espère pouvoir vous envoyer d'autres paroles au cours de la semaine prochaine. Merci.» Chanteuse: Lucile Dumont. Direction musicale: Maurice Durieux (BNQM 204/5/3).

La joie... la joie entière, sans brouillards, sans taches, ne peut s'exprimer que dans des cœurs tout neufs. Elle n'est cependant pas éternelle et fait bientôt, avec notre jeunesse, comme l'eau fraîche de la fontaine glisse à travers nos doigts. Mais les jeunes gens recréent sans cesse l'amour dans les vertiges de l'amour.

«Pour notre amour»

6. «Les écrivains¹...»

(9 juin 1950)

L'orgue des amoureux»

Les écrivains de tous les temps et de tous les pays ont essayé, avec plus ou moins de bonheur, d'analyser, de définir l'amour. Mais les jeunes gens de Paris se préoccupent fort peu de savantes dissertations de ces psychologues. Ils se contentent tout simplement de vivre l'amour, d'en souffrir ou de s'en enchanter.

«Congo»

Paris, ville baignée d'universalité, attire à lui les Arts, les Sciences et les Lettres des cinq continents... Qui ne se souvient du bal nègre de la rue Blomet, où les tam-tams et les tambourins tenaient lieu de grosses caisses. Et des princesses d'Europe dansaient aux bras de géants noirs venus du Soudan ou du Congo.

«Flâner tous les deux»

Dans ce monde actuel devenu la proie de l'agitation la plus fébrile, et qui semble refuser à l'homme le moindre répit, Paris a su ménager d'adorables oasis où les amoureux, le long de

1. Manuscrit de 4 f. au crayon (12,5 x 20,3 cm), sous le titre courant «Images de Paris», numérotés I, 2-4 à droite de la marge supérieure. Daté «vendredi, 9 juin 1950» dans le coin gauche de la marge supérieure du f. 1. Le chiffre VIII au centre de la marge supérieure du f. 1 indique qu'il s'agissait de la huitième émission de la série (BNQM 204/5/3).

belles allées désertes que bordent les marronniers, peuvent poursuivre les rêves fabuleux de leur jeunesse et de leur joie.

« Cornet de frites »

Un jeune couple insouciant et rieur se promène le long des quais de la Seine. Les lumières de la ville vont bientôt s'allumer, et avec elles, tous les prestiges du luxe nocturne de la Capitale. Le couple ne s'en soucie point. Il rit, puisant sa joie dans son bonheur... Déjà, au XIII^e siècle, on disait :

*Tant que Paris ne périra
Gaieté du Monde existera.*

7. «Paris demeure¹...»

(16 juin 1950)

Paris demeure toujours le carrefour de la chanson du monde. Car si les cinq continents éprouvent le besoin d'exalter par les chants leurs espoirs, leur mélancolie, leur joie de vivre, c'est à Paris que revient l'honneur d'adapter ces chants à une mesure universelle. Paris ignore les frontières et son ciel léger réunit toutes les musiques du globe.

«Chica-chica-chou»

Paris a souffert des invasions, des occupations, des émeutes, des révolutions, des sièges qui réduisirent parfois ses habitants à la famine. Le malheur passé, on chantait. De sorte que l'on a pu dire: «À Paris, tout finit avec des chansons.» Nous pourrions dire avec plus de justesse: «À Paris, tout recommence avec des chansons.»

«Avec une chanson»

Malgré l'austérité des philosophes, la mauvaise humeur des vieillards, le puritanisme des gens bien rentés et trop bien pensants, l'amour conserve des droits inaliénables. Il est cependant

1. Dactylographie de 2 f. (37 x 22 cm), copie carbone. Au coin droit de la marge supérieure du f. 1: «Rythmes de Paris, vendredi 16 juin 1950, studio H-8, 9h30-10h00. Réalisateur: Marcel Henry». Chanteuse: Muriel Millard; direction musicale: Maurice Durieux (BNQM 204/5/3).

remarquable que les amoureux ne songent guère à leurs droits. Ils ne rêvent qu'à leur bonheur. Et c'est ainsi que la vie continue.

«Il fait bon t'aimer»

Rue de la Paix, avenue de l'Opéra ou des Champs-Élysées, les «petites-mains», c'est-à-dire les petites cousettes des grandes maisons de mode de Paris qui donnent le ton aux élégantes de New York, de Londres, de Rio, de Buenos Aires, de Montréal, savent se vêtir elles-mêmes, avec un rare goût, du moindre bout de chiffon. C'est un des miracles de Paris.

«La petite robe bleu marine»

8. «Le dimanche, Paris...»

(23 juin 1950)

5 **L**e dimanche, Paris représente véritablement le repos exigé par les préceptes. Chaque arrondissement de Paris devient calme et silencieux, comme autant de petites sous-préfectures de province. C'est aussi le jour voué à la famille, et dans les quartiers populaires comme dans les quartiers élégants, monsieur, madame et bébé font leur promenade dominicale.

«Dimanche après-midi»

10 Le charme de Paris tient à la rencontre de mille conditions heureuses, à une infinité de nuances que l'on ne peut analyser une à une mais dont l'ensemble apporte cette qualité inégalable qui fait l'envie du monde entier. Et c'est pourquoi la chanson jaillit de Paris, aussi naturellement, aussi spontanément que
15 l'eau de la source.

TEXTE DE BASE : dactylographie de 3 f. (37 x 22 cm), copie carbone. Au coin droit de la marge supérieure du f. 1 : « Rythmes de Paris, vendredi 23 juin 1950, Ermitage, 9h30-10h00 p.m. Réalisateur : Marcel Henry. 10^e émission. » Chanteuse : Muriel Millard ; direction musicale : Maurice Durieux (BNQM 205/5/3).

VARIANTE : manuscrit de 4 f. au crayon (12,5 x 20,3 cm) numérotés I, 2-4, à droite de la marge supérieure, sous le titre courant « Images de Paris ». Le chiffre X au centre de la marge supérieure du f. 1 indique le numéro d'ordre dans la série. Daté « vendredi, 23 juin 1950 » à gauche de la marge supérieure du f. 1.

« *Refrain de Paname* »

La beauté de Paris ne se borne pas à des robes claires, à des sourires de printemps, à des jardins fleuris, à des chants d'espoir et de joie. Elle revêt parfois un visage dont la gravité et le pathétisme fournissent une nostalgie presque insoutenable, qui brûle jusqu'au fond du cœur. 20

« *Perdu sous la pluie* »

Paris compose à lui seul un immense univers où se coudoient et s'exercent, sans se confondre, toutes les manifestations de la vie humaine. Et plus qu'en aucun autre endroit de la Terre, Paris peut satisfaire aux exigences de la spiritualité, apaiser la soif du beau, combler les désirs sans cesse renouvelés d'une jeunesse ardente et neuve. 25

« *Un baiser, qu'est-ce que c'est ?* »

23 univers où se [R *relaient* <?>] coudoient

9. «La place de l'Opéra...»

(30 juin 1950)

M*a chansonnette».*

5 La place de l'Opéra est l'un des centres les plus nerveux de
Paris. On peut volontiers la croire livrée à l'unique fantaisie, au
passage incessant de la vague de touristes, laquelle possède,
comme les mers, un flux et un reflux continuels. Mais il n'en est
rien. La place de l'Opéra demeure tout à fait parisienne, et si
10 tous les étrangers du monde s'y rencontrent, c'est le Français
qui les y reçoit.

«Lettre perdue»

Tout le long du jour, l'Opéra, peut-être trop statufié, trop
immobile parmi le mouvement extraordinaire de la vie de Paris,
semble une immense masse de pierres à colonne, sans véritable

TEXTE DE BASE: dactylographie de 3 f. (37 x 22 cm), copie carbone. À droite de la marge supérieure du f. 1: «Rythmes de Paris, vendredi 30 juin 1950, Ermitage, 9h30-10h00 p.m., 11^e émission. Réalisateur: Marcel Henry». Chanteuse: Muriel Millard; direction musicale: Maurice Durieux (BNQM 204/5/3).

VARIANTES: manuscrit de 4 f. au crayon (12,5 x 20,3 cm) numérotés I, 2-4 à droite de la marge supérieure, sous le titre courant «Images de Paris». Au centre de la marge supérieure du f. 1: «XI émission». Daté «vendredi le 30 juin 1950» à gauche de la marge supérieure du f. 1 (BNQM 204/5/3).

9 monde s'y [R *rencontraient* A *rencontrent*] c'est le Français qui les [A y] reçoit

utilisation. Mais le soir tombe, mais la nuit descend. Alors 15
l'Opéra renaît, s'illumine de mille feux. C'est le plus grand
théâtre musical du monde. Les chefs-d'œuvre des plus illustres
génies s'y font entendre, qu'ensuite l'univers entier applaudit.

«Je n'ai plus peur de vous».

C'est [à] la place de l'Opéra que les grands Boulevards, 20
avant de continuer leur course vers les Italiens, le Montmartre,
s'interrompent comme pour reprendre un peu de souffle. Il y a
eu, bordées des plus fameuses boutiques de l'Occident, la Made-
leine, les Capucines. Et soudain, cette trahison de la rue de la
Paix... qui semble vouloir drainer ce flot des Boulevards apparte- 25
nant à l'Opéra, et à l'avenue du même nom.

«Je suis une femme»

Le café de la Paix bat au cœur même de la place de l'Opéra.
Il appartient déjà à la légende. C'est un petit bar minuscule qui
la lui a fournie. Du côté, naturellement, de l'Opéra. Il y avait là, 30
sur les hauts tabourets, des écrivains, des poètes, des musiciens
célèbres... Jean de Tinan, Henry Duvernois, Blaise Cendrars,
Guillaume Apollinaire, Erik Satie, Reynaldo Hahn, qui discu-
taient de leur art. Parfois avec trop de flamme. Il y eut certains
duels. Cependant, les terrasses extérieures du café de la Paix 35
composent toujours une sorte de Babel horizontale.

18 entendre [AR *d'abord*] qu'ensuite 32-33 célèbres... Henry Duvernois, Blaise Apollinaire <Nous retenons ici la leçon du manuscrit et rétablissons les mots qui ont été omis à la transcription.>

10. «Parmi les sept collines...»

(7 juillet 1950)

5 **P**armi les sept collines de Paris, il n'y en a guère qui soit plus connue dans le monde entier que «le Montmartre». Sans doute pour des raisons qui tiennent peu de la grande histoire, mais il n'importe. Ce lieu légendaire de Paris, du «Gai Paris», a fixé déjà les souvenirs et soulevé les désirs de trois ou quatre générations.

«Ma rue et moi».

10 Six heures du soir, place Pigalle. Le Montmartre du plaisir s'éveille. Les cafés, les bars, les petits bistrots déjà s'illuminent, préparant la grande fête de joie qui atteindra son point culminant dans les dancings, les cabarets, les boîtes luxueuses, au milieu de la nuit. Et le Montmartre du plaisir ne se rendormira
15 qu'à six heures du matin.

TEXTE DE BASE ET VARIANTE: dactylographie de 3 f. (37 x 22 cm), copie carbone. À droite de la marge supérieure du f. 1: «Rythmes de Paris, vendredi le 7 juillet 1950, Ermitage, 9h30-10h00 p.m., 12^e émission. Réalisateur: Claude Garneau.» Chanteuse: Lucile Dumont; direction musicale: Maurice Durieux (BNQM 204/5/3). Plusieurs annotations manuscrites, d'une autre main, s'ajoutent au texte dactylographié pour préciser le minutage et la présentation en ondes.

4 connue [A *dans le monde entier*] que «le Montmartre»

«La légende du jazz».

Il n'y a pas que le Montmartre de la nuit, de la danse et du joyeux et pétillant champagne. Le Montmartre du jour, celui des artistes, a marqué beaucoup plus profondément notre époque que le premier. C'est en effet à Montmartre que naissait, au début du siècle, cet immense mouvement pictural qui a fourni les données d'une esthétique nouvelle. L'École de Paris, de célébrité mondiale, a pris naissance aux alentours de la Place du Tertre. 20

«Tendrement»

25

Une toile d'Utrillo montre une rue étroite, pavée de pierres inégales, bordée de maisons grises aux volets d'un vert fané, et un mur d'où s'échappe le feuillage d'un arbre rachitique. Mais au bout de cette rue, on aperçoit soudain, haute dans le ciel, la blancheur éblouissante d'une coupole. C'est celle du Sacré-Cœur. Et c'est par elle que Montmartre domine véritablement Paris. 30

Page laissée blanche

APPENDICE

VARIANTES LONGUES (« Marcel Dugas »)

1. 1-58 II Dugas [R *Pour Parler comme il convient de Marcel Dugas nécessiterait la matière de plusieurs livres, car plusieurs personnages*] Il m'est difficile, dans [A ces] quelques pages, de parler comme il [R conviendrait A convient] de Marcel Dugas, de cet [R homme AR être A homme R personnages AR à multiples facettes, dont R habité par plusieurs personnages, dont les uns fuyaient <mot illisible> comme l'eau à travers les doigts, se prête peu à l'analyse, était] habité par plusieurs personnages [R parfois contradictoires] dont les uns possédaient la [R pureté A clarté] du cristal et les autres s'enveloppaient [R d'un manteau de brume] d'ombre [R et très secret, A et de nuit,] échappe à l'ana- Certains êtres échappent à [R l'analyse précise] comme [A une goutte R de mercure échappe A fuit R à la A sous la R pression du doigt A doigt R en AR est] se divisant, en mille [R petites] sphères minuscules. Marcel Dugas était [R l'un de ces êtres A de ceux-là.] Pour son bonheur, pour son malheur, [R Il n'importe maintenant] et surtout pour ce qui compose et importe le plus, ce qui <fin du f. 2 1/2; le manuscrit reprend ensuite au f. 5.> III la plaie très particulière de notre époque, pour [A tenter d'exprimer] des choses [R simples A compliquées] d'une façon [R ambiguë A plus] compliquée [A encore]. Aussi m'en tiendrais-je au tracé, [R obligatoirement A nécessairement] [R fragile A linéaire] de cette [A émouvante] aventure humaine. Tant qu'au <sic> secret profond de Dugas, à l'alchimie de son œuvre, à ses expériences [R personnelles intérieures,] intérieures d'homme, qu'en pouvons-nous [R savoir A connaître], nous qui nous connaissons si peu nous-mêmes, qui ne savons [R pas d'où nous vient] pourquoi nous [A avons] posons [A à tel moment], tel geste [A engageant AR tout <mot illisible>

tout le cours de la vie R *plutôt qu'un autre,*] qui avons choisi [R *sons*] d'écrire [R *ceci plutôt*] cette [R *page* A *nouvelle*] ou ce poème, de [R *peindre* AR *tracer* A *brosser* R *Cette toile* A *ce tableau* R *ou passion l'immensité* A *la multitude*] des gestes [R *qu'il y a*] à poser, de [A *nouvelles et*] poésies et [R *de toiles qu'il y a*] qui ne seront jamais écrits et de toiles qui ne seront jamais peintes. Je [R *m'excuse* AR *dois aussi* <passage illisible> *trop souvent*] parler de moi. [R *Ce n'est qu'en fonction de Dugas,*] J'ai [R *connu* A *pas* <passage illisible> *je parle de moi en fonction de Marcel Dugas que j'ai connu*] Dugas vers la fin de l'été 1925 [A *rencontré.*] À la terrasse latérale du café des Deux-Magots, devant l'admirable église de Saint-Germain-des-Prés [A *dont la cloche jouait dans le ciel comme un mélange.*] C'était [R *presque la nuit.* A *dans l'aube bleue,*] marronniers frissonnaient légèrement et luisaient soudain, [A *à la lueur des réverbères*] se retournant dans ce vent léger, la [R *lumière* A *lueur*] des réverbères. Il y avait [R *eu un orage* AR *plus* A *en un orage.* Et c'était] une belle nuit tendre et douce. Une nuit [R *d'automne*] de Paris. [R *Ce sont* A *Elles sont parmi*] les plus belles nuits du monde. [R *Il* A *Dugas*] revenait du spectacle, [R *avec un de ses amis,*] avec une véhémence qui confinait à l'emportement, et comme s'il avait [R *eu*] à confondre un adversaire. Il adorait le théâtre. Puis nous [R *échangeâmes quelques propos au sujet* A *parlâmes*] du dernier essai de Suarès, du [R *dernier* A *nouveau*] roman de Mauriac [R *Enfin* A *Puis*] ce fut le tour des écrivains canadiens, [R *qui* A *lesquels*] existaient déjà, n'en déplaise [R *aux généra*] de parler de Marcel Dugas, car il fut mon meilleur ami. Et puis cet homme n'était point fait tout d'un bloc, plusieurs personnages au contraire l'habitaient, non sans se heurter. Et [A *tenter de définir*], c'est [R *parfois trahir*] risquer [R *parfois* A *souvent*] de trahir. Je rencontrai Marcel Dugas vers la fin de l'été 1925. À la terrasse latérale des Deux-Magots devant l'église de Saint-Germain-des-Prés. C'était la [R *soir* A *nuit*]. Les feuilles des marronniers [R *luisaient parfois dans l'ombre dans un léger frémissement*] frissonnaient légèrement, [R *à la lueur des réverbères,*] et à la lueur des réverbères, [R *des feuilles*] luisaient soudain. Il [R *y*] avait [R *eu* A *plu.* Une petite pluie d'arrosoir R *un orage.* AR *Et c'était une belle nuit tendre*] Dugas revenait du spectacle, du Vieux-Colombier, si ma mémoire est fidèle, et il ne tarissait [R *pas*] d'éloges sur [R *les artistes* A *l'auteur interprètes,*] la mise en scène, le décor. Il adorait le théâtre. Puis nous en vinmes à parler de littérature, du dernier essai de Suarès, du dernier roman de Mauriac, et enfin de la littérature canadienne. «Avez-vous rencontré Paul Morin» Je dis non. René

Chopin [R Non. Victor Barbeau ? Non.] Non. *Guy Delahaye* ? Non. *Victor Barbeau* Non. [A *Jean Chauvin* Non.] *Robert de Roquebrune* ?] — « Mais

1. 17-26 Va tiendrais-je [R à l'anecdote, A au tracé obligatoirement fragile de cette] aventure humaine [A et] à ses reflets. Tant qu'au < sic > secret [R de l'être lui-même, comment pouvons nous A profond de Dugas,] à l'alchimie de son œuvre, à ses composés, [R aux A à ses] expériences intérieures et extérieures [A d'homme,] qu'en pouvons-nous savoir [AR de], nous qui [R ne] nous connaissons si peu nous-mêmes, et qui ne savons pas [R ce que A d'où surgit, d'où naît] tel ou tel geste, telle ou telle attitude [A et d'où vient] telle ou telle femme, que l'on [A écrive] telle ou telle page, [R ont pu atteindre plutôt A écrire tel ou tel poème, plutôt que d'aimer cette autre femme, d'écrire] une autre page ou [R un A cet] autre poème. Si Marcel < Le reste du f. 3 et le f. 4 proposent un développement qui n'a pas été retenu. >

1. 25-58 II écrire ? [R C'était aux A Ce fut au café des] Deux-Magots, [A un samedi] [R à l'automne 1925] [AS à la AR soirée A terrasse donnant sur Saint-Germain] vers la fin de l'été 1925, que je rencontrai Marcel Dugas. [R La soirée A Le soir AR vint était [R douce, légère et joyeuse AR tendre et légère A tendre et léger < mot illisible >] et [A comme il y avait eu des averses] les feuilles des marronniers luisaient [AR et il < mot illisible >] dans l'ombre [R avec dans un frémissement à peine perceptible. Des couples rieurs passaient, enlacés, en chuchotant A en se balançant doucement, frissonnant.] Un soir heureux de Paris. [R Dugas revenait du spectacle] Dugas < passage illisible > [R raffolait de musique classique, romantique ou moderne.] Il parla longuement de [R Ravel A Copeau R et avec enthousiasme. [R Puis] et même [A avec] emportement [A et de Ravel de la même façon], comme s'il avait à confondre des [R ennemis A adversaires.] Puis la conversation s'amorça sur la littérature canadienne. [A C'était quelque peu dangereux, c'était le sentier de la guerre,] [R Paul Morin, Victor Barbeau,] le Paon d'Émail, [R connaissez-vous A Avez-vous rencontré] Paul Morin ? Je dis non, René Chopin ? Je dis non. Mais alors, Monsieur, vous

1. 29-42 IV l'ombre [R bleue où luisaient A et luisant AR sous les réverbères] soudain, à la lueur des réverbères. C'était une nuit tendre et douce [A et belle.] [R Les nuits de Paris comptent parmi les

plus belles du monde.] Une nuit de Paris. [R avec un] *Accompagné* d'un jeune Canadien que je connaissais vaguement, [R *Vagues présentations*] et qui nous [R *présenta, avant de*] quitta [R *quelques*] dès qu'il nous eût *présentés l'un à l'autre. Tout de suite*, Dugas me raconta la soirée qu'il venait de passer au Vieux-Colombier [R *si AR toutefois ma mémoire est fidèle*] et il ne tarissait pas d'éloges sur l'auteur, les interprètes, [R *le metteur A la mise*] en scène, le décor. [A *Il parlait de Dullin, Copeau, de Jouvet avec A un enthousiasme A une véhémence qui confinait à l'emportement, et comme s'il avait à confondre un adversaire.*] Il adorait le théâtre. Puis nous échangeâmes quelques [R *mots à propos AR propos au sujet A réflexions à propos*] du dernier essai de Suarès, [R *du nouveau A des poèmes <mot illisible>*] roman [A *de la saison*] de Mauriac [R *et nous finîmes*] et enfin [R *de la littérature et des écrivains canadiens (car il y en avait déjà A des écrivains canadiens. Ils existaient déjà,*] n'en déplaise <interruption du manuscrit>

1. 32-34 II spectacle, avec un de ses amis [A *jeune médecin,*] que je connaissais [A *vaguement*]. *Présentations.* [R *un médecin AR canadien*] Il [R *ne*] nous quitta tout de suite après les [R *dix A cinq*] minutes obligatoires de la bienséance. Ce médecin [A *blondin*] était fort occupé. Il avait sa femme, [R *qui lui A à II*] donnait un enfant tous les dix mois, [A *c'était un homme à principes, de <mot illisible> exploiteuse,*] et une petite maîtresse intransigeante <?> qui lui [R *donnait A apportait*] plus de soucis que sa femme [AR *et R que*] ses deux enfants, et que son travail à l'hôpital. Il n'était pas très [A *très*] intelligent, quoique boursier. De retour à Montréal, il est devenu [R *par la suite A tout de suite*] une sommité [R *médicale, A Il avait de l'aplomb, du culot.*] Il est mort [R *trop AR très A trop*] tôt [R *et d'une A de <mot illisible>*] façon [R *assez dramatique*] pour que l'on puisse juger de [R *sa valeur A la valeur dévastatrice de ses exercices dits professionnels.*] Il était [R *cependant*] en passe de devenir millionnaire. Que Dieu le garde.

Je demeurai seul avec Dugas. Il avait [R encore A alors] des cheveux [R très] blonds, très longs, [R mais AR déjà fort A et fort clairsemés.] Pour Dugas, la calvitie précoce, [R dont il a souffert] qui le guettait a été un de ses grands soucis [A et plus que maux réels.] Les gravures [A ou les portraits] des poètes qu'il admirait — sauf Baudelaire — étaient chevelus jusqu'aux yeux, d'après les estampes romantiques. Il était coquet. Il était romantique. Je suis allé le voir un jour à l'hôpital, on venait de lui faire une [R opération A intervention]

chirurgicale [R très A assez] sérieuse. Sa première question: «Dites-moi, mes cheveux» Pourtant, avec son visage comme [R sculpté A taillé] dans le marbre [A ou fondu de bronze des médailles, le visage] celui [R du Romain celui des] des Romains, [R il n'avait pas à se] tous chauves ou tondus, il n'avait pas à s'inquiéter. Ce que je lui dis. Et comme il était encore inquiet, [R je lui dis A j'ajoutai] qu'après ou pendant sa convalescence, ses cheveux repousseraient, puisqu'il y tenait tellement, [A ce que] je ne [R le] croyais pas du tout, j'étais penché vers lui, j'étais à ce moment-là doué d'une chevelure abondante et souple qui faisait l'admiration de mes petites amies, il en avait conscience <interruption du fragment au haut du f. 8>

1. 60-90 II rire, et puis je l'entraînai, car c'était [A toujours le] samedi [A qui s'étirait sur le dimanche] [R vers A à Montparnasse, où j'habitais alors, et où j'avais mes [R petites A douces] habitudes de noctambule. Je connaissais [R beaucoup de A des] gens à Montparnasse, [R j'y avais pavé <?> par dans le AR du A dans le] milieu des artistes [R et de ceux qui gravitent autour d'eux, les vrais et les faux, vrais ou faux] et [AR aussi] [R dans divers A de divers] autres milieux [R également]. On s'y liait avec la plus grande facilité, comme dans toutes les Babel. Et Montparnasse, alors à son apogée, [R était une Babel, prodigieuse Babel, A fournissait un prodigieux mélange de crétins et de génies.] [A Montparnasse était en gestation. Comme dans la fable d'Ésope, on y rencontrait le meilleur et le pire.] Dugas [R connaissait peu le quartier A le fréquentait assez peu,] ayant établi ses quartiers boulevard Saint-Michel et Saint-Germain-des-Prés. Après [R quelques repos A les visites obligatoires] au Dôme, à la Rotonde, [A au Select], je l'amenai chez une amie, Rêno, un peintre qui [R arrivait de A venait d'exposer à] New York, où elle avait fait une exposition [A elle avait remporté un [R grand] succès retentissant,] [R Son atelier, boulevard Raspail, assez retentissante.] Cette Rêno [R une] juive polonaise ayant survécu aux pogroms russes, [R avait AR habitait] Un atelier, boulevard Raspail, vivait la nuit, comme un hibou, dont elle avait d'ailleurs [R le regard A l'œil AR rond] fixe et globuleux. On [R rencontrait A pouvait] chez elle, [R des femmes <?> A selon les nuits,] Hermine David, Marie Laurencin, Kisling, Vlamincq, [A Chagall, Carco qui descendait de sa butte, avec son accordéon, des poètes faméliques, des écrivains sans talent] beaucoup d'illustres inconnus et quelques clochards invraisemblables qu'elle nourrissait, logeait dans [R quelques coins de] son [R vaste A immense] atelier [A plein de coins et de recoins, de greniers et même d'anciennes écuries royales, et ces vagabonds,] qui lui servaient à

l'occasion de modèles. Ces soirées, ou nuits n'avaient rien d'académique. Toute licence était permise, et son excès même [R provoquait A n'allait pas sans provoquer] l'ennui. Dugas ne se sentait pas à l'aise dans ce monde [R bruyant et bigarré et d'une irréalité et d'un <mot illisible> nouveau] où le talent [R s'accommodait et peut-être s'accommodait si bien de tels comparses A le génie et la crapule se touchaient les coudes] Sa bohème à lui exigeait plus de rêve, moins [A d'éclats et] de bruit

1. 72-77 VI coloré, [R *Ma jeunesse s'y plaisait.*] Mais il y avait aussi Hermine David, Pascin, [A *Marie Laurencin,*] Kisling, Vlamminck, [A *Picasso, Cendrars, Max Jacob,* [R *les aînés rappelaient A évoquant*] le souvenir de Guillaume Apollinaire, de Jean de Tinan, de Modigliani. [A *Il y avait les américains, Ernest Hemingway, avec les peintres, les écrivains, les journalistes et des amis, il y avait tous les Français de la Butte Montmartre et de Saint-Germain-des-Près qui descendaient affluaient au Carrefour Vavin.*] Ma jeunesse [R trop A très curieuses s'y plaisait.] Au

1. 84-90 VI globuleux. Elle était d'une [A *exemplaire*] prodigalité [R *insensée AR sans nom A excessive.*] [R *La cour AR Le nombre*] des parasites qui l'exploitaient [R *ne se comptait pas AR était A innombrables.*] On la soupçonnait de se livrer à de petits vices [R *aussi courants que*] aussi anodins que [R <mots illisibles>] A <mots illisibles>] de morphine, [A *de*] la prise de cocaïne, et [A *de*] l'inhalation de l'éther. Ces [R *légères*] innocentes manies étaient alors [A *assez*] courantes dans le monde des artistes des années 1920-1930. [A *Puis Rêno disparut soudain, et nul ne sut ce qu'elle était devenue.*] Dugas [A *, après le premier étonnement,*] ne se sentit pas à l'aise dans ce milieu [R *trop frelaté, aussi j'allai le reconduire, et très bruyant et*] trop frelaté, [A *sa bohème à lui exigeait plus de rêve, moins d'éclats et de bruit,*] et il me

1. 106-176 II amitié. // Car il était bohème, [R *dans le sens non péjoratif du mot A quel poète ne l'est pas. Mais*] Il avait horreur qu'on lui attribuât ce qualificatif, il [R *me disait A m'avait confié*] que [R *cela A cette réputation qu'on lui avait faite*] avait brisé sa vie. Il s'agissait d'un mariage qui ne s'était pas [R *fait, et que la discrétion la plus élémentaire m'empêche A accompli*]. Toute mon existence en avait été transformée, [R *me confiait-il A ajoutait-il*] quand nous en [R *dans A plus tard, au long de*] l'amitié, au terme des aveux, [R *de A avec*]

la liberté [R royale du secret A princière et dangereuse] de la confiance et [R de l'aveu A du secret]. Dugas fut mon meilleur ami dans cette époque merveilleuse et folle. Et pourtant, près de vingt ans, — une génération, — nous séparaient l'un de l'autre. Et nous avions des natures [A et des tempéraments] parfaitement [R contraires A opposés.] Je suppose, je suppose seulement, [R que] Car je ne suis ni un psychologue [R diplômé A à diplôme], ni un peseur de grains cervicaux, qu'il [R m'apportait A tentait de m'apporter] ce qui me manquait, c'est-à-dire [R la sagesse A l'expérience de la vie, de la vie réelle,] et je tentais à mon tour de lui apporter ce qui lui manquait à lui, un peu de [R logique cartésienne A vigueur et de virilité]. Et pourtant! L'on pouvait renverser la proposition, et le résultat, [A en fin de compte,] serait à peu près [R le] identique. Mon [A vieil] ami Marcel Dugas, [A ce rêveur organisé,] avait [R très] sagement divisé sa vie en deux tranches parfaitement définies, [A sans que l'une débordât sur l'autre,] celle du fonctionnaire, celle de l'écrivain [A et du fantaisiste]. Le fonctionnaire — attaché aux archives du Canada — [R était scrupuleusement attaché qu'il] dont il remplissait les devoirs avec un [A rigoureux] scrupule [R sens rigoureux. C'était A Beau temps, pluie, bruine, glaces, il arrivait à l'heure réglementaire à son bureau, où il y tenait] une situation [A de copiste] médiocre [R de copiste], mal rétribué, [R et sans espoir,] bref, sans espoir. C'était son gagne-pain. Je lui disais qu'il fallait réclamer, demander, il s'effrayait. Surtout, n'allez pas faire de zèle, vous pourriez me faire enlever ce que j'ai, vous êtes ardent et jeune, vous êtes [R fou]... Vous ne connaissez pas ce que c'est, l'administration, et des ennemis qui [R nous en veulent] sont toujours là, Montréal, et qui ne songent qu'à me nuire, ou à me détruire. Il avait [A à la fois] tort

1. 108-119 VI n'alla [R il] pas sans certains [R orages AR difficultés A nuages.] [R Il était difficile de rencontrer deux natures A et deux tempéraments R différents que les nôtres. Dugas, que les circonstances de la vie avaient emmené à Paris, était un sédentaire. II] Nous avions une nature et des goûts différents. [A Il était mon aîné de près de 20 ans] Il était sédentaire, [R malade déjà, bien qu'il l'ignorât,] timide dans la conduite de sa vie, [A trop] prompt à l'exaltation et [R sensible à l'angoisse AR très porté A livré sans cesse à] une sorte d'angoisse [R religieuse A tenant de la mystique,] proustien dans ses [R effarouchements AR effarements A pudeurs trop] délicates — cette peur de blesser, ne s'être point fait comprendre, et qui lui faisait écrire une [A longue] lettre pour expliquer ce qu'il avait voulu signifier par un [AR simple A dans un AR il était]

hanté par la [R *peur* A *crainte*] de vivre parmi les hommes, [R *Il était méticuleux, touchant, fidèle,*] qu'il trouvait [AR *tantôt tour à tour aimables et séduisants tantôt*] barbares, grossiers et dangereux. [R *Il avait horreur qu'on le traitât de bohème. Et pourtant* A *Il m'avait confié*] qu'en 1914, de retour à Paris, il était [R *arrivé* A *revenu*] à Montréal [R *vêtu* A *dans une tenue pour le moins fantaisiste,*] comme [R *Rodolphe dans les* <mot illisible>] d'un rapin de l'époque romantique, feutre

1. 117-176 II fois. *Les années de la guerre — 1914-18 —* [R *qui*] l'avaient [R *mis en conflit avec certains de ses* AR *anciens* R *camarades de lettres qui s'étaient servis de lui comme d'une espèce de souffre-douleur, Dugas étant pacifiste* A *ramené au Canada.*] Et certains de ses [R *vieux*] amis, [A *avec la plus grande inconscience et par jeu,*] lui avaient monté un énorme « canular », de sorte que Dugas [A *aussi*] sensible que la feuille du peuplier au début de l'orage, — c'était un poète, il ne faut jamais jouer avec les poètes! — s'était affolé. [R *Il l'écrivait lui-même.* A *Voici ce qu'il écrit à ce propos dans* (<illisible>). [R *on avait parlé de l'enfermer à Saint-Jean-de-Dieu. Or Dugas était pacifiste* [A *avant la lettre.*] Il admirait Romain Rolland. [A *C'était sa conviction profonde.*] Il [R *avait* A *tenait*] en horreur la violence physique, les coups, la bataille, le risque, tout ce qui [R *se rapporte* A *convient*] à la force pure et grossière. [A *Dans les temps de guerre, et si on la dévoile, c'est une attitude assez dangereuse.*] Ce point nous séparait. J'adorais ce qu'il refusait. Je me lançais dans les petites bagarres de quartier à [R *poings fermés*] yeux fermés [A *et dans des aventures sans issue.*] Il ne pouvait s'empêcher d'admirer [R *mon* A *cette*] audace, qui ne tenait qu'à ma jeunesse. [R *Mais l'audace, pour Dugas, il l'eut dans ses écrits, Et* Il y a [R *déjà*] longtemps [A *déjà*] que j'ai appris que [R *le courage intellectuel* A *l'audace de l'écrit*] demande plus de courage que l'agilité des poings ou le défi du [A *gratuit*] danger. [R *Après* A *À*] cinq heures du soir, [A *exactement,*] Dugas n'était plus fonctionnaire. Il [R *était*] fantaisiste, devenant lui-même, revenait à A *retrouvant*] sa nature profonde, [R *il le poète fantaisiste*] qui était celle du poète. [R *Il se livrait* A *Alors il pouvait se livrer à ses fantaisies, qui étaient multiples. Il redevenait un homme libre.*] <Nous interrompons la transcription au milieu du f. 10. Le reste du fragment ne se retrouve pas dans le texte.>

1. 120-176 VI cela [R *pour scandaliser*] avec [A *un fort grain d'*]humour, [A *ce dont il ne manquait pas, et pour scandaliser le*

"bourgeois". [R Mais] *Ce qui était plus grave, c'est qu'il affichait* [R aussi, en A en outre, et en cela] *fidèle disciple de Romain Rolland, des* [R idées résolument A opinions farouchement] *pacifistes, [A ce qui est un peu dangereux en temps de guerre.] [R Le bourgeois eut tôt fait de riposter AR avait la revanche facile. En temps de guerre, ce jeu est dangereux.] Là-dessus, il s'épr*[D end S it] *d'une jeune fille [R et se vêtit AR vêt R comme tout le monde A qui l'aime également. Ils allaient se fiancer quand des envieux interviennent auprès de la famille de la fiancée.] [R s'éprend de lui AR également.] Dugas s'empresse de se vêtir comme tout le monde, il était trop <mot illisible>, des envieux ruinent sa réputation auprès du père de la jeune fille en le traitant [R d'écrivain et sans talent A de poète] et de bohème invétéré. [R La bourgeois] Dans le monde des affaires, on goûte fort peu la poésie et la fantaisie. Le projet de mariage fut abandonné et Dugas [R en fut] bouleversé. [R Il devait prendre des années à se guérir,] à [A lécher, à] panser ses plaies. Il revint à Paris pour occuper un petit poste aux Archives canadiennes. [A Avec les années] sa blessure [R était] sans doute [R cicatrisée] se cicatrisait [R mais il a toujours conservé] de cette période de sa vie une amertume qui [A parfois] remontait [R parfois] d'un coup en surface, dans ses moments de lassitude et de tristesse. [A Je reçus un jour, un jeudi soir, ce petit mot de lui, que voilà <mots illisibles>, que j'ai sous les yeux et que je transcris ici: Je bondis chez lui. Il avait <mot illisible> rue du Pot-de-fer, un petit appartement rempli de livres, et miraculeusement sans poussière, car il était d'une propreté méticuleuse. Je le trouvai plongé dans une la plus profonde détresse. Je réussis à l'amener chez-moi.] Je tentais alors de le gourmander, je lui parlais sans [R trop de] conviction [A aucune] d'énergie, de courage, etc., il s'emportait et me quittait brusquement. Je recevais le lendemain une lettre injurieuse, à laquelle je me gardais de répondre. Il boudait pendant quelques jours, puis [R je recevais je trouvais A il y avait] dans mon courrier un petit [R mot de lui A mot cordial et contrit,] nous allions déjeuner ou dîner ensemble, nous retrouvions notre accord et nous nous sentions en paix dans notre amitié. [AR Mais ce n'était là que jours exceptionnels] Ce rêveur organisé [A malgré lui] avait [R fini par sagement divisé sa vie] en deux [R tranches A parties] parfaitement distinctes, sans que l'une [R débordât A empiétât] trop sur l'autre, celle du fonctionnaire, [A et] celle du fantaisiste, [A de l'artiste] [R de l'écrivain et du mondain A du mondain et de l'écrivain.] Le fonctionnaire remplissait [A scrupuleusement] les devoirs de sa charge avec un*

rigoureux scrupule. C'était une [A petite] situation [R fort m.] de copiste, fort médiocre [R , très A et] mal rétribuée, bref, sans espoir. C'était son gagne-pain. Je lui disais qu'il fallait réclamer, demander. Je lui disais que j'allais tenter de voir des gens, [R que A influents, de faire des «démarches»...] «Surtout, me répondait-il, [A vivement], n'en faites [A absolument] rien! On pourrait m'enlever le peu que je reçois, vous ignorez ce [R qu'est l'administration A que c'est], j'ai des ennemis qui ne songent qu'à me nuire, à me détruire. Je vous en prie.» Il avait

1. 131-142 II passèrent [R Je ne puis AR veux pas A ici R commettre ici d'indiscrétion A n'ai pas, ici, à divulguer ces jours sombres de son passé.] [R Ses vrais] Ses plus vieux amis sauront comprendre ce [R à quoi] que je veux [R dire signifier AR exprimer A à quoi je fais allusion.] Sa blessure était cicatrisée, mais il [R en avait toujours conservé A conserverait R une amertume] de cette période de sa vie une amertume qui remontait parfois, [A d'un coup] en surface, dans ses moments de lassitude et de tristesse. C'est alors que je [R tentais de] le gourmand [D er S ais], je lui parlais [A sans AR trop de A aucune conviction] d'énergie, de courage, etc., et il s'emportait [A et me quittait brusquement.] Je recevais le lendemain une lettre injurieuse, à laquelle je me gardais de répondre, [R d'ailleurs] j'avais acquis [A d'ailleurs], dès cette époque la remarquable qualité de [R ne] répondre très rarement aux lettres. Il boudait pendant quelques jours, puis je recevais un petit mot de lui, nous allions [R dîner ensemble] déjeuner ou dîner ensemble, [R et] nous retrouvions notre [R amitié] accord et nous nous sentions en paix dans notre amitié. [R Nous avons [A également] d'autres sujets de querelles dissensions. Dugas] <interruption du fragment>

1. 177-205 VI raison. [R Je l'ai appris par la suite, [A beaucoup plus tard] à mon grand dam. Mais à cinq heures, le fonctionnaire [R dispar] s'évanouissait [R pour faire place au poète, à l'artiste, à l'homme qu'il était véritablement AR l'homme libre, ou poète R l'être qu'il était, véritable A Il retrouvait sa nature profonde, qui était celle du poète, il pouvait se livrer à ses fantaisies, à ses goûts, qui étaient multiples, il redevenait un homme libre.] Il fréquentait les cafés littéraires, le Mahieu, les Deux-Magots et la Closerie des Lilas, [A château-fort de Paul Fort] où il rencontrait [A ses amis le journaliste] Georges Le Cardonnell, le critique André Thérive, [A Paul Fort, le poète], le docteur Tiercelin, [R le frère du poète Louis Tiercelin AR

Paul Fort A frère du poète Louis Tiercelin] [R qui écrivait] homme fort érudit [A discret, charmant] qui [R écrivait A travaillait] depuis trente ans [A à R la Commune une AR son A une] «Histoire de la Commune de Paris», [R laquelle n'a jamais été publiée,] et qu'il n'a jamais pu terminer avant sa mort, il voyait des peintres, des sculpteurs, des musiciens, il [R adorait A raffolait de] tous les arts. Le samedi, quand sa bourse le lui permettait, ou quand on l'y conviait, il allait au théâtre, le dimanche au concert, il était [R le plus fidèle] l'habitué [A le plus fidèle] de la salle Pleyel. Il ne négligeait pas [R mon] pour [R cela A autant] les quelques salons littéraires [R plutôt en veilleuse A qui AR subsi A survivaient encore, plutôt en veilleuse,] mais [R courageux A tenaces R qui existaient AR subsistaient R encore.] avec courage et ténacité. On pouvait y rencontrer

1. 218-250 VI délices. Dugas s'y plaisait, on [R le] l'adulait, on le fêtait. Parmi [R toutes] ces momies, il faisait figure de prince [AR charmant A étincelant.] [R Car des AR Et R dans ses bons moments.] Sa conversation, faite d'humour, de citations, [A d'allusions,] d'inventions cocasses, d'un certains lyrisme fantaisiste n'appartenant qu'à lui seul était un pur régal. [R Il y avait en outre chez lui un certain coin de cabotin AR car A Mais il possédait, outre ses dons réels, une certaine tendance au cabotinage.] Il eût peut-être fait un [R grand AR excellent A grand] acteur. [R Sa générosité était extrême. Son plus grand plaisir était de donner. Il accomplissait des miracles d'économie pour satisfaire à ces penchants. Je dus me fâcher à maintes reprises.] [R Il fréquentait AR Nous fréquentions A Il y avait aussi cependant] aussi des salons [R plus cotés A moins folâtres,] si l'on peut dire, celui de madame Aurel, de madame la duchesse de Rohan, de [A madame] Lucie Delarue-Mardrus, et comme il m'avait emmené [A un jour], faveur insigne [A de respect], chez [A mademoiselle] Louise Read, la [R «blanche Égérie» A «Dame blanche et Égérie»] de Barbey d'Aureville, je l'emmenai [A aussi AR tard dans la soirée A je savais que c'était son vœu secret] [R une nuit chez la Comtesse de Noailles A un peu plus tard, et tard dans la soirée]. Car elle ne recevait [R à cette époque qu'à cette heure-là A à cette époque qu'à des heures nocturnes] chez madame [R de Noailles] Anna de Noailles, [R dont A qui] reposait sur son lit d'apparat, [R belle et A fragile et] belle [AR et fragile] [R naïade surgie des flots], aux épaules d'un nacre éblouissant. [R Mais cette déesse n'était point muette AR distillait A étourdissait comme à l'ordinaire par son génie verbal.] [R Dugas n'avait pu dire un

Des familiers,] des [R hommes politiques,] des hommes de lettres [R connus A célèbres,] des ministres importants se pressaient dans les deux [A ou trois] petits salons [R qui attendaient A en enfilade attendant] au lieu sacré. [R La visite dura AR quelques R deux minutes AR à peine R Dugas ne l'oublia jamais.]

Nous appartenions aussi à un Cercle [A fondé par un éditeur très remuant, très actif,] [R intitulé A nommé] les «Amis de 1914», composé de peintres, de sculpteurs, de poètes, d'écrivains, [R Cocteau venait y donner des causeries, et beaucoup d'autres. C'était agréable. Un soir, Cocteau vint] le seul Canadien, je crois, que j'y vis, était Alfred Pellan, qui s'intéressait [R déjà] à tous les mouvements d'art. Cocteau, [A parmi beaucoup d'autres,] venait parfois y donner [R des A d'étourdissantes] causeries [R qui nous enchantaient tous enchantaient.] Ces nombreuses activités

I. 246-254 II toutes les deux, fleurs desséchées, la Dame [A blanche] et la servante fidèle, et les enquêteurs conclurent qu'elles étaient mortes par inanition. Dans sa jeunesse, et dans [R son A ce même] salon, Louise Read avait reçu la reine de Naples. Ces diverses activités, qu'il poursuivait d'ailleurs d'une façon nonchalante, n'empêchèrent point Marcel Dugas de [R composer A construire] une œuvre, sans doute unique dans notre littérature, [R faite de] composée [R d'abord de minces recueils A d'abord] de recueils singuliers, nostalgiques, [R et] pleins de rêves, [A de recherches mystiques,] appartenant à la famille de Verlaine, <fin de ce fragment>

I. 250-254 VI d'ailleurs d'une façon fort nonchalante, ne l'empêchaient [R pas A point] [R d'écrire, pour son plaisir uniquement, AR sans en attendre rien de qui que ce soit, R et de publier, à compte d'auteur, sur A avec R ses maigres économies, une douzaine de petits livres, et parce qu'il en ressentait le besoin,] de composer une œuvre [R peut-être A sans doute] unique dans nos lettres, faite de petits livres [AR d'un ton] singuliers [A <mot illisible> rêveurs, nostalgiques AR et rêveurs] [R souvent magiques, où le rêve et la réalité s'interpénètrent, où l'on peut déceler volontiers le ton et d'un ton d'une écriture remarquable, et de A appartenant à issus de] la famille de Verlaine, de [A Gérard] Nerval, de Théodore de Banville

I. 255-322 VI Bertrand [R , poètes dont il ne cessait de se délecter]. En littérature, il vivait hors de son temps. Les modes [A du

moment] ne l'atteignaient pas. Il publiait ses livres à compte d'auteur [R avec ses moyens A par] je ne sais quels miracles d'économie, et les distribuait ensuite à ses amis [R car c'était l'être le plus généreux, désintéressé et le plus généreux que A avec de longues dédicaces.] Il n'attendait rien de ses écrits. [R un jour, A Il donnait] Il ne réclamait rien en retour. [R Il donnait] Un jour

1. 322-348 VI supérieurs [A aux Archives] lui [R suggéra A conseilla] d'écrire «quelque chose de canadien». [R Il en fut d'abord très embarrassé]. Il me fit part de son embarras. Cette [R idée A suggestion] lui paraissait saugrenue. Le songe, le rêve [R ne nécessitent point de passeports nationalités, de passeports] [R Puis sont-ils] possèdent-ils [R des nationalités A une nationalité] ? Puis [A peu à peu] il se familiarisa avec cette idée, et [R choisit comme sujet le poète A fixa son choix sur] Louis Fréchette. Je doutais [R un peu qu'il mît à jour A qu'il mît] ce projet à jour. Je partais alors pour un long voyage. À mon retour, un an plus tard, il me dit: «Voilà, c'est [R fini] terminé.» [A Il m'en apportait les épreuves. Il m'avait aidé à corriger les épreuves de mon premier livre «Né à Québec»]. Nous [R les] corrigâmes [A les siennes] ensemble [R les épreuves]. La tâche n'était pas facile, car il était distrait, je l'étais également, et la correction d'épreuves exige une attention de tous les instants, et beaucoup de patience. Puis ce fut le succès, [R c'est-à-dire] pour une fois matériel <mots illisibles> en l'occurrence le prix David. Je le vis arriver un soir chez moi, tremblant de joie [R et] d'émotion [A et aussi d'inquiétudes. R Le] Pierre Dupuy, du commissariat canadien, venait de le lui annoncer. [D Son S Le] chèque [A du Gouvernement du Québec] lui parviendrait dans quelques jours. Il me disait: «Mais, mais s'il arrive quelque chose, on ne sait jamais, il se peut que, peut-être y a-t-il méprise, etc... Nous allâmes passer une partie de la nuit à la terrasse d'un petit [R bar A bistrot], près de la Seine, d'où l'on voyait Notre-Dame, [R il s'exaltait] et la nuit vaporeuse et changeante et [R douce A si tendre] de Paris donnait à la Cathédrale les prestiges fabuleux des âges confondus. Il rêvait, s'exaltait, retombait dans un profond silence, nous jouions avec de petits verres d'alcool d'ouvriers, [A des dés], quelques gouttes à peine [AR des dés], puis l'aube blanchissait déjà quand il me dit [R soudain AR brusquement A tout à coup]: «En effet, [R je vois clair A je sais] maintenant! Je vais au Canada. Il réalisait un désir qu'il caressait depuis longtemps, et ce fut son plus beau voyage. Il retournait en vainqueur dans un pays qu'il adorait [A qu'il n'avait jamais cessé d'aimer] et qui après l'avoir [R bafoué,

et ignoré A en quelque sorte ignoré, <mot illisible>], le reconnaissait enfin. [R C'était aussi la première fois] Je le [R revis A retrouvai] en septembre [A à Paris]. Il était encore sous [A le choc de] l'enchantement. Il avait [R visité A vu] sa famille, ses amis, ses vrais amis, Plouffe, Barbeau, Dandurand, [R les AR frères R Chauvin], Isaïe Nantais, il était joyeux, *plein de projets*, et plus pauvre que jamais. [A Quelques années paisibles] Et puis, [A quelques années et] l'heure sonnait [A soudain], [R sous forme de A l'heure du] glas

1. 349-363 VI guerre. [A Cet été [A fatidique] de 1940, je me trouvais] [R J'étais] à Saint-Irénée de Bellechasse [R cet été,] quand j'appris [A par les journaux] le retour de Dugas au pays. Je l'invitai [A tout-de-suite] à venir passer quelques jours [R chez moi] avec moi. [R Il arriva] Je sus lui parler comme [A on s'adresse] à un enfant [AR perdu A égaré]. Cet homme [R plein] d'idéal, [A de poésie] pacifiste et pacifique, [R généreux, et] altruiste et généreux, venait de traverser un cauchemar sans nom <souligné> [A indescriptible]. [R Les réfugiés] Ce flot des réfugiés, [R comme un bétail] coulant le long des routes françaises vers les portes de la mer, [R sous les bombardements des avions AR <mots illisibles> A par des avions volant en rase-mottes]. (Il raconte [D cet S ce] [A pitoyable] exode dans un petit livre intitulé «Pots de fer», le nom de la rue où il habitait, où il avait [A enfin] son appartement, [A et tout ce qu'il possédait, gravures, toiles] [R avec ses] meubles, [R ses souvenirs], [R ses] livres, [R ses] manuscrits, [R ses] vêtements, [R tout était perdu] tout était perdu. À Saint-Irénée, je lui avais retenu une petite chambre à côté de la mienne. Lui, [A souvent] si loquace, si exubérant [R d'habitude] était devenu morne et taciturne. Nous nous promenions sur les cailloux de la plage sans échanger un mot. Il fuyait les petites [R fêtes données A soirées ou réunions offertes] par les estivants. La nuit, je l'entendais [R marcher] tourner en rond dans sa chambre, inlassablement, comme [R dans la ronde infernale A les forçats] de Van Gogh. Il ne dormait plus. Après

1. 363- VII guerre, on lui offrit de retourner en France. Il refusa. Les derniers spectacles [R que lui avait] offerts [A par] l'Europe l'avaient épouvanté. Il ne croyait plus beaucoup en ce qu'il avait [R toujours cru A longtemps persisté de croire,] malgré [R tout, malgré les déboires, les déceptions, les précautions <?> évidentes, et pour [R un poète] la sensibilité d'un poète-croyant, d'un fervent de la paix.

Ses idoles s'étaient effondrées. [R Et] Jaurès, Péguy, Rilke, Romain Rolland [R ne] Blum. Il avait perdu foi en les hommes, en ceux [A en qui] il avait eu confiance toute sa vie. Il lui [R laissait A restait] de reconquérir la Foi, qu'il n'avait en réalité jamais perdue, mais dont les circonstances, les heurts de la vie, la négligence et les passions, l'avaient peut-être détourné <fin>

Page laissée blanche

BIBLIOGRAPHIE

A- ŒUVRES D'ALAIN GRANDBOIS

Né à Québec ... Louis Jolliet, Paris, Messein, 1933, 256 p.; édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1994, 288 p.

Poèmes, Hankéou, 1934, 32 p.

Les Voyages de Marco Polo, Montréal, Éd. Valiquette, 1941, 230 p.

Les Îles de la nuit, Montréal, Parizeau, 1944, 135 p., dessins d'Alfred Pellan; Montréal, Hexagone, «Typo», 1994.

Avant le chaos, Montréal, Éd. Moderne, 1945, 201 p.; *Avant le chaos et autres nouvelles*, édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1991, 375 p.

Rivages de l'homme, Québec, s. éd., 1948, 96 p.

Poèmes, Montréal, L'Hexagone, 1963, 246 p.

Visages du monde, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Reconnaissances», 1971, 378 p.; édition critique par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, 788 p.

Délivrance du jour et autres inédits, Montréal, Éd. du Sentier, 1980, 80 p.

Lettres à Lucienne, Montréal, L'Hexagone, 1987, 202 p.

Poésie I, Poésie II, édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, 572 p., 639 p.

«Correspondance d'Alain Grandbois avec Simone Routier», mémoire de maîtrise par Bernard Chassé, Université de Montréal, 1991, 161 p.

«Sun Yat-Sen», introduction et établissement du texte par Luc Bouchard, *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994, p. 83-107.

B- ÉTUDES SUR L'ŒUVRE D'ALAIN GRANDBOIS¹

BOLDUC, Yves, *l'Étoile mythique*, Montréal, L'Hexagone, «Essais littéraires», 1994, 210 p.

BOLDUC, Yves, «La Bible dans la poésie de Grandbois», dans *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994, p. 51-64.

BOUILLAGUET, Annick, «Brefs aperçus sur quelques faits d'intertextualité», dans *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994, p. 15-29.

CAILLÉ, Stéphane, «Temps et espace: organisation des savoirs dans *Les Voyages de Marco Polo*», dans *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994, p. 31-39.

1. Nous ne donnons ici que la liste des ouvrages et articles parus depuis 1990. On se reportera, pour la période antérieure, aux bibliographies des cinq volumes parus dans la «Bibliothèque du Nouveau Monde», aux Presses de l'Université de Montréal:

«Bibliographie générale», dans *Poésie II*, p. 603-626;

«Bibliographie», dans *Visages du monde*, p. 763-765;

«Bibliographie», dans *Avant le chaos*, p. 369-373;

«Bibliographie», dans *Né à Québec*, p. 265-273.

- CHASSÉ, Bernard, «Lecture d'un brouillon de lettre à André Gide», *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994, p. 65-72.
- CLOUTIER, Cécile (dir.), *Grandbois vivant*. Actes du colloque tenu à l'Université de Toronto du 14 au 17 mars 1985, Montréal, L'Hexagone, 1990, 236 p.
- BENELLI, Graziano, «Alain Grandbois, poeta della morte», *Africa, America, Asia, Australia*, n° 10, 1990, p. 7-21.
- DESCHAMPS, Nicole, «L'indicible familial: le Québec inédit d'Alain Grandbois», *Voix et images*, n° 54, printemps 1993, p. 538-552.
- DESCHAMPS, Nicole, «Alain Grandbois: de la bibliothèque familiale à la bibliothèque fictive», *Études françaises*, vol. 29, n° 1, 1993, p. 109-122.
- DESCHAMPS, Nicole et GODIN, Jean Cléo, «Du mythe des origines à l'origine des récits historiques chez Alain Grandbois», *La Deriva delle Francofonie*, Bologne, Éd. Clueb, juillet 1994, p. 133-153.
- DESCHAMPS, Nicole et GODIN, Jean Cléo (dir.), *Alain Grandbois, lecteur du monde*, *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994, 122 p.
- DESCHAMPS, Nicole et GODIN, Jean Cléo, *Livres et pays d'Alain Grandbois*, Montréal, Fides, «Nouvelles études québécoises», 1995, 176 p.
- FORTIN, Marcel, *Histoire d'une célébration, La réception critique immédiate des livres d'Alain Grandbois 1933-1963*, Montréal, L'Hexagone, «Essais littéraires», 1994, 419 p.
- FORTIN, Marcel, «Le livre englouti ou la fortune critique des Poèmes d'Hankéou», *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994, p. 73-81.
- GODIN, Jean Cléo, «La bibliothèque d'Alain Grandbois», *Études françaises*, vol. 29, n° 1, 1993, p. 97-107.

GODIN, Jean Cléo, «Alain Grandbois et la bohème parisienne», *Destin du livre*. Textes réunis par Colette Demaizière. Programme Rhône-Alpes, «Recherches en sciences humaines», Lyon, 1994, p. 29-37.

GODIN, Jean Cléo, «Le voyage et l'écriture chez Alain Grandbois», *Canadian Issues / Thèmes canadiens*, vol. 16, 1994: *Voyages réels et imaginaires, personnels et collectifs*, Montréal, Association d'études canadiennes, p. 45-56.

MAUGEY, Axel, «Alain Grandbois et Paul Morand: réception de leurs œuvres en France et au Québec», dans *Destin du livre*. Textes réunis par Colette Demaizière. Programme Rhône-Alpes, «Recherches en sciences humaines», Lyon, 1994, p. 39-50.

PÉRUSSE, Denise, *L'Homme sans rivages. Portrait d'Alain Grandbois*, Montréal, L'Hexagone, 1994, 214 p.

ROBITAILLE, Martin, «Alain Grandbois et Paul Morand au Shanghai Club», *Études françaises*, vol. 30, n° 2, 1994, p. 41-50.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Note sur l'établissement du texte.....	13
I- Fragments du souvenir	
Présentation.....	15
1. Souvenirs ou mémoires	17
2. «Ce petit livre»	19
3. Visites du Jour de l'An	20
4. «Cela peut faire bondir»	24
5. «Mon enfance»	29
6. La terre est-elle ronde?	32
7. «En 1908 environ»	35
8. «Le matin clair»	37
9. Lucette	38
10. «Il y avait l'odeur»	41
11. «Il y avait des vagues»	43
12. «Tout était bien fini»	45
II- Propos sur la littérature et les arts	
Présentation.....	47
1. Le faux malentendu.....	49
2. La bohème.....	53
3. «Trois taches noires»	61
4. «Ce que je veux exprimer»	64

5. À propos de la poésie	68
6. Littérature	73
7. Je préfère qu'il en soit ainsi	77
8. «Je goûte peu les confessions publiques»	79
9. Radio et télévision	82
10. Depuis la naissance.....	94
11. Introduction aux <i>Lettres de la religieuse portugaise</i>	95

III- Propos sur l'homme

Présentation	103
1. J'ai vingt ans	106
2. Le rythme.....	117
3. Éloge du pessimisme	123
4. N'attendons pas que ses veines se vident	126

IV- Écrivains canadiens de langue française

Présentation des deux séries	129
------------------------------------	-----

A- Poètes

1. Poètes canadiens de langue française	139
2. Octave Crémazie.....	142
3. Louis Fréchette	144
4. Pamphile Le May	146
5. William Chapman.....	148
6. Alfred Garneau	150
7. Émile Nelligan	152
8. Albert Lozeau.....	154
9. Charles Gill	156
10. René Chopin.....	158
11. Guy Delahaye	160
12. Marcel Dugas	162
13. Paul Morin	165

14. Jean Narrache.....	167
15. Alfred DesRochers	169
16. Blanche Lamontagne.....	171
17. Simone Routier	173
18. Medjé Vézina	175
19. Jovette Bernier	177
20. Roger Brien	179
22. Saint-Denis Garneau.....	181
23. Rina Lasnier et François Hertel	183
24. Anne Hébert et Robert Charbonneau.....	185
25. Éloi de Grandmont et Gilles Hénault.....	187
26. Marguerite Rousseau et Fernand Morin	189

B- Prosateurs

1. Prosateurs canadiens de langue française	191
2. Jacques Cartier	195
3. Samuel de Champlain.....	198
4. Marc Lescarbot.....	201
5. Isaac Jogues	204
6. Marie de l'Incarnation.....	207
7. Pierre Boucher de Boucherville	210
8. Le père Hennepin.....	213
9. Lahontan	217
10. Charlevoix.....	221
11. Michel Bibaud	225
12. Le Théâtre de Neptune	228
13. Philippe Aubert de Gaspé, père	231
14. Étienne Parent	234
15. Antoine Gérin-Lajoie	237
16. L'abbé Ferland	240
17. François-Xavier Garneau	243

18. L'abbé Casgrain	246
19. Faucher de Saint-Maurice	249
20. Arthur Buies.....	252
21. Adolphe Routhier.....	255
22. Laure Conan	258
23. Joseph Marmette	261
24. Joseph-Edmond Roy.	265
25. Thomas Chapais	268
26. Louis Dantin	271
27. Monseigneur Camille Roy.....	274
28. Olivar Asselin	277
29. Lionel Groulx	281
30. Édouard Montpetit.....	284
31. Jean Bruchési	287
32- Marius Barbeau.....	290
33. Robert de Roquebrune	293
34. Claude-Henri Grignon	296
35. Gustave Lanctot	299
36. Adjutor Rivard	302
37. Geneviève de la Tour Fondue.....	305
38. Ringuet.....	308
39. Léo-Paul Desrosiers	310
40. Victor Barbeau.....	313
41. Jean Simard.....	316
42. Jean-Marie Nadeau	318
43. Edmond Turcotte	321
44. Jean-Charles Harvey	324
45. L'abbé Félix-Antoine Savard	327
46. Robert Choquette.....	330
47. Jean Chauvin.....	333
48. Michelle Le Normand.....	336

49. Séraphin Marion	339
50- Claude Melançon	342
51- Pierre Daviault.....	344
52- Robert Rumilly	347
53- Damase Potvin	350
54- Berthelot Brunet.....	353
55- Léopold Houlé	356
56- Gabrielle Roy	359
57- Gérard Morisset.....	362
58- Guy Frégault	365

V- Comptes rendus, hommages et préfaces

Présentation.....	367
1. La Vérendrye (1941)	369
2. Saint-Denys Garneau (1947)	375
3. <i>Ballades</i> d'A. Piché (1947)	378
4. <i>Ô Canada</i> de M. Le Franc (1947)	380
5. Louis Jolliet (1949)	385
6. «La poésie est une très vieille et très grand dame» (1951)	390
7. «C'est un jeu» (1954)	393
8. L'écrivain (1963)	395
9. Marcel Dugas (1963)	400

VI- Visages de Paris

Présentation.....	415
-------------------	-----

A- Images de France

1. Paris et ses environs : Versailles.....	419
2. Paris au printemps : Barbizon.....	421
3. Jardin du Luxembourg : Paris.....	423

4. Paris	425
5. Paris	427

B- Rythmes de Paris

1. « Chaque jour... »	430
2. « On imagine volontiers... »	432
3. « Le printemps de Paris... »	434
4. « Toujours ces printemps... »	436
5. « La chanson de Paris... »	438
6. « Les écrivains... »	440
7. « Paris demeure... »	442
8. « Le dimanche, Paris... »	444
9. « La place de l'Opéra... »	446
10. « Parmi les sept collines... »	448
Appendice: Variantes longues (« Marcel Dugas »)	451
Bibliographie	467

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La «Bibliothèque du Nouveau Monde» rassemble, en éditions critiques, les textes fondamentaux de la littérature québécoise.

Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette sous acétate et boîtier.

Honoré BEAUGRAND, *la Chasse-galerie et autres récits*
édition critique par François Ricard
1989, 364 p. [ISBN 2-7606-1507-3]

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*
édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe
1987, 700 p. [ISBN 2-7606-0761-5]

Arthur BUIES, *Chroniques I*
édition critique par Francis Parmentier
1986, 656 p. [ISBN 2-7606-0775-5]

Arthur BUIES, *Chroniques II*
édition critique par Francis Parmentier
1991, 476 p. [ISBN 2-7606-1551-0]

Jacques CARTIER, *Relations*
édition critique par Michel Bideaux
1986, 504 p. [ISBN 2-7606-0750-X]

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage I, II*
édition critique par Pierre Berthiaume
1994, 1112 p. [ISBN 2-7606-1613-4]

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*
édition critique par Richard Giguère
1993, 288 p. [ISBN 2-7606-1589-8]

Henriette DESSAULLES, *Journal*
édition critique par Jean-Louis Major
1989, 671 p. [ISBN 2-7606-0828-X]

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*

édition critique par Yvan Lamonde

1994, 382 p. [ISBN 2-7606-1639-8]

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*

édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne

1993, 1332 p. [ISBN 2-7606-1584-7]

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*

édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps,

1991, 380 p. [ISBN 2-7606-0740-2]

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*

édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin

1994, 228 p. [ISBN 2-7606-1638-X]

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*

édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton

1990, 572 p. [ISBN 2-7606-1509-X]

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*

édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton

1990, 640 p. [ISBN 2-7606-1510-3]

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*

édition critique par Jean Cléo Godin

1990, 788 p. [ISBN 2-7606-1508-1]

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*

édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli

1986, 258 p. [ISBN 2-7606-0760-7]

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*

édition critique par Yvan G. Lepage

1996, 446 p. [ISBN 2-7606-1656-8]

Germaine GUÈVREMONT, *le Survenant*

édition critique par Yvan G. Lepage

1989, 366 p. [ISBN 2-7606-0803-4]

Jean-Charles HARVEY, *les Demi-civilisés*

édition critique par Guildo Rousseau

1988, 300 p. [ISBN 2-7606-0815-8]

Albert LABERGE, *la Scouine*

édition critique par Paul Wyczynski

1986, 300 p. [ISBN 2-7606-0740-2]

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*

édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu

1990, 1474 p. [ISBN 2-7606-1540-5]

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*

édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve

1993, 489 p. [ISBN 2-7606-1601-0]

Joseph LENOIR, *Œuvres*

édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie

1988, 331 p. [ISBN 2-7606-0802-6]

RINGUET, *Trente arpents*

édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major

1991, 522 p. [ISBN 2-7606-1541-3]



- Cap-Saint-Ignace
 - Sainte-Marie (Beauce)
- Québec, Canada
1996



Le papier utilisé pour cette publication satisfait aux exigences minimales contenues dans la norme American National Standard for Information Sciences - Permanence of Paper for Printed Library Materials, ANSI Z39.48-1992.

